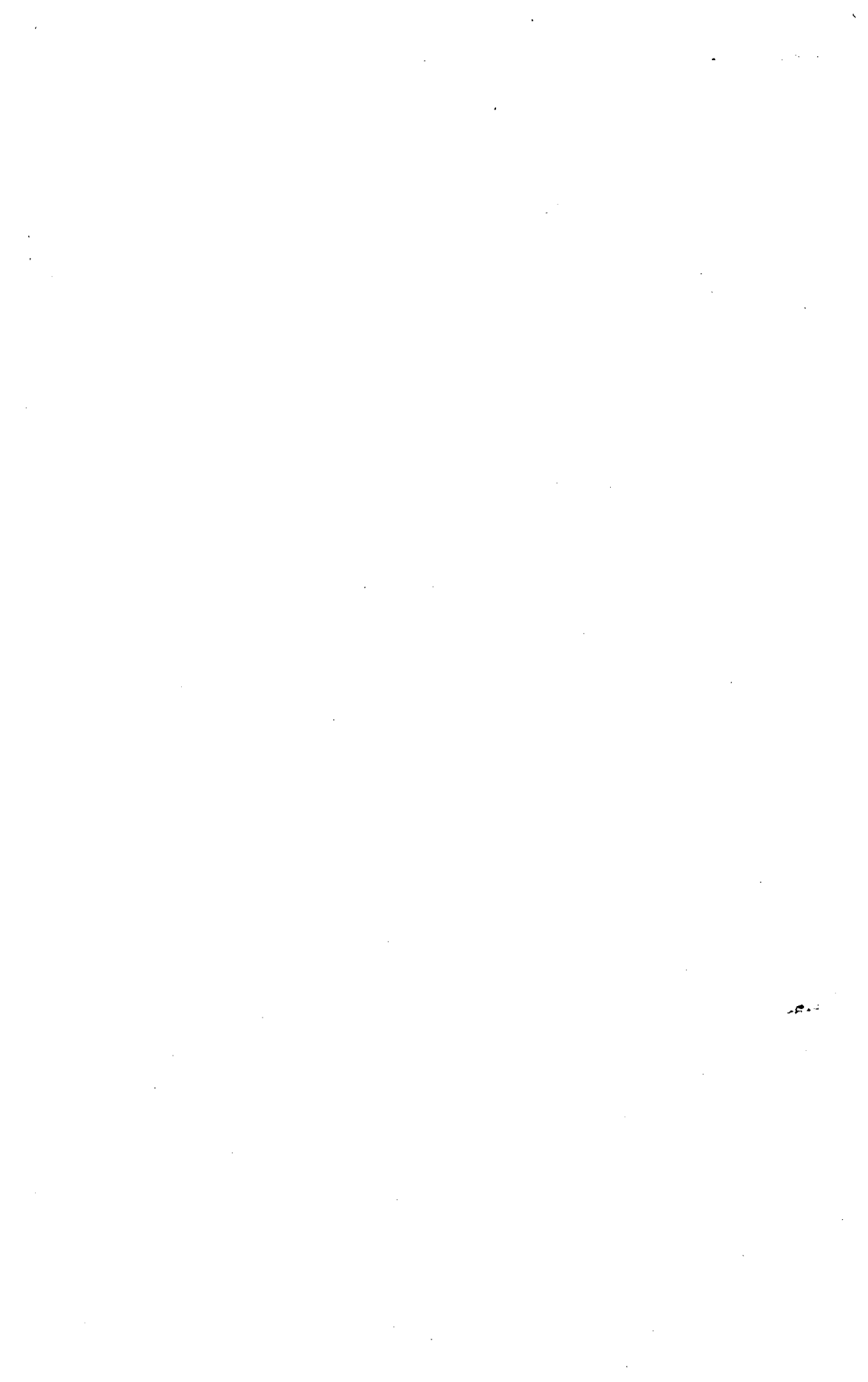


**David Irving**  
**Goering**  
**Le complice d'Hitler**  
**1933-1939**



Albin Michel





GOERING

\*



DU MÊME AUTEUR  
Aux Éditions Albin Michel

*Insurrection !*

*L'enfer d'une Nation : Budapest 1956*

*Rudolf Hess*  
*Les années inconnues du dauphin d'Hitler*

DAVID IRVING

# GOERING



LE COMPLICE D'HITLER  
(1933-1939)

Traduit de l'anglais  
par Raymond Albeck

Albin Michel

*Édition originale américaine :*  
GÖRING : A BIOGRAPHY  
Copyright © 1989 by David Irving

*Traduction française :*  
© Éditions Albin Michel S.A., 1991.  
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-05232-1

*A Thomas B. Congdon, qui m'a tant aidé.*





# **PROLOGUE**

## **ARRÊTEZ LE MARÉCHAL DU REICH !**

Ce bunker en ruines empestait le Mal. Debout dans l'obscurité humide, le capitaine John Bradin, de l'armée américaine, ferma son briquet d'un coup de pouce, ramassa sur l'un des bureaux une brassée de souvenirs, et remonta à tâtons l'escalier sombre et tortueux vers la lumière du jour.

A la lumière du soleil, son butin lui parut décevant : une lampe de bureau en cuivre, des feuilles couleur crème écrites à la main, du papier à lettres vierge à en-tête, des télégrammes tapés sur des formulaires de la marine allemande, et une lettre adressée à « Mon cher Heinrich ».

Bradin emporta le tout chez lui et l'oublia. Quarante ans passèrent. A Berlin, le bunker fut dynamité et recouvert de gazon. La lampe démontée échoua sur le sol d'un garage, les feuilles jaunes moisirent dans un coffre bancaire de la Caroline du Sud. Bradin mourut sans savoir qu'il avait sauvé des renseignements d'une importance vitale sur les derniers jours de la carrière extraordinaire de Hermann Goering — ces papiers révélaient la haine et la jalousie que ses collègues du parti nazi lui vouèrent pendant plus de douze ans, et leur détermination à assister à son humiliation et à sa chute durant les quelque derniers milliers de minutes qu'allait encore durer l'agonie du « Reich millénaire » de Hitler.

Le bureau découvert par le capitaine Bradin était celui de Martin Bormann, le chef de la chancellerie du parti nazi, l'âme damnée et malfaisante d'Adolf Hitler. L'écriture aussi était celle de Bormann, et ces pages désespérées reflétaient le climat d'hystérie qui régnait dans le bunker, tandis que ses habitants soupçonnaient de plus en plus Goering de les avoir trahis.

Le premier télégramme que Bormann avait griffonné sur une feuille couleur crème était adressé à l'Obersturmbannführer SS (lieutenant-colonel) Bernard Frank, qui commandait le détachement de l'Obersalzberg, dernier refuge montagnard de Goering :

Encercler immédiatement villa Goering et arrêtez aussitôt l'ex-maréchal du Reich Hermann Goering. Ecrasez toute résistance.

ADOLF HITLER

C'était la fin de l'après-midi du 23 avril 1945. Les Russes avaient déjà atteint le quartier ravagé de l'Alexander-Platz à Berlin. Le bunker était plein de morts et de blessés, et les miasmes de la trahison se mêlaient à la poussière de mortier qui remplissait l'air. On chuchotait qu'Albert Speer, le jeune et ambitieux ministre de l'Armement, avait trahi, ainsi que Joachim von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères. Et à présent, d'étranges messages signés de Goering lui-même commençaient à arriver du bunker.

Bormann balaya de la main son bureau jonché de débris et griffonna un second télégramme à l'unité SS de service sur l'Obersalzberg :

Vous paierez de votre vie si vous n'exécutez pas l'ordre du Führer. Recherchez où se trouve Speer... Extrême prudence, mais agissez comme l'éclair.

BORMANN

Pour l'Allemagne, c'était peut-être la fin du cauchemar, la fin d'une épreuve où presque chaque famille avait subi le martyre des bombardements, la douleur des deuils, de la prison, de la déportation, de la persécution. Mais pour l'esprit borné de Bormann, toute la bataille se réduisait à un seul objectif, régler définitivement son compte à Goering : il travaillait depuis quatre ans à l'abattre, complotant dans l'espoir que l'adipeux commandant de l'aviation commettrait une erreur de trop, et il venait de la commettre : les télégrammes qui s'empilaient sur le bureau de Bormann en constituaient la preuve.

Du coup, il lança une troisième directive vengeresse, cette fois à l'adresse de Paul Giesler, le gauleiter du parti à Munich :

Führer a ordonné arrestation immédiate maréchal du Reich Goering par unité SS Obersalzberg pour projet haute trahison. Ecrasez toute résistance. Occupez immédiatement terrains d'aviation Salzbourg, etc., pour l'empêcher de fuir. Avisez tous gauleiters voisins, SS, et police.

BORMANN

Si ses propres jours étaient comptés, Bormann aurait au moins la joie de provoquer la ruine de Goering.

Berlin agonisait. Hitler et Bormann y étaient pris au piège, et Goering ne faisait absolument rien. Avec Emmy, sa corpulente épouse, et Edda, leur petite fille, il se trouvait sur l'Obersalzberg, à environ quatre cents kilomètres au sud, dans sa villa luxueusement meublée. Ce 23 avril, cela faisait trois jours qu'il n'avait vu ni le Führer ni son secrétaire autrefois tout-puissant. Suçant son cigare, il ordonna à Robert, son valet, de lui verser un autre cognac. Puis il se débarrassa de ses bottes, découvrant ainsi des chaussettes de soie d'un rouge exquis, se renversa en arrière et se mit à réfléchir.

D'abord, il avait presque espéré que Hitler viendrait le rejoindre ici, mais la veille au soir, son aide de camp l'avait réveillé, porteur d'un message obscur venant de Berlin : le général Karl Koller, chef de l'état-major de l'Air, venait de téléphoner du quartier général aérien de Kurfürst pour annoncer que le Führer s'était « effondré » et avait décidé de rester sur place. « Effondré », cela signifiait-il que le Führer était déjà mort ? Cette possibilité réveilla totalement Goering : « Appelez Koller, ordonna-t-il à son aide de camp, dites-lui de venir ici en avion, immédiatement. »

Hitler avait toujours considéré Goering comme son successeur : le moment était donc venu d'agir.

Le lendemain, à midi, Koller entra dans la villa, salua, et lut à Goering les notes sténographiques qu'il avait prises la veille. Le général de l'armée de l'air Eckhard Christian lui avait téléphoné du Bunker un message mystérieux : « Événements historiques. J'arrive en personne pour vous mettre au courant. » Dès son arrivée, Christian s'était expliqué : « Le Führer s'est effondré, il dit que ça ne sert à rien de poursuivre la lutte... Il reste dans le bunker, il défendra Berlin jusqu'au bout et il fera ensuite ce qui s'impose. » A minuit, le général Alfred Jodl, chef de l'état-major opérationnel, avait confirmé à Koller ces informations. Hitler avait refusé la suggestion de Jodl de retourner contre les Russes toutes ses armées du front de l'Ouest, disant : « Ce sera au maréchal du Reich de le faire. » Quelqu'un avait objecté que pas un Allemand ne se battrait pour Goering. Hitler avait alors ajouté amèrement : « Il n'y a plus guère de bataille à livrer, et s'il s'agit de traiter, le maréchal du Reich s'y entend mieux que moi. »

Goering émit un sifflement et agit avec un esprit de décision dont il n'avait plus fait preuve depuis des années. Il convoqua le secrétaire d'État, le Dr Hans Lammers, qui portait toujours avec lui le dossier des documents constitutionnels relatifs à la succession du Führer ainsi que Philipp Bouhler, son ami intime, l'ex-chef de la chancellerie de Hitler, l'homme qui avait mis au point le programme nazi d'euthanasie.

Il ordonna aussi de renforcer autour de sa villa la garde constituée par des Waffen SS et des soldats de la D.C.A.

Quand tout le monde fut rassemblé, Lammers, précis et tatillon comme toujours, expliqua qu'après la mort de Hindenburg en 1934, une loi secrète avait conféré à Hitler le droit de désigner son successeur ; une seconde loi, en avril 1938, avait réglé la question de l'intérim. Depuis, Hitler avait ajouté certains codicilles renfermés dans une enveloppe officielle et scellée.

Goering demanda à la voir. Après avoir hésité du fait que la mort du Führer n'était pas officielle, Lammers ouvrit le coffret de métal. A l'intérieur l'enveloppe portait la mention : « Testament du Führer. A ouvrir seulement par le maréchal du Reich. »

De ses doigts chargés de bagues, Goering fit sauter les cachets de cire de l'enveloppe et en sortit brutalement le contenu. Il parcourut d'abord les documents en silence, presque furtivement. Puis, rayonnant, il lut à haute voix le premier décret :

Au cas où une maladie ou toute autre circonstance m'empêcherait de m'acquitter, même temporairement, de mes charges..., je désigne pour se substituer à moi dans toutes mes fonctions le maréchal du Grand Reich allemand Hermann Goering.

Quartier général du Führer, 29 juin 1941

Un second décret spécifiait que, « immédiatement après ma mort », le gouvernement et le Parti devraient prêter serment à Goering.

La situation restait délicate. Hitler était-il mort *de facto* ? Ou s'était-il remis de sa défaillance ? Et si Bormann le persuadait de dicter un nouveau testament en faveur de quelqu'un d'autre ?

« Envoyez-lui un radiogramme, suggéra le général Koller, pour lui demander quoi faire. » Goering dicta alors le radiogramme suivant, qui partit à 15 heures, le 23 avril.

Mein Führer !

Selon les informations fournies par les généraux Jodl et Christian, le général Koller m'a donné une version des événements selon laquelle, au cours de certaines délibérations, vous auriez mentionné mon nom, précisant que si des négociations devaient devenir nécessaires, je serais mieux placé pour les conduire que vous à Berlin.

Ces déclarations sont à mon point de vue si surprenantes et si graves que j'estimerai de mon devoir d'en déduire que vous n'avez plus toute liberté d'action, si je ne reçois pas de réponse à ce

message avant 22 heures. Je considérerai que les conditions de votre décret sont satisfaites et agirai pour le bien de la nation et de la patrie.

Que Dieu vous garde et vous assiste jusqu'au bout...

Votre fidèle Hermann Goering.

Enfin chef d'État, la plus noble des récompenses ! Il télégraphia à l'aide de camp de Hitler : « C'est votre responsabilité personnelle de veiller à ce que ce radiogramme soit remis en mains propres au Führer. Accusez réception, pour qu'en cette heure grave je puisse agir conformément aux désirs du Führer. » Il télégraphia également au maréchal Wilhelm Keitel, chef du haut commandement, lui demandant de venir en avion le rejoindre à l'Obersalzberg si, à 22 heures, ils n'avaient plus reçu d'ordres directs de Hitler. Un autre télégramme à Ribbentrop notifia au ministre des Affaires étrangères que lui, Goering, allait succéder à Hitler « dans toutes ses fonctions » et que, s'il ne recevait pas avant minuit un contrordre de Hitler ou de Goering lui-même, Ribbentrop devrait le rejoindre dans les plus brefs délais.

Voilà quel était le contenu des messages suspects que le service radio de Hitler avait reçus à Berlin. Mais Hitler était sorti de sa dépression suicidaire de la veille. Les yeux caves, il se traînait dans les corridors du Bunker, en serrant un plan humide et déchiré de Berlin, dans l'attente de la contre-attaque promise par les SS du nord de la capitale.

Malheureusement pour Goering, ses ennemis les plus acharnés — Bormann, Speer et Ribbentrop — se trouvaient dans le bunker cet après-midi du 23 avril lorsque sa série de télégrammes fut interceptée. Ce fut Bormann qui les remit entre les mains tremblotantes de Hitler en criant : « Haute trahison ! »

Pour Hitler, depuis l'attentat manqué contre sa vie neuf mois plus tôt, toutes ses défaites n'étaient dues qu'à la trahison. Ainsi, le successeur qu'il s'était choisi trahissait lui aussi. Impassible, il se tourna vers Bormann : « Arrêtez le maréchal du Reich ! »

Ses petits yeux porcins clignant d'excitation, Bormann s'était hâté d'envoyer par radio les messages que nous avons mentionnés, plus deux autres.

Le premier fut adressé au grand amiral Karl Dönitz à sa base de Flensburg dans le Schleswig-Holstein :

Urgent ! Par ordre du Führer : Gouvernement du Reich ne part pas pour la Bavière. Empêchez tout vol au départ du Holstein, agissez comme l'éclair ! Bloquez tous les terrains d'aviation.



Le second aux SS de l'Obersalzberg :

- 1) Führer attend nouvelles, accomplissez mission le plus vite possible.
- 2) Avez-vous arrêté Lammers et autres ministres ? Arrêtez aussi Bouhler.

Apercevant Speer qui venait d'arriver après avoir atterri près de la porte de Brandebourg dans un avion léger piloté par un sergent, Bormann lança encore un autre message radio aux SS de l'Obersalzberg :

Speer est arrivé entre-temps.

Ce sont ces feuilles abandonnées sur le bureau de Bormann que Bradin découvrit dix jours plus tard avec la lettre suivante, adressée par Bormann à « Mon cher Heinrich » — Himmler — au sujet de la « trahison » de Goering :

D'après le Führer, il [Goering] doit avoir comploté cela depuis quelque temps. Dans l'après-midi du 20 avril — le jour où il est parti en auto pour le sud, G[oe]ring] a déclaré à l'ambassadeur [Walther] Hewel [officier de liaison de Ribbentrop auprès de Hitler] : « Il faut faire quelque chose et tout de suite. Nous devons négocier — et je suis le seul à pouvoir le faire. Moi, Goering, je ne suis pas souillé par les péchés du parti nazi, par sa persécution des églises, par ses camps de concentration... Les termes des messages qu'il a envoyés pour convoquer les autres [à l'Obersalzberg] montrent assez clairement, d'après le Führer, quel était son dessein... avoir pleine liberté d'action concernant les affaires intérieures et extérieures ; il a même réclamé un émetteur mobile monté sur camion... Il est significatif qu'après avoir quitté Berlin, notre ex-maréchal du Reich n'ait pas fait un geste pour nous prêter main-forte lors de la bataille de Berlin, mais qu'il ait consacré tout son temps à préparer son petit acte de trahison. Cela aurait suffi à provoquer un effondrement immédiat et total de notre front de l'Est.

Le même soir, à 22 heures 25, Bormann téléphona à Dönitz pour lui répéter les ordres de Hitler : aucun membre du gouvernement ne devait partir rejoindre Goering. Speer envoya un message similaire à Adolf Galland, général commandant l'escadrille d'élite des chasseurs à réaction Me 262.

Mais Goering n'avait pas quitté l'Obersalzberg. Comme le soir tombait, une mince couche de neige gelée fouettée par le vent recouvrit les traces laissées par le cordon armé des SS qui, comme des ombres silencieuses, prenaient position autour de la propriété. Entre-temps, Goering avait reçu la réponse glaciale de Hitler à son télégramme de 15 heures :

Décret du 29 juin 1941 prend seulement effet avec mon autorisation spéciale. Il n'est pas question de liberté d'action. J'interdis donc toute démarche dans direction indiquée par vous.  
HITLER.

Hitler était donc toujours vivant ! Pris de panique, le maréchal du Reich envoya à Ribbentrop, Himmler et au haut commandement de la Wehrmacht des télégrammes annulant les précédents. Mais c'était trop tard. A 22 heures, l'Obersturmbannführer SS (lieutenant-colonel) Bernhard Frank se présenta à Goering : « Monsieur le maréchal du Reich, vous êtes aux arrêts. »

Les cent vingt kilos de Goering frémirent de colère et d'indignation. Évidemment, ce qui, dans son télégramme, avait irrité le Führer, c'était le terme *négociations*. « Hitler a toujours hâï ce mot, devait-il dire plus tard à ses interrogateurs. Il a craint que je négocie par l'intermédiaire de la Suède. »

Goering passa une nuit agitée. Le lendemain, à 21 heures, Frank réapparut avec un autre télégramme de Berlin où Bormann l'accusait de trahison mais lui promettait la vie sauve s'il démissionnait pour raisons de santé. Il ressentit un soulagement enfantin, non parce que sa vie était épargnée mais parce que Hitler semblait ne lui enlever que le commandement de l'armée de l'air. Il restait donc maréchal du Reich ; néanmoins, les SS demeurèrent sur place. Ses ennuis ne faisaient que commencer.

Vingt-quatre heures plus tard, alors qu'il était couché, à demi éveillé il sentit que les fenêtres commençaient à vibrer — faiblement d'abord, puis avec une amplitude croissante. Un grondement de plus en plus assourdissant emplit les vallées environnantes jusqu'aux montagnes. Tout trembla : des assiettes tombèrent de leurs étagères, une porte d'armoire s'ouvrit en claquant et le sol parut se soulever : « Les Anglais ! » cria l'un des gardes.

On n'avait pas transmis à la villa l'avertissement du radar, les lignes téléphoniques étant toujours coupées. A une centaine de mètres plus bas, une batterie lourde de DCA entra en action contre les bombardiers Lancaster à 4 moteurs qui venaient de surgir. Des fumigènes

produisirent aussitôt, mais trop tard, une purée de pois qui descendit paresseusement le long des pentes.

Livide, Goering bondit sur ses pieds : « Aux tunnels ! » hurla-t-il en serrant son pyjama de soie. Mais un SS l'arrêta net en braquant son arme sur lui.

Toutefois, à la seconde vague d'avions, les nerfs des SS craquèrent aussi. Dans une bousculade éperdue, ils descendirent les 288 marches qui menaient au labyrinthe de souterrains humides et sombres taillés à même le roc calcaire, poussant sans ménagements Goering et sa famille devant eux. Les lumières s'éteignirent, le sol trembla, Goering aussi. Pour lui, ce bombardement était le symbole même de l'impuissance de sa Luftwaffe : les bombardiers ennemis pouvaient désormais survoler même l'Allemagne du Sud.

A Berlin, les obus de rupture de l'artillerie russe et les charges explosives avaient commencé à s'abattre sur la chancellerie du Reich, au-dessus du Bunker où Hitler continuait à compter sur Himmler, son « fidèle Heinrich », pour sauver Berlin. Bormann, lui, jouissait de sa vengeance : « Vidé Goering à coups de pied hors du Parti », nota-t-il joyeusement le 25 avril dans son journal. Il écrivit aussi à Himmler que, si Berlin tombait, l'Allemagne devrait accepter les conditions de l'ennemi : « Le Führer ne pourrait jamais le faire, alors qu'un Goering trouverait sans doute cela facile. De toute façon, nous resterons et tiendrons ici le plus longtemps possible. Si vous nous secourez à temps, ce sera l'un des grands tournants de cette guerre, car les divergences entre nos ennemis ne font que croître. Quant à moi, je suis convaincu que le Führer, une fois de plus, a pris la bonne décision... »

Mais, quelques heures plus tard, le téléscripteur du bunker annonça une nouvelle stupéfiante : Himmler, par l'intermédiaire de Stockholm, avait proposé aux Britanniques d'ouvrir des pourparlers de paix.

Furieux, Bormann écrivit le 27 avril : « Manifestement, H.H. a perdu tout contact avec la réalité. Si le Führer meurt, comment pense-t-il lui survivre ?!! Sans cesse, au fur et à mesure que les heures passent, le Führer répète qu'il est las de vivre avec toutes ces trahisons qu'il lui faut endurer ! »

Bormann allait mourir quatre jours plus tard, comme Hitler, abandonnant ses derniers écrits dans un bunker déserté.

Sous les bombes britanniques, la luxueuse villa de Goering avait été comme soufflée du versant de la montagne. Parmi ses ruines, on retrouverait plus tard une enveloppe aux cachets brisés, celle du testament du Führer. A trente mètres sous le sol crevassé de cratères,

Goering se languissait — avec sa famille et son état-major —, toujours sous la surveillance des gardes SS. Son aide de camp, Fritz Görnnert, déclara quelques jours plus tard : « A la lueur tremblante d'une bougie, ils [les SS] le jetèrent dans l'un des tunnels et l'y laissèrent. Ils ne nous donnèrent rien à manger et personne n'eut le droit de sortir. »

La femme de Goering et leur fille tremblaient de froid dans leurs vêtements de nuit. Goering lui-même voulut envoyer un télégramme à Berlin pour remettre les choses au point. Ses gardiens refusèrent même de toucher le morceau de papier qu'il leur tendait. Il n'était plus rien, tout comme les milliers d'hommes politiques, de syndicalistes et de journalistes qu'il avait fait jeter en prison au cours des douze dernières années.

Affamé, sans possibilité de se laver, souffrant, faute de ses calmants habituels, de ses anciennes blessures, il s'apitoyait sur son sort. Il était certain que Bormann, cette *créature*, était responsable de tout cela : « J'ai toujours su que cela finirait de la sorte, se plaignit-il auprès de Görnnert. J'ai toujours su que Bormann aurait des prétentions et qu'il essaierait de me détruire. »

Mais comme les jours passaient, il remarqua que ses gardiens devenaient nerveux et commençaient à discuter entre eux à voix basse. Le 25 avril, le Standartenführer (colonel) Ernst Brausse, de l'état-major de Himmler, survint. Il promit à Goering d'envoyer son télégramme, mais l'atmosphère resta pesante : « Nous ne pouvions communiquer entre nous, raconta plus tard Görnnert. Il y eut des scènes terribles, où tout le monde pleurait, même les hommes. A la fin, tout cela devint carrément honteux. »

Le 26 en fin d'après-midi, une nouvelle unité SS prit la relève et emmena l'état-major militaire de Goering. Celui-ci remit à ses fidèles, comme souvenirs, quelques-unes des bagues qu'il portait aux doigts. Il est vraisemblable que Himmler avait décidé de se substituer à Bormann dans cette affaire, pensant que dans ce « combat final » (*Endkampf*), un maréchal du Reich vivant serait un atout plus négociable qu'un maréchal du Reich mort.

Quelle qu'en ait été la raison, la garde se relâcha autour de lui, et on alla jusqu'à lui demander où il aimerait être détenu. Il proposa le château de Mauterndorf, à soixante-cinq kilomètres de Salzbourg. Le 28 avril, il prit congé de ses gardes en disant : « Que Dieu vous protège jusqu'à ce que nous nous revoyions. » Puis il prit place à l'arrière de sa limousine Maybach, un énorme véhicule blindé, avec la petite Edda, tandis qu'Emmy s'asseyait sur le siège avant. Peu après, avec son escorte de camions SS, il franchissait le pont-levis de Mauterndorf pour se retrouver dans la cour du château.

C'était là que Goering avait passé une partie de son enfance, alors que la propriété appartenait à son parrain, un juif amant de sa mère. Il reprit rapidement sa vie de pacha et retrouva un peu de sa bonhomie habituelle, buvant avec le colonel Brausse de très bons vins qu'il avait fait monter de la cave, ainsi qu'une boîte de cigares hollandais. Quant à sa femme Emmy, elle ne fit qu'une apparition dans les grandes salles du château : ce fut pour se lamenter toute la soirée sur ce qu'ils avaient perdu. Goering retrouva un journal qu'il avait tenu dans son enfance et montra à Brausse l'arbre généalogique de sa famille, lequel le rattachait à la plupart des anciens empereurs d'Allemagne ainsi qu'à Bismarck et à Goethe.

Ce comportement, bien sûr, n'était pas dépourvu de ruse. Le prisonnier voulait établir de bonnes relations avec son gardien, manœuvre qui sembla d'abord réussir. Rendant visite un jour ou deux après son arrivée au général Koller, Brausse déclara : « Vous savez, Goering est un type merveilleux. Je ne lui ferai aucun mal. »

Pendant ce temps, Goering ouvrait grands ses yeux bleu pâle et ses oreilles. A la radio, il avait entendu Berlin annoncer son retrait, mais il n'avait pas été fait mention de la perte de ses droits à la succession du Führer. Pourtant, le 30 avril, Brausse lui montra un nouveau message du Bunker : « Fusillez les traîtres du 23 avril si nous devons périr. » Goering se contenta de murmurer d'un air indifférent : « Encore Bormann qui fait des siennes », et Brausse l'approuva d'un signe de tête.

Cela n'empêcha pas ce dernier, quand la radio, le 1<sup>er</sup> mai, annonça la mort de Hitler, de téléphoner au maréchal Albert Kesselring, commandant en chef du secteur Sud, pour savoir s'il devait exécuter Goering. Kesselring lui conseilla de n'en rien faire, mais personne ne voulait donner l'ordre de libérer le prisonnier.

Profondément humilié, Goering envoya son médecin plaider sa cause auprès du général Koller. Ce dernier reposa la question à Kesselring, lequel la soumit au grand amiral Dönitz. Mais lui aussi nourrissait quelque ressentiment contre le maréchal du Reich jadis si hautain, et il ne daigna pas répondre. Koller, relancé une fois de plus par Goering, continua à garder le silence. Enfin, le 6 mai, Dönitz donna l'ordre de libérer Goering. Comme on pouvait s'y attendre, Goering présenta une version plus héroïque de la fin sans gloire de sa détention : ses aviateurs de la Luftwaffe, revenant épuisés d'Italie, auraient mis en déroute l'unité SS et libéré leur chef qu'ils adoraient. C'est ce que répéta plus tard un interrogateur britannique : « Alors qu'il était là, entouré de SS, des soldats du 12<sup>e</sup> régiment de Signalisation aérienne vinrent à passer. En l'apercevant, ils se précipitèrent pour acclamer leur chef bien-aimé. Profitant de la situation et voyant que ses aviateurs étaient plus



nombreux que les SS, il leur ordonna de charger... » Et Goering aurait ajouté : « Ce fut l'un des plus beaux moments de ma vie que de les voir présenter une fois encore les armes à leur commandant en chef. »

Dès qu'il fut délivré, Goering proposa par radiogramme à Dönitz de négocier avec l'ennemi :

Grand Amiral !

Êtes-vous vraiment au courant de l'intrigue ourdie contre moi par le Reichsleiter Bormann afin de m'éliminer ?... Le Reichsführer Himmler vous confirmera la démesure invraisemblable de cette intrigue.

Je viens d'apprendre que vous envisagez d'envoyer Jodl à Eisenhower pour entamer des pourparlers. Je considère comme absolument essentiel... que, parallèlement aux négociations de Jodl, j'approche officiellement Eisenhower de maréchal à maréchal... Je peux créer une atmosphère favorable aux entretiens de Jodl. Au cours des dernières années, Britanniques et Américains ont fait preuve envers moi d'une attitude plus bienveillante qu'envers nos autres chefs politiques.

Comme les combats ne cessaient point, Goering envoya en auto son aide de camp contacter les Américains. Il était porteur d'un laissez-passer et de deux lettres secrètes, l'une adressée au « maréchal » Eisenhower, et l'autre au général Jacob L. Devers, commandant du groupe d'armées américain.

Voici quelques extraits de sa longue et fastidieuse lettre à Eisenhower :

Votre Excellence !

Le 23 avril, en tant qu'officier le plus élevé en grade de l'armée allemande, j'avais pris la décision de prendre contact avec vous, Excellence, et de faire tout mon possible pour discuter d'une base qui permettrait d'arrêter de verser encore plus de sang... Le même jour, les SS m'ont arrêté avec ma famille et mon entourage à Berchtesgaden, mais sans exécuter l'ordre qu'ils avaient de nous tuer... C'est seulement aujourd'hui que j'ai recouvré ma liberté par la force des circonstances et grâce à l'approche de mes propres troupes des forces aériennes.

En dépit de tout ce qui s'est passé pendant mon arrestation, je vous prie, Excellence, de me recevoir sans aucun engagement de votre part, et de me permettre de vous parler de soldat à soldat. Je vous demande donc un sauf-conduit en vue de cette réunion et

vous prie d'accepter que je mette en sûreté chez les Américains ma famille et mon entourage. Pour des raisons techniques, je proposerais dans ce dernier but Berchtesgaden...

Ma demande paraîtra peut-être inhabituelle à Votre Excellence, mais j'ai la hardiesse de le faire en me rappelant que Pétain, le vénérable maréchal de France, m'a demandé une telle entrevue dans une heure aussi grave pour son pays...

La seconde lettre demandait à Devers de transmettre ce message par radio à Eisenhower.

Goering envoya à Eisenhower un autre message où il suggérait comme lieu de leur rencontre historique le château de Fischhorn à Zell am See, à 80 kilomètres de là, près de Salzbourg. Puis il s'attarda à Mauterndorf, prétendant y attendre une réponse. En réalité, l'idée de quitter ce château le répugnait. Il y était attaché par les souvenirs de son enfance, de ses parents, de ses jeux quand il se déguisait en chevalier avec les armures suspendues aux murs. De plus, des troupes russes, des communistes autrichiens ou des assassins de Bormann l'attendaient peut-être en dehors du donjon du château.

Mais le 7 mai à midi, Koller, furibond, lui téléphona pour lui signaler qu'un général américain de haut rang, le chef adjoint de la 36<sup>e</sup> division (du Texas), porteur de toutes ses médailles, l'attendait dans ses plus beaux atours au château de Fischhorn : « Vous avez demandé ce rendez-vous ! Alors, allez-y ! » C'est en ronchonnant et en hésitant encore que Goering grimpa avec sa famille dans sa Maybach 12 cylindres pour quitter Mauterndorf et ses derniers fidèles. Il portait un uniforme gris perle et une capote grise ouverte qui flottait, semblable à une tente, autour de son énorme ventre, laissant à découvert un petit pistolet Mauser fixé à son ceinturon.

A une cinquantaine de kilomètres de Salzbourg, il aperçut les officiers américains qui, las de l'attendre, étaient partis à sa rencontre. Les deux convois s'arrêtèrent l'un en face de l'autre. Le général de brigade Robert I. Stack, un Texan solidement bâti aux cheveux blancs, s'avança vers Goering et le salua réglementairement. Pour répondre à cette courtoisie, le maréchal du Reich abandonna le salut hitlérien pour reprendre celui de l'ancienne armée allemande :

« Parlez-vous l'anglais ? » demanda Stack.

Goering sourit faiblement. Son visage était ridé et tiré : « Je le comprends mieux que je ne le parle. »

Il s'excusa de n'être pas mieux habillé. Les G.I. éclatèrent de rire devant cet accès de vanité.

Emmy se mit à pleurer. Son mari lui tapota le menton en disant que tout irait bien désormais : c'étaient des Américains.

En montant dans la conduite intérieure de Stack, Hermann Goering grommela :

« Douze ans... J'en ai vraiment eu pour mon argent. »



**PREMIÈRE PARTIE**  
**LE MARGINAL**





## UNE RELATION TRIANGULAIRE

Hermann Wilhelm Goering, successeur que le Führer s'était choisi, dernier commandant de la légendaire escadrille Richthofen, commandant des troupes d'assaut et de la Luftwaffe, président du Reichstag, Premier ministre de Prusse et président du Conseil d'État prussien, directeur des Eaux et Forêts et de la Chasse du Reich, délégué spécial du Führer pour le Plan quadriennal, président du Conseil de Défense du Reich, maréchal du Grand Reich allemand, président du Conseil de la recherche scientifique, inventeur de la Gestapo et des camps de concentration, et organisateur du gigantesque complexe industriel qui portait son nom, homme bardé de titres et de diverses décorations, naquit en Bavière le 12 janvier 1893.

Son père était un haut fonctionnaire colonial, sa mère une simple fille de paysans, et son parrain était juif. Des généalogistes consciencieux le font descendre de Michael Christian Gering, contrôleur économique (*commissarius loci*) de Frédéric le Grand, ainsi que d'Andreas Gering, pasteur cent ans plus tôt près de Berlin.

Ses parents se marièrent à Londres en mai 1885. C'était le second mariage de son père, le Dr Heinrich Ernst Goering, âgé de cinquante-six ans, protestant, grave, ennuyeux, ancien magistrat comme son père. Pour Franziska (« Fanny ») Tiefenbrunn, catholique, rieuse, coquette, de vingt ans plus jeune que le veuf, c'était son premier mariage. Heinrich Ernst Goering avait déjà cinq enfants de sa première femme, il en eut cinq autres avec Fanny, dont trois garçons, Hermann Goering étant le deuxième.

En 1884, le prince Otto von Bismarck, le chancelier de fer, avait lancé le Reich allemand dans un vaste programme colonial. Il envoya le Dr Goering à Londres pour y étudier les problèmes posés par un empire outre-mer. Après avoir été gouverneur du Sud-Ouest africain allemand aujourd'hui Namibie, Heinrich Ernst Goering devint consul général à Haïti. En 1885, Fanny accoucha de son premier enfant,

Karl Ernst, puis de deux filles, Olga et Paula, avant de repartir pour la Bavière en étant enceinte de Hermann.

C'est au sanatorium de Rosenheim que Hermann vint au monde en janvier 1893. Six semaines plus tard, Fanny repartit pour Haïti, laissant le bébé à Fürth, près de Nuremberg, aux soins d'une de ses amies, Mme Graf, elle-même mère de deux filles, Erna et Fanny, âgées de quelques années déjà.

Trois ans plus tard, le Dr Goering revint en Allemagne pour prendre sa retraite. Entre-temps, en mars 1895, Fanny avait accouché d'un autre fils, Albert, qui devait rester la brebis galeuse de la famille : ingénieur en thermodynamique, il s'enfuit en Autriche quand les nazis prirent le pouvoir en Allemagne, espérant ainsi échapper à la domination de son frère.

En 1896, la famille Goering s'installa à Friedenau, un agréable faubourg de Berlin. Hermann, âgé de trois ans, fut gâté par ses sœurs aînées ainsi que par son père qui se prêtait à tous ses caprices. Hermann vénérât ce vieux monsieur plus qu'il ne l'aimait : son père, qui avait soixante-quatre ans de plus que lui, était aussi âgé que les grands-pères de ses amis.

En Afrique, Hermann von Epenstein, le médecin brun et corpulent qui avait assisté Fanny lors de son premier accouchement, était devenu l'ami du couple. Ce médecin, un juif autrichien, s'était servi de sa grande fortune pour acheter un titre de noblesse, satisfaire ses besoins sexuels et acquérir du prestige. Il devint le parrain de tous les enfants Goering, et certains traits peu recommandables de son caractère semblent avoir laissé des traces sur le jeune Hermann : l'idée, par exemple, qu'on peut tout se procurer avec de l'argent, ainsi que le mépris de toute moralité.

Ce fut le château d'Epenstein en Franconie qui marqua profondément l'enfance de Hermann. C'était un enchevêtrement de murs crénelés, restaurés complètement par le « médecin militaire Hermann Epenstein » (le « von » manquait encore), qui l'avait acquis le 29 novembre 1897 pour vingt mille marks, vu son mauvais état. Ce château de Veldenstein avec son domaine, la charpente en poutres de ses toits et sa double enceinte fortifiée, fut le cadre romantique de l'enfance de Hermann Goering, qui l'acquit à son tour officiellement en 1938. Sans aucun doute, Epenstein avait proposé son château à la famille Goering parce qu'il considérait qu'il avait certaines obligations envers le vieillard qu'était devenu l'ancien gouverneur colonial : Fanny Goering, encore jeune, avait été ouvertement sa maîtresse.

Ces étranges relations triangulaires durèrent quinze ans.

A l'approche de la puberté, Hermann Goering a bien dû s'apercevoir que la chambre particulière et bien meublée de sa mère, territoire

interdit au mari trompé relégué dans des quartiers moins luxueux au rez-de-chaussée, était contiguë à la plus belle des vingt-quatre pièces du château, celle qu'Epenstein s'était naturellement attribuée...

Quel petit garçon n'aurait pas été aux anges de vivre dans cette antique demeure entourée de montagnes impressionnantes et de forêts de sombres conifères ? A huit ans, Hermann jouait au chevalier en armure et, du haut des chemins de ronde du château, il « voyait » défiler dans la vallée les chariots des légionnaires romains et des guerriers empanachés. Sa sœur Olga devait dire plus tard : « Il faut que vous alliez voir le château de Veldenstein. Alors, vous le comprendrez mieux. »

Il n'avait que cinq ans quand son père lui offrit un uniforme de hussard. Lorsque des officiers amis du vieillard passaient quelques jours au château, Hermann, dans sa chambre, jouait avec leurs casquettes et leurs sabres. Il se voyait portant glaive et bouclier, allant de tournoi en croisade, toujours, toujours triomphant.

Enfant robuste, il n'eut pour seules maladies que quelques angines et la scarlatine. L'arthrite dont il souffrit plus tard étant jeune homme disparut pour ne plus revenir après la blessure qu'il reçut à l'aine en 1923. Son instruction, commencée au château, se poursuivit en 1898 à Fürth, dans une école privée catholique, alors qu'il était né et serait confirmé protestant. Mais c'était ce qu'il y avait de plus proche du château. En 1905, il devint interne à Ansbach, où il passa trois années désagréables avant de s'enfuir pour revenir à Veldenstein. Il ne garda de sa scolarité que du mépris pour tout intellectualisme, d'où cette réflexion à l'emporte-pièce qu'on lui reprocha tant : « Quand j'entends le mot *culture*, je sors mon Browning. »

Plus tard, un psychiatre nota qu'il n'avait jamais pratiqué de sports d'équipe : au tennis, il préférait les singles, mais aussi les efforts virils et individuels comme ceux de l'alpinisme. Dans sa jeunesse, il devint le chef de bande des fils d'agriculteurs des alentours.

Un changement subit s'opéra en lui quand son père l'inscrivit à Karlsruhe, dans l'une des meilleures écoles allemandes d'élèves officiers. Il s'y épanouit comme une plante dépérissante qu'on abreuve soudain de lumière, près d'une fenêtre. Sanglé dans son uniforme, il rendit souvent visite aux filles Graf et à sa sœur Paula dans l'établissement où elles terminaient leurs études. Claquant les talons devant la directrice, il lui offrait des fleurs pour pouvoir inviter les trois jeunes filles à la pâtisserie la plus proche, où il se trouva un jour sans argent pour payer les gâteaux.

En 1910, il fut admis à l'Académie militaire de Gross Lichterfelde, le Saint-Cyr allemand, près de Berlin, où il se livra avec délices à la vie

sociale d'un officier prussien, imaginant que sa poitrine virile s'ornait déjà de décorations et subissant de bon gré la camisole de force de la discipline prussienne, prix qu'il lui fallait payer pour obtenir ce qu'il désirait avant tout : exercer à son tour son pouvoir sur le destin de ses inférieurs.

En mars 1911, il réussit facilement l'examen final malgré ses démêlés avec le professeur civil chargé des cours théoriques : en effet, ses instructeurs militaires lui accordèrent 232 points (cent de plus, d'après lui, que la moyenne exigée), c'est-à-dire la note la plus élevée de l'histoire de l'Académie : « Assez bien » en latin, français et anglais ; « bien » en lecture de cartes ; « très bien » en allemand, histoire, mathématiques et physique ; et « excellent » en géographie ! Le 13 mai 1911, son commandant de compagnie à l'Académie écrit à son père :

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que son fils Hermann a passé avec succès l'examen au grade d'aspirant avec la mention *summa cum laude*.

Baron (Richard) von Keiser.

Après l'examen, Goering fit avec ses camarades un voyage touristique en Italie. Il tint scrupuleusement son journal dans un carnet in-quarto qu'il illustra de cartes postales d'art et d'architecture. A Milan, il se moqua de la manière dont le clergé de la cathédrale réclamait des pourboires, et vit *La Cène* de Léonard de Vinci. « Bien restaurée, notait-il, mais elle a perdu sa beauté d'origine. » Il fut frappé par le caractère de ville de garnison qu'avait alors Milan. C'est en admirant le lendemain les œuvres célèbres de Rubens, de Raphaël, du Titien et de Bellini, que naquit chez lui ce goût qui, trente ans plus tard, allait lui permettre de devenir l'un des collectionneurs les plus avertis du monde. Il écrivit alors dans son journal :

Pendant deux heures, nous sommes allés de peinture à peinture... Il y a là des tableaux magnifiques... A midi, nous nous sommes arrêtés une fois de plus devant la cathédrale pour regarder les splendides portails de métal que nous n'avions pas remarqués la veille.

Le petit groupe traversa en train, dans une première classe qui n'en avait que le nom, les basses plaines de Lombardie, « intéressantes seulement par ses nombreux champs de bataille », avant de gagner Vérone :

3 avril 1911 (dimanche) : A la Porta Nuova, nos bagages ont été contrôlés avec le plus grand soin. Ils pensent que quiconque possède un appareil photographique est un espion. Sommes d'abord allés voir la célèbre arène romaine. Elle nous a terriblement impressionnés. Ces monolithes gigantesques, ces murs immenses qui menacent à tout moment de s'écrouler, et les dimensions mêmes de l'amphithéâtre — tout témoigne de la grande période romaine...

Nous avons mis quelque temps avant de pouvoir nous endormir à cause d'une altercation à haute voix entre plusieurs hommes et femmes juste devant notre hôtel, menée avec une vigueur authentiquement italienne.

Ce journal de jeunesse se trouve aujourd'hui en Pennsylvanie, aux Archives de l'armée américaine. Le journal suivant, qui porte l'inscription « Hermann Goering, Club alpin allemand-autrichien, Salzbourg », fait partie d'une collection privée de New York. Il y décrit l'ascension, exécutée en huit heures quatre mois plus tard, du sommet du célèbre roc Watzmann de Salzbourg et d'autres exploits de ce genre dans les Dolomites. L'aventure commence, comme tant d'autres de sa vie future, à Veldenstein :

A exactement quatre heures du matin, la sonnerie du réveil m'a tiré de mes rêves splendides de montagnes élancées, de glaciers et de cheminées dans les Dolomites... Je suis sorti du vieux château au moment où l'illuminaient les premiers rayons du soleil levant. Tout le monde dormait à poings fermés au lieu de jouir de cette magnifique matinée dominicale... A onze heures, nous étions à Munich. J'ai gagné d'abord le Bürgerbräu pour me rafraîchir avec une chope de vraie bière de Munich.

17 juillet : courses à Salzbourg pour acheter ma carte de membre du Club alpin, des bottes pour grimper, des fers, etc.

18 juillet : réveillé à 3 heures 30 du matin. Suis allé droit à la fenêtre pour vérifier le temps, il était clair, et le roc Watzmann et ses « enfants » se dressaient dans une telle splendeur que cela a éveillé de grands espoirs dans mon cœur... A 4 heures 30, nous sommes partis de l'hôtel Geiger... Le sentier s'élève peu à peu jusqu'au premier Watzmann, en traversant surtout de la forêt. Dans une clairière, nous avons aperçu un daim qui broutait paisiblement sans nous accorder la moindre attention. Après deux heures et demie, nous avons atteint les pâturages du Mitterkaser où commencent les prairies à forte pente. Le sentier montait en

serpente le long de la montagne... Un couple avec un enfant de trois ans nous a suivis depuis le Mitterkaser, vêtus des pieds à la tête comme à la ville. Ces Saxons simples d'esprit grimpaient droit devant eux, en dehors du sentier, suant à grosses gouttes, sans naturellement progresser plus vite que nous.

Après huit heures de marche, Hermann Goering atteignit enfin le sommet du Watzmann. En redescendant, il put admirer le König See, entouré de montagnes baignées des feux du soleil couchant ; sur la surface du lac s'entrecroisaient les sillages de deux canots automobiles blancs...

19 juillet : nous avons traversé Lienz et acheté ce dont nous avions besoin. Lienz est très bien situé comme point de départ pour gagner les Dolomites, les Schober et Kals, une jolie petite ville dans la vallée de Puster. Comme toutes les villes du Tyrol du Sud, il s'y trouve une garnison de chasseurs impériaux (*Kaiserjäger*)...

Le lendemain, les jeunes Allemands atteignirent la hutte de Karlsbad dans les Dolomites, à 2 252 mètres d'altitude.

Nous avons eu une discussion animée au sujet des montagnes, du Club alpin, des guides et de la question de la Bohême... Point de vue merveilleux. La petite hutte est nichée entre deux lacs vert sombre au milieu du Laserskar encadré par les façades rocheuses des Dolomites de Lienz...

Le lendemain, ils allaient peiner pour vaincre un sommet de 2 792 mètres :

21 juillet : ... après une demi-heure de repos, nous avons préparé notre corde de quarante mètres et commencé la traversée de la face sud du Seekofel... La corniche sur laquelle nous avançons était relativement large et très praticable, mais d'une longueur interminable.

Finalement, nous nous sommes retrouvés dans une crevasse. La première partie de la cheminée était correcte, mais bientôt des rocs en surplomb ont bloqué notre progression, et Barth a essayé de les contourner. Nous avons pris, à gauche dans la cheminée, un embranchement, mais il était considérablement plus étroit, plus humide et plus malaisé. J'ai laissé mon sac à dos sur place, fourré

quelques crampons et pitons dans mes poches, et j'ai grimpé jusqu'à Barth qui se trouvait bloqué dans une fissure d'où il essayait vainement de se dégager. Ce couloir était extrêmement étroit, tout en surplomb et sans aucune prise...

Alors, nous nous en sommes tirés de la façon suivante : nous avons enfoncé deux pitons auxquels Barth s'est attaché et à l'aide desquels il s'est hissé aussi haut que possible. J'ai grimpé derrière lui à l'intérieur de cette fissure où je me suis coincé de sorte à pouvoir libérer mes mains pour l'aider. Grâce à cette sorte de courte échelle humaine, Barth a pu s'élever au-dessus du passage complètement lisse. Là, sa main gauche a découvert un trou dont il a fait une prise convenable en le vidant de son gravier. Enfin, contournant (très difficilement) l'obstacle, il s'est retrouvé dans la cheminée principale. Ma situation n'était guère brillante : tous les cailloutis dont Barth se débarrassait retombaient sur ma tête, et c'était sur mes mains qu'il se tenait debout. Enfin, j'ai pu redescendre jusqu'en bas de la fissure pour dégager la corde... et regripper jusqu'à lui. Au prix de grands efforts, je suis arrivé moi aussi à contourner le roc et j'ai été heureux de me retrouver à l'aise dans la cheminée, car je me sentais suffoquer dans cette fente étroite. C'est probablement la raison pour laquelle personne n'avait encore entrepris cette escalade par cet itinéraire.

Nous avons débouché sur une corniche à peine large comme la main, au-dessus d'une descente à pic sur Laserzkar. D'en haut, la hutte et les lacs semblaient minuscules, et bon Dieu ! ce que le vent pouvait souffler ! C'est assis à califourchon sur cette crête en lame de couteau que j'ai fait le parcours entre les deux pics.

L'après-midi, il resta écroulé sur son lit. Le 23 juillet 1911, il évoqua ainsi cette excursion :

Comme tout était splendide vu d'en haut... Seul avec la Nature et des gens agréables... J'ai alors pensé aux villes suffocantes, poussiéreuses, particulièrement à Berlin... et j'ai remercié Dieu d'avoir pu jouir des grandeurs de la Nature.

Ce journal révélateur (et non publié jusqu'ici) se termine par ces mots :

Tous les matins, soit dit en passant, je découvre que j'ai rêvé toute la nuit des événements de la veille.



Rêveur, courageux physiquement, romanesque, le jeune Hermann Goering fut incorporé dans l'infanterie comme aspirant en mars 1912. A l'époque, les écoles d'officiers étaient pleines à craquer. En décembre 1913, il passa avec succès d'autres examens. Dans son curriculum vitae, il a signalé qu'il profitait de son temps libre pour observer, sur le terrain de Habsheim, les vols des candidats aviateurs : « Je me suis toujours beaucoup intéressé à l'aviation. »

Le 20 juin 1914, Hermann Goering, promu sous-lieutenant, rejoignit son régiment. « Si la guerre éclate, écrivit-il à ses sœurs, vous pouvez être sûres que je ferai honneur à notre nom. »

La guerre éclata au mois d'août. Il est difficile de démêler la vérité sur la contribution réelle de Goering dans le dédale des légendes qu'il devait ensuite encourager : évocations pleines de vie de ses exploits en tant que chef de patrouille lors d'escarmouches contre les Français, tournées d'observation à vélo derrière les lignes ennemies, réquisition de chevaux, projet d'enlever un général français, tournois dans les airs contre les aviateurs ennemis d'une bravoure égale à la sienne...

Il est regrettable que ses papiers personnels aient été pillés en mai 1945 à Berchtesgaden dans son train privé. Il y avait parmi eux ses deux premiers journaux de guerre d'août 1914, un journal privé tenu de temps à autre entre septembre 1916 et mai 1918, et cinq journaux de bord de tous ses vols du 1<sup>er</sup> novembre 1914 au 1<sup>er</sup> juin 1918. L'un de ces journaux privés est entre les mains d'un collectionneur américain qui refuse de les montrer. Toutefois, en 1941, des « historiens de cour » ont commencé à composer sa biographie militaire, et ils ont rempli quatre dossiers de documents sur la Première Guerre mondiale. Ces dossiers, qui figurent dans l'inventaire du train de Berchtesgaden, se trouvent maintenant dans les Archives de l'armée américaine en Pennsylvanie. Ils contiennent les documents complets concernant la vie de Goering à partir de 1905, un choix de quarante-quatre rapports de ses vols de reconnaissance aérienne, des extraits de ses journaux de guerre et de ses rapports de missions personnelles.

Ces documents indiscutables s'accordent parfois difficilement avec les biographies qui flattent Hermann Goering. Nous l'y découvrons jeune officier au 112<sup>e</sup> régiment de Bade (le régiment « Prince Wilhelm ») en garnison en août 1914 à Mulhouse (alors allemande), près de la frontière française. C'était un secteur calme, où il prit part à des opérations peu violentes en tant que chef de peloton dans les batailles des Vosges, à Seenheim et en Lorraine, puis comme adjoint au commandant d'un bataillon à Nancy-Epnaul et à Flirey. Décoré de la croix de guerre de seconde classe, il fut évacué, après seulement cinq semaines de guerre, de Thiacourt à Metz le 23 septembre, à la suite

d'une crise d'arthrite, et c'est à l'arrière, en Allemagne du Sud, qu'il fut soigné.

Ces débuts apparemment peu glorieux allaient changer sa vie. A Fribourg, pendant sa convalescence, il eut pour ami un sous-lieutenant de l'armée de terre, Bruno Loerzer, un jeune homme plein de fougue qui suivait des cours de pilotage. Ses récits réveillèrent l'intérêt de Goering pour l'aviation : « J'ai demandé un poste d'observateur aérien. » L'un de ses biographes, Erich Gritzbach, affirme que, sa demande ayant été rejetée, Goering n'en suivit pas moins Loerzer à Darmstadt où il commença à voler en dépit de tous les règlements. En réalité, le 14 octobre, il se rendit à Darmstadt, où il retrouva Loerzer, à la suite de son transfert réglementaire au 25<sup>e</sup> détachement aérien de campagne.

Gritzbach affirme même que Goering aurait « volé » un appareil pour rejoindre Loerzer. Les archives indiquent la date du 28 octobre pour son premier vol, réglementaire lui aussi, dans le secteur de Verdun, comme observateur de Loerzer, avec lequel il resta jusqu'à la fin de juin 1915. Par le journal de guerre du détachement, nous savons qu'à la mi-février, Goering et Loerzer volaient à bord d'un Albatros n° B 990, après avoir reçu un équipement photographique à Trêves, et que Goering avait alors suivi un cours rapide de radio et de morse.

Leurs rapports de missions donnèrent aux deux jeunes aviateurs l'occasion de faire la connaissance de leurs supérieurs du grade le plus élevé. Hermann colla dans son album les photos où il se trouvait aux côtés du prince de Hohenzollern, du général von Knobelsdorff et d'autres personnalités éminentes. Les deux derniers jours de février, d'après le journal de l'unité, le sous-lieutenant Goering présenta personnellement aux quartiers généraux de la brigade, puis du corps d'armée, les rapports des reconnaissances aériennes. Le 25 mars, après plusieurs vols particulièrement utiles au-dessus d'une dangereuse batterie adverse installée sur la côte de Talon, les deux aviateurs reçurent la croix de fer de première classe des mains du Kronprinz, commandant en chef de la Cinquième Armée. En 1923, dans ses Mémoires, le Kronprinz cita « les sous-lieutenants aviateurs Goering et Lôrzer [*sic*] parmi ceux qui firent preuve d'un élan et d'un zèle manifestes ».

Goering devint dès lors un familier du mess princier. Quand il entra, tous les regards se tournaient vers ce beau jeune homme au regard d'un bleu pénétrant. Son travail était parfait : ses photographies d'une grande netteté restituent avec précision le hangar des avions français de Verdun, le labyrinthe tentaculaire des tranchées ennemies et les énormes cratères creusés par les mines. Le 3 juin, quand les avions

français bombardèrent le quartier général de Stenay, Loerzer et Goering, à bord d'un Albatros de 150 chevaux, forcèrent un avion ennemi à atterrir bien qu'ils fussent sans armes. Le journal de l'unité mentionne que « les deux officiers furent récompensés par une invitation de Son Altesse impériale le Kronprinz. »

D'après la légende, Goering aurait payé lui-même ses leçons de pilotage. La vérité est plus prosaïque : il a fréquenté l'école d'aviation de Fribourg de la fin juin à la mi-septembre, date à laquelle il revint à la Cinquième Armée. Sa première sortie comme pilote eut lieu le 3 octobre. Dans son rapport, il signale comme en passant qu'il a repoussé l'un après l'autre l'assaut de sept avions français.

Les appareils de cette époque étaient primitifs, leurs pilotes des risque-tout dont l'espérance de vie était courte, mais lorsqu'un avion était abattu, l'officier ennemi pouvait être invité plusieurs jours de suite au mess de ses adversaires. Cet esprit chevaleresque, qui n'existait pas dans les autres corps, devait complètement disparaître lors de la Seconde Guerre mondiale.

Le 16 novembre 1915, Goering remporta sa première victoire homologuée : un Farman abattu à Tahure. Trois mois plus tard, le 14 mars, au cours de la grande offensive de la Cinquième Armée qui marqua le début de la bataille de Verdun, Goering, à bord d'un chasseur AEG A49 de 150 chevaux, rapide et bien armé, abattit un bombardier français, comme en fait foi le rapport de son observateur.

Le 20 juin, on lui remit un nouvel appareil, un Halberstadt, le n° D115. Il avait mené à Stenay une vie confortable, comme on le voit sur les photos qu'il fit de lui-même assis à un bureau parfaitement équipé ou devant une table de toilette aux allures de coiffeuse. Mais, transféré à Metz le 9 juillet, il participa dès lors aux sorties de ses camarades de la Troisième Armée. Six jours plus tard, il dut accomplir quatre missions dans la même journée, dont un combat acharné contre un Voisin. La cinquième salve de Goering tua le pilote du Voisin. Peu à peu, son tableau de chasse allait s'étoffer, mais le lieutenant-colonel commandant l'aviation refusait parfois d'homologuer certaines victoires douteuses : « Je regrette de ne pouvoir accorder au sous-lieutenant Goering l'avion abattu le 24 juillet. » En revanche il inscrivit à son tableau le Caudron bimoteur détruit le 30 à Mameg (sa troisième victoire homologuée).

Après une série d'affectations — retour au 25<sup>e</sup> détachement aérien, puis retour à l'escadrille de combat (*Kampfstaffel*) de Metz, et, le 28 septembre, à la 7<sup>e</sup> escadrille de chasse (*Jagdstaffel*) —, il s'ennuya tellement faute de combats qu'il demanda au Kronprinz d'être transféré à la 5<sup>e</sup> escadrille de chasse où, le 30 octobre, il retrouva son camarade

Loerzer. Là, il accompagna plusieurs raids de bombardiers jusqu'au coup de malchance qui survint le 2 novembre : voulant attaquer un bombardier anglais Handley-Page, il ne se rendit pas compte que le Britannique était accompagné d'une puissante couverture de chasseurs. Avec une balle dans la hanche, il parvint néanmoins à ramener son avion dans les lignes allemandes, et atterrit en s'écrasant au sol dans un cimetière.

« Appareil à réparer », lit-on dans le journal de l'escadrille. C'était vrai aussi du pilote qui dut passer quatre mois dans divers hôpitaux, à Valenciennes, à Bochum et à Munich.

D'après la légende, il aurait reçu l'ordre de se rendre à Bobingen pour un temps de convalescence, mais il serait reparti directement au front en prétendant qu'il n'avait pas trouvé Bobingen sur la carte ! Son dossier nous apprend simplement qu'à la mi-février 1917 on le nomma de façon régulière pilote à la 26<sup>e</sup> escadrille de chasse commandée par Loerzer, en Haute-Alsace. Dix jours plus tard, Goering signa son premier rapport de combat :

Le 16 mars 1917, ai décollé à bord de l'Albatros III n° D2049 avec le lieutenant Loerzer pour une mission d'interception. A environ 4 heures 30, j'ai aperçu trois Nieuport attaquant deux biplans allemands. J'ai foncé immédiatement sur l'adversaire le plus proche en tirant trois brèves rafales de mitrailleuse. J'ai ensuite attaqué le second Nieuport qui a soudain plongé pour disparaître à basse altitude.

Le 23 avril, il abat un biplan anglais qu'il voit descendre en flammes au nord-est d'Arras. Cinq jours plus tard, il livre un combat féroce contre six Sopwith au-dessus de Saint-Quentin, ayant finalement la satisfaction de voir l'un de ces Anglais descendre en vrille dans les lignes allemandes.

Le 29 avril, nouvelle victoire sur un Nieuport. Mais, comme il continue à voler vers Behain à une altitude de quatre cents pieds, un second monoplace ennemi, poursuivi par un Albatros, fond sur lui et, d'une rafale de mitrailleuse, lui arrache son gouvernail : « Je n'ai pas pu voir la suite car j'ai eu fort à faire pour piloter mon appareil sans gouvernail. »

Le 17 mai, il est promu commandant de la 27<sup>e</sup> escadrille de chasse à Iseghem près d'Ypres. Lors des atroces et sanglantes batailles d'Arras et des Flandres, la rivalité et les jalousies entre pilotes s'accroissent :

8 juin 1917 : un Nieuport m'ayant attaqué par-derrière, je l'ai poursuivi. Le duel se prolongeant, il a continué à s'accrocher et à

m'attaquer. Finalement, je l'ai forcé à atterrir près de Moorstedt, où il a capoté et pris feu. Ce combat acharné a eu pour témoin toute la 8<sup>e</sup> escadrille de chasse, soit du sol, soit des airs, si bien que... il ne peut être question qu'un autre revendique cette victoire... Ai tiré cinq cents cartouches.

Cette victoire fut homologuée, contrairement à plusieurs autres. Le 7 juin, il attaqua un Spad, mais un jet d'huile chaude l'aveugla. Il crut néanmoins voir son adversaire s'écraser à l'ouest d'Ypres et revendiqua en vain cette victoire. Neuf jours plus tard, il attaqua une patrouille de monoplaces Sopwith et en abattit un :

Immédiatement après, j'ai dû affronter un second ennemi que j'ai forcé à descendre jusqu'à environ six cents pieds, mais mon moteur atteint de plusieurs balles s'est soudain emballé... Mon avion a piqué en vrille. J'ai atterri derrière notre troisième ligne de tranchées... Mon second adversaire a donc pu s'échapper... [Signé :] Goering.

Le 24, il abattit un Martinsyde au sud de Paschendaale. Le 5 août, il remporta sa onzième victoire sur un autre Sopwith.

Ce qui le peinait le plus, c'était de ne pouvoir accrocher à sa tunique d'aviateur la plus haute distinction prussienne, la croix d'émail bleu, le « Max bleu », de l'ordre Pour le mérite. Mais le 1<sup>er</sup> novembre, l'as des as allemands était de loin le « baron rouge » Manfred von Richthofen avec soixante et une victoires homologuées : Goering et Loerzer n'en avaient chacun que quinze, et leur ami Ernst Udet quatorze. Vingt-cinq ans plus tard, devant des camarades devenus généraux comme lui, Loerzer se moquera des vantardises du sous-lieutenant Goering qui, à l'époque, aurait gonflé le nombre de ses victoires : « Fais comme moi, lui aurait-il dit. Autrement, nous n'aurons jamais d'avancement ! »

Malgré son apparence robuste, son état général lui causait plus de problèmes que ses blessures de guerre. En février 1918, il fut hospitalisé plusieurs semaines à cause d'une infection à la gorge. Pendant son absence, les Allemands réorganisèrent leur aviation en créant deux escadres aériennes composées chacune de quatre escadrilles. L'escadre n° 1 fut confiée à Richthofen et la n° 2 à Loerzer. La jalousie que Goering ressentit alors ne fut compensée qu'en partie par l'ordre Pour le mérite que lui décerna le Kaiser le 2 juin 1918.

Or, le 21 avril, Richthofen avait été tué et aussitôt remplacé. Goering comptait alors dix-huit victoires homologuées.

Le 5 juin, à bord d'un Fokker reconnaissable à son capot blanc et à sa queue blanche, il abattit un biplan près de Villers. Puis il se débarrassa d'un Spad qui rôdait entre les lignes : « Il est tombé verticalement comme une pierre du haut de treize cents pieds et s'est écrasé au coin nord-ouest du bois en fer à cheval au sud de Coroy, derrière nos lignes... »

C'était sa vingtième victoire. Le 17 juin, il descendra encore un autre Spad près d'Ambleny.

Quelques jours plus tard, le successeur de Richthofen fut à son tour tué, et le 14 juillet, lors d'une parade, l'officier adjoint de l'escadrille, le sous-lieutenant Karl Bodenschatz, remit officiellement à Goering le bâton de commandement de la célèbre escadrille. (Bodenschatz devait rester l'aide de camp principal de Goering jusqu'en 1945.) Mais l'époque des victoires faciles se terminait : le lendemain de sa prise de pouvoir, Goering, attaquant un Caudron à bout portant, vit ses balles rebondir sur le blindage. Le 16, il revendiqua sa vingt-deuxième victoire sur un Spad qui s'abattit en vrille dans les bois près de Bandry. Puis, dans ce qui fut peut-être la première manifestation de cette terrible léthargie qui allait souvent succéder à une explosion éblouissante d'activité, il s'accorda dix jours de congé, confiant temporairement son commandement à Lothar von Richthofen, le frère de Manfred.

Puis vint la défaite. Le lieutenant Goering refusa de rendre son matériel aux vainqueurs. Malgré les termes de l'armistice, il ramena ses appareils à Darmstadt. Après une cérémonie d'adieu dans la grande brasserie de la ville, il évoqua le sort amer de l'Allemagne avec une éloquence qui le surprit. « Notre heure, déclara-t-il, sonnera de nouveau ! »

Qu'allait-il devenir ? Après être resté quelque temps à Berlin avec son camarade Ernst Udet, il retourna à Munich, chez sa mère devenue veuve. Un officier de l'armée de l'air britannique, Frank Beaumont, y était chargé de veiller à l'application locale des conditions de l'armistice. Par hasard, Goering avait traité cet officier fait prisonnier avec encore plus de courtoisie chevaleresque que d'habitude, et Beaumont lui rendit la pareille de bien des manières, facilitant considérablement à son ancien adversaire la pénible transition de l'irréalité héroïque et aventureuse de la guerre des airs à la dure réalité du Munich d'après-guerre.

Il n'y avait pas d'avenir en Allemagne pour un aviateur ; Goering chercha fortune en Scandinavie. La société Fokker l'engagea pour présenter au Danemark leur dernier modèle : Goering accepta cet emploi temporaire à la condition de garder ensuite l'avion en guise de rémunération. Le gouvernement danois voulait renouveler ses forces

aériennes. La réputation de l'ancien chef de l'escadrille Richthofen était grande, mais il manquait cruellement de but dans cette existence nouvelle. Il organisa des spectacles d'acrobatie avec quatre ex-pilotes de son escadrille. Et des aviateurs danois lui offrirent deux mille cinq cents couronnes et « tout le champagne qu'il pourrait boire » en échange de deux jours d'acrobaties à Odense. Enhardi par la partie liquide de sa rémunération, Goering changea de place tous les souliers que les clients du Grand Hôtel avaient mis à leur porte, puis il parcourut la ville en transportant plusieurs jeunes femmes en brouette, tous et toutes chantant à tue-tête. Les pilotes danois durent le récupérer au poste de police.

Il avait déjà brisé bien des cœurs, quand une jeune actrice, Käthe Dorsch, brisa le sien. Il la connaissait depuis 1917, alors qu'elle jouait à Mayence : blonde, les yeux bleus, spirituelle, cette créature genre Greta Garbo allait devenir célèbre en Allemagne. Quand, après trois ans de liaison, elle lui annonça son mariage avec l'acteur Harry Liedtke, Goering jura d'étrangler son rival de ses propres mains. Et pourtant, au cours des années sombres du régime nazi, cette moderne Jeanne d'Arc se tourna souvent vers lui pour lui demander de préserver ses relations juives de la persécution.

Au cours de l'été 1919, il quitta le Danemark pour la Suède. Vendant son Fokker, il travailla comme pilote dans un embryon de compagnie aérienne, la Svenska Lufttrafik. L'actionnaire principal, Karl Lignell, préférait les anciens as de guerre à cause de leur grande expérience. Le 2 août 1919, il obtint un permis suédois de pilotage des avions de passagers.

Il nourrissait déjà des ambitions politiques. Fin septembre, la légation allemande de Stockholm rapporta à Berlin que le lieutenant Goering se vantait d'être « candidat au poste de président du Reich ». Être lieutenant ne lui suffisait plus : il avait vite constaté que, même devant un simple capitaine (*Hauptmann*), les portes de la bonne société s'ouvraient plus aisément. Le 13 juillet 1920, il demanda aux autorités allemandes de le démobiliser avec rang de capitaine en retraite et l'autorisation de continuer à porter l'uniforme. « Il est extrêmement important pour ma situation future que je sois démobilisé le plus vite possible », écrivit-il. Dans une autre lettre du 12 avril, il confirma son offre de renoncer à tous ses droits de pension, le rang de capitaine constituant « un avantage particulier pour ma carrière civile ».

Deux mois plus tard, l'administration militaire allemande fit droit à sa demande aux conditions qu'il avait proposées.

Il semblait bien que le capitaine Hermann Goering, ex-as de guerre et chevalier de l'ordre Pour le mérite fondé par Frédéric le Grand, allait

s'établir définitivement en Suède. Il acheta un dictionnaire bilingue Langenscheidt et se mit à étudier le suédois.

Ce bel homme d'une éducation et d'une courtoisie irréprochables fit des ravages dans la haute société suédoise sans trouver toutefois celle qui pouvait remplir le vide laissé par Käthe Dorsch. Mais le 20 février 1920, un jeune et riche explorateur suédois, le comte Eric von Rosen, loua le nouvel avion de Goering pour gagner rapidement son château, Rockelstad. Après un voyage épuisant à cause d'une succession de trous d'air et des bancs de brume, Goering posa habilement son avion sur le lac gelé du château et accepta l'invitation du comte d'y passer la nuit. Il aimait les châteaux. Un ballon de cognac à la main, Hermann et son hôte visitèrent l'énorme bâtisse, s'arrêtant entre autres devant un ours géant empaillé qui semblait encore se jeter sur le Norvégien qui, d'un coup de lance, allait l'abattre. Et, coïncidence étrange : partout le svastika s'étalait dans les salles du château, cette croix gammée qui allait orner les drapeaux et les brassards hitlériens.

Le comte von Rosen avait découvert ce vieil et inoffensif emblème du soleil levant sur les pierres runiques de l'île de Gotland\*.

Au moment même où Goering contemplait son premier svastika, il entendit un bruissement de robe : une haute silhouette de femme à la chevelure auburn descendait l'escalier. C'était la comtesse Carin von Fock, sœur de la femme d'Eric von Rosen. Fille d'un officier suédois et d'une Irlandaise, elle était grande et mince et, à trente et un ans, menait une vie ennuyeuse aux côtés d'un époux officier, Nils von Kantzow. Elle était romanesque et, sans encore le savoir, aventureuse. Il n'est pas impossible qu'en lisant un article sur Goering paru deux semaines plus tôt dans le *Svenska Dagbladet*, Eric et Carin aient organisé ce séjour forcé de l'as de guerre allemand...

Quelle que soit l'origine de cette rencontre, Hermann Goering, dès qu'il vit Carin von Fock, tomba éperdument amoureux d'elle. Elle avait presque cinq ans de plus que lui et elle était différente de toutes les femmes qu'il avait approchées. Elle lui montra, derrière le château, la minuscule chapelle de l'ordre de l'Édelweiss, et Hermann découvrit enfin en Carin un peu de la douceur maternelle qui lui avait toujours manqué chez sa mère. Le lendemain matin, avant de repartir pour Stockholm, il écrit dans le livre d'honneur du château son nom : « Hermann Goering, commandant de l'escadrille de chasse von Richthofen, 21 février 1920 », et il ajouta quelques lignes émues qui

\* Les occultistes font remarquer que Hitler s'est trompé : les bras de sa croix gammée sont disposés de telle sorte que le soleil tourne à l'envers, dans le sens opposé à celui du véritable svastika : il aurait ainsi transformé le symbole de la renaissance et de la joie en celui de la mort et du Mal (N.d.T.).



trahissent une profondeur de sentiment qu'on ne retrouve nulle part dans ses autres écrits :

J'aimerais vous remercier du fond du cœur pour les moments magnifiques que vous m'avez permis de vivre dans la chapelle de l'Édelweiss. Vous n'avez aucune idée de ce que j'ai ressenti dans cette atmosphère merveilleuse. Tout était si calme, si admirable, que j'ai oublié les bruits de la terre... J'étais comme un nageur qui se repose sur une île solitaire pour reprendre des forces avant de s'élancer de nouveau dans le courant déchaîné de la vie...

Une des sœurs de Carin, Lily, était veuve d'un officier aristocrate allemand, mort pendant la guerre. Carin décida immédiatement de divorcer de Nils von Kantzow et, comme sa sœur, d'épouser l'officier allemand qui lui avait envoyé le destin.

Entre les week-ends passés à Stockholm avec Carin, Goering continuait à piloter des avions de louage pour le compte de la Svenska Lufttrafik, à laquelle il écrivait en mars 1920 : « Quand le temps sera plus chaud, il y aura davantage de demandes d'excursions, si bien qu'il serait bon de concentrer la publicité sur les dimanches. » Et il profita de ce courrier pour critiquer l'organisation de l'entreprise : « Il y règne une grande confusion en ce qui concerne qui donne les ordres, qui distribue les tâches et qui assume les responsabilités... »

Cependant, sa liaison amoureuse avec une comtesse suédoise mariée prenait des dimensions de scandale dans cette ville collet monté. Rien ne pouvait racheter cette faute, si ce n'est la profondeur de ce grand amour. C'est seulement de nos jours que les lettres de Carin et les journaux de Goering ont paru aux États-Unis. Dans sa correspondance, la jeune femme fait allusion à l'opposition grandissante que sa liaison avec un aviateur allemand de passage avait suscitée chez ses parents : son père ne lui pardonna pas avant qu'elle meure.

En été 1920, Hermann et Carin firent un voyage en Allemagne (Nils von Kantzow, le mari de Carin, se trouvait alors en France, où il suivait un stage à l'École militaire de Saint-Cyr). Le frère aîné de Hermann, Karl Ernst, les accueillit à la gare de Munich. Carin, comparant les deux frères, les trouva « allemands jusqu'au bout des ongles ». Galamment, Herman avait rempli de roses la chambre d'hôtel de sa maîtresse qu'il présenta à sa mère (« germanique », jugea la Suédoise). Fanny Goering gronda son fils comme s'il était un petit garçon : n'avait-il pas volé Carin à son mari et au petit Thomas âgé de sept ans ? Goering, les mâchoires serrées, tourna les talons et emmena Carin dans les montagnes bavaroises, à Bayrischzell, où ils passèrent quelques jours idylliques.

Des photographies nous la montrent, sculpturale dans son costume de paysanne, inclinée sur son jeune amant plus petit qu'elle, avec, à l'arrière-plan, un paysage de pâturages et de montagnes.

Comprenant que son mariage s'écroulait, Nils von Kantzow montra un stoïcisme héroïque et une générosité que Carin ne méritait certes pas. Il écrivit aux parents de Carin, disant qu'il l'aimait toujours. Le 4 août, quand il la rencontra brièvement à Berlin, elle lui assura qu'elle ne désirait rien d'autre au monde que la présence de sa mère, de son mari et du petit Thomas, mais, dès son retour en Suède, elle ajouta Hermann à sa liste : son amant vivrait avec elle, même si cela signifiait la perte de son mari. Elle ne comprit pas la réaction de Nils qui refusa logiquement de lui laisser Thomas en plus de l'immeuble du 5, Karlavägen, qu'ils possédaient en commun à Stockholm.

Voici ce qu'elle écrivit à Goering le 20 décembre :

Mon chéri ! Tu n'as pas besoin de te faire du mauvais sang à mon sujet. Nils est très gentil avec moi, et personne ne m'en veut. C'est si terrible pour moi d'être loin de toi, mon unique et éternel amour. Je me rends compte de plus en plus à quel point je t'aime profondément, ardemment et sincèrement. Je ne t'oublie pas une minute. Thomas est ma consolation. Il est si gentil, si affectueux, et il m'aime si fidèlement et si profondément. Il a beaucoup grandi, et il rit et m'embrasse chaque fois qu'il me voit. C'était aujourd'hui son dernier jour d'école et il a eu les meilleures notes dans toutes les matières. Il était si heureux qu'il y a eu deux adorables larmes dans ses yeux bleus !

Sa belle-mère, « cette vieille sorcière » continuait-elle, avait appris par son fils qu'elle était de retour à Karlavägen. Elle lui avait aussitôt écrit une lettre de reproches qui ne provoqua chez Carin que ce commentaire méprisant adressé à son lointain amant : « Ne trouves-tu pas que c'est une vieille guenon, prétentieuse et idiote ??? »

Dans cette lettre, elle écrivait encore :

Oui, mon amour, continue à m'écrire à Karlavägen. Après tout, il est préférable d'être francs. J'ai dit à Nils toute la vérité dès le premier jour de mon retour. Je lui ai dit que tu étais avec moi à Bayrischzell où tu m'avais loué une maison. Il a pris tout cela calmement, disant même qu'il était satisfait que je sois heureuse et que je ne me sois pas retrouvée seule...

Le lendemain, elle écrivit de nouveau pour se plaindre que sa famille et Nils ne la laissaient jamais en paix :

Nils veut sans cesse me parler, et bien qu'il soit toujours gentil et amical, cela m'ennuie à mort...

Mon chéri, oh ! comme je regrette ton absence !

De plus, Nils ne m'a pas encore donné un sou. Quel toupet ! Il sait que je n'ai rien. Je lui ai dit aujourd'hui : « Il faudra que tu me donnes un peu d'argent : je veux offrir quelque chose pour la Noël à Maman et à mes sœurs ! »

« Non, Carin chérie, a-t-il répondu. Tu n'as pas à te préoccuper de cela : j'enverrai ces cadeaux pour toi à ta famille et à tes amis ! »

As-tu jamais entendu quelque chose d'aussi maladroit ?... A cause de cette maladresse, on pourrait parfois le prendre pour un vaurien, mais, en même temps, c'est un ange ou un enfant. Il me rend si nerveuse que je supporte difficilement d'être dans la même pièce ou dans la même maison que lui.

De plus en plus, je me rends compte de tout ce que tu signifies pour moi. Tu es tout pour moi. Personne d'autre ne te ressemble. Tu es vraiment mon idéal en tout et pour tout. Tu fais tout si gentiment... Tu te souviens de moi avec tant de petits détails, et c'est ce qui rend ma vie si heureuse. Je m'aperçois maintenant pour la première fois à quel point je me suis habituée à toi. Il est difficile pour moi de le dire... Je veux que tu le comprennes au fond de ton cœur. Si je pouvais seulement te le dire en te serrant contre moi et en t'embrassant, mon amour ! Je voudrais te couvrir de baisers d'un bout à l'autre sans m'arrêter pendant une heure. M'aimes-tu réellement autant que tu le dis ? Est-ce possible ?

Dans le reste de cette lettre, elle exprime le mécontentement que lui cause une de ses sœurs, Fanny, celle qui les avait chaperonnés pendant leur voyage en Bavière. En effet, au cours d'un repas, Fanny avait explosé : « Voyez comme il a compromis Carin ! En Allemagne, c'est un scandale pour une femme de vivre comme elle l'a fait et de faire les choses qu'elle a faites. Il l'a mise dans une situation impossible... et, en tant qu'officier allemand, il aurait dû le savoir.

— C'est à Carin que tu devrais faire des reproches, avait alors répondu leur mère, et non à Goering. »

Nils, le mari trompé, continuait à soutenir Carin, mais leur enfant pleurait souvent, dormait mal, s'inquiétait. Fanny intervint une fois de plus : « Nils ne peut pas vivre sans Thomas... Oh ! Nils... c'est vraiment l'un des hommes les plus nobles que je connaisse. »

Mais Carin restait sourde à tout. Elle alla jusqu'à inviter Goering à vivre avec elle à Stockholm, et il ne put résister à cet appel. En dépit des protestations de la famille de Carin, les deux marginaux louèrent un petit appartement à Östermalm. Cette liaison irrégulière gênait Goering. Sans doute cela lui rappelait-il la situation de sa propre mère et de Epenstein, chez qui il avait passé la plus grande partie de son enfance. Il supplia Carin de hâter son divorce. La vérité est que, craignant de perdre définitivement son fils, elle retardait sans cesse la solution légale. Thomas vivait avec son père, déchiré entre les deux parties. Quand il quittait l'école, il se précipitait chez sa « maman et l'oncle Goering ». Nils insistait pour que sa femme revienne chez lui. Un jour, il l'invita à déjeuner avec Hermann : le petit garçon, les yeux ronds, vit « l'oncle Goering » dominer l'entrevue avec ses histoires du « baron rouge » et de combats d'avions, et il nota même que sa mère ne quittait pas des yeux le bel aviateur.

Incapables de supporter les médisances et les moqueries de Stockholm, les deux amants partirent pour l'Allemagne. Ils menèrent là une existence romanesque dans un chalet de chasse à Hochkreuth, près de Bayrischzell, à quelques kilomètres de Munich. Il s'inscrivit à l'université pour suivre des cours d'histoire économique, et elle se mit à gagner un peu d'argent en peignant et avec divers petits travaux d'artisanat (on peut encore voir dans le village une porte de placard décorée par elle et gravée de ses initiales). Il dut bientôt admettre que ce n'était guère facile pour un capitaine en retraite de trente ans de poursuivre des études supérieures. Ils manquaient d'argent, et quand elle tomba malade, il dut mettre en gage le seul manteau de fourrure qu'elle avait pour payer la note du médecin. (Nils montra une fois de plus sa grandeur d'âme en envoyant l'argent pour reprendre le manteau, mais aussi pour acheter un billet de retour à Stockholm.) De son côté, sa mère tenta de la faire rentrer au bercail en lui offrant une villa où la famille passait l'été près de Drottningholm. Dans sa réponse, Carin invita sa mère à Munich en l'assurant qu'elle n'aurait pas « besoin de voir Goering, même de loin ».

Dans cette même lettre du 11 mai 1922, elle écrivait encore : « La Bavière est un pays merveilleux, si riche, si chaleureux, si intellectuel et vigoureux, si différent du reste de l'Allemagne. Je suis très heureuse ici et me sens presque complètement chez moi. Quand j'éprouve pour la Suède le mal du pays, c'est de toi, Maman, qu'il s'agit, et de Nils, de mon enfant, de ceux que j'aime et qui me manquent. Cette impression douloureuse et malade de manque me rend presque constamment mélancolique. Oh ! ma chère Maman, si seulement nous ne nous aimions pas aussi profondément... »

## COMMANDANT DES TROUPES D'ASSAUT (SA)

Il arrive que deux planètes, en se croisant, se rapprochent tellement l'une de l'autre que leur cours en est modifié. Et parfois, il en est de même des êtres humains.

Pour Hermann Goering, cet événement céleste se produisit à la fin de 1922. L'orbite de ce chômeur héros de guerre vint à croiser brièvement celle d'un démagogue inconnu, Adolf Hitler. Ce fut un samedi d'octobre ou de novembre de l'année 1920, à Munich, sur la Königsplatz. Une manifestation s'y déroulait pour protester contre les exigences alliées. Goering, qui tentait de rassembler des anciens officiers pour créer un parti politique, entendit des cris : des gens demandaient à un certain Herr Hitler de prendre la parole. Ce Hitler était, lui dit-on, le chef d'un petit parti, le parti national-socialiste des ouvriers allemands. A quelques pas de lui, Hitler refusa de parler, mais quelque chose chez cet homme insignifiant d'une trentaine d'années a dû fasciner Goering, car, deux jours plus tard, il se rendit au café Neumann où Hitler, tous les lundis, tenait régulièrement ses réunions.

Ce soir-là, le débat portait sur le traité de Versailles et l'extradition des chefs de l'armée allemande. Goering, impressionné, entendit Hitler expliquer qu'aucun Français n'avait passé une nuit blanche après avoir entendu le genre de discours prononcés par les orateurs de la Königsplatz. « Il faut avoir des baïonnettes pour confirmer une menace... A bas Versailles ! » cria-t-il.

Convaincu, Goering s'inscrivit dès le lendemain au nouveau parti de Hitler.

Ce parti, lui déclara Hitler, avait justement besoin d'hommes comme lui. Mais Hitler aussi répondait à un besoin de Goering : il trouvait enfin un substitut à son père mort, à son parrain, à son empereur...

Vingt ans plus tard, Hitler se rappellera que la déclaration ardente de Goering sur l'obligation, pour un officier allemand, d'obéir d'abord,

dans tout conflit d'intérêts, à son honneur, l'avait impressionné : « Il est venu plusieurs fois à mes réunions du soir, et il m'a plu. Je l'ai nommé chef de mes troupes d'assaut (SA = *Sturmabteilungen*).

Les deux mille voyous et chômeurs rassemblés sous ce nom, « une canaille disparate », d'après Hitler, assuraient brutalement l'ordre dans ses réunions, mais il avait pour eux bien d'autres ambitions d'ordre militaire.

Pour l'instant, les SA n'étaient qu'une des nombreuses armées privées à demi légales surgies en Allemagne après Versailles. En Bavière, les autorités non seulement les toléraient, mais collaboraient avec elles dans une mesure qui apparaîtra clairement dans les trois mille pages du procès de Hitler après le putsch manqué de novembre 1923, conséquence de l'occupation de la Ruhr par les Français. A Berlin et à Munich, des officiers comme le capitaine Ernst Roehm le balafraient dans ces armées politiques un réservoir d'hommes bénéficiant déjà d'un début de formation militaire. Quinze jours après l'occupation de la Ruhr, le général de division Otto von Lossow, le nouveau commandant de l'armée pour la Bavière, accordera ouvertement à Hitler sa première grande interview. Avec Goering, ses SA étaient devenus entre-temps la plus puissante organisation paramilitaire de la région de Munich.

Deux jours plus tard, le 28 janvier 1923, Goering emmènera Carin à la première grande manifestation des SA.

Depuis novembre 1922, dès sa nomination de commandant des SA, il habitait avec Carin une villa située à Obermenzing, juste à la lisière de Munich, et qui fut leur premier vrai foyer.

Nils von Kantzow, dont la générosité dépasse l'entendement, avait alors envoyé de l'argent pour que Carin pût meubler et décorer la villa à son goût : du rose et du bleu pour la chambre à coucher, mais des teintes plus masculines pour le bureau de Hermann, qu'éclairait une fenêtre où un vitrail représentait des chevaliers en armure. La cave transformée s'orna d'une cheminée pour feux de bois et ses murs furent recouverts de lambris.

Ils se marièrent en février 1923, probablement sous la pression du puritanisme d'Adolf Hitler. Bien que Goering ait prétendu plus tard que leur mariage avait eu lieu un an plus tôt, les documents existants établissent que le divorce de Carin et de son mari ne fut prononcé qu'en décembre 1922. Suivirent en janvier 1923 un mariage civil à Stockholm, puis à Munich une cérémonie où les anciens de l'escadrille Richthofen formèrent, sabre au clair, les deux haies d'honneur traditionnelles.

Ce second mariage changea la vie de Carin : « Comme c'est merveilleux, confia-t-elle à une amie, d'avoir un mari qui ne met pas

deux jours pour comprendre une plaisanterie ! » Non, Nils von Kantzow ne plaisantait pas : des années plus tard, il devait encore appeler « mon trésor perdu » celle qui fit preuve envers lui d'une indifférence presque incompréhensible. Au printemps de 1923, Carin écrivit au petit Thomas la lettre suivante :

Tante Mary a dû te dire que je suis maintenant mariée avec le capitaine Goering... Tu sais, la rigueur du climat suédois n'était pas très bonne pour ma santé... Nous avons fait la connaissance du capitaine Goering à cette époque à Stockholm, tu t'en souviens, et il a été si gentil... avec ta Maman quand elle était si seule dans un pays étranger.

Alors, j'ai découvert que je commençais à l'aimer tellement que j'ai désiré l'épouser. Tu vois, mon chéri, il a rendu ta Maman si heureuse. Et il ne faut pas que cela te bouleverse, car cela n'interviendra en rien dans la tendresse que nous avons l'un pour l'autre, mon Thomas chéri.

Tu vois, je t'aime au-dessus de tout...

C'est à cette époque que le général von Lossow accepta l'une des requêtes de Hitler : désormais, les SA recevraient clandestinement une formation militaire. Plus tard, le général devait admettre tristement : « Les pouvoirs bien connus de charme, de persuasion et d'éloquence de Hitler n'ont pas été sur moi sans effet. »

Goering avait alors armé et développé les SA bien au-delà du secteur de Munich. De quatre ans plus jeune que Hitler, il était plus aventureux et meneur d'hommes qu'agitateur politique. De la première bataille qui eut lieu contre les communistes le 1<sup>er</sup> mars 1923 voici comment il en parla, vingt ans plus tard, à l'historien américain George Shuster : « Bon Dieu, si vous aviez vu voler ces chopes de bière ! L'une d'elles m'a presque étendu à terre ! »

Quelques jours plus tôt, Berlin avait averti le général von Lossow que l'armée entreprendrait en mai des opérations contre les Français qui occupaient la Ruhr. Les préparatifs de Lossow prirent le nom de code *Entraînement de printemps*, et il informa Goering que ses SA et autres formations patriotiques prendraient part à cette campagne.

Mais Hitler hésita : il déclara immédiatement au général von Lossow qu'il était « illogique d'attaquer l'ennemi extérieur avant d'avoir réglé la question politique interne ». Pour lui, il s'agissait d'abord de se défaire du faible gouvernement central de Berlin, une fois « débarrassé de ses juifs ».

Mais, pour les aristocrates du genre Lossow, qui gouvernaient alors la

Bavière, Hitler était un petit personnage insignifiant, si pauvre que Goering dut lui avancer de l'argent de poche à Pâques en vue d'une excursion. A cette époque, les deux hommes devinrent inséparables. Le 15 avril, quand Hitler passa ses troupes en revue, il le fit debout dans la Mercedes-Benz 16 de Goering (une voiture de 25 chevaux), où il resta une heure le bras tendu pendant que les SA défilaient devant lui en uniforme (casquette de ski, blouson feldgrau et brassard à croix gammée).

Après avoir assisté à ce spectacle impressionnant et lourd de présages, Carin écrivit fièrement à son petit Thomas :

... le Bien-Aimé a présenté son armée de jeunes vrais Allemands à son Führer, et j'ai vu son visage s'illuminer quand ils ont défilé devant lui. Le Bien-Aimé a travaillé si durement avec eux, il leur a communiqué une si forte part de sa bravoure et de son héroïsme qu'il a transformé ce qui n'était qu'une populace — et, je dois dire, un magma parfois brutal et assez terrifiant — en une véritable armée lumineuse, en une unité de croisés mus par la passion de se mettre en marche, quand le Führer l'ordonnera, pour rendre sa liberté à ce malheureux pays.

Quand tout fut fini, le Führer a serré le Bien-Aimé dans ses bras, et il m'a dit que s'il exprimait ce qu'il pensait réellement de cette prestation, le Bien-Aimé en aurait la tête gonflée.

J'ai répondu que ma propre tête était déjà gonflée de fierté, et il m'a baisé la main en disant : « Aucune tête aussi jolie que la vôtre ne saurait gonfler... »

Les Bavarois étaient prêts à marcher contre la France, mais, au moment d'agir, Berlin flancha. Pis encore, alors que Hitler et Goering voulaient organiser une fête de mai au nord de Munich, dans un secteur qui eût constitué une véritable provocation pour les communistes, le général von Lossow récupéra brusquement toutes les armes appartenant à l'armée régulière et qu'il avait prêtées aux SA. Un an plus tard, il expliquera à ses juges : « La question essentielle était celle-ci : qui donc détenait le pouvoir dans ce pays?... Cette première épreuve de force s'est terminée par la défaite de Hitler, et ce fut la fin de nos relations. »

Ce fut une très grave perte de prestige pour Hitler, Goering et leurs SA.

En août 1923, la mère de Goering mourut. Dès lors, il se consacra encore davantage au mouvement nazi. Le 24 août, Hitler, pour la première fois, lui accorda les pleins pouvoirs. La tâche était énorme. Un an plus tard, il s'en vanta à un journaliste italien : « Souvent, j'ai



travaillé jusqu'à quatre heures du matin et je me retrouvais au bureau à sept heures, je ne prenais pas un instant de repos le reste de la journée. Un visiteur suivait l'autre... Vous savez que nous autres Allemands sommes des bourreaux de travail. Nous travaillerions vingt-trois heures sur vingt-quatre ! Croyez-moi. Il m'est arrivé souvent, très souvent, d'arriver mort de fatigue chez moi à onze heures du soir, de boire une tasse de thé ou de souper un peu avec ma femme, puis, au lieu de me coucher, de revoir pendant deux ou trois heures les dossiers de la journée. A sept heures du matin, mon aide de camp venait au rapport et me trouvait dans mon bureau. »

Hitler rendait fréquemment visite au couple Goering. Carin les entendait discuter interminablement des mêmes sujets : le chancelier Stresemann et son « gouvernement de juifs », la crise économique. Privée de l'industrie de la Ruhr, l'économie allemande s'était effondrée. Le mark n'avait pratiquement plus de valeur : le 1<sup>er</sup> août, un dollar américain valait trois millions de marks, et 142 millions deux mois plus tard. Pour faire le moindre achat, les Allemands emportaient une valise pleine de billets de banque qui se dépréciaient au cours de la journée.

Envieux de Benito Mussolini et de sa Marche sur Rome, Hitler et Goering échafaudaient des plans grandioses : soulever toute la Bavière et marcher sur Berlin. Et le temps passait : des révolutions communistes avaient déjà éclaté en Saxe et en Thuringe. Pourquoi la Bavière n'offrirait-elle pas l'appui de ses « troupes » aux contre-révolutionnaires ? disait Hitler.

Mais Goering eut soudain d'autres préoccupations : Carin avait contracté une infection pulmonaire à l'enterrement de Fanny Goering, sa belle-mère, et des complications cardiaques l'obligèrent à partir pour Stockholm où elle fut hospitalisée au foyer de la Croix-Blanche, à Brunkeberstorg.

Goering resta en Allemagne aux côtés de Hitler. Adoptant le style précieux de la famille de sa femme, il écrivit en octobre 1923 à la mère de Carin : « J'ai la sensation que votre aura bienfaisante est autour de moi et je baise vos douces mains. Alors, un calme profond m'envahit et je sens le soutien de vos prières. »

Évoquant la crise politique bavaroise, il ajoutait : « Ici, la vie est comme un volcan en irruption dont la lave destructrice peut, à tout moment, déferler sur le pays... Nous travaillons fiévreusement et sommes fidèles à notre but : la libération et la résurrection de notre pays. » Il concluait en priant la comtesse von Fock de veiller sur Carin : « Elle est tout pour moi. »

La comtesse lui répondit en lui envoyant une pièce d'or de vingt

couronnes suédoises (« de la part de Carin »), et un colis d'aliments rares comme du café et du beurre.

Toujours malade, Carin retrouva son Hermann quelques jours plus tard. Ce fut pour s'aliter de nouveau. « J'ai un léger rhume, écrivit-elle à son fils, et j'écris ces mots de mon lit où le Bien-Aimé veut que je reste jusqu'à ce que je me sente mieux. Il a beaucoup de travail ces jours-ci... Il a l'air fatigué et manque de sommeil, il s'use la santé à faire des kilomètres juste pour me voir quelques instants. »

De son côté, Goering écrivait à la mère de Carin : « Les temps sont sinistres ici. Les luttes et les privations ravagent le pays, et l'heure approche où nous devons prendre en main la responsabilité de l'avenir. »

Début septembre 1923, au rassemblement de Nuremberg, Hitler avait déclaré : « Dans quelques semaines, les dés seront jetés. » Avec l'Organisation paramilitaire de l'aile droite, il avait créé la Ligue de combat (*Kampfbund*) : le colonel Hermann Kriebel, ancien membre de l'état-major du redoutable général Erich von Ludendorff, en prit le commandement, et le Dr Max von Scheubner-Richter, un pharmacien, en devint le secrétaire général. Cette Ligue de combat réunissait les armées privée bavaroises — les SA de Goering, le Drapeau de guerre du Reich (*Reichskriegsflagge*) d'Ernst Roehm, et la Ligue du Haut-Pays (*Bund Oberland*). Mais, dès la fin de septembre 1923, les deux derniers groupements acceptèrent d'obéir aux directives des SA et d'Adolf Hitler.

Le 26 septembre, devant l'état désespéré de l'économie, le Premier ministre de Bavière avait nommé le Dr Gustav von Kahr commissaire général de l'État avec des pouvoirs dictatoriaux. Immédiatement, Kahr, copiant Hitler, parla d'établir à Berlin, par la force, une dictature d'extrême droite. Au début, le général von Lossow demeura incertain. Mais Kahr se révéla bientôt incapable de tenir en bride les nazis (appellation populaire des nationaux-socialistes d'Adolf Hitler).

Quand Berlin ordonna à Lossow de préparer des bataillons bavarois pour écraser en Saxe la révolte communiste, Kahr, simultanément, lui demanda de remplir les vides de l'armée en reprenant contact avec les organisations d'extrême droite.

Lossow alla plus loin : il reprit son plan précédent, *Entraînement de printemps*, mais lui donna un nouveau nom de code, *Entraînement d'automne*, et tous comprirent très vite que l'ennemi n'était pas plus l'occupant français de la Ruhr que les communistes saxons, mais le régime de Stresemann à Berlin. Un adjoint de Kahr, le 20 octobre, prêcha ouvertement le coup d'État. « Nous ne disons pas " A bas

Berlin », déclara-t-il. Nous ne sommes pas des séparatistes. Ce que nous disons, c'est : « Marchons sur Berlin. » Depuis deux mois, Berlin nous débite mensonge sur mensonge. Que pouvons-nous espérer d'autre d'une bande de juifs?... A partir d'aujourd'hui, marchons avec Hitler. »

Lors de son procès, Hitler rappela ces encouragements : « La police d'État et l'armée reprirent dans leurs casernes l'entraînement de mes troupes d'assaut... Cet entraînement avait pour but de déclencher une guerre offensive mobile en direction du nord (vers Berlin). » Le 23 octobre, au quartier général du parti nazi, Hitler insista sur la collaboration intime qu'il y aurait entre la Ligue de combat, l'armée et la police : « Je serais un idiot si je tentais quoi que ce fût contre eux. » De son côté, Goering affirma que les « troupes » de la Ligue de combat seraient intégrées dans l'armée nationaliste lors de la Marche sur Berlin. Le général von Ludendorff serait à leur tête.

Gregor Strasser, commandant du bataillon SA de Landshut, certifia lui aussi plus tard que Goering avait insisté sur le besoin d'une « conformité totale » avec l'armée régulière. A Strasser qui objectait que son bataillon n'avait que des armes rouillées et inutilisables, Goering avait répondu que l'armée les remettrait en état en temps voulu. En effet, dès le lendemain, le lieutenant Hoffmann, dans la caserne du 19<sup>e</sup> régiment d'infanterie, prévint les SA qu'il entraînait que la Marche aurait lieu dans deux semaines, et Strasser donna aussitôt à ses SA l'ordre de livrer à l'armée sept cents fusils pour qu'elle les remette à neuf comme prévu.

Le même après-midi du 24 octobre 1923, Lossow déclara aux officiers des armées privées qu'ils n'allaient pas se battre pour l'idéal limité d'une Bavière indépendante, mais pour le drapeau national noir-blanc-rouge de toute l'Allemagne ! Un colonel de l'armée l'entendit parler ouvertement de la Marche sur Berlin (ce que nia ensuite Lossow lors du procès d'Adolf Hitler). Et l'armée bavaroise adressa aux chefs des groupements paramilitaires, y compris Goering, la directive Ia-800, qui leur ordonnait de fournir à l'armée du personnel entraîné en vue de l'opération *Entraînement d'automne*.

Goering avait donc des raisons de croire que la police marcherait avec Hitler. Son chef, le colonel Hans Ritter von Seisser, était le troisième membre du triumvirat aristocratique qui gouvernait la Bavière : cette police d'État (*Landespolizei*) portait l'uniforme vert, vivait dans des casernes comme l'armée, et était elle aussi équipée d'armes lourdes. Le 25 octobre, Hitler avait exposé à Seisser que seule une dictature militaire exercée par Ludendorff pouvait sauver l'Allemagne. Dans ce cas, Seisser dirigerait toute la police du Reich.

Ce dernier avait objecté que l'étranger protesterait au seul nom de Ludendorff, nationaliste militant :

« J'ai besoin de lui pour avoir avec nous la Reichswehr (les cent mille hommes surentraînés autorisés par le traité de Versailles), avait répondu Hitler. Pas un seul soldat allemand n'ouvrira le feu sur Ludendorff. »

Deux jours plus tard, Seisser parla ouvertement à ses officiers :

Il y a à Berlin un gouvernement de juifs, qui est tout à fait incapable de rétablir la bonne santé du Reich. M. von Kahr a donc l'intention de guérir l'Allemagne en prenant la Bavière comme point de départ. Le gouvernement du Reich sera renversé et remplacé par la dictature d'une poignée de nationalistes. En vue de la Marche sur Berlin, nous allons immédiatement préparer les unités de la police d'Etat.

Ces mots, un policier, le capitaine Ruder, les prit en sténographie. Étant donné que Hermann Goering et des douzaines d'autres allaient être fauchés quelques jours plus tard par les mitrailleuses de cette même police, il a fallu expliquer ces propos lors du procès d'Adolf Hitler, ainsi que l'augmentation massive de la production des munitions : elle ne pouvait avoir d'autre cause que la préparation de la Marche prévue sur Berlin.

Après avoir rendu visite au général von Lossow, Goering put donc affirmer à ses officiers SA : « Lossow marche avec nous. Nous pouvons nous mettre en route. »

Cependant, presque immédiatement après, Hitler, à certains signes, eut l'impression que le triumvirat traînait étrangement les pieds... Lossow annula toutes ses apparitions en public après le 30 octobre. Le lendemain, Hitler apprit que le colonel Seisser, le chef de la police bavaroise, allait se rendre à Berlin pour s'entretenir avec le gouvernement central. Hitler le prévint : « Si vous n'agissez pas à votre retour, je me considérerai comme libre d'agir à votre place ! »

Seisser lui rappela sa promesse de ne rien entreprendre contre l'armée ou la police d'Etat.

Hitler rétorqua que les SA de Goering et les autres « troupes » tiraient déjà sur leur laisse. Si le triumvirat ne marchait pas après le retour de Seisser, lui, Hitler, mettrait fin à toutes les entreprises.

Ce qui se passa alors à Berlin n'est pas clair, mais, après son retour à Munich le matin du 4 novembre, Seisser et les deux autres membres du triumvirat battirent froid à Hitler et à la Ligue de combat. Gustav von Kahr les avertit lui aussi qu'ils ne devaient plus prendre leurs désirs pour des réalités : « Nous sommes tous d'accord sur le besoin d'un

nouveau gouvernement nationaliste, mais nous devons nous soutenir les uns les autres. Nous devons nous en tenir à un plan bien étudié, préparé de façon adéquate et uniforme. »

Le général von Lossow adopta la même attitude négative en promettant de soutenir Kahr et tout plan capable de réussir, et il ajouta avec mépris en faisant allusion aux deux fiascos révolutionnaires récents : « Mais n'espérez pas que je vais adhérer à un putsch du genre Kapp ou à un soulèvement genre Küstrin. » Tirant un carnet de notes de sa poche, il le montra au colonel Kriebel (Ligue de combat) et au Dr Weber (Oberland) : « Croyez-moi, moi aussi je veux agir. Mais je ne le ferai pas jusqu'à ce que ce petit carnet me dise qu'il y a au moins cinquante et une chances sur cent de réussir. »

Une semaine plus tôt, Hitler avait menacé de ne plus tolérer une nouvelle temporisation de la part du triumvirat. Le soir du 6 novembre, il réunit ses hommes et leur fit part de sa décision : le jour J serait le dimanche 11 novembre. Le lendemain, il mit Goering et Kriebel au courant des grandes lignes de son plan : leurs « troupes » s'empare-raient dans toute la Bavière des plus grandes villes, des gares, des centres de télécommunications ainsi que des hôtels de ville. Tout cela semblait si facile qu'ils avancèrent le jour et l'heure de l'insurrection : pourquoi ne pas frapper le lendemain 9 novembre 1923 ?

L'après-midi même, le quartier général de Lossow s'emplit de rumeurs et de rapports inquiétants. Le chef d'état-major, le colonel baron von Berchem, rassembla ses officiers pour les prévenir que Kahr parlait d'intervenir dans quinze jours, mais que Lossow croyait que Hitler ne voulait plus attendre : dans ce cas, ce serait à eux, c'est-à-dire à l'armée, d'arrêter Hitler. « Il a encore à prouver qu'il est le Mussolini allemand qu'il s' imagine être », l'interrompit Lossow.

Ce soir-là, Kahr reçut une invitation imprévue. Plus tard, il déclara :

A ma grande surprise, j'ai appris que les organisations patriotiques de l'aile droite avaient l'intention de procéder le 8 à une grande manifestation dans le sous-sol de la brasserie Bürgerbräu, et qu'ils espéraient m'y voir et m'y entendre prononcer un discours.

Je me suis senti mal à l'aise et j'ai posé des questions. Ils m'ont expliqué que l'affluence serait énorme : ils avaient tenté de louer une salle plus grande, mais seule celle de la Bürgerbräu était disponible. Je n'avais donc pas d'autre choix que de m'y rendre.

Séduit et aveuglé par cette flagornerie, Kahr ordonna à son chef de presse de prévoir une distribution gratuite de bière aux trois mille

personnes qu'il espérait enthousiasmer. S'il avait su qu'aucune autre salle n'était disponible parce que les nazis les avaient toutes louées comme points de rassemblement de leurs troupes, et qu'ils l'invitaient en fin de compte à participer à une révolution, Gustav von Kahr aurait probablement choisi de ne pas s'y rendre.

## LE PUTSCH

Pour Hitler et Goering, le 8 novembre 1923 allait marquer un tournant décisif et pénible de leur vie. Dans une aube balayée par un vent glacial, ce fut d'abord à Munich le piétinement troublant d'hommes en marche, tous vêtus d'uniformes étranges et portant des carabines et des revolvers désuets. Des camions descendirent les SA de Goering à casquette de ski. Les gares s'emplirent de bruits de bottes de montagne quand les hommes de Weber, coiffés de casques de sport et arborant l'edelweiss comme insigne, arrivèrent des hautes terres alpines.

Goering, agenouillé à côté du lit de Carin toujours souffrante, l'avait embrassée une dernière fois en la prévenant qu'il serait peut-être en retard ce soir-là. Elle ignorait ce qui allait se passer, ainsi d'ailleurs que la plupart des chefs SA.

A dix heures, Goering donna ses premières instructions à une poignée d'hommes de confiance : Wilhelm Brückner, ex-artilleur de la marine, conduirait le soir deux « bataillons » de SA à la Bürgerbräu et y attendrait des ordres ; d'autres SA occuperaient les brasseries Arzberger et Hofbräu. Une force d'élite de cent hommes, la Troupe de choc Adolf Hitler, prendrait position à la Törbräu. L'organisation de Roehm avait déjà loué la taverne Löwenbräu de l'autre côté de la ville.

Mis au courant de certains mouvements, le triumvirat ne réagit pas immédiatement. Pourtant, à la demande de Kahr, le colonel von Seisser, dès le matin, avait prévenu la police d'État qu'il était question d'« établir une dictature dans le Reich avec Munich pour point de départ... », et j'ai signalé que cela conduirait inévitablement à la catastrophe ».

A 15 heures, le Dr Weber demanda à Seisser s'il avait l'intention de participer à la « manifestation de soutien » de la Bürgerbräu. Seisser le lui confirma.

Le soir venu, tous traversèrent l'Isar pour gagner la Bürgerbräu : Seisser, Kahr, son adjoint et un commandant de la police dans une

voiture, et le général von Lossow dans une autre. Une fois de plus, Kahr se sentit mal à l'aise en voyant la foule et les centaines d'hommes en uniforme qui remplissaient les trottoirs à l'approche de la Bürgerbräu dont la salle était comble. Il reconnut plusieurs de ses amis, l'air aussi perplexe que lui. Il devait apprendre par la suite que Hitler avait invité là tout le gouvernement et l'élite militaire de la Bavière.

L'un des organisateurs, le conseiller commercial Eugen Zent, excusa Hitler : « Il vient, lui aussi. Mais il vous prie de commencer sans lui. Il sera là sous peu... » Jamais moutons ne pénétrèrent aussi volontiers dans l'enclos où ils doivent être tondus. Kahr se fraya un chemin parmi les cinq mille personnes massées dans cette salle de quelque soixante mètres de longueur jusqu'à la tribune où il grimpa pour commencer à parler.

Ce fut alors que Hitler fit une première entrée ratée à cause de la police qui bloquait les portes. Il portait assez curieusement une redingote noire ornée de sa croix de fer. Il ressortit immédiatement avec Scheubner-Richter pour attendre Goering et sa troupe de choc, lesquels arrivèrent à 20 heures 34. Laissant derrière lui un SA avec sa mitrailleuse pour couvrir les portes qu'il fit ouvrir en grand, Hitler pénétra dans la salle en brandissant son Browning de calibre 8. (Il devait plus tard se moquer de ses juges en déclarant : « Vous me voyez entrer en brandissant une palme. ») Le vacarme qui éclata alors coupa la parole à Kahr qui se tut au milieu d'une phrase. Seisser, le chef de la police, entendit crier : « C'est Hitler ! », et il vit soudain des hommes casqués et armés pousser la foule pour progresser jusqu'à eux. A deux pas de l'estrade, Hitler s'arrêta, regarda Kahr, rengaina son revolver et grimpa sur une chaise.

Dans ce tumulte assourdissant, Kahr voyait que Hitler criait, mais il n'entendait rien de ce qu'il disait. Impatient, Hitler ressortit son revolver de sa poche arrière, l'arma d'un geste rapide de la main gauche et tira au plafond : « La révolution nationale vient de commencer, hurla-t-il. J'ai six cents hommes en armes postés autour de cette salle. Personne n'en sortira ! »

Des cris de colère et de stupeur incrédule s'élevèrent.

« Si vous ne vous taisez pas maintenant, j'ai une mitrailleuse toute prête dans la galerie. »

Sa voix forcée n'avait plus rien de naturel. Il fit signe à Kahr de descendre de la tribune, puis demanda aux trois chefs bavarois de l'accompagner dehors : « Je garantis votre sécurité. » Kahr, Lossow et Seisser le suivirent sans protester, laissant derrière eux un public consterné. Mais où donc étaient les six cents hommes annoncés par Hitler ? Dans le foyer, il y avait seulement une poignée de policiers



municipaux et quelques SA commandés par Goering, qui avait débou-tonné sa veste de cuir pour que tous puissent voir sa décoration Pour le mérite.

Kahr, sèchement, s'adressa à Seisser : « Votre police nous a mis dans de beaux draps ! »

— Jouons la comédie », conseilla à mi-voix le général von Lossow.

Des policiers survinrent, mais sans pouvoir les aider. Quand le chef de ce détachement d'une trentaine d'hommes s'adressa à Goering, ce dernier, avec un grand sourire, regarda sa montre en disant : « Attendez jusqu'à 8 heures 40 : Frick va arriver. » Wilhelm Frick, chef de la police politique de Munich, était depuis quelque temps partisan de Hitler. Au même moment, à son quartier général, Frick recevait le mot d'ordre convenu : *Sécurité assurée*, tout comme Ernst Roehm à la brasserie Löwenbräu. Roehm monta aussitôt sur l'estrade, annonça que le gouvernement bavarois était renversé et ordonna aux hommes de son Drapeau de guerre du Reich de se rassembler dehors pour traverser la ville et rejoindre Hitler à la Bürgerbräu.

A la Bürgerbräu, l'agitation du public prisonnier grandissait à mesure que se poursuivaient les négociations de Hitler avec le triumvirat. Des cris s'élevèrent : « Scandale ! » et : « On se croirait en Amérique du Sud ! » (à cause des révolutions fréquentes et ridicules qui s'y produisent). Le colonel Kriebel ordonna à Goering de rétablir l'ordre. Goering se coiffa de son casque de guerre, tira son revolver et prit possession de la tribune. La plus grande partie de l'assistance ne le connaissait pas. Tous virent surgir devant eux ce jeune capitaine de l'aviation aux yeux bleus étincelants et à la mâchoire proéminente. Il fit face crânement aux cinq mille personnes et leur imposa lui aussi silence en tirant un coup de revolver au plafond. Forçant sa voix au maximum, il promit qu'il ne serait fait aucun mal aux chefs bavarois. Ce dont il fallait se débarrasser, c'était de la « misérable juiverie » (*elende Judenschaft*) de Berlin. Quelques bravos seulement retentirent. Il continua en disant : « En ce moment même, des unités de l'armée et de la Landpolizei sortent de leurs casernes drapeau en tête pour se joindre à nous. »

Ces paroles eurent l'effet escompté : un silence subit pesa sur la salle.

Alors seulement il s'excusa : personne ne pouvait encore rentrer chez soi. « Mais, ajouta-t-il jovialement, soyez patients ! Vous allez tous avoir votre bière. »

Ce fut une longue nuit. Le colonel Kriebel demanda à Goering d'utiliser ses SA pour organiser la distribution de nourriture et de boisson aux cinq mille otages de la Bürgerbräu. Il envoya un motocycliste à Roehm pour que ses troupes se dirigent directement vers le

quartier général de Lossow. Au procès de Hitler, le lieutenant Brückner témoigna qu'il s'était adressé d'abord à « M. Hitler, puis à mon supérieur, le capitaine Goering, lequel m'ordonna d'entrer avec mes troupes dans la Bürgerbräu où tous prendraient du repos et seraient ravitaillés... ».

Mais Hitler n'arrivait pas à calmer la colère du triumvirat. Goering intervint et ne cacha pas à Lossow l'opinion qu'il avait de lui : « De toute façon, à quoi sert un vieux général ? Juste à signer quelques ordres... Moi aussi, j'en suis capable ! Je peux donc être commandant de division. On n'a qu'à le démissionner tout de suite... »

Le général resta insensible à cette menace. De nouveau, la salle commença à s'agiter. Laissant Goering face au triumvirat, Hitler traversa une fois de plus la foule pour monter à la tribune et prononcer un discours, un « chef-d'œuvre de rhétorique », selon un témoin, l'historien Alexander von Müller, et qui « retourna complètement cette vaste assistance, comme un gant ».

Le triumvirat, déclara Hitler, était à peu près gagné à sa cause. Le général von Ludendorff prenait en main la réorganisation de l'armée et de la police du Reich. Le gouvernement bavarois était renversé, comme le seraient à Berlin Ebert le président du Reich et son chancelier Stresemann. Il conclut en disant : « Je me propose d'assumer le commandement politique de ce gouvernement national provisoire », et leur demanda de se rassembler derrière Kahr, Lossow et Seisser, s'ils soutenaient cette révolution.

Et, comme dans un vaudeville, Hitler alla chercher ses trois otages qui furent accueillis par des applaudissements frénétiques. Toujours d'après le professeur Müller, le visage de Kahr était figé comme un masque, celui de Seisser pâle et tourmenté, tandis que Lossow dissimulait mal « son ironie et sa ruse ». Kahr bégaya quelques mots salués par de nouvelles acclamations frénétiques. En tant que régent, il présiderait provisoirement aux destinées de la Bavière, mais au nom de la monarchie que des « serviteurs déloyaux » avaient chassée cinq ans plus tôt. Seisser prononça également quelques mots. Finalement, Lossow, projeté en avant par Hitler, fit de même, bien qu'à contrecœur.

Mais Ludendorff, le héros de la Première Guerre mondiale, arrivait lui aussi, amené par Scheubner-Richter dans la Mercedes de Hitler. Tous se levèrent pour l'acclamer. Sur la scène, Hitler étreignit la main de chacun des conjurés, et, quand il prit celle de Kahr, ce dernier plaça sa main gauche sur les deux mains droites réunies pour sceller dramatiquement leur accord. Comme obéissant à la baguette d'un chef d'orchestre invisible, cinq mille personnes entonnèrent l'hymne national. Aux côtés de Hitler au garde-à-vous et dont le visage était

transfiguré par une extase enfantine, Ludendorff, pâle d'émotion contenue, s'immobilisa lui aussi.

À l'extérieur, les tambours et les cuivres d'une fanfare annoncèrent l'arrivée de mille élèves officiers venus, le drapeau à croix gammées en tête, de leur école d'infanterie. Ludendorff et Hitler sortirent pour saluer ce renfort important. Le bruit courut que la gare et les services télégraphiques étaient occupés par les montagnards de la Ligue du Haut-Pays, et que les « troupes » de Roehm tenaient fermement le quartier de l'armée. La révolution semblait l'emporter. Dans la soirée, Goering annonça son triomphe à Carin, clouée sur son lit de malade.

Mais alors que Ludendorff et Hitler étaient momentanément absents, Goering, se fiant imprudemment à la parole d'honneur de Kahr, Lossow et Seisser, leur permit de repartir vers leurs ministères respectifs. Puis, avec un tout jeune ex-pilote de chasse, Rudolf Hess, il choisit dans l'assistance une demi-douzaine de ministres bavarois et les autorisa à se mettre à l'abri dans une maison des faubourgs.

Kahr avait sans doute été sincère en cédant à l'enthousiasme de Hitler. Mais les heures livides de l'aube sont souvent celles des défaillances : Kahr et Seisser rejoignirent le général von Lossow, retranché dans la caserne du 19<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puisque Roehm, à minuit, avait occupé son immeuble, et tous trois tombèrent d'accord pour revenir sur leurs promesses : d'abord, ils interdirent la parution à Munich de tous les quotidiens du matin, et, dès 2 heures 50, ils communiquèrent à tous les émetteurs radio du Reich un bulletin d'informations sous le titre : « Le commissaire général von Kahr, le général von Lossow et le colonel von Seisser condamnent le putsch de Hitler. » Brièvement, ils expliquaient que les opinions exprimées à la réunion de la Bürgerbräu leur avaient été extorquées sous la menace des fusils, « elles sont donc nulles et non avenues. Veillez à ce que les noms ci-dessus ne soient pas utilisés abusivement ».

Dix minutes plus tard, ils lancèrent un second bulletin : « L'armée et la police d'État tiennent les casernes et la plupart des bâtiments publics importants. Des renforts sont en route. La ville est calme. »

Roehm décommanda alors la garde d'honneur qui attendait en vain, depuis des heures, l'arrivée du général von Lossow à son quartier général. À 6 heures du matin, les nazis commencèrent à sentir que le triumvirat les avait trompés. Ludendorff et Hitler avaient en vain cherché à contacter les trois hommes et, à la Bürgerbräu, Goering, mal à l'aise, déclara à Brückner son lieutenant : « C'est curieux qu'on ne puisse pas les joindre. » Par prudence, il envoya Brückner barricader les ponts de l'Isar. En revenant de chez Roehm, Ludendorff et Hitler aperçurent dans toute la ville des colleurs d'affiches : Kahr portait ainsi

à la connaissance de tous que le triumvirat condamnait le putsch « déraisonnable » de Hitler, interdisait le parti nazi et menaçait les coupables de sanctions impitoyables.

Indiscutablement, la révolution avait fait long feu. Après avoir conféré avec Hitler et Goering, Ludendorff se trouva face à un dilemme. Il confia plus tard à un ami intime que son devoir lui était apparu clairement : « J'aurais été le dernier des lâches si j'avais abandonné Hitler dans l'embarras. »

Goering était d'avis de battre en retraite vers Rosenheim, au sud de Munich, et d'y regrouper toutes leurs troupes. Ludendorff ne voulut pas en entendre parler : « C'est le moment de faire voir de quoi nous sommes capables. Montrons-nous dignes de diriger le mouvement nationaliste. »

Ce fut ainsi qu'Adolf Hitler, révolutionnaire et apprenti homme d'État, se prépara, par ce frileux matin du 9 novembre, à affronter son destin. Avec Ludendorff et Goering, il décida de défiler dans le centre de la ville afin de prouver que leur mouvement existait encore. Ils étaient toujours sûrs du soutien de la population. Hitler s'adressa aux élèves officiers qui lui jurèrent fidélité. Du coup, il eut l'impression de passer à l'immortalité. Il envoya des hommes armés réquisitionner des fonds, dont 14 605 milliards de marks chez Parvus & Cie, une imprimerie juive de billets de banque, qui reçut en échange un ordre de réquisition nazi. Entre-temps, Hitler avait pris une première mesure pour maintenir l'ordre. Apprenant qu'une escouade nazie avait pillé une épicerie kascher pendant la nuit, il envoya chercher son chef, un ex-lieutenant de l'armée.

« Mais nous avons d'abord ôté nos insignes nazis », plaida l'homme que Hitler expulsa immédiatement du parti. Goering avait assisté à la scène en fusillant le coupable des yeux, comme le certifia un autre témoin, sergent de police, au procès de Hitler.

Le défilé dans le centre de la ville commencerait à midi. Entre-temps, les troupes de choc de Goering, sur son ordre, pénétrèrent dans la salle du conseil municipal de la ville et se saisirent du maire et de neuf conseillers socialistes terrifiés pour se servir d'eux comme otages. Sans aucun remords, Hitler devait déclarer plus tard : « Ils ont eu ce qu'ils méritaient. Dans ce même hôtel de ville, quelques mois plus tôt, nous les avons entendus déclarer que Bismarck était le plus grand salaud et bandit de l'histoire de l'Allemagne. » Ces otages n'échappèrent pas aux mauvais traitements. Le chef de la majorité socialiste Albert Nussbaum déclara au procès de Hitler : « Nous avons traversé la place sous un feu roulant de coups, de jurons et de crachats, jusqu'à ce qu'on nous jette dans un camion qui nous emmena à la Bürgerbräu. »

Hitler jeta un regard désabusé, sans mot dire, sur les dix nouveaux otages de Goering, puis ordonna de relâcher l'un d'eux qui boitait.

À l'heure dite, Hitler se plaça au premier rang de la colonne entre Ludendorff et Goering, et déclara fièrement devant le tribunal : « Nous, les chefs, nous avons marché en tête. Nous ne sommes pas sortis du même moule que les communistes qui préfèrent traîner à l'arrière quand d'autres prennent d'assaut les barricades. »

Comme la colonne s'ébranlait, quelqu'un — Goering sans doute — cria : « Si l'armée ouvre le feu sur vous, attaquez à la baïonnette ou écrasez-leur le crâne à coups de crosse ! » (En effet, le colonel Kriebel avait ordonné de décharger toutes les armes à feu pour éviter une fusillade.) En partant, ils étaient environ deux mille, précédés par deux porte-drapeaux, l'un nazi à croix gammée, et l'autre celui de la Ligue du Haut-Pays. Les hommes de Weber marchaient à droite tandis que nazis et SA s'étaient rassemblés à gauche. Goering s'était placé près de Hitler, à sa gauche. Il n'y avait aucun plan d'action précis, sinon défiler dans le centre de la ville.

En arrivant au pont Ludwig, les premiers rangs aperçurent un mince cordon de Landespolizei en uniforme vert. Une heure plus tôt, leur officier avait officiellement averti Goering et Brückner qu'il ne leur permettrait pas de franchir ce pont pour pénétrer dans le centre de Munich. Les insurgés virent les policiers charger leurs mitrailleuses. Ils se mirent alors à chanter à pleine voix l'hymne national tout en criant : « Ne tirez pas ! » et : « Ludendorff est avec nous ! » Dans leur élan, ils abordèrent et percèrent ce cordon de policiers sans que leur chef ait eu le temps de donner l'ordre de tirer.

Les Munichois s'étaient répandus dans les rues pour regarder ce spectacle inoubliable : les rangs des partisans de Hitler s'enflèrent, de deux mille, ils passèrent à cinq mille, et ils entonnèrent les chants de bataille des SA. Devant l'hôtel de ville, ils acclamèrent les drapeaux d'avant Weimar qui décoraient sa façade. Et les acclamations redoublèrent quand l'étendard à croix gammée monta en haut du mât d'honneur. « Quand nous sommes entrés sous la voûte, a témoigné le colonel Kriebel, nous avons soulevé l'enthousiasme général. Toute la place était noire de gens qui tous chantaient des hymnes patriotiques... »

C'est alors que la première salve faucha le premier rang des manifestants. Le Dr Weber vit un homme aux larges épaules bondir en avant en criant : « Ne tirez pas ! C'est Ludendorff ! » avant de s'écrouler lui-même. Le général s'était couché à terre, obéissant au réflexe d'une vie d'entraînement de fantassin. Scheubner-Richter, le chef de la Ligue de combat, atteint mortellement au cœur, avait déséquilibré Hitler en s'écroulant sur lui. Les policiers descendaient

déjà les marches du monument du Feldherrnhalle pour achever les blessés. Kriebel déclara aux juges : « J'ai vu un officier de la Landpolizei tirer sur un homme gisant à terre, cela à trois pas de lui : c'était soit le valet de Ludendorff, soit le garde du corps de Hitler... Puis il a rechargé son arme et tiré une fois encore dans le cadavre qui a tressauté. »

Quand la fusillade cessa, Hitler se releva : quatorze de ses camarades et quatre policiers étaient morts. Quant à Hermann Goering, une des sœurs de Carin, Fanny, l'aperçut, immobile, baignant dans une mare de sang qui continuait à s'élargir, si bien qu'elle le crut mort.

C'était une tragédie absurde. Hitler et Ludendorff ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes du résultat de leur témérité. Le général devait dire plus tard : « L'espoir qui nous a tous inspirés le soir du 8 novembre, l'espoir de sauver notre patrie et de redonner sa volonté à la nation, a été détruit parce que MM. Kahr, Lossow, et Seisser ont perdu de vue cet objectif principal, et parce que ce grand moment n'a trouvé en eux que de petits bonshommes. »

Quant à Goering, la balle d'un policier lui avait percé l'aîne. Quelques-uns de ses hommes le portèrent jusqu'à la première porte qu'ornait une plaque de médecin. Bodenschatz, des années plus tard, devait raconter comment « les gens du rez-de-chaussée l'ont repoussé mais, à l'étage, un vieux couple juif l'a fait entrer. Ilse Ballin, épouse d'un négociant en meubles\*, donna à Goering les tout premiers soins, puis, aidée de sa sœur, elle le transporta jusqu'à la clinique d'un ami, le professeur chevalier Alwin von Ach.

Carin, prévenue, accourut courageusement pour aider son mari et organiser sa fuite. Elle l'emmena en voiture à Partenkirchen, à environ 115 kilomètres au sud de Munich, où un riche sympathisant hollandais, le commandant Schuler Van Krieken, les cacha dans sa villa. Mais ce refuge ne pouvait être que provisoire, et le couple devait aussi vite que possible gagner l'étranger. Kriebel fit publier deux listes de victimes où figurait le nom de « Goering ». Mais les autorités policières ne furent pas dupes. Un certain lieutenant Maier, de la police de Garmisch-Partenkirchen, téléphona au poste frontière de Mittenwald l'ordre d'arrêter Goering s'il tentait de passer en Autriche.

Dans le dossier personnel de Goering, on a trouvé le récit du nazi Franz Thanner, membre des troupes d'assaut, qui réussit à lui faire franchir la frontière germano-autrichienne :

\* « Quand ils [les Ballin] allaient être arrêtés par la Gestapo, a raconté Bodenschatz, Goering m'a dit : " Non, Bodenschatz, nous allons les faire sortir du pays malgré Himmler. " Et je m'en suis occupé moi-même. » (N.d.A.)

Vers 10 heures du soir, je suis parti en voiture vers le poste frontière de Griesen avec Goering, sa femme, le Dr Maier du sanatorium Wiggers et moi-même comme chauffeur... En vérifiant les passeports, les douaniers allemands s'arrêtèrent sur celui de « Göhring » et demandèrent s'il s'agissait du capitaine Goering de Munich. J'ai dit que je n'en savais rien, mais que je ne le pensais pas.

Les douaniers appelèrent les policiers :

Quand ils arrivèrent, Mme Goering se mit à pleurer. Nous n'avons pas eu le droit de passer. Ils nous ont raccompagnés à Garmisch.

Un officier du poste de police local nous attendait. Il notifia au capitaine Goering que... il pouvait rester à Garmisch dans un sanatorium de son choix, mais sous une surveillance rigoureuse, car ils n'avaient pas encore reçu le mandat d'arrêt.

Goering n'avait nullement l'intention d'attendre. Une heure plus tard, quand les policiers revinrent au sanatorium où ils l'avaient déposé avec Carin, l'oiseau s'était envolé. Carin écrivit dans son journal : « Un inspecteur de police est venu de Munich arrêter H... Perquisition ! Ils sont revenus trois fois. » Le policier local, indigné, prétendit que Goering avait donné sa parole d'honneur de ne pas s'enfuir. Le frère de Hermann, le commandant Willi Goering, protesta contre cette accusation par un communiqué à la presse. Voici la suite du récit de Franz Thanner :

Ils m'avaient demandé de partir, mais de m'arrêter non loin de là. Peu après, j'ai reçu l'ordre de revenir sans bruit et d'attendre derrière l'immeuble. J'ai arrêté mon moteur et, aidé par quelques hommes de la Ligue du Haut-Pays, j'ai poussé ma voiture jusqu'à la sortie de derrière. C'est par là qu'est sorti le capitaine Goering. Et ceux qui le portaient l'ont couché dans ma voiture. La femme du capitaine Goering est restée sur place, seul le médecin est monté avec moi. On m'a dit de conduire le capitaine Goering au-delà de la frontière, à Mittenwald...

Les routes de montagne étaient noires comme de l'encre : A la frontière, la barrière était levée. Thanner appuya sur l'accélérateur et passa en Autriche avant que les douaniers allemands puissent l'arrêter. A la police autrichienne, il montra pour Goering un faux passeport emprunté à un médecin de Garmisch, puis, après avoir conduit Goering

à une auberge de Seefeld où il fallut encore le porter jusque dans sa chambre, Thanner repartit chercher Carin. Le 12 novembre, le couple se rendit à Innsbruck. Là, ils s'installèrent à l'hôtel Tyrol, dont le propriétaire était l'un des nombreux sympathisants nazis. Pendant quatre ans, Hermann Goering n'allait plus revoir l'Allemagne, et, à son retour, il ne serait plus le même homme.

La souffrance physique allait en effet le changer. Il fallut le transporter immédiatement, délirant de douleur, chez un médecin. Ce fut le Dr Sopelsa, un pédiatre, qui se pencha sur les blessures suppurantes du malade. Il envoya aussitôt Goering à l'hôpital. Une lettre non publiée que Carin écrivit le lendemain décrit la scène :

Une multitude de gens s'étaient rassemblés quand quatre hommes de la Croix-Rouge ont porté Hermann jusqu'à l'ambulance. Tous ont crié « Heil ! » et se sont mis à chanter *Swastika und Stahlhelm* (Croix gammée et Casque d'acier).

Dans la soirée, après mon départ de l'hôtel, une foule d'étudiants... portant des torches défila en chantant sous notre balcon.

Aujourd'hui, à Munich, il y a eu une manifestation plus importante encore. On avait distribué des feuilles volantes qui annonçaient la mort de Hermann. L'université a fermé ses portes. Tous les étudiants se sont déclarés pour Hitler.

Cependant, la situation des Goering n'était guère enviable. La police de Munich avait placardé partout des avis de recherche, la surveillance de leur villa d'Obermenzing ne se relâchait pas, leur courrier était confisqué, tout comme leur superbe Mercedes-Benz. Carin cachait tout cela à son mari. Peu à peu, sa fièvre baissa, mais il avait perdu beaucoup de sang et sa pâleur était effroyable. Il dormait mal, ressasant sans cesse la déception causée par son échec. Carin se lamentait :

Kahr a confisqué notre voiture. Notre compte en banque est bloqué. Mais, même s'il semble parfois que tout le malheur du monde est sur le point de s'abattre sur le travail de Hitler et sur nous, je crois fermement que tout finalement tournera à notre avantage...

Le travail se poursuit et tous les jours des milliers de nouveaux adhérents se joignent à nous... Ils sont furieux de la trahison de Kahr. De nombreux chefs de régiments [SA] confèrent quotidiennement avec Hermann, soit personnellement, soit par courrier.



Dans ses lettres à ses parents, Carin embellissait souvent la réalité pour les empêcher de douter de la sagesse de son mariage. Mais elle était bien obligée de s'apercevoir que sa famille de Stockholm lui opposait un silence réprobateur. Seule sa mère continuait à leur envoyer des colis de vivres que leur apportait un courrier en même temps que la correspondance secrète qu'échangeaient Goering et Hitler. Ce dernier, prisonnier à Landsberg, attendait d'être jugé pour trahison.

Poursuivie dans la rue par les communistes (une pierre lui brisa un os du pied), Carin s'installa à l'hôpital pour rester près de son mari. Le 26 novembre, alors que la blessure semblait fermée, elle s'ouvrit de nouveau. Pour endormir les douleurs atroces de Goering, les médecins commencèrent à lui injecter deux piqûres de morphine par jour, et l'accoutumance à cette drogue allait devenir le drame de sa vie.

Le 30 novembre, Carin écrivit à sa mère :

Hermann est dans un état terrible. Sa jambe lui fait si mal qu'il peut à peine le supporter...

Ils l'ont opéré sous anesthésie générale et il a eu une très forte fièvre pendant trois jours. Il délire, il pleure, il fait des cauchemars de combats de rues, cela dans des douleurs indescriptibles. Sa jambe n'est qu'une masse de tuyaux de caoutchouc qui drainent le pus.

Pendant que son mari mordait son oreiller sans cesser de gémir, Carin restait assise, impuissante, à son chevet. Un mois après la fusillade, elle écrivait : « Il faut que je le voie souffrir dans son corps et dans son âme... Il souffre toujours autant malgré les injections quotidiennes de morphine... »

Goering recevait quand même à l'hôpital un flot presque ininterrompu de visiteurs et de partisans, y compris Paula, la sœur de Hitler (« une créature charmante, éthérée, avec de grands yeux pleins d'âme..., frémissante d'amour pour son frère »). Houston Stewart Chamberlain et Siegfried Wagner vinrent eux aussi lui rendre visite. Le fils du grand compositeur avait essayé d'acheter la célèbre photographie de Goering, prise à Munich, celle où il porte un casque d'acier, mais quarante mille exemplaires avaient été vendus et, après une semaine, le stock du photographe était épuisé. La résistance nazie fournissait au couple les vêtements et les objets indispensables, tandis que Ernst « Putzi » Hanfstaengl et Karl Bodenschatz apportaient régulièrement des nouvelles sur les préparatifs du procès.

Le général Ludendorff, à qui Goering avait demandé s'il ne devait pas se livrer à la police de Kahr dans l'intérêt du Parti, lui répondit qu'il était plus utile en restant en liberté. Le 20 décembre, Carin écrivit à sa mère :

Ici, en Autriche, le national-socialisme est particulièrement puissant, et je suis sûre que Hermann, dès qu'il ira bien, y trouvera quelque chose à faire. Un parti d'un million de membres et de 100 000 hommes de Sturmabteilungen ne peut pas disparaître d'un seul coup.

Jusqu'ici, les méthodes de Hitler ont été convenables et chevaleresques. C'est pourquoi on l'aime et on l'admire tant, et il a la totalité des masses derrière lui... Hitler est calme, il est maintenant plein de vie et de foi après les premiers jours où il a refusé de se nourrir..

Ce fut la tendresse de Carin qui permit à Goering de supporter les semaines de douleur qui précédèrent Noël 1923. Chaque fois qu'il soulevait sa tête de l'oreiller et ouvrait les yeux, il l'apercevait, irradiant la paix et l'amour. La veille de Noël, on l'autorisa à revenir à l'hôtel. Les SA locaux leur envoyèrent un petit sapin avec des bougies colorées de noir, blanc et rouge.

Quelques jours après, Carin écrivit : « Incroyablement las, il a essayé de se déplacer avec des béquilles. » L'hôtel était vide, sauf un individu seul à une table et deux jeunes garçons en compagnie de deux femmes à l'allure de professionnelles. Comme Tristan et Iseut poursuivis par le destin, Hermann et Carin Goering passèrent ainsi leur premier Noël de couple marié dans une atmosphère de tristesse que la robe du soir de Carin ne parvint pas à égayer.

A vingt heures, les nerfs de Carin craquèrent. Jetant un manteau sur ses épaules, elle se précipita au-dehors. Le vent soufflait, mais elle le sentit à peine. D'une fenêtre ouverte au-dessus de leur chambre d'hôtel, le son d'un orgue et d'un violon lui parvint. C'était le vieux cantique *Stille Nacht*... « Naturellement, j'ai pleuré, écrivit-elle à son père, mais j'ai pu retrouver confiance et la paix de mon âme. Je suis retournée près de Hermann, et je l'ai réconforté. Deux heures plus tard, nous dormions déjà. »

Dans la même lettre à son père, elle exprime pourtant une vague inquiétude, son mari se métamorphose sous ses yeux : « Je le reconnais difficilement maintenant. C'est la totalité de son être qui semble avoir changé. Il peut à peine prononcer un mot, tant cette trahison l'a déprimé... Je n'aurais jamais cru que Hermann puisse s'effondrer à ce point. »

Alors que le gouvernement bavarois préparait le procès de Hitler, Goering, impuissant, se désespérait de ne pouvoir le suivre que de loin. Il devait expliquer plus tard à l'historien George Shuster : « Je les ai menacés : s'ils filmaient ce procès, j'en appellerais directement au public allemand au moyen d'articles dans les journaux. »

Pendant les semaines qui précédèrent le procès, Hitler resta en contact étroit avec Goering. Le 2 janvier, Carin écrivit :

Hier et avant-hier, l'avocat de Hitler était ici. Il venait directement de la forteresse où est détenu Hitler. Il le voit chaque jour. Peut-être n'y aura-t-il pas de procès. S'il y en a un, ce ne sera pas gai pour Kahr, car il se retrouvera à la barre des témoins avec les deux autres coquins [Seisser et Lossow]...

Le manque d'argent devenait un vrai problème, même si le patron de l'hôtel, fier de la présence de Goering, leur avait accordé 30 % de remise sur toutes leurs dépenses et laissait s'accumuler leurs notes impayées. A ce propos, Carin écrivait le 20 février 1924 : « Les garçons de l'hôtel sont presque tous des SA. Ils adorent Hermann. » Mais le couple souffrait de dépendre de la générosité de leurs amis. Cette pauvreté entretenait leur antisémitisme : « Je préférerais mourir mille fois de faim, écrivait Carin, que de servir un juif. » Et Goering, dans une lettre datée du 22 février à la mère de Carin, lui exposait ainsi leurs projets : « ... si nous ne pouvons espérer retourner à Munich, nous aimerions aller en Suède... parce que je ne veux revenir que dans une Allemagne fortement nationaliste et non dans la république actuelle gouvernée par les juifs. »

Le procès eut lieu, et Adolf Hitler s'en tira avec une courte peine de prison. A Innsbruck, les Goering déjeunèrent ce jour-là avec Paula Hitler et s'efforcèrent de voir les choses du bon côté. Le 1<sup>er</sup> avril, Carin écrivit :

Plus nous pensons au jugement de Hitler, plus il nous semble favorable... Dès qu'il sera relâché, il pourra reprendre ses activités là où il les a laissées, mais avec les centaines de milliers de nouveaux adhérents qu'il a acquis durant le procès à cause de son caractère et de son esprit noble et merveilleux !... Il a reçu hier une auto toute neuve, un présent du directeur Bechstein, vous savez : le grand fabricant de pianos et d'aéroplanes. C'est une Benz de cent chevaux, à huit places, spécialement conçue et construite pour Hitler, et quand viendra l'amnistie pour Hermann, il y en aura une autre pour lui, une six places, cadeau elle aussi de Bechstein. Elle l'attend déjà.

Le 5 mars, les autorités d'Innsbruck accordèrent un passeport à Goering. C'est alors que Carin, de plus en plus troublée par l'état

dépressif de son mari, prit une décision qui allait changer leur vie. Après un bref séjour le 5 avril à Munich, où elle passa à la villa vide de Goering, elle décida d'aller voir Hitler dans sa prison. Par la suite, le Führer lui dedicacerait une photographie de lui : « En souvenir de votre visite à la forteresse de Landsberg. » Elle reçut surtout de Hitler d'importantes instructions : Goering devait établir immédiatement un contact avec Benito Mussolini dont le mouvement fasciste, deux ans plus tôt, avait pris le pouvoir en Italie.

## ÉCHEC D'UNE MISSION

Nombreux sont les historiens qui se sont trompés sur les péripéties du séjour de dix mois que fit le couple Goering en Italie à partir de mai 1924. Il est évident que Hitler a envoyé Goering auprès de Mussolini pour contracter un emprunt de deux millions de lires afin d'aider le parti nazi à reprendre son élan. Il est également évident que le dictateur italien a refusé de voir Goering.

Les contacts que Goering a établis immédiatement avec le diplomate fasciste Giuseppe Bastianini et avec l'ancien correspondant du *Corriere d'Italia* à Munich, le Dr Leo Negrelli (quelques semaines plus tard, il allait rejoindre l'état-major personnel de Mussolini), n'ont pas suffi à assurer au jeune aviateur allemand l'audience qu'il sollicitait, comme le prouvent les documents privés de Negrelli. Si les lettres non publiées de Carin donnent l'impression contraire, c'est qu'elles reflètent les rapports tragiques du couple dans la période la plus pénible de leur vie commune. Blessé dans sa vanité, Goering a caché son échec à sa femme et, dans sa correspondance avec la Suède, elle a décrit avec des détails touchants les visites imaginaires de son mari au dictateur italien. Lorsque, après la mort de Carin, il a autorisé la publication de quelques-unes de ses lettres, il a pris le soin de supprimer toutes les entorses embarrassantes à la vérité.

En réalité, sa mission de 1924 en Italie fut un échec ignominieux, et c'est là l'origine certaine du mépris mal déguisé qu'il témoigna plus tard aux fascistes italiens, comme de sa décision de se retirer de la scène politique pendant les trois années qui suivirent. Il faut y voir aussi, en plus de ses souffrances, l'une des causes de son naufrage dans l'oubli que lui procurait la morphine.

A Innsbruck, le propriétaire de l'hôtel renonça à se faire payer la note des Goering, considérant cela comme une contribution à la cause nazie, et leur recommanda à Venise l'hôtel Britannia, sur le Grand Canal. Ils y

passèrent huit jours de vacances. Carin confia à sa mère sa joie d'être « à Venise, en route pour Rome ».

... Tout le canal est rempli de gondoles, chacune d'elles portant une lanterne de couleur différente, et il y a partout des chants. Oh, mon Dieu, comme tout est reposant, émouvant, romanesque... Chaque fois que nous voyons quelque chose de beau, nous pensons : « Pourquoi n'es-tu pas avec nous, Maman ? »

Pendant quelques jours, Goering parcourut musées et galeries comme il l'avait fait adolescent, treize ans plus tôt. Il admira Sienne et Florence sur le chemin de Rome où il arriva le soir du dimanche 11 mai. Là, ils descendirent avec confiance dans un endroit coûteux, l'hôtel Éden, et, dès le lendemain matin, Goering se mit au travail, comme Carin l'écrivit fièrement : « Hermann est parti à toute allure depuis une heure déjà. Il va d'abord voir l'aide de camp de Mussolini pour fixer le rendez-vous avec M. lui-même. »

Goering espérait une décision rapide. Il savait que sa femme avait la nostalgie de la Suède et rêvait de tenir le petit Thomas dans ses bras. Il avait l'intention d'éblouir Mussolini avec son ordre Pour le mérite, d'obtenir un prêt important pour le parti nazi, puis de quitter définitivement l'Italie pour la Suède en passant par l'Angleterre et la Norvège ou le Danemark. Le père de Carin cherchait à les en dissuader, du fait que Goering ne trouverait aucun travail en Suède, et la mère de Carin redoutait pour sa fille des difficultés avec Nils, l'ex-mari trompé, qui présentait des signes de démence, que la présence à Stockholm des Goering ne pouvait qu'aggraver. Peu importait à Carin, et elle le fit savoir : « Mes égards pour lui doivent avoir des limites. Hermann et moi avons eu un long entretien à ce sujet, et nous voyons les choses absolument de la même façon. »

Mais en Italie les ennuis de Goering ne faisaient que commencer. D'abord, il égara la lettre personnelle de Hitler et la procuration lui accordant les pleins pouvoirs (*Vollmacht*) pour négocier. Et il découvrit très vite que Mussolini n'avait aucune envie de le recevoir. En effet, pourquoi aurait-il engagé des pourparlers avec un mouvement politique allemand qui venait d'être vaincu et dont le représentant était recherché par la police de son pays ? Le seul contact utile qu'eut Goering fut celui de Giuseppe Bastianini, et c'est Negrelli qui le lui présenta.

Les fonds prévus pour un bref séjour s'épuisaient, et le couple dut quitter l'hôtel Éden. En 1945, il a évoqué avec franchise cette période : « Je me suis ensuite installé à l'hôtel de Russie. J'y ai vu les fascistes célébrer leur grande victoire [électorale] par un banquet. C'est là que j'ai

aperçu Mussolini pour la première fois, mais sans lui parler. Plus tard, en bas dans le bar, j'ai fait la connaissance de nombreux chefs fascistes. »

A la séance d'inauguration du nouveau Parlement italien, Carin, toujours confiante, ne put voir que de loin Mussolini dans tout son apparat, et les dignitaires de la cour royale en habit de cérémonie.

Manifestement, Carin n'a jamais eu le moindre soupçon au sujet des mensonges de son mari, elle ne s'est jamais doutée que Mussolini refusait de le recevoir. « Mussolini, écrivait-elle, a une forte personnalité, mais, à mon avis, il est un peu théâtral et il a de mauvaises manières. Cela peut s'expliquer par la flatterie écœurante qui l'entoure. Dès qu'il dit quelques mots, même les propos les plus simples, pour cette foule répugnante, c'est comme si Dieu Tout-Puissant avait parlé!!! A mon avis, Hitler est plus authentique; surtout, c'est un génie plein d'amour pour la vérité, avec une foi brûlante. » Après avoir évoqué la ressemblance entre les deux mouvements politiques, elle concluait en ces termes : « Ici, la sympathie pour Hitler et son travail est formidable. Tu ne peux pas imaginer l'enthousiasme avec lequel tout le parti fasciste reçoit Hermann en tant que représentant de Hitler. »

Pour Carin, comme le montre une lettre qu'elle avait écrite quelques semaines plus tôt, Adolf Hitler représentait pour l'Allemagne le dernier espoir de retrouver une place au soleil : « Je crois que nous n'avons pas eu un tel homme dans le monde en cent ans. Je l'admire totalement... Son heure viendra. » Le 27 juillet, rassurant sa mère qui se faisait du souci à son sujet, Carin disait :

Mussolini a dit à Hermann qu'il avait dû surmonter beaucoup plus de difficultés que Hitler... Les fascistes ont eu de nombreux morts et des milliers de blessés avant leur victoire, alors que Hitler n'a à déplorer qu'une trentaine de morts. Mussolini, en ce qui concerne l'Allemagne, a une foi absolue en Hitler, et en lui seulement, et il ne signera aucun traité, ne parlera avec personne et en particulier avec aucun gouvernement dont Hitler ne sera pas le chef.

Rien de tout cela n'approchait de près ou de loin l'amère vérité. Son mari, au cours des discussions préliminaires avec Bastianini, avait très maladroitement mentionné un point étranger à sa mission, ce qui l'avait vouée dès le départ à l'échec. L'un des actionnaires de l'hôtel Britannia de Venise était un certain Rodolfo Walther qui, né à Venise, n'en avait pas moins la nationalité allemande. Bénéficiaire du traité de

Versailles, Rome avait confisqué tous les biens ennemis, et, par conséquent, les actions de Walther. Et voilà que Goering demandait une exception pour cet homme avec une obstination digne d'une meilleure cause !

Pendant tout le début de l'été 1924, Goering, toujours à Rome, lia dans ses entretiens avec Bastianini et Negrelli la cause de cet actionnaire allemand à l'emprunt qui constituait sa véritable mission ainsi qu'aux termes d'un traité secret qu'il avait imaginé entre Mussolini et Hitler. Cette histoire extraordinaire est évoquée dans une lettre de Bastianini à Mussolini :

En mai 1924, j'ai établi un contact avec M. Hermann Goering... l'alter ego d'Adolf Hitler, que m'avait présenté Negrelli. Il m'exprima le grand désir qu'avaient son Führer et son parti d'arriver à un accord avec le PNF [parti fasciste], parce qu'ils sont convaincus de la nécessité d'une coexistence intime entre d'une part l'Italie et l'Allemagne, et d'autre part entre les nationalistes des deux pays.

Ce rapport de Bastianini nous confirme que Goering et Negrelli avaient jeté les bases de deux accords secrets que signeraient, espéraient-ils, Hitler et Mussolini. « Votre Excellence, rappelait Bastianini à Mussolini, en a accepté la substance, mais en a rejeté la forme. »

Malheureusement, Goering continuait à importuner Bastianini avec le cas Walther, insistant pour qu'il s'adresse à Guido Jung, l'homme politique qui avait tout pouvoir pour arbitrer les affaires de séquestre. Mais, quand Goering laissa libre cours à son antisémitisme contre Guido Jung et la Banca Commerciale, l'institution financière qui détenait les actions du malheureux Walther, il dépassa les bornes et, selon les mots mêmes de Bastianini à Mussolini, il dut « à ma requête partir de Rome pour Venise où il se trouve actuellement ».

La première partie de son séjour en Italie se soldait donc par un échec cuisant. Si Goering dut le reconnaître, il le dissimula à Carin. Néanmoins, quel changement de ton dans la dernière lettre qu'elle écrivit de Rome :

Nous ne recevons pas beaucoup de nouvelles d'Allemagne. J'ai l'impression que les choses vont assez mal. Hitler, complètement retiré du monde, écrit son premier livre : *Un combat de quatre ans et demi contre la stupidité, les mensonges et la lâcheté* [titre qui allait devenir plus simplement *Mein Kampf*, *Mon combat*]... Hermann, qui commande toutes les forces armées, a aussi sa part



d'ennuis : puisqu'il n'est pas sur place, tout doit passer par d'autres mains.

Pendant ses derniers jours à Rome, Goering rédigea les brouillons de deux accords secrets. Le premier, adressé à Mussolini en tant que Premier ministre, devait régler le problème épineux du Tyrol du Sud, cette magnifique région montagneuse peuplée en majorité d'Allemands, mais donnée aux Italiens par le traité de Versailles et rebaptisée par eux « Alto Adige ».

Avec l'autorisation écrite de Hitler, Goering proposait de :

- 1) Rendre parfaitement clair que pour le parti national-socialiste la question de l'Alto Adige n'existe pas, et qu'il [ce parti] reconnaît absolument et sans hésiter le statu quo, c'est-à-dire que cette région est possession italienne... Le NSDAP [parti national-socialiste] fera désormais tout ce qui est en son pouvoir pour décourager dans la population allemande toute pensée révisionniste en ce qui concerne l'Alto Adige.
- 2) Soutenir que nos obligations envers les réparations imposées par le traité de Versailles à l'égard de l'Italie doivent être intégralement remplies.
- 3) Entreprendre une campagne immédiate dans la presse à notre disposition en faveur d'un rapprochement entre l'Allemagne et l'Italie...

En échange de cet important abandon territorial, Goering, dans sa lettre, demandait poliment au dictateur italien de « tirer Hitler d'embarras », en promettant notamment :

- 1) Qu'au cas où le NSDAP prendrait le pouvoir en Allemagne, que ce soit par des moyens légaux ou illégaux, le gouvernement italien n'exercera aucune pression militaire sur le nouveau gouvernement allemand et ne se joindra pas aux puissances tierces qui se livreraient à de telles actions... Le parti national fasciste italien fournira une assistance rapide au NSDAP par tous les moyens (y compris par des comptes rendus de presse, des discours de parlementaires et des prêts) ;
- 2) Qu'en ce qui concerne la garantie de l'Italie du traité de Versailles (spécialement à l'égard de la France)..., elle ne soutiendra ni ne défendra aucune des demandes ou réclamations adressées par d'autres États au nouveau gouvernement allemand.

Dans le second document secret adressé au quartier général du parti fasciste, Goering réclamait carrément un prêt confidentiel pour assurer la survie du parti moribond de Hitler : « Nous observerons le plus grand secret. De notre côté, seuls le Führer de notre mouvement, l'administrateur nommé par notre parti et le soussigné connaîtront cet accord. » Goering suggérait ensuite que le montant du prêt soit de deux millions de livres, payables par tranches et remboursables en cinq ans, avec, comme garantie, un nantissement de tous les biens mobiliers et immobiliers du NSDAP (espèces, possessions diverses, autos, etc.).

Herman Goering envoya ces deux messages recommandés à Negrelli pour que ce dernier les remette à Mussolini en personne et, le 11 août 1924, quitta Rome avec Carin pour Venise. Ils allaient désormais ressentir cruellement leur pauvreté.

A l'hôtel Britannia de Venise, il attendit une réponse, qui n'arriva jamais, à ses deux lettres. Entre-temps, il devint de plus en plus l'obligé de Rodolfo Walther qui ne s'intéressait ni à l'Allemagne, ni à l'Italie, ni au Tyrol du Sud, mais seulement à son magnifique hôtel. « Vous pouvez rester aussi longtemps que vous le voulez... Des mois, si vous le désirez... » Mais l'impatience avec laquelle il attendait la décision officielle qui réglerait le sort de son hôtel était manifeste. Hitler avait vaguement promis à Goering un peu d'argent, toutefois, il était toujours en prison, et cet argent n'arrivait pas. Carin demanda à sa mère de l'aider : « L'hôtel ne réclame rien, mais cela se sent... »

Goering se livra alors à une tentative vraiment naïve : il crut obliger Mussolini à agir en présentant l'affaire Walther comme un test de la « sincérité fasciste ». Si Walther perdait son hôtel, il serait obligé d'émigrer, or, le parti nazi avait besoin de lui en Italie, argumentait Goering. « Notre parti considérerait ceci comme une faveur très spéciale, comme la preuve que nos négociations se voient accorder l'importance que nous sommes en droit d'espérer. »

Évidemment, le couple avait surtout envie de quitter rapidement l'Italie, puisque tous deux, le 26 août, demandèrent de nouveaux passeports. En attendant un mot de Mussolini, ils firent de longues promenades à travers la ville. Un photographe ambulant surprit le 5 septembre un Goering déjà bedonnant, surplombé par une Carin dont la taille surprend, en train de donner à manger aux pigeons de la place Saint-Marc. Dans la crise politique qui secoua soudain l'Italie après l'assassinat de Matteotti par des voyous fascistes, et celui, en représailles, de Casalini, l'un des lieutenants de Mussolini, Goering proposa à Negrelli de se placer « comme un simple fasciste » à la disposition de l'Italie, en cas d'un affrontement sévère avec les communistes. « Je serais très triste, écrivit-il, si je ne pouvais participer... Je vous prie de

transmettre ma demande à Bastianini ou à votre chef. Je vous demande de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour que je puisse vous aider dans votre lutte. Je pourrais au moins vous servir d'agent de liaison avec notre mouvement. Et si les choses dégénèrent, comme aviateur ! »

Le lendemain, il envoya à Mussolini une lettre semblable. Exaspéré de ne recevoir aucune réponse à ses lettres, il revint à la charge en écrivant le 19 septembre, cette fois à Negrelli : « Je vous serais très reconnaissant de m'envoyer ne serait-ce que quelques lignes... pour me dire où en est notre affaire et quelles mesures ont été prises pour accélérer sa progression. En fait, je serais heureux d'apprendre qu'il est sorti quelque chose de nos négociations. »

La suite de cette lettre nous éclaire sur l'évolution de ses idées politiques :

L'attitude de l'Autriche [sur la question du Tyrol du Sud] n'a aucune importance du fait que ce petit État, dont 70 % de la population souhaitent l'Anschluss [avec l'Allemagne], sera incorporé au Reich allemand dès que nous aurons repris des forces. L'Allemagne sera alors plus ou moins obligée d'affronter... le problème du Tyrol du Sud. Et, quand ce temps viendra, si un parti hostile au fascisme détient le pouvoir dans le Reich allemand, le rapprochement qui s'ensuivra avec la France sera par conséquent hostile à l'Italie.

... Imaginez seulement l'avantage pour l'Italie si un gouvernement allemand écrase tout révisionnisme sud-tyrolien et garantit la frontière nord de l'Italie.

Il ajoutait qu'il rédigeait lui-même une brochure où il expliquait aux membres de son parti que l'Alsace-Lorraine (revenue à la France), et la Prusse-Occidentale et Dantzig (réclamées par la Pologne), étaient beaucoup plus importants pour les « vrais Allemands » que le Tyrol du Sud, et Merano ou Bolzano, ces « villes minuscules ».

En compensation, il désirait toutefois des preuves de la sincérité de l'Italie, et ces preuves, dit-il à Negrelli, devraient être :

- 1) la signature définitive de notre accord,
- 2) le versement d'un acompte sur le prêt consenti, en échange duquel nous mettrons notre presse à la disposition de la propagande fasciste et
- 3) une attitude amicale envers nos représentants.

Parmi « nos représentants », il incluait naturellement Rodolfo Walther, le propriétaire de l'hôtel vénitien. Il demandait également que les

premiers versements de l'emprunt aient lieu avant que Hitler « liquide » publiquement le Tyrol du Sud. Et il insistait auprès de Negrelli : « Cela ne vous coûtera qu'un prêt de deux millions. Vous recevrez en échange un soutien inestimable de notre presse. De plus, vos deux millions vous seront remboursés au plus tard dans cinq ans. »

Une fois de plus, pas de réponse de Rome. Le 23 septembre, la lettre qu'il écrit à Negrelli est vraiment hargneuse : il y exprime ouvertement ses soupçons. Negrelli et Bastianini ont-ils vraiment fait plus que de vagues promesses au sujet de l'hôtel de Walther ? Brutalement, il accuse « la Banca Commerciale juive » d'être derrière tous ces retards. Voici des mois que durent ces négociations. Mussolini et Jung n'auraient-ils pas pu consacrer une demi-heure à cette affaire ? « Quand vous parlez à Jung, rappelez-vous que c'est un juif ! »

Il pensait de plus en plus à émigrer en Suède. Il écrivit quelques lettres pour solliciter un emploi et prévint même Hitler de son intention.

Carin elle aussi s'enquit de l'endroit où ils pourraient vivre à Stockholm. « Nous ne pouvons vivre avec mes parents, écrivit-elle à une vieille amie, car chacun d'eux ne dispose que d'une pièce et d'une salle à manger. Il en est de même pour Fanny et Lily. » Elle ne mentionnait même pas sa troisième sœur, Mary, qui vivait à Rockelstad, le château de Rosen. « Si seulement je connaissais quelqu'un qui veuille bien nous louer une ou deux pièces ! »

Tandis qu'elle suppliait ses parents de lui envoyer un peu d'argent, Hermann acceptait à Venise les petits travaux les plus curieux, et leurs amis allemands leur tournaient peu à peu le dos. Le général Ludendorff leur adressa quelques mots d'encouragement : « Je sais qu'un Hermann Goering luttera jusqu'au bout pour sortir de l'épreuve. »

Carin expliquait ainsi la situation à sa mère : « Le problème c'est que Hermann ne peut pas et ne veut pas travailler dans une entreprise où il y aurait ne serait-ce qu'un iota de sang juif... Nous préférons mourir de faim tous les deux. »

Sans emploi et en réalité sans aucune chance d'en trouver un compte tenu de la dégradation de son état physique, Goering passa les deux derniers jours de septembre à décrire à Hitler, sans rien dissimuler, leur véritable situation. Le 1<sup>er</sup> octobre, il fit une petite promenade dans l'espoir que Hitler sortirait de prison ce jour-là : son livre, *Mein Kampf*, allait être un succès et le Führer serait alors assez riche pour leur rendre tout ce qu'ils avaient sacrifié pour le Parti. Mais Hitler resta en prison. De ses sœurs Olga et Paula Goering, Hermann reçut ces lignes émouvantes : « Vous pouvez vivre avec nous aussi longtemps que vous le voudrez. Ce serait la plus grande joie que vous pourriez nous

faire... » Mais ses sœurs étaient encore plus pauvres que lui. De nouveau, il se tourna vers la Suède. Un important constructeur d'avions lui demanda de lui envoyer son curriculum vitae, et il prit contact avec Carl Flormann, l'un des pionniers de l'aviation suédoise qui venait de créer à Stockholm une entreprise, l'A.B. Aerotransport.

Carin reçut de son père une lettre extrêmement dure où il la priait « pour l'amour de Dieu » de ne pas revenir en Suède si Hermann n'y trouvait pas un poste fixe. Elle garda cette mauvaise nouvelle pour elle seule et ne parla à son mari que de la petite somme d'argent reçue le jour même de sa mère, à qui elle répondit aussitôt :

Tout ce que nous avons a été entièrement dépensé il y a plus d'une semaine. Nous avons traversé dernièrement des temps très difficiles. Je ne peux pas te dire ce que cela a été. Jamais dans cette vie il nous a été aussi pénible de vivre malgré tout le bonheur que j'ai avec mon cher Hermann... Si je ne l'avais pas, je n'aurais jamais pu résister... Il me console toujours quand je me plains.

Hitler ne peut rien faire. Lui-même n'a pas le sou et tous les biens du Parti ont été confisqués... Pendant longtemps j'ai cru, tout au fond de moi-même, que Dieu nous aiderait, qu'il ne nous oublierait pas. Mais quelquefois il est difficile de vivre.

N'ayant même plus les moyens d'acheter un billet de chemin de fer pour fuir Venise, les Goering s'y trouvaient pris au piège. Negrelli a dû grogner en lisant les premiers mots de la lettre partie le 15 octobre : « Comme vous le voyez, nous sommes encore ici... » Goering, furieux, s'y plaint « d'être mené par le bout du nez », lui qui représente un mouvement de quatre millions d'électeurs et de huit millions de sympathisants. Quand Hitler sera libéré, ajoute-t-il, il visitera Rome pour poursuivre les négociations entre partis nazi et fasciste, mais encore faut-il qu'il soit « sûr d'être reçu par Mussolini ». Et, dans sa rage, il se laisse aller à assener à Negrelli un cours complet sur l'importance de l'antisémitisme dans les mouvements nationalistes du monde entier : « Il faut combattre les juifs dans tous les pays. »

Cette impatience a désormais une cause supplémentaire : suivant le conseil de Goering, Hitler a, dans une déclaration officielle du parti nazi, exprimé son peu d'intérêt pour le Tyrol du Sud. Les conséquences n'ont pas tardé : condamné par les autres groupes nationalistes allemands, Hitler a de plus perdu la nationalité autrichienne, et les nazis réfugiés au Tyrol après le putsch de Munich en ont été expulsés. Or, tout ce que Goering peut tirer de Rome se borne à une vague déclaration officieuse de bonne volonté.

Depuis presque une année, il lutte en vain et voit Carin dépérir lentement dans les décors de peluche rouge de l'hôtel et se lasser des menus prétentieux d'une fausse cuisine française, « consommé à la Butterfly » pour bouillon, et « volaille à la Chanteclair » pour poulet. Dans une lettre écrite le jour anniversaire du putsch, Carin exprime sa nostalgie :

Chez moi, je pourrais mettre moi-même le couvert avec quelques fleurs achetées au marché. Je pourrais parler naturellement sans que les gens de la table voisine épient chaque mot... Je pourrais rire fort..., bondir pour donner un baiser à Hermann...

Quand donc nous épargnera-t-on la monotonie des trois serviettes de toilette propres suspendues chaque matin au-dessus du lavabo, au lieu d'entendre Hermann me dire, mi-réprobateur, mi-confus : « Carin, il serait peut-être temps que j'aie une serviette propre. Cela fait des siècles que je me sers de celle-ci... », juste l'occasion d'une toute petite querelle !

Ils projetèrent alors qu'elle se chargerait de vendre la villa d'Obermenzing pendant que Hermann se rendrait en Suède par l'Autriche et la Pologne pour éviter une arrestation en Allemagne. Mais où trouver l'argent du voyage ? Assis dans le salon de l'hôtel tandis que Carin broyait du noir dans leur chambre, Goering écrivit à la mère de sa femme une lettre rédigée en un suédois élémentaire et laborieux : « Depuis un an, nous sommes en butte à un destin singulier. Souvent nous désespérons, mais notre foi en Dieu nous soutient. Carin est si courageuse, si douce envers moi et m'apporte un tel réconfort que je ne l'en remercierai jamais assez.

Et la lettre se poursuit, flatteuse à l'extrême, car leur situation est vraiment critique : « Nous regrettons d'être loin de notre bien-aimée et merveilleuse Maman, et mettons notre espoir en Dieu pour revoir notre Maman le plus tôt possible, lui raconter l'année mémorable que nous avons vécue... et commencer une vie nouvelle pleine de soleil. »

L'argent arriva, mais ils retardèrent une fois de plus leur départ pour la Suède, peut-être à cause de la visite à Venise de Negrelli que Goering avait bombardé de coupures de presse au sujet du dommage causé au parti nazi par la déclaration de Hitler sur le Tyrol du Sud. Il promit d'accélérer le cours des négociations mais, le 28 novembre, Goering, dans une nouvelle lettre, dissimula mal son ressentiment contre le silence du gouvernement italien qui s'obstinait donc à ne pas traiter avec lui : « A la date d'aujourd'hui, nous sommes les seuls à

avoir tenu nos promesses... au risque de nous attirer beaucoup de désagréments... »

Le 3 décembre 1924, Carin était seule dans sa chambre d'hôtel, car Hermann était sorti pour « d'importantes conférences » (c'est du moins ce qu'il lui avait dit). La pluie tombait à verse sur la grisaille de la lagune et des canaux. Dans cet hôtel, leur vie n'était quand même pas trop morne, pensait-elle. L'un des clients, le compositeur Franz Lehar, leur donnait tous les billets d'opéra qu'ils désiraient, ce qui leur avait permis de pleurer comme deux enfants en écoutant le ténor Giuseppe Raffaelli. Et, de retour à l'hôtel, ils avaient entendu une Américaine, Mrs. Steel, se vanter de sa vie à Chicago et des autos que possédaient son mari, sa fille, son fils et elle-même. L'ex-reine d'Espagne était là elle aussi, frêle et pâle avec sa chevelure d'un noir corbeau, entourée de toute une suite servile d'exilés. Elle avait dû mettre ses perles en gage et, en échange de petites faveurs, elle offrait une photo d'elle signée de sa main.

Carin continuait à vivre dans ses rêves : « T'ai-je parlé de nos rencontres avec Mussolini ? demandait-elle à sa mère. C'est merveilleux d'être avec lui... Hermann a aujourd'hui deux conférences importantes. » Ce même jour, Goering se plaignait une fois de plus à Negrelli du silence des autorités fascistes, et cette lettre ne contenait aucune allusion à deux « conférences importantes ».

Ils ne fêtèrent pas la Noël ensemble, car Hitler était enfin sorti de prison, et Carin partit immédiatement pour Munich dans le but de se procurer des fonds chez Hitler ou chez n'importe quel potentat nazi.

Personnellement, Goering avait abandonné tout espoir d'un accord secret avec l'Italie malgré l'abandon unilatéral du Tyrol du Sud. Carin avait rapporté à son mari les sombres prévisions du Führer. Ernst Roehm, sorti lui aussi de prison, chercha à contacter Goering. Mais Carin, le 13 janvier 1925, avait mis en garde son mari contre cet « homosexuel amorphe : il cherche à te contacter parce qu'il se sent plutôt délaissé... ».

Quant aux autres nazis, Max Amann, qui trois mois plus tard allait publier le *Mein Kampf* de Hitler, n'avait formulé que des critiques à l'égard de Goering ; les Hanfstaengl « ne m'ont parlé que de leurs propres ennuis d'argent », et Hitler attendait des fonds de la part d'un homme — un Italien ou un certain Bechstein, un millionnaire fabricant de pianos — que Carin dans sa lettre du 17 janvier appelle seulement « Bimbaschi » :

Ils [les Hanfstaengl] m'ont dit que Bimbaschi a fait à Hitler la promesse ferme d'un don important... cette somme serait adressée à Hitler personnellement ! De plus, Bimb. se serait plaint de toi,

disant que tu lui as écrit des « lettres dures », et qu'il t'a envoyé plus de quatre mille... Hitler attend à tout moment cet argent, et il m'a promis plusieurs fois de me prévenir immédiatement dès qu'il l'aurait reçu.

Dans le reste de cette lettre, Carin prodigue à son époux exilé des conseils sur la manière de présenter à Hitler son idée de transférer en Suède son centre d'opérations, car les gens du Parti pourraient trouver à y redire. Qu'il écrive donc au Führer une lettre concise (« parce qu'il a tellement à faire ») et surtout qu'il atténue l'échec italien : « Je t'en prie, ne sois pas trop pessimiste à propos de l'Italie et de ses projets sur ce pays. »

« Lors de notre première rencontre avant Noël, j'ai parlé avec Hitler de tes entrevues avec ces messieurs de Rome. Il est également au courant des transactions au sujet d'une alliance, du prêt de deux millions de liras et de la question du Tyrol du Sud. »

Elle l'avertissait également que s'il apprenait à Hitler que les hommes de Mussolini refusaient désormais de le voir, Hitler la mettrait à la porte en la traitant « d'esprit confus ». Elle avait mentionné ces négociations seulement pour que Hitler se rende compte que Hermann s'était éreinté à travailler pour lui. « Il ne doit pas penser que tu as été incompetent... Je m'en suis tenue à la vérité telle que tu me l'as dite. » La lettre de Hermann, continuait-elle, devait expliquer que le prêt de deux millions aurait été accordé si le parti nazi n'avait pas alors subi un échec électoral :

Je te conseille de joindre à ta lettre le projet de traité que tu as rédigé pour qu'il puisse juger des difficultés que tu as rencontrées et pour qu'il soit prêt à rembourser les sommes engagées. Insiste sur les bons rapports que tu as avec les messieurs [de Rome] !...

Si tu te mettais maintenant à parler des impossibilités italiennes et de tes projets en Suède — mon pays natal —, il aurait l'impression que tu obéis uniquement à des motifs personnels... et que tu abandonnes tout espoir d'accord avec les fascistes... Dans ce cas, il ne nous rembourserait rien...

Hitler est désormais notre seul salut (à l'exception de la vente de la villa). Tout le monde attend impatiemment les fonds de Bimbaschi. Tu peux être sûr que je fais de même ! Ils veulent tirer le maximum de toi... et ils souhaitent garder tout l'argent pour eux. Je crois que nous n'avons pas un seul ami désintéressé !



En réalité, Leo Negrelli avait bien remis à Bastianini les coupures de presse sur Hitler et les lettres que Goering lui avait remises, mais sans se soucier de le prévenir. Il ne le contacta que pour souligner le mauvais résultat des nazis aux élections allemandes. Piqué au vif, Goering réagit brutalement : « Des élections n'ont rien à voir avec une promesse donnée. Je suis convaincu que M[ussolini] sera choqué quand il saura comment on nous a menés en bateau... Ou bien vous avez l'autorité nécessaire pour contracter directement M., dans ce cas vous pouviez le faire il y a longtemps, ou bien vous ne l'avez pas... Cela me met dans une situation horrible parce qu'on m'accuse de m'être laissé duper, parce que c'est sur mon conseil que nous Allemands avons tout fait sans rien recevoir en échange. »

Il continuait assez humblement en sollicitant au moins une interview avec le dictateur sous prétexte qu'il écrivait un livre sur Mussolini et son parti. Il concluait néanmoins cette lettre, qui prouve qu'il n'avait encore jamais rencontré Mussolini, par des mots qui ressemblent davantage à une menace qu'à une promesse : « N'oubliez pas une chose : l'avenir existe, et nous n'oublierons pas ceux qui ont fait quelque chose pour nous. » En post-scriptum, il signalait simplement : « Ma femme est à Munich depuis déjà quelques semaines... »

Il ne lui restait plus qu'à préparer ses bagages pour partir en direction de la Suède, déçu et humilié. Le 12 février, il écrivit à Negrelli : « Je viens de recevoir un mot de Hitler. Il dit que vous auriez dû me prévenir tout de suite que vous ne pouviez contacter M... Je crains que H. n'envoie maintenant d'autres négociateurs qui s'adresseront directement à M., si bien que j'aurai l'air assez stupide. »

Cette fois, Negrelli affirma qu'il avait montré cette lettre à Mussolini. Soudain optimiste, Goering envoya à Negrelli un paquet de livres sur Hitler pour qu'il les montre au dictateur italien : « Si seulement je pouvais parler avec M... je serais capable de tout arranger... Je vous en prie, organisez rapidement une interview. Vous pouvez dire que je dois m'en aller, et qu'il est important que je lui parle avant mon départ parce que j'écris réellement un petit livre sur lui et sur le *fascio*. »

Goering avait tapé cette lettre lui-même, toute en majuscules : sans doute ne voulait-il pas que Carin la lise, car il y reconnaissait qu'il n'avait jamais parlé à Mussolini. Quant à la maladresse de langage, elle ne peut qu'évoquer un désordre mental provoqué par cette série d'épreuves et les piqûres de morphine injectées maintenant plusieurs fois par jour.

Et soudain, un rayon de lumière perça ces ténèbres sous la forme d'un télégramme de Negrelli. Le texte a disparu, mais Goering lui répondit aussitôt au bureau de presse de Mussolini : « VENISE FÉV. 13 + MERCI POUR TÉLÉGRAMME TOUT EST ALLRIGHT » (ce dernier mot étant en anglais).

Sur ce télégramme, Negrelli écrivit : « Duce. »

Enfin, les mandarins indolents de Rome semblaient se réveiller, secoués sans doute par la résurrection du nazisme dont Hitler avait repris le contrôle en se débarrassant de tous les usurpateurs et prétendants à son trône comme le général von Ludendorff. Le 16 février 1925, si les SA demeuraient interdits, le parti national-socialiste était redevenu légal. Ce jour-là, Carin, toujours à Munich, rendit secrètement visite à Hitler :

1) Naturellement, il est prêt à rendre visite à Mussolini et il s'occupe déjà de ses papiers (passeports, etc.)... Cependant, il n'ira que s'il peut traiter personnellement avec Mussolini. Il ne veut pas parler avec l'un de ses sous-fifres.

2) Pour la question du Tyrol du Sud, son point de vue est toujours le même : pour lui, ce problème n'existe pas.

3) Il ne veut conférer avec Mussolini que s'il bénéficie de soutiens suffisants... A présent, son autorité ne dépasse pas les quatre murs de son petit appartement du 41, Thiersch Strasse [à Munich]. Dans quelques jours, il sera de nouveau acclamé comme Führer... et il représentera alors deux millions d'Allemands...

Il te laisse juge de considérer cette situation avec Mussolini. Il te demande de bien lui faire comprendre qu'il s'agit d'un mouvement populaire et non d'une combinaison parlementaire... Il s'est montré très cordial, m'a baisé plusieurs fois la main, t'envoie ses meilleures pensées, etc.

Goering fit directement parvenir le rapport de Carin à Bastianini, lequel le transmit à Mussolini avec l'ensemble du dossier Goering, y compris toute la correspondance depuis huit mois, les coupures de presse et ses exigences concernant l'affaire Walther. Pour s'excuser, il rappela au Duce qu'il avait seulement fait comprendre à Goering que les fascistes acceptaient l'esprit des propositions de Goering, mais non sans réserves :

Depuis, la situation en Allemagne a remarquablement changé. Persécutés et interdits il y a peu de temps encore, les nazis ont à présent récupéré leurs droits matériels et politiques ; leur chef, Adolf Hitler, a été remis en liberté et assume la direction de son mouvement. Goering, dans une lettre à Negrelli, a déclaré que les nazis ont abandonné l'idée d'un accord.

Bastianini recommandait donc à Mussolini de donner satisfaction au reste des demandes nazies, c'est-à-dire d'accorder à Goering son interview et de lever le séquestre des biens de Walther, compte tenu de la ligne totalement pro-italienne adoptée par les nationaux-socialistes sur le Tyrol du Sud. Revenant sur le cas Goering, Bastianini insistait : « Il demande seulement de ne pas être renvoyé sans avoir obtenu une satisfaction morale maintenant qu'il a repris espoir. »

Ce qui est certain, c'est que Mussolini, inflexible, n'a pas jugé bon de recevoir Goering, et que l'affaire de l'hôtel est demeurée sans solution.

Au printemps de 1925, déprimés et humiliés, les Goering parvinrent à réunir assez d'argent pour retourner en Suède. Carin avait vendu la villa et expédié ce qui restait du mobilier dans un petit appartement de Stockholm, au 23, Ödengatan. C'est de la Suède que son mari abattu envoya au Dr Leo Negrelli une dernière carte postale où il exprimait sa joie de se retrouver dans un lieu familial. Il demandait aussi s'il devait écrire à Mussolini au sujet de l'affaire Walther. « Nous pensons souvent, disait-il pour terminer, à la belle Italie et à nos amis de là-bas. »

## A L'ASILE DES ALIÉNÉS CRIMINELS

Durant les vingt années qui lui restaient à vivre, Hermann Goering allait mener une lutte farouche contre la morphinomanie contractée lors du premier traitement de ses blessures par les chirurgiens autrichiens. Ce fut une longue bataille livrée dans le secret de son âme et dont il sortait parfois vainqueur, souvent vaincu. En 1933, il assura à Erhard Milch qu'il avait finalement maîtrisé ce terrible besoin de la drogue. Mais, quelques années plus tard, quand il se présenta à ses généraux de la Luftwaffe avec des yeux vitreux dans un visage figé comme un masque, tous comprirent qu'une fois de plus il avait succombé à la tyrannie de la morphine.

La morphine peut transformer un honnête homme en une personne indigne de confiance, susciter chez lui des hallucinations qui font de lui un criminel. En accroissant l'activité glandulaire, elle provoque des effets secondaires : par exemple ces explosions d'énergie vitale accompagnées de ce que les manuels pharmaceutiques appellent des « accès grotesques de vanité ». Si l'imagination du morphinomane est momentanément stimulée tout comme son éloquence, il s'effondre ensuite dans un état de langueur apathique que suit fréquemment un sommeil profond. Quatre jours après la fin de la Seconde Guerre mondiale, un général de la Luftwaffe, Helmut Forster, déclara à ses collègues : « J'ai vu le Reichsmarschall dodeliner de la tête et s'endormir au beau milieu d'une conférence, par exemple lorsqu'elle durait trop longtemps et que l'excitation de la morphine avait cessé. Voilà ce qu'était le commandant en chef de notre Luftwaffe. »

A Stockholm, le modeste appartement des Goering était situé dans le quartier où Carin avait jadis vécu avec Nils, son premier mari. Si elle eut un choc en retrouvant son fils Thomas devenu à treize ans presque aussi grand qu'elle, sa famille le fut davantage devant le déclin subit, physique et mental, du mari qu'elle ramenait en Suède. La drogue avait consumé

la beauté et l'agilité de l'ancien pilote de chasse : apathique, bouffi de mauvaise graisse, il se livrait à de fréquentes colères et même à des actes de violence.

Sa présentation au cercle d'amis de Carin fut désastreuse, comme l'a raconté plus tard le juriste Carl Ossbahr :

Un homme corpulent apparut dans un complet blanc qui paraissait déplacé sur lui et ne correspondait pas du tout à son genre de physique. Je me suis demandé qui il pouvait bien être. Il se présenta comme étant Hermann Goering. Je savais que cet homme avait reçu l'ordre Pour le mérite, et qu'on ne l'accorde pas pour rien. Je suppose que les autres amis de Carin ont été également surpris.

Le couple dîna plusieurs fois chez Ossbahr. Goering parla surtout de politique, mais pas du tout comme un agitateur. Un jour, il déclara qu'il avait pris goût à la morphine, mais qu'il luttait contre : « Les tâches qui m'attendent sont si grandes que je dois absolument arriver à m'en passer. »

Ossbahr trouva Carin très changée, « un peu étrange, légèrement mystique ». Il eut un mouvement de recul quand elle voulut lui lire les lignes de la main. Devant ce couple, le juriste eut l'impression de « quelque chose d'un peu irréel. Le moindre désir qu'elle manifestait était pour lui un ordre. Il n'était pas son esclave, mais presque. Il était clair que son amour pour elle était plus profond que l'amour qu'elle lui portait ». Après 1925, Ossbahr les perdit de vue, sans imaginer un instant que ce Hermann Goering du 23, Ödengatan deviendrait le second personnage du III<sup>e</sup> Reich.

Goering avait proposé à Hitler de reprendre le commandement des S.A. Sèchement, le Führer lui répondit que les S.A. ne dépendaient que de lui-même et que Goering n'avait pas à s'occuper d'eux. Goering lui rappela alors les dettes que le Parti avait envers lui. Il en vint à « archiver soigneusement cette correspondance », comme il le confirma dans une lettre du 26 juin 1925, adressée au capitaine Lahr, l'ancien combattant qui avait acheté sa villa d'Obermenzing.

Dans cette lettre, il fulmine contre l'hypocrisie des cercles « nationaux-populaires » (*völkische*) et de « la brutalité impitoyable » du Parti. Il se plaint d'avoir écrit au Führer, et de n'avoir obtenu en réponse que des mots de consolation vides de sens. « Aujourd'hui, je n'ai pas encore reçu un pfenning de Ludendorff ou de Hitler, rien qu'un tas de promesses et de photos dédicacées " En toute loyauté ". »

La Nordiska Flygrederiet l'engagea comme pilote pour assurer le

service entre Stockholm et Dantzig. Cela ne dura que quelques semaines : peut-être s'était-on rendu compte de son degré d'intoxication. La drogue coûtait cher, et les fonds que Carin avait rapportés d'Allemagne s'épuisèrent très vite. Puis elle dut être hospitalisée parce qu'elle était atteinte de tuberculose et souffrait de troubles cardiaques. Le couple dut mettre en gage son mobilier, et Lily, la sœur de Carin, vendit son piano pour payer les frais médicaux et la morphine indispensable à Hermann. Il ne dissimulait même plus son état de dépendance. Une amie de Carin, qui se promenait avec eux dans les hauteurs à l'extérieur de Stockholm, remarqua son comportement soudain étrange, qui ne cessa qu'après une courte disparition : quand il revint, il paraissait manifestement mieux et parlait de nouveau librement.

Son déclin s'accélérait. Il lui arriva plusieurs fois d'être si violent envers Carin et Thomas qu'elle dut se réfugier chez ses parents. Il ouvrit un jour une fenêtre en menaçant de se tuer. « Laisse-le sauter, Maman », hurla le jeune Thomas, livide de peur. Le médecin de la famille, le Dr Fröderström, conseilla à Goering de passer un mois dans une clinique spécialisée dans les cures de désintoxication. Le 6 août 1935, il s'inscrivit de bon gré au Centre médical d'Aspudden's.

Pendant un temps, tout se passa bien. Le 20 août, il écrivit à une amie de Carin qui passait ses vacances dans les montagnes de Norvège. Il avait envie d'aller la rejoindre :

Je veux retrouver mon ancienne santé et ma ligne en faisant de la varappe, maintenant que la cure a réussi et que j'ai éliminé les causes principales d'une obésité contre nature... Je crois que ma vieille énergie et le goût de vivre vont me revenir. A propos, comment cela se passe-t-il le soir dans votre hôtel ? Faut-il se mettre en smoking ?

Il ne le sut jamais. Dix jours plus tard, il fit une rechute si violente que Carin dut signer les papiers indispensables à son internement dans un asile d'aliénés.

A l'asile de Långbro existe encore un extraordinaire dossier Goering : on y signale d'abord l'état désespéré du malade. L'infirmière Anna Tornquist rapporte que le comportement du « capitaine von [sic] Goering » au cours des deux derniers jours passés au Centre médical ne laisse aucune autre solution que l'internement :

Jusqu'alors, tout s'était déroulé dans le calme bien qu'il se montrât irritable en réclamant ses doses avec insistance. Le

dimanche 30 août, son besoin d'eukodal \* s'accrut énormément, et il insista pour en obtenir une certaine quantité qu'il avait déterminée lui-même. Vers 17 heures, il fractura l'armoire des médicaments et se fit deux piqûres d'une solution d'eukodal à deux pour cent. Six infirmières ne purent l'en empêcher, et il se comporta de manière extrêmement menaçante. La femme du capitaine Goering eut peur qu'il tue quelqu'un dans sa frénésie.

Le lundi, il s'était calmé. Le Dr Hjalmar Eneström lui fit donner un sédatif et une piqûre de morphine. Goering l'assura qu'il s'en tiendrait désormais aux doses prescrites.

Le mardi 1<sup>er</sup> septembre 1925, vers 10 heures, le malade devint querelleur et exigea de nouveau son médicament. Sautant du lit, il s'habilla, criant qu'il voulait sortir et trouver la mort quelle que soit la manière, car quelqu'un qui avait tué quarante-cinq personnes n'avait rien d'autre à faire que de se tuer lui-même. Comme la porte sur la rue était fermée, il retourna en courant à sa chambre et s'arma d'une canne, laquelle, découvrit-on, contenait une sorte d'épée...

Quand la police et les pompiers arrivèrent vers 18 heures, il refusa de les accompagner. Il essaya de résister, mais découvrit que c'était inutile.

C'est en camisole de force qu'il monta dans l'ambulance qui l'emmena à un autre hôpital, le Katarina.

Là, on ouvrit un nouveau dossier :

Goering, Hermann Wilhelm, lieutenant de l'aviation militaire allemande. Cause de la maladie : abus de morphine et d'eukodal, graves symptômes de manque. A été retiré du Centre médical d'Aspuddens conformément aux certificats délivrés par les docteurs G. Elander et Hjalmar Eneström.

Le patient occupe une position importante en Allemagne dans le « parti Hitler », il a pris part au putsch hitlérien où il a été blessé et hospitalisé. Il dit s'être réfugié en Autriche où les médecins de l'hôpital lui ont administré de la morphine, à laquelle il s'est habitué. Admis à Aspuddens, le patient a eu des crises violentes de manque (bien que son infirmière lui ait autorisé un supplément de

\* L'eukodal était une substance contrôlée par la législation du Reich sur les narcotiques : il s'agit d'un dérivé synthétique de la morphine, utilisé en injections intraveineuses. (N.d.A.)

morphine), au cours desquelles il est devenu si agressif et si violent qu'on n'a pas pu le garder. Menaçant de se tuer, il voulait « mourir comme un homme », disait qu'il allait se faire hara-kiri, etc.

Interné de force, avec le consentement de sa femme. A son arrivée ici [à l'hôpital Katarina], le 11 septembre au soir, on l'a calmé avec de l'hyoscine et il s'est rapidement endormi, mais après quelques heures il s'est réveillé et s'est agité fortement. Il a protesté contre son internement, disant qu'il voulait faire venir son avocat et ainsi de suite, et il a exigé qu'on lui donne suffisamment d'eukodal « pour ses douleurs ».

Revenu à lui, il s'est montré loquace, lucide et en pleine possession de ses moyens intellectuels ; il considère qu'on lui a fait grand tort.

Aucune violence jusqu'à maintenant.

*2 septembre 1925* : Conversations indignées aujourd'hui avec le Dr E. lors de ses visites au sujet de la manière illégale — selon lui — dont on l'a amené ici. Refuse de prendre de l'hyoscine sous prétexte qu'on profitera alors de son état pour le déclarer aliéné...

Ce même jour, on le transporte à l'asile de Långbro. Il est assez conscient pour comprendre qu'il entre dans un tunnel aux ténèbres peut-être définitives. Il est interné dans un petit service qu'on appelle « la Tempête ». Il est seul dans une cellule meublée seulement d'un lit boulonné au sol. Pris de panique, il crie au premier médecin qu'il voit : « Je ne suis pas fou ! Je ne suis pas fou ! » Comprenant que son avenir est désormais compromis, il refuse qu'on le photographie pour compléter son dossier. Les médecins sont habitués à ces réactions.

Pendant cinq semaines, ils notent calmement l'évolution de ce cas de folie :

*2 septembre-7 octobre 1925* : [Le patient est] difficile, déprimé, geignant, pleurant, angoissé, exaspérant, constamment exigeant, irritable et facilement impressionnable (c'est-à-dire que du simple sel NaCl a calmé ses douleurs) ; accablé, loquace, victime d'une « conspiration juive », malveillant envers le docteur Enestrôm à cause de son internement ; Enestrôm [affirme-t-il] est acheté par les juifs ; pensées de suicide ; dit qu'il est « un homme mort du point de vue politique » si l'on apprend en Allemagne qu'il est interné ; il exagère les symptômes de privation ; tendances hystériques, égocentrique, amour-propre exagéré ; hait les juifs, a consacré sa vie à la lutte contre les juifs, a été le bras droit de



Hitler. Hallucinations (il a vu Abraham et saint Paul, « le juif le plus dangereux qui ait jamais existé »). Abraham lui a offert un billet à ordre et lui a promis trois chameaux s'il acceptait d'abandonner la lutte contre les juifs ; forte crise d'hallucinations visuelles, crie à haute voix ; Abraham lui enfonçait dans le dos un clou chauffé au rouge, un médecin juif voulait lui ôter le cœur ; tentative de suicide (par pendaison et strangulation) ; menaçant, il s'empare subrepticement d'un poids en fer comme arme ; visions, hallucinations auditives, mépris de soi-même.

Les rapports confidentiels des médecins évoquent sa faiblesse de caractère. L'un d'eux a écrit : « On ne sait jamais comment il réagira. Mais du fait qu'il a été officier allemand, il n'éprouve aucune difficulté à obéir. » Pour un autre médecin, c'est « quelqu'un de sentimental qui manque de courage moral fondamental ».

Enfin, le 7 octobre 1925, c'est la fin de cette dure épreuve. Il sort de l'asile de Långbro muni d'un certificat qu'il a manifestement demandé au médecin de service qui a accepté de le signer :

Je soussigné atteste que le capitaine H. von [sic] Goering a été admis à l'hôpital de Långbro sur sa propre demande ; que ni lors de son admission ni plus tard il n'a manifesté des signes de maladie mentale, et que lors de sa sortie aujourd'hui, il ne manifeste aucun symptôme d'une maladie de cette sorte.

Hôpital de Långbro  
7 octobre 1925  
Olof Kinberg  
Professeur.

Ce certificat obtenu à un prix presque aussi élevé que son ordre Pour le mérite, mais après un genre d'épreuves dont il ne se vantera guère, constituera pendant vingt ans l'un de ses biens les plus précieux.

Son retour dans le petit appartement de Carin déclenchera de nouveaux drames. Comme ses accès de délire appartiennent désormais à un passé révolu, le fils de Carin, Thomas, passe souvent les soirées en sortant de l'école. Voici que Nils, le père, avertit Carin que le jeune garçon fait souvent l'école buissonnière et que son travail scolaire s'en ressent. Réagissant de façon exagérée, Carin réclame en justice la garde de l'enfant. Le détective privé engagé par le père découvre que Goering s'est drogué pendant des années. Le 16 avril 1926, le Dr Karl Lundberg, expert nommé par le tribunal, certifiera

que ni Hermann Goering, ni Carin qui est, affirme-t-il, épileptique, ne sont aptes à offrir à Thomas le foyer qu'il lui faut. Le 22 avril, le tribunal rejette la demande de Carin.

Projetant de faire appel, elle demande à Hermann de retourner à l'asile de Långbro pour compléter sa cure de désintoxication. Cette fois, on ne trouve dans son dossier que les termes suivants : « Déprimé, humeur changeante, égocentrisme, facilement influençable, douleurs récurrentes. » Après quoi, le Dr C. Frank, assistant du médecin chef, délivrera à Hermann Goering un nouveau certificat :

Le capitaine Hermann Goering [*sic*], domicilié 23, Ödengatan à Stockholm, a été admis en mai 1926, sur sa propre demande, à l'hôpital de Långbro où il a reçu les soins du soussigné. Pendant son séjour, il a suivi une cure de désintoxication de l'usage de l'eukodal, et quand il a quitté l'hôpital au début de juin, il était complètement guéri de l'accoutumance à ce médicament et libéré de la consommation de tous les types de dérivés de l'opium, ce que je certifie sur mon honneur et en toute conscience.

Le 23 août, il adressa au tribunal une lettre pathétique où il insistait sur son ancien statut et sur ses actes d'héroïsme pendant la guerre. Il s'y déclarait prêt à subir un nouvel examen médical et psychiatrique. Le tribunal refusa néanmoins d'accorder à Carin la garde de Thomas.

Pendant quelque temps, les faits et gestes de Goering sont entourés de mystère. Contrairement à Hitler, il ne s'est guère étendu sur les années les plus ingrates de sa vie. Il a manifestement essayé de retrouver un poste élevé au parti nazi, mais il avait vécu trois longues années dans un exil peu glorieux, et le Parti n'avait pas le temps de s'occuper de lui. Son nom disparut même du registre des membres, et il eut plus tard des difficultés à récupérer l'un des premiers numéros d'adhésion. Les archives du Parti montrent qu'on accepta, non sans mal, sa « seconde adhésion » à la date du 1<sup>er</sup> Mai 1928.

Finalement, l'usine BMW le chargea de la vente de ses avions dans toute la Scandinavie. Mais il savait que sa fortune politique se jouait en Allemagne. En janvier 1927, il revint donc au pays de son enfance, avec l'exclusivité de la vente du parachute automatique suédois Tornblad.

Carin resta en Suède. Sur le quai de la gare centrale de Stockholm, elle perdit connaissance dans les bras de sa sœur Fanny. Son cœur s'affaiblit ensuite de plus en plus, et elle dut entrer au Centre médical de la Croix-Blanche au n° 11 de Brunkenbergstorg.

Tous les deux, au fond d'eux-mêmes, se doutaient qu'ils ne se reverraient jamais plus...

## TRIOMPHE ET TRAGÉDIE

Seul et sans argent, Hermann Goering se heurta à bien des difficultés pour refaire carrière en Allemagne. L'Association des anciens combattants de l'escadrille Richthofen l'avait rayé de ses membres à cause de certaines allégations concernant ses faits de guerre. Ernst Roehm, poussé sans doute par Carin, demanda à un musicien munichois, Hans Streck, d'offrir un abri au camarade prodigue. Goering s'installa sur le sofa du ménage Streck, se levant chaque matin avant l'arrivée de la femme de ménage pour enfiler son kimono noir brodé de dragons d'or et se manucurer les mains. Puis il allait aux nouvelles chez ses anciens camarades, malgré leur ingratitude.

Sa première entrevue avec Hitler fut assez décourageante. Le Führer lui signifia froidement que le plus grand service qu'il pouvait rendre au Parti était de s'assurer une place dans la bonne société berlinoise. Goering loua donc une chambre dans un hôtel de Berlin sur Kurfürstendamm. Il fit ainsi la connaissance de Paul Körner, de dix ans son cadet, qui allait devenir pour lui un véritable fils. Ce Saxon de petite taille et à nœud papillon, porteur d'un simple ruban gagné dans l'artillerie, lui servit gratuitement de chauffeur et de secrétaire. C'était une association idéale : Körner avait de l'argent mais pas la moindre idée, juste le contraire de Goering. Au volant de sa propre Mercedes, Körner véhicula Goering qui tentait de placer ses parachutes. Ce furent des temps difficiles qu'aucun d'eux ne devait jamais oublier, et peu à peu Goering retomba sous la dépendance de la drogue.

De temps à autre, une voix affaiblie, pathétique, lui parvenait du sanatorium de Stockholm où Carin, pieusement, s'était remise entre les mains de Dieu. Ses médecins l'avaient prévenue que son état était désespéré, et elle l'écrivit à Goering le 26 janvier 1927, aussitôt après son départ : « Tu as le droit de connaître la vérité parce que tu m'aimes et que tu as toujours tout fait pour moi. »

Je ne crains pas la mort... Je veux seulement que Sa volonté soit faite, parce que je sais que ce qu'Il veut, c'est le bien de tous. Ah, mon amour, s'il n'y a pas de Dieu, la mort n'est que repos, comme un sommeil éternel — on n'a plus conscience de rien. Mais je crois fermement qu'il y a un Dieu et que nous nous reverrons l'un l'autre une fois encore, là-haut.

Naturellement, j'aimerais vivre pour que tu n'aies pas de chagrin et pour m'occuper de Thomas, et parce que je vous aime, toi et Thomas, plus que tout, et que je désire — oui, je le désire terriblement — rester avec vous deux.

Sans cet amour extatique qu'elle lui vouait et dont il avait conscience, même de loin, Hermann Goering aurait probablement sombré dans le monde crépusculaire du Berlin de la drogue. Mais Carin se jeta de toutes ses frêles forces dans cette bataille pour sa survie avec des lettres qui demeurent le document le plus émouvant de toute l'histoire de Hermann Goering. Elle fit tout pour le sauver :

C'est ta santé, mon chéri, qui est mon grand souci. Tu es en danger, bien plus, beaucoup plus que moi. Chéri, chéri, je pense à toi tout le temps ! Tu es tout ce que je possède, et je t'en supplie, fais un effort vraiment puissant pour te libérer avant que ce ne soit trop tard. Je comprends très bien que tu ne puisses pas te libérer d'un seul coup, surtout maintenant que tout dépend de toi et qu'on s'acharne sur toi et te tourmente de toutes parts. Mais fixe-toi des limites. Abstiens-toi le plus longtemps possible, tant que tu pourras résister.

Allonge autant que possible chaque intervalle. Il faut que tu souffres. Il faut que tu te sentes mal — mais à cause de moi, parce que je t'aime si infiniment.

Je voudrais tant être avec toi au moment où tu n'en peux plus... Après cela, fais-moi confiance. Dis-moi quand tu sens que ce besoin te reprend. Ne me cache rien. La prochaine fois, dis-moi : « Je ne peux plus résister... je veux en reprendre. »

Alors nous pourrions en parler avec le médecin, ou nous partirions passer quelques jours ensemble, ou bien tu partiras tout seul dans la montagne pour échapper à ce besoin.

Tu es un grand esprit et quelqu'un de bien. Surtout, ne crois pas que tu peux courir le risque de succomber... Je t'aime si fort, de tout mon corps et de toute mon âme, que je ne pourrais pas supporter de te perdre : être morphinomane, c'est commettre un

suicide, tu perds jour après jour un peu de ton corps et un peu de ton âme... C'est un mauvais esprit, une mauvaise force, qui te domine, et ton corps dépérit peu à peu.  
Sauve-toi, et sauve-moi avec toi !

En dépit de ses efforts, Goering cédait une fois de plus du terrain. Les archives de l'hôpital psychiatrique de Långbro révèlent qu'il y fit un nouveau séjour du 7 au 26 septembre 1927, pour « abus de morphine, doses de 40 à 50 centigrammes par jour. »

Cette lutte de Goering contre la morphine allait rester secrète quelque temps encore. Mais en juin 1933, lors d'un repas de noce au château de Rockelstad, Goering, alors ministre du III<sup>e</sup> Reich, affirma devant le nouveau gendre du comte von Rosen, le Dr Nils Silfverskjoeld, que les nazis anéantiraient (*vernichten*) les communistes allemands. Or, Silfverskjoeld était communiste : il eut accès au dossier médical de Goering à l'asile de Långbro et le fit publier le 18 novembre 1933 dans le quotidien communiste suédois, le *Folkets Dagblad*. Le grand journal de la gauche, *Social-Demokraten*, évoqua également son séjour à l'hôpital. Entre Goering et les communistes, ce fut plus que jamais une guerre sans merci.

Il passa la Noël en Suède avec Carin, mais dut la laisser sur son lit de malade en janvier 1928 quand il repartit pour Berlin, où il partageait un bureau Gesberg Strasse avec Fritz Siebel. Toutefois, la vente de parachutes l'intéressait moins que les élections au Reichstag fixées au 20 mai. Avec la témérité d'un homme qui n'a plus rien à perdre, Goering força la main de la direction du parti nazi par un double chantage : s'il ne figurait pas sur la liste des candidats, il révélerait d'où venaient certains fonds qui permettaient à Hitler d'avoir derrière lui plusieurs millions d'adhérents, et il traînerait également le Parti devant les tribunaux pour se faire rembourser chaque pfennig qu'il avait personnellement dépensé depuis 1922. Hitler céda : Goering aurait un siège de député au Reichstag si les élections y envoyaient plus de sept nationaux-socialistes. Rayonnant de joie, il se précipita chez son ami « Putzi » Hanfstaengl : être candidat nazi, c'était, dans l'état de crise où se trouvait l'Allemagne, disposer d'un compte en banque bien garni.

Soudain, Goering cessa d'être un paria. Il put se procurer un appartement plus imposant et demanda à Carin de venir à Berlin à temps pour les élections. Elle arriva à la mi-mai, et il la porta dans ses bras jusqu'à l'appartement du 16, Berchtesgadenerstrasse, où il avait aménagé pour elle une grande pièce d'angle avec un balcon ensoleillé débordant de lilas blanc. Malgré le mal qui la rongait, elle était comme en extase d'être de nouveau avec son Hermann.

Elle écrivit immédiatement à sa mère : « J'ai pris un bain, et Hermann a défait pour moi mes bagages, je me suis reposée une heure, puis trois des meilleurs amis de Hermann sont arrivés et nous ont invités à un déjeuner très chic... »

Elle raconte aussi qu'ils ont dîné en admirant le coucher du soleil au bord d'un lac berlinois « parmi les juifs les plus répugnants ! ». Carin parle également à sa mère d'un restaurant chinois où ils ont mangé avec des baguettes et où « les yeux obliques » des serveuses l'ont frappée. Là, ils ont discuté avec excitation des élections du dimanche.

Tous les jours, les communistes défilent, avec leur nez crochu et leurs drapeaux rouges ornés de l'étoile de David... et ils se heurtent aux hommes de Hitler, porteurs de drapeaux rouges à svastika (mais sans nez crochu !). Et c'est la bataille rangée avec des morts et des blessés. Oh ! si seulement la situation tournait bien pour Hermann, nous aurions la paix pour longtemps...

Le 21, elle envoie, un télégramme.

HERMANN ÉLU HIER : MAMAN, TU COMPRENDS.

Le parti de Hitler avait en effet attiré assez d'électeurs pour envoyer douze députés au Reichstag, dont Goering. Le 23 mai, Carin écrit de nouveau : « C'est horrible de voir tous ceux qui se sont écartés de lui quand il a traversé une période difficile venir l'assurer qu'ils ont toujours cru en lui, et demander pourquoi il ne leur a rien dit de ses difficultés. »

Comme député, Goering gagne désormais cinq cents nouveaux Reichsmarks par mois, et huit cents de plus comme porte-parole du Parti — et ce n'est qu'un début. Le couple peut commencer à rembourser ses dettes d'autrefois, payer les notes des médecins, libérer les objets déposés chez les prêteurs à gages. Le petit harmonium blanc de Carin et d'autres meubles engagés reparaissent dans leur appartement du troisième étage.

A l'historien George Shuster, Goering dira plus tard : « Au Reichstag, nous étions les douze brebis galeuses. »

Carin assista à la cérémonie d'ouverture du nouveau Reichstag le 13 juin 1928.

« C'était plutôt inquiétant, écrivit-elle dès le lendemain, de voir cette bande de gardes rouges. On sentait partout leur force colossale. Tous étaient en uniforme et portaient l'étoile de David, c'est-à-dire celle des Soviets, ainsi qu'un brassard rouge. Jeunes pour la plupart, et ne

demandant manifestement qu'à se battre. Certains avaient l'air de parfaits criminels. Combien de juifs dans tous ces partis, sauf dans celui de Hitler ! »

Immédiatement, Goering réclama le portefeuille des Transports. Tout le monde savait que, depuis 1924 et en dépit du traité de Versailles, l'état-major allemand mettait au point en embryon de puissance aérienne en partie grâce au détournement de subventions que le gouvernement accordait à la Lufthansa. Comme ces subventions faisaient l'objet d'un redoublement d'attaques de la part des communistes, le capitaine Ernst Brandenburg, ancien pilote de bombardier, qui suivait de près l'évolution de cette aviation secrète, conseilla à Ehrard Milch, l'un des administrateurs de la Lufthansa, de « s'attacher » quelques députés du Reichstag « Tous attendent seulement qu'on les achète. Faites venir un homme de chaque grand parti, donnez-lui un peu d'argent comptant, et la prochaine fois tous voteront les subventions... »

Milch ne perdit pas un instant, comme le prouve une lettre où Carin Goering, le 17 juin, mentionnait déjà « un contrat avec le ministère des Transports du Reich » (en la personne d'Ernst Brandenburg). Carin précisait même que Hermann venait de recevoir un premier versement ainsi que trois mille quatre cents Reichsmarks dont Goering avait besoin pour retenir un appartement encore plus grand situé dans un immeuble neuf au 7, Badenschestrasse, dans le quartier chic de Schöneberg, à Berlin. Milch a confirmé à l'auteur de ce livre que la Lufthansa avait alors soudoyé Goering et plusieurs députés, dont Kremer, Quaatz et Keil, en leur assurant mille Reichsmarks par mois. Les communistes furent les seuls à refuser l'argent de la Lufthansa. Les documents existant établissent qu'au cours des deux années qui suivirent, Goering prit une seule fois la parole au Reichstag pour réclamer une augmentation des subventions de l'État à l'aviation civile, en s'étonnant qu'il n'y eût pas en Allemagne de ministère de l'Aviation, poste qu'il brigait ouvertement.

D'autres fonds commencèrent à affluer de la part de la grande industrie allemande. BMW et Heinkel engagèrent Goering comme « conseiller », et la comptabilité de la jeune société bavaroise de Willy Messerschmitt fait état d'au moins un « versement à G. » par Fritz Hiller, administrateur lui aussi de la firme. Le magnat de l'acier Fritz Thyssen offrit à Goering la décoration et l'ameublement de son nouvel appartement.

L'appétit venant en mangeant, Goering exigea de la Lufthansa des fonds pour ouvrir un bureau personnel, payer des appointements à Pili Körner, et embaucher une secrétaire de haut niveau. Bientôt, la

compagnie d'aviation s'aperçut qu'elle contribuait au train de vie de Goering à raison de quelques cinquante mille Reichsmarks par an.

Cet été-là, Carin se plaignit :

Je vois à peine Hermann. Il part chaque matin de bonne heure pour se rendre à son bureau [au coin de Friedrichstrasse et de Taubenstrasse], et nous déjeunons généralement ensemble, mais la plupart du temps avec un tas de gens qui sont invités ou qui s'invitent eux-mêmes. Puis Hermann s'occupe de l'exposition [la Foire mondiale de l'Air de 1928], et il ne dîne presque jamais seul.

Il rentre rarement chez nous avant deux ou trois heures du matin, et il se lève habituellement à huit heures... Il vit surtout sur les nerfs. Et la session du Reichstag n'a pas encore commencé !

Il y a une excellente sténo-dactylo qui lui est d'une grande utilité. Aujourd'hui, elle lui a tapé soixante-quatorze lettres !! Cinquante-cinq hier !... Et pourtant, il a toujours du temps pour moi quand j'ai besoin de lui.

Hitler vient vendredi. Je ne l'ai pas vu depuis les jours anciens [1925]. Je suis tout émue.

Carin devenait une hôtesse réputée de la société berlinoise, mais elle cachait difficilement le déclin constant de sa santé. En novembre 1928, le couple emménagea enfin dans le nouvel appartement au coin de la Badenschestrasse. Les murs étaient blancs, la moquette couleur lie-de-vin, l'immeuble pourvu d'un garage souterrain où les invités riches et influents pouvaient prendre l'ascenseur pour monter à l'étage le plus discrètement possible. Au nombre de leurs convives réguliers, ils comptèrent aussitôt Milch, membre du conseil d'administration de la Lufthansa. Ce fut lui qui, en décembre, offrit à Goering un déjeuner somptueux dans le décor prétentieux de l'hôtel Kaiserhof. Parfois, Milch arrivait en voiture Badenschestrasse et montait directement du garage pour livrer à Goering l'argent dont ce dernier avait sans cesse besoin. « Carin Goering était là, a confié Milch à l'auteur, et un charme merveilleux émanait d'elle. Je me suis aperçu qu'au fond de lui-même, Goering était un sentimental qui essayait de dissimuler cette sentimentalité à force de rodomontades. »

Dégagé de ses soucis financiers, Goering se consacra au Parti et à sa campagne de recrutement. Le 21 février 1929, Carin écrivit : « Ce soir, il parle aux étudiants de tous les partis à l'université de Berlin. Plus de la moitié d'entre eux sont déjà nazis, et j'espère qu'il parviendra à



convertir le reste. Demain, il prendra la parole à Nuremberg, et de là, il partira pour une tournée de conférences de dix-douze jours en Prusse-Orientale. Notre demeure est remplie d'hommes politiques... »

Pour sa première session au Reichstag, Goering étudia à fond la procédure parlementaire. Le Reichstag était alors dominé par les sociaux-démocrates et les communistes. Et, comme le danger communiste ne faisait que s'accroître, il sut en tirer profit. Les industriels de la Ruhr comprirent très vite qu'il défendait leurs intérêts : le magnat de la houille, Wilhelm Tengemann, le présenta à Thyssen, le roi de l'acier.

Cette nouvelle source de revenus arriva à temps, car les banquiers de la Lufthansa commençaient à se sentir mal à l'aise. Dans les archives de la Deutsche Bank, on a découvert entre autres un chèque de dix mille Reichsmarks encaissé par Goering et accompagné d'une lettre d'explication de Milch : « En ce qui concerne le député Goering, il a occupé à la Lufthansa, avant les élections, un poste de conseiller, c'est-à-dire de "conseiller payé", au sens américain du terme. » En juillet 1929, le premier acte de Milch, devenu directeur commercial de la Lufthansa, fut de mettre Goering en face de ses responsabilités, parlant sans fard de cette « inconvenante » affaire de corruption : « Vous ne pouvez continuer de la sorte si vous avez quelque espoir de parvenir plus tard à des postes importants dans la vie publique. » Milch suggérait de lui verser immédiatement cent mille marks comme une avance sur ses services en tant que conseiller jusqu'à la fin de cette session du Reichstag. Goering, qui était d'un an son cadet, le remercia avec effusion : « Milch, s'exclama-t-il, je vous suis très reconnaissant. C'est en effet bien plus acceptable pour moi, et en outre ma liberté d'action sera ainsi plus grande. » Et, avec une candeur enfantine dont Milch se souvenait encore en 1945, il se mit à expliquer que Thyssen lui avait ouvert un compte de cinquante mille marks : « Je vais pouvoir tirer sur ce compte comme je veux... il sera toujours réapprovisionné. »

Se couvrant décidément de toutes parts, Milch proposa de s'inscrire au parti nazi. Mais Hitler intervint, demandant à Milch d'attendre, il donna la même recommandation à Bruno Loerzer, le vieux camarade de guerre de Goering, et à d'autres aviateurs de renom. Il leur fallait « rester terrés » : révéler ouvertement leurs sentiments pronazis, c'était compromettre l'aide qu'ils pouvaient apporter en secret au Parti. Cinq ans plus tard, Rudolf Hess, devenu chef du parti national-socialiste, devait confirmer cet accord : « En conséquence, tous deux [Milch et Loerzer] acceptèrent de ne pas adhérer tant que le Parti n'aurait pas conquis le pouvoir... et ils déposèrent leur demande [secrète] d'adhésion entre les mains de Goering. »

Goering, quant à lui, ne détenait aucun poste fixe au sein du parti

nazi, par la suite non plus. Mais Hitler allait désormais le lancer sur la scène de la haute politique en lui ordonnant de conquérir la bonne société de Berlin tandis que Goebbels était chargé de s'occuper de la rue. Aidé par Carin, une authentique comtesse suédoise, Goering attira facilement ses anciens camarades de guerre, presque tous de sang bleu, et le parti national-socialiste fit bientôt boule de neige. August-Wilhelm, « Auwi », le jeune frère du Kronprinz — lequel avait été pendant la guerre le chef et le protecteur de Goering —, s'enflamma pour Carin et voulut adhérer au Parti. Goering le présenta à Hitler. On vit désormais « Auwi » en uniforme de colonel SA sur les estrades des grandes réunions électorales. Et la silhouette imposante du prince Eitel-Friedrich y apparut elle aussi, revêtue de l'uniforme brun.

Le 28 février 1930, dans l'une de ses lettres, Carin décrit ce tourbillon mondain : « ... Les Wied [le prince Viktor et la princesse Marie-Elisabeth zu Wied] veulent intéresser tout le cercle de leurs amis au mouvement hitlérien. Tous essaient de trouver des défauts à Hitler et critiquent son programme. Le pauvre Hermann doit parler, parler, parler et répondre aux questions jusqu'à en tomber de fatigue. Mais je constate que nous gagnons nombre d'entre eux à Hitler et à sa cause... »

A ces réunions accouraient désormais vingt mille et même trente mille personnes. Le style de Goering était plus démagogique qu'analytique, mais, avec quatre millions de chômeurs, les Allemands trouvaient le style d'un discours moins important que son contenu : « Nous écraserons ceux qui s'opposent à nous ! », hurlait-il avant de s'asseoir au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. Il portait désormais l'uniforme brun du parti sur lequel se détachait l'insigne bleu de l'ordre Pour le mérite, suspendu négligemment à son cou. A l'époque, Goering a indiscutablement creusé un sillon profond dans le paysage électoral du Reich, parlant à Magdebourg, Francfort, Plauen et Mannheim, luttant pour ne pas s'effondrer pendant chacun de ses discours. Le 2 juin, Carin écrit : « Mais il s'effondre ensuite comme un homme blessé... »

C'est cependant elle qui tomba malade plus tard le même été. Il l'emmena à l'hôpital de Bad Kreuz, sur le lac Tegernsee. Il en profita pour faire un peu de montagne, accompagné par le fils de Carin, Thomas von Kantzow, qu'il prit sous son aile.

Les partis rivaux se livrèrent bataille pour se répartir les 577 sièges du Reichstag, et le ton de Goering devint encore plus combatif. Le 8 août, selon les rapports scandalisés de la police, il calomnia la Constitution de Weimar et le gouvernement ; il traite le ministre de l'Intérieur de « pauvre pion » (*Steiss-Trommler*), parla du ministre des Affaires étrangères (le Dr Julius Curtius) en l'appelant « ce type Curtius » ; quant au ministre de la Défense, le général Wilhelm Groener, Goering

le ridiculisa, disant que sa seule expérience des combats, c'était d'avoir progressé de bureau en bureau. Et, porté par les éclats de rire de la foule, il poursuivit en conseillant à Groener de célébrer deux jours plus tard la fête de la Constitution « avec un feutre mou sur la tête (en guise de casquette) et une plume de paon sortant d'une certaine partie de son anatomie ». Le tribunal condamna Goering, en passe de devenir l'un des hommes les plus riches d'Europe, à trois cents marks d'amende.

Cette campagne fut payante : le 14 septembre 1930, les électeurs envoyèrent au Reichstag cent sept députés nazis. Une avalanche !

Prenant Thomas von Kantzow avec lui, Goering se rendit le lendemain à Iéna pour féliciter Hitler. Dans son petit journal à la couverture verte, le jeune garçon décrivit de façon amusante les ruses de son beau-père :

Hitler est ici. Hermann parle d'un balcon et tous sont si enthousiastes qu'ils pourraient tomber aux pieds de Hitler et de Hermann, la police a donc du pain sur la planche.

Hitler est très occupé, si bien que Hermann a du mal à lui parler. « Attends une minute », me dit Hermann, et le voilà qui s'élance vers une actrice de Munich, grande, jolie et blonde, qu'il emmène dare-dare droit à Hitler. Elle est folle de joie et rougissante, et Hitler passe avec elle un délicieux moment de détente... Après quelques instants, Hermann parvient plus aisément à approcher Hitler pour les questions importantes qu'il se pose.

Au cours de ces semaines étourdissantes, Goering ne vit presque pas Carin, entraîné qu'il fut par cette marée politique tandis qu'elle restait plus ou moins à l'abandon dans son sanatorium. A la fin de l'été, les médecins lui permirent de revenir chez elle, mais avec des recommandations sévères auxquelles elle ne prêta que peu d'attention.

Devenus cet automne 1930 le second parti du Reichstag, les nationaux-socialistes avaient droit au siège de vice-président de l'Assemblée. Hitler confia le poste à Goering, ce qui révélait l'importance croissante de son rôle à Berlin. Goering a pu dire plus tard et à juste titre : « J'étais dans les meilleurs termes avec Hindenburg, les forces armées, la grande industrie et l'Église catholique... » Hitler l'avait autorisé à commencer à intriguer, car il avait désormais décidé de conquérir le pouvoir par des moyens légaux : « Peu importe comment, avait-il ajouté, que ce soit avec l'aide de la gauche ou de la droite. »

Lors de la séance d'inauguration du nouveau Reichstag, le 13 octobre 1930, Goering fit son entrée à la tête de ses cent sept députés nazis, tous

en chemise brune, et il alla s'asseoir sur son siège de vice-président. La direction du Parti et ses financiers se retrouvèrent ensuite dans l'appartement de Goering pour célébrer cette entrée en force. Dans son journal, Milch nota : « Inauguration du Reichstag. Tumulte. Ensuite soirée chez les Goering avec Hitler, Goebbels, August-Wilhelm de Prusse, le prince zu Wied et sa femme, les Niemann, [le photographe Heinrich] Hoffmann et sa fille [Henrietta], les Hesse, Kôrner, Frick et Epp. »

Mais la santé de Carin, l'organisatrice de toutes ces réunions, allait s'affaiblissant, c'était là la seule ombre jetée sur l'essor de la carrière politique de son mari. Lors du réveillon de Noël, au moment où l'on déballait les cadeaux, elle s'effondra soudain et tomba du canapé où elle était assise. Après plusieurs jours de fièvre, elle se leva néanmoins, le visage cireux et tremblant de tous ses membres, pour donner le 5 janvier 1931 un dîner, pour la première fois raté, en l'honneur de Hitler, de Thyssen, d'Alfred Krupp et des plus grands financiers du pays. Le banquier Hjalmar Schacht, qui ne savait rien de la maladie de son hôtesse, fut frappé par la pauvreté du menu purement scandinave : un potage aux pois cassés avec de la viande de porc fumé et une tourte suédoise aux pommes. Après quoi, Carin ne quitta plus le sofa qu'elle avait péniblement gagné, écoutant apathiquement les conversations de ses invités.

Goering se rendait compte, impuissant, du déclin physique de sa femme. Mais la bataille politique battait de nouveau son plein : harassé, le chancelier Heinrich Brüning révéla plus tard, dans une lettre à Winston Churchill, la découverte invraisemblable qu'il fit alors : les directeurs juifs de deux grandes banques de Berlin — « l'un d'eux était le leader du mouvement sioniste en Allemagne » — finançaient le parti nazi ! Le 16 janvier, Goering accompagna Hitler pour discuter avec Brüning qui cherchait en vain à établir un *modus vivendi* avec les nazis. Aussitôt après, il partit avec Carin pour la Hollande afin de rendre visite à l'ancien Kaiser Guillaume II, exilé à Doorn.

Thomas von Kantzow, revenu en Allemagne, tenait toujours son journal dans un nouveau carnet à couverture verte :

Hermann et Maman viennent de partir. Je les ai accompagnés à la gare du Zoo pour leur dire au revoir. Nous espérons convaincre le Kaiser de soutenir le Parti, le genre de mission où Hermann est un expert.

L'ex-impératrice fut horrifiée par l'état physique de Carin, si faible qu'elle put à peine grimper l'escalier. L'épouse de Guillaume II remit à

la Suédoise une enveloppe bourrée de billets de banque en lui ordonnant de se reposer à Altheide, un centre de cure en Silésie. Carin trouva que Guillaume II était très alerte pour son âge, mais qu'il réagissait fort mal aux propos de Goering : « Ils se sont immédiatement affrontés comme deux coqs, écrivit-elle plus tard à sa mère. Tous deux s'excitent facilement et se ressemblent de bien des manières. Le Kaiser n'avait certainement jamais entendu quelqu'un exprimer une opinion contraire à la sienne, et cela fut parfois un peu trop pour lui. » L'aide de camp nota que le Kaiser leva son verre pour saluer « le futur Reich », et que Goering murmura une réponse où il était question du « futur souverain », en faisant attention à ne pas citer de nom, compte tenu des divers prétendants au titre.

Une semaine plus tard, les médecins, pendant un moment, crurent Carin morte : on ne sentait plus son pouls et son cœur avait cessé de battre. Hermann s'agenouilla près d'elle, désespéré, tandis qu'on lui injectait piqure sur piqure. Elle écrivit ensuite à sa sœur Fanny qu'elle avait éprouvé un grand sentiment de paix, qu'elle avait entendu les médecins annoncer à son mari que tout était fini. Elle avait senti qu'on lui soulevait les paupières, et elle avait eu alors l'impression de se tenir debout devant une porte monumentale, éclatante de lumière et splendide : « Mon âme fut libre durant ce bref instant. » Puis son cœur se remit à battre et ses yeux s'ouvrirent sur le regard désespéré de Hermann.

Dans son journal, Thomas commenta :

Si Maman était morte, Hermann se serait totalement effondré. Il dit lui-même qu'il ne sait comment il aurait tenu le coup. Oh, je pense que c'eût été dangereux pour lui, compte tenu du feu qui couve en lui. Il m'a dit que j'ai été le plus fort... et que nous devons mener désormais une vie plus saine, plus régulière.

Goebbels, le *gauleiter* (gouverneur local du parti nazi) de Berlin, n'appréciait guère les méthodes extravagantes de Goering. Après en avoir discuté avec lui en février 1931, Goebbels nota que l'homme était beaucoup trop optimiste : « Il se fie trop aux accords qu'il conclut... Nous n'obtiendrons des résultats qu'en travaillant durement. » Mais Goering multipliait les démarches sur tous les plans. Sans que le gouvernement le sût, il entretenait des rapports avec l'ambassadeur d'Italie, le baron Luca Orsini, et les services de Brüning avaient déjà intercepté un télégramme du baron destiné à Rome, daté du 30 octobre 1930, révélant que Goering avait apparemment parlé à l'ambassade des démarches secrètes de la commission des Affaires étrangères du Reichstag concernant le désarmement et le plan Young.

Goering nia tout avec désinvolture mais, en mai 1931, envoyé à Rome par Hitler qui voulait convaincre le Vatican que l'esprit du parti nazi n'avait rien de païen, il n'eut aucune difficulté à rencontrer Mussolini en personne : décidément, les choses avaient bien changé depuis l'humiliation que les Italiens lui avaient infligée six ans plus tôt. Carin, le 30 mai, put écrire à sa famille :

Hermann a passé un séjour merveilleux en Italie. Pendant trois semaines, il a été l'hôte du roi !!! Il a rencontré plusieurs fois Mussolini ainsi que [le général de l'armée de l'air Italo] Balbo et Sarfatti. Mussolini a une « petite amie » qui exerce une grande influence politique.

Il a vu le pape et aussi presque tous ces coquins influents du Vatican. Tous les soirs, il a eu la loge de Mussolini ou celle du roi à l'Opéra, et une voiture a été constamment à sa disposition.

Goering avait bien vu Mussolini dont il rapportait à Hitler une photo dédicacée. Mais il n'avait jamais été reçu par le pape ni même par Pacelli, le cardinal que le Führer lui avait ordonné de conquérir. Son seul contact avait été un fonctionnaire d'assez bas étage dans la hiérarchie du Vatican, Giuseppe Pizzaro.

Il avait laissé Carin alitée au sanatorium d'Altheide, et l'avait parfois un peu oubliée dans l'ivresse de son succès. Pour une dernière fois, vers la mi-juillet, Carin écrivit à sa mère une longue lettre où elle exprimait prudemment l'espoir qu'elle gardait encore de se rétablir.

Grandes nouvelles ! Hitler nous a offert une voiture merveilleuse, Hermann n'a plus qu'à aller la chercher. C'est un prototype splendide qui a été exposé au dernier Salon de l'Automobile à Berlin, une Mercedes, grise à l'extérieur, avec un intérieur en cuir rouge, longue, élégante, racée ! Ils n'ont fabriqué qu'un seul exemplaire de ce modèle.

Hitler nous a dit que cela l'avait toujours embêté la manière dont les autorités bavaroises nous avaient volé notre voiture (tu te rappelles, en 1923), et depuis il voulait nous en offrir une. Il l'a payée avec les droits d'auteur de son livre, si bien que c'est un présent tout à fait personnel.

Goering aussi se sentait exténué. Ce mois-là, il s'était adressé à trente mille paysans. « Il était si ému de constater la misère de tous ces gens, écrivit Carin. Ils s'étaient tous levés pour chanter le *Deutschland, Deutschland über alles*, la plupart d'entre eux avaient les joues

ruisselantes de larmes... Je ne comprends pas comment il peut tenir le coup. »

Alors que sa mort approchait, Carin pensait à Hermann dont la vie repartait de plus belle comme après une seconde naissance. Carin von Fock a vraiment aimé Hermann Goering jusqu'à son dernier jour. Quant à lui, il n'oublia jamais la dette qu'il avait contractée envers elle : grâce à Carin, il avait pu réprimer assez longtemps sa fatale dépendance à la morphine pour pouvoir atteindre le seuil d'un pouvoir presque absolu.

Savait-il qu'il ne restait à Carin que peu de temps à vivre quand, à la fin d'août 1931, il l'installa avec précaution dans sa somptueuse Mercedes ornée d'un drapeau à croix gammée à chacun de ses pare-chocs, pour faire un tour en Allemagne et en Autriche où sa sœur, devenue Paula Hueber, baptisait sa première petite fille ? Assise sur le siège avant, Carin, pâle comme la mort, portait un léger manteau gris et un casque de cuir. À chaque arrêt, elle regardait son mari distribuer des autographes, mais elle était si faible qu'il fallait lui apporter ses repas.

Le 25 septembre, Carin apprit que sa mère était morte soudainement. Malgré tous les avertissements des médecins, elle voulut assister à l'enterrement. Elle partit avec Hermann dans la grande Mercedes conduite par Wilhelm Schulz, un chauffeur en livrée grise récemment engagé. Mais, à leur arrivée au cimetière lugubre et balayé par le vent de Lôvo, près de Drottningholm, le cercueil était déjà enfoui dans la terre. Pour la dernière fois, Carl von Fock, le père de Carin, toujours plein de rancune envers elle et Hermann Goering, put voir ses cinq filles réunies. Le lendemain soir, au Grand Hôtel, Carin eut une nouvelle crise cardiaque.

Une fois de plus, les médecins prévinrent Goering qu'elle vivait ses dernières heures. Maintenant que sa mère était morte, elle ne luttait plus. Goering, enveloppé dans une robe de chambre de soie rouge, ne s'éloigna pas du lit de la mourante pendant plusieurs jours, sauf pour se raser et avaler à la hâte un peu de nourriture. Un jour, il la vit ouvrir les yeux et l'entendit murmurer : « J'espérais vraiment te rejoindre, Maman... »

C'est alors qu'un télégramme le rappela à Berlin. Avec cinq millions de chômeurs, Hindenburg, le président du Reich, cédait aux revendications des nazis et leur demandait officiellement de former un nouveau gouvernement.

Pendant encore cinq jours, Goering resta près du lit de Carin, torturé, balançant entre son devoir et sa douleur. L'infirmière Märta Magnuson s'est longtemps souvenue de ses mains « douces et féminines » : en l'apercevant pour la première fois, la tête penchée avec ses

longs cheveux pendant en avant, elle avait cru que c'était une femme. Tous deux, Carin et lui, parlaient à peine. Elle demanda pourtant de changer son lit de place pour apercevoir, au-delà de l'eau, le palais où elle avait été présentée au roi en 1909 et où elle avait dansé aux bals de la Cour.

« Je suis si lasse, murmura-t-elle à son fils à un moment où Hermann s'était éloigné. Je veux suivre Maman. Elle continue à m'appeler. Mais je ne peux pas m'en aller. Tant que Hermann est là, je ne peux pas m'en aller. »

Thomas lui parla alors du télégramme arrivé de Berlin. Quand Goering revint, elle lui prit la main, la porta à ses lèvres et lui parla à voix basse, longuement, gravement. Lorsque sa sœur Fanny entra, Carin lui dit : « Hermann a été rappelé à Berlin. Aide-le à faire ses bagages. »

Le président Hindenburg reçut Hitler et Goering le 10 octobre 1931. Le grand maréchal de la dernière guerre dut subir de la part de l'ex-caporal un cours sur l'Allemagne qui ne l'impressionna guère, et rien ne sortit donc de cette entrevue. Déçus, les deux chefs nazis se relancèrent dans la mêlée politique.

Goering obligea Brüning à se battre sur une motion de censure : le 16 octobre, le chancelier parvint à se tirer d'affaire, mais seulement avec vingt-cinq voix de majorité.

Joyeux et de plus en plus certain de l'emporter, Goering téléphona le lendemain matin à la clinique de Stockholm. C'est alors que l'infirmière Märta lui apprit que Carin était morte le matin même à 4 heures 10 : le télégramme annonçant le décès ne lui était pas encore parvenu. Torturé par le remords, il fit à nouveau le long trajet de Berlin à Stockholm, soutenu par Pili Körner et Karl Ernst Goering, son frère aîné, pour dire un dernier adieu à sa femme bien-aimée. Thomas le vit s'agenouiller en pleurant devant le cercueil encore ouvert dans cette chapelle des Edelweiss qui avait vu naître leur grand amour. Puis le jeune garçon resta debout près de son beau-père, pendant que le cercueil blanc et rose descendait lentement pour venir se ranger à côté du tombeau de la mère de Carin, qu'on venait à peine d'achever.

Thomas sentit alors les souvenirs d'enfance affluer. Il se rappela une rencontre avec sa mère et Goering à la gare de Stockholm. Goering, descendu le premier du wagon, s'était retourné pour la porter jusqu'au sol. Comme il avait seulement jeté son grand manteau sur ses épaules, les manches vides étaient retombées autour du cou de Carin si bien que Goering avait paru avoir soudain quatre bras pour mieux l'étreindre contre lui. Comme Thomas l'a dit plus tard : « Elle a refermé les bras



sur lui, la tête blottie contre son épaule ; on aurait dit un gros ours en train de cajoler son petit. » C'est cette image qui devait lui revenir après bien des années chaque fois qu'on attaquait devant lui le maréchal du Reich.

« J'ai demandé une fois carrément à Goering », a raconté la jeune Birgitta von Rosen, nièce de Carin, « quelle était l'origine véritable de son effroyable mégalomanie. Il m'a répondu gravement et calmement, sans se formaliser le moins du monde, que ce devait être [en 1922] lorsque Carin avait quitté Thomas et toute sa famille pour le suivre en Allemagne. Il n'avait ni situation ni argent, aucun moyen d'offrir à une femme un avenir sûr. Au contraire, Carin avait dû vendre tout ce qu'elle avait chez elle pour rassembler des fonds ». Et il avait évoqué pour Birgitta la vente aux enchères à laquelle il avait assisté. Cela s'était passé dans l'appartement même d'Ödengatan où il avait vécu avec elle. Pendant qu'un commissaire-priseur indifférent détaillait chaque pièce de l'héritage de sa femme et que le marteau tombait et retombait sèchement, Goering, assis derrière une porte, avait suivi ce supplice d'un bout à l'autre (il était alors au plus bas de sa lutte contre la morphine). « Quelque chose s'est rompu en moi, a-t-il expliqué. A partir de ce moment, j'ai pris la décision de faire tout ce que je pouvais pour que ma Carin vive aussi bien et même mieux qu'avant. »

C'est ainsi qu'est né en lui ce sentiment de dette à son égard. En se mariant avec lui, elle avait tout perdu. « C'est comme cela, a-t-il dit à Birgitta von Rosen, qu'a commencé ma mégalomanie. »

Comment survivrait-il désormais sans Carin ? Allait-il retomber dans le vice qui le déshonorait ? De retour à Berlin, il ferma l'appartement de la Badenschestrasse avec son décor rose et blanc et tous les souvenirs de la comtesse suédoise qu'il avait eue pour épouse, et il s'installa dans l'univers masculin, acajou et cuir, de l'hôtel Kaiserhof.

C'était l'endroit où Hitler établissait son poste de commandement chaque fois qu'il se trouvait à Berlin.

## PRÉSIDENT DU REICHSTAG

Durant les quinze mois qui suivirent la mort de Carin, Goering se lança dans la bataille politique pour conquérir Berlin. De cette façon, il n'eut pas le temps de s'apitoyer sur son deuil. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, quand les enquêteurs l'interrogèrent sur cette période, il évoqua surtout l'état d'excitation permanente, le drame qui était survenu, et les intrigues — la politique du coup de poignard dans le dos, à laquelle, indiscutablement, il s'était livré avec ravissement. Si Hitler se battait pour l'avenir de l'Allemagne, les moyens, pour Goering, comptaient plus que le but.

Les archives de l'avocat de Goering, Hans Frank, appelé lui aussi à devenir célèbre, permettent de se faire une idée de l'atmosphère de ces mois. Goering, semble-t-il, aurait engagé une série de procès pour des causes parfois futiles. Quand Bruno Loerzer, par exemple, avait mentionné qu'il avait entendu le 12 mai 1932, à un déjeuner au Club des aviateurs, un certain commandant baron Ugloff von Freyberg déclarer : « Je ne peux plus considérer Goering comme un homme d'honneur », Goering avait immédiatement exigé des excuses écrites accompagnées d'un remboursement de tous les frais du procès. Quelques jours plus tard, il assignait en justice un éditeur de Munich, le Dr Fritz Gerlich, qui avait affirmé que Goering, en fuyant à l'étranger après le putsch, n'avait pas tenu sa parole d'honneur. Le procès qu'il engagea contre le comte Stanislas Pfeil paraît tout aussi typique ; ce dernier avait simplement affirmé en public qu'il avait entendu Goering commander : « Garçon, une bouteille de champagne ! » à travers la porte d'un compartiment de wagon-lit. Tout cela pourrait faire croire que la vanité de Goering atteignait ce degré morbide que signalent tous les manuels médicaux chez les morphinomanes.

Entre-temps, le gouvernement de Brüning s'était effondré et, faute de mieux, Franz von Papen, bon officier mais nul par ailleurs, avait été

nommé chancelier du Reich. Fin mai, Hitler avait accepté en maugréant de le soutenir mais seulement jusqu'aux élections qui allaient avoir lieu deux mois plus tard.

Avant de se lancer une fois de plus dans la mêlée électorale, Goering partit pour Capri afin de chasser la mélancolie obsédante qui le tourmentait chaque fois qu'il pensait à Carin ensevelie à jamais en Suède. C'est de cette île qu'il envoya un télégramme à une actrice blonde qu'il venait de rencontrer à Weimar, Emmy Sonnemann, pour lui exprimer son désir de la revoir pendant la bataille électorale. Séparée de son mari, Karl Kôstlin, Emmy Sonnemann était une Hambourgeoise toute simple et si peu versée en politique qu'à leur première rencontre elle confondit Goering avec Goebbels. Quand elle le revit à Weimar en 1932, elle fut frappée par le nombre de fois où il fit tendrement allusion à son épouse qu'il venait de perdre.

Emmy Sonnemann allait devenir la seconde épouse de Goering, mais le fantôme de Carin von Fock allait sans cesse les hanter. Le premier présent qu'il lui offrit, ce fut une photographie de Carin. Plus tard, il appela « Carin » leurs deux yachts, et « Carinhall » le somptueux palais qu'il fit construire en pleine forêt. Emmy découvrit non seulement qu'il avait installé la vieille gouvernante de Carin, Cilly Wachiowak, dans leur nouvel appartement berlinois du 34, Kaiserdamm, mais aussi qu'il avait transformé une pièce en un véritable sanctuaire permanent consacré à la mémoire de sa première femme, avec son harmonium blanc et un grand tableau d'elle. Placide et tolérante, Emmy accepta tout cela, non sans confier à ses amies qu'elle n'aimait guère le mobilier de l'appartement : choisi par Hermann, il était aussi massif que coûteux et dépourvu de style.

Pour la première soirée d'Emmy au 34, Kaiserdamm, Goering organisa une grande réception où apparut par exemple le prince Philippe de Hesse, neveu du Kaiser, frère d'un ancien condisciple de Hermann à l'École des cadets, lequel avait été tué pendant la Première Guerre mondiale. Un autre frère\* de Philippe de Hesse, qui devint plus tard le chef du Service de renseignements (*Forschungsamt*) de Goering, était aussi présent.

Dans la bataille de Berlin, les pistolets et les mitraillettes avaient rapidement remplacé les échanges de mots, les coups de poing et les assignations en justice. Le dernier mois de cette lutte impitoyable, en juillet 1932, se solda par une série d'escarmouches où trente communistes et trente-huit nazis trouvèrent la mort. Rien ne semblait pouvoir

\* Il mourut en octobre 1943 dans un accident d'avion. Pour le Forschungsamt, voir le chap. 9 : « Le favori de Goering ». (N.d.A.)

arrêter le parti nazi. Son armée privée, les SA, comptait 445 000 hommes, plus de quatre fois le nombre des soldats de l'armée régulière.

Le 31 juillet, avec 13 732 779 électeurs et 230 sièges au Reichstag, les nazis devinrent le parti le plus nombreux, mais Hindenburg n'offrit à Hitler que le poste de vice-chancelier. Goering serait alors devenu ministre de l'Intérieur de Prusse. Alors que Goering semblait prêt à accepter ce marché, Hitler se montra intraitable : ce serait tout ou rien. Cependant, le vieux et vénérable maréchal tint bon : quand Hitler et Goering se présentèrent à lui, Hitler recommença en vain son grand exposé sur le chômage, l'agriculture, l'unité nationale et surtout sur son idée fixe, la domination des juifs sur le mode de vie allemand. Mais Hindenburg avait été bouleversé par le comportement atroce des nazis tant au Reichstag que dans les rues. Pourtant, dès le lendemain, son secrétaire devait dire que le vieux maréchal avait trouvé beaucoup à admirer chez Hitler et chez Goering. Aussi demeura-t-il en contact avec Goering au cours des mois qui suivirent, en utilisant comme intermédiaire Pili Kôrner, le sémillant ami et aide de camp de Goering.

Avec le soutien indispensable du centre et du parti populaire bavaïois, les nazis élurent Goering président du Reichstag. Ce poste le mit directement en rapport avec Hindenburg : « J'ai occupé, devait-il dire plus tard avec fierté, la troisième position au sein du Reich. »

La position de von Papen, chancelier que n'appuyait aucune majorité parlementaire, fut dès le début impossible, et les nazis ne firent rien pour lui faciliter la tâche. En fait, il fut le seul chancelier de l'histoire allemande qui ne parvint jamais à s'adresser aux parlementaires du haut de la tribune du Reichstag. L'occasion de lui infliger une humiliation telle qu'il serait obligé de démissionner se présenta le 12 septembre, quand les communistes déposèrent une motion de censure. Des années plus tard, Goering riait encore en évoquant ce qui avait suivi : « Von Papen s'est précipité chez le président Hindenburg pour lui faire signer un décret de dissolution du Reichstag... J'ai vu qu'il avait sous le bras le portefeuille rouge et je savais parfaitement ce que cela signifiait, si bien que je me suis dépêché de faire voter les députés... » Von Papen s'agita en vain sur le banc du gouvernement pour attirer l'attention de Goering qui, imperturbable, continuait à regarder d'un autre côté : « Messieurs, nous allons procéder au vote... » Von Papen bondit alors pour déposer devant Goering le décret de dissolution. Goering, sans même le regarder, vit que le document portait bien les deux signatures réglementaires de Hindenburg et de von Papen :

« Monsieur le Chancelier, déclara-t-il d'un ton sévère, il faut que vous attendiez. Pas avant la fin du vote ! »

Sans dissimuler son amusement, il retourna le document devant lui.

Les communistes joignirent leurs voix à celles des nazis, et von Papen ne remporta que 42 voix contre 513. Après avoir annoncé le résultat, Goering saisit le décret de dissolution et le lut au milieu des éclats de rire de toute l'assemblée. « J'ai alors informé von Papen, raconta-t-il en 1945, qu'il ne pouvait plus dissoudre l'Assemblée puisqu'il n'était plus chancelier... »

S'ensuivit un nouveau procès. Von Papen, furieux, accusa Goering d'avoir violé l'article 33 de la Constitution en l'empêchant de prendre la parole : « Le Reichstag était dissous, or, vous avez poursuivi la session et organisé un vote, violant ainsi par deux fois la Constitution... » Dès la publication de cette lettre, Goering contre-attaqua, citant von Papen en justice et l'obligeant à lui présenter des excuses, mais seulement en privé.

Hindenburg n'avait pas goûté cette comédie : il confirma son décret de dissolution, et von Papen resta chancelier.

Cet épisode montre avec quelle maîtrise Goering utilisait à ses fins la complexité de la procédure parlementaire : « Si j'avais hésité un seul instant, toute ma manœuvre aurait échoué. Après, von Papen a été un homme fini. »

Goering continuait à cultiver ses deux images de marque : celle de l'aventurier du putsch de 1923 et celle du mondain qui, en 1932, avait conquis la haute société de Berlin. Il était l'homme en vue, le partenaire recherché des grandes réceptions et des parties de chasse. Un riche propriétaire terrien, Martin Sommerfeldt, qui l'invita cet automne-là à chasser dans sa propriété du Brandebourg, nota cette dichotomie dans le comportement de son invité qui lui parut déchiré entre deux attitudes inconciliables, la grossièreté affectée du bravache révolutionnaire, et la courtoisie du « grand seigneur \* », chemise brune le matin et smoking de bonne coupe le soir.

De nouvelles élections eurent lieu le 6 novembre 1932. Hitler y perdit deux millions de voix et les députés nazis ne furent plus que 196 au lieu de 210. Hitler envoya à Mussolini (sûrement pour lui demander des fonds) Goering accompagné du Dr Hjalmar Schacht, ex-gouverneur de la Reichsbank, lequel, dans une lettre secrète, avait assuré à Hitler que le mouvement pouvait compter sur lui. Quatre jours plus tard, la nouvelle de la démission de von Papen parvint à Goering alors qu'il dînait avec Mussolini. Il se précipita à Berlin pour participer, en tant que délégué personnel du Führer, à de nouveaux marchandages avec Hindenburg. Le 19, le vieux maréchal les convoqua. « Monsieur Hitler, mugit-il, je voudrais vous entendre exposer vos idées. »

\* En français dans le texte.

Ces discussions politiques se poursuivirent jusqu'à la fin du mois de novembre, Goering assistant Hitler d'un bout à l'autre et réclamant pour le Führer le poste suprême de chancelier, que le maréchal leur refusait avec tout autant d'obstination puisque les nazis n'avaient pas obtenu au Reichstag la majorité absolue.

Le général Kurt von Schleicher avait assuré au maréchal von Hindenburg qu'il était capable de diviser les nazis. Il leur offrit la vice-chancellerie. Une fois de plus, Hitler refusa net. Alors, le 1<sup>er</sup> décembre 1932, Hindenburg nomma Schleicher chancelier et von Papen vice-chancelier. Ce régime n'allait durer que deux mois mais, pour tous les nazis, ce fut une période de dures épreuves : ils étaient au seuil du pouvoir, et nombreux étaient ceux qui ne pouvaient comprendre que Hitler et Goering n'avaient pas accepté cette moitié du gâteau que Schleicher, habilement, leur avait offerte. Gregor Strasser, devenu chef d'une tendance gauchiste à l'intérieur du parti, joua au cours de ces semaines un rôle funeste et déstabilisateur que Hitler et Goering ne lui pardonnèrent jamais. « Un mouvement comme le nôtre, écrivit Goering, peut pardonner bien des choses, mais non la déloyauté à l'égard de son chef. »

Goering passa des nuits torturé par l'insomnie et éprouva soudain le désir de prendre un peu de repos. Son âme demeurerait partagée entre deux femmes : l'une, chaleureuse, et surtout vivante, qui lui organisait une vie douillette et confortable ; et l'autre, cent fois supérieure intellectuellement, mais morte. Il passa la Noël de 1932 avec la première, Emmy Sonnemann, mais partit aussitôt pour communier avec la seconde, en Suède, au cours du nouvel an qu'il célébra à Rockelstad avec toute la famille de la morte. La lettre qu'il écrivit à Emmy la veille du nouvel an, assis devant le feu de bûches d'une cheminée, à la lumière traditionnelle des bougies et des lampes à pétrole, est pleine de tendresse, mais dépourvue de cette dévotion intense qu'il avait vouée à Karin :

*My darling,*

J'écoute des chants à la radio suédoise... Quel plaisir me donne cette radio que tu m'as offerte. J'ai pu suivre un concert pendant le voyage de Berlin jusqu'au ferry de Sassnitz en dépit du bruit de ferraille du train. Ici, je reçois entre trente et quarante stations émettrices. Hier, j'ai même eu Stuttgart pendant un instant.

Chaque jour, je marche des heures à travers la plus belle forêt que tu aies jamais vue. Je dors huit à dix heures par jour. J'espère seulement pouvoir rester un peu plus longtemps. Tout le monde ici parle de toi de façon charmante, et ils sont tous très gentils avec moi.

Ma chérie, je veux te remercier de tout mon cœur pour tout ton

amour et la générosité de ton sacrifice, et pour tout ce que tu as fait pour moi. Espérons que la nouvelle année nous sera aussi favorable...

Quelques heures plus tard, 1933 commençait, l'année du destin pour Goering, et pour toute l'Europe. Il était obsédé par la trahison de Gregor Strasser. Le 13 janvier, retrouvant Goering dans une importante réunion électorale à Lippe, Goebbels écrivait : « Goering est venu. Strasser est l'éternel sujet de nos discussions. » Puis, juste au moment où les nazis commençaient à désespérer que quelque chose de positif pût sortir de ces semaines d'intrigues, leur cohésion l'emporta sur tous les fronts. Franz von Papen lui-même, le vice-chancelier, rencontra Hitler en cachette chez un banquier de Cologne et accepta de servir sous ses ordres : ensemble, ils se répartirent les portefeuilles du futur gouvernement. Von Papen organisa aussitôt une seconde entrevue secrète entre Hitler et le colonel Oskar von Hindenburg, fils du maréchal. Goering assista à la réunion qui eut lieu à Berlin-Dahlem dans la villa d'un négociant en champagne, Joachim von Ribbentrop. Hitler expliqua au colonel que chaque semaine qui passait sans décision définitive était désormais une semaine perdue pour l'Allemagne. Visiblement impressionné, le colonel se rendit aussitôt au palais présidentiel.

Rapidement, Hindenburg procéda à la dissolution du gouvernement Schleicher en lui refusant d'abord les pouvoirs dictatoriaux que ce dernier lui réclamait. Pendant que von Papen continuait à négocier avec Hitler, Goering s'attaqua aux autres partis et leur promit monts et merveilles : conformément aux directives de Hitler, il choisit comme ministre de la Défense le général Werner von Blomberg, un homme posé et droit, gouverneur de la Prusse-Orientale.

Le 28 janvier, Schleicher, abandonné de tous, démissionna. Le lendemain, les derniers opposants à l'avènement de Hitler s'inclinèrent à leur tour, et ce fut Goering qui annonça à Hitler la victoire tant espérée. Goebbels assista à la scène : « L'après-midi, alors que nous prenions le café avec le Führer, Goering est entré soudain et a annoncé que le Führer serait demain nommé chancelier. » Goebbels admit que Goering avait fait preuve de « diplomatie et d'intelligence » dans cette préparation du terrain pour Hitler au cours de « négociations nerveusement fatigantes » qui avaient duré plusieurs mois. Il était donc juste que ce fût Goering, « ce soldat intègre au cœur d'enfant », qui eût apporté à Hitler la plus grande nouvelle de sa vie. Le visage de Goering rayonnait. Il devait alors savourer pleinement une extase aussi douce que celle d'une drogue : la perspective du pouvoir et de la richesse matérielle qui s'ensuivrait.

**DEUXIÈME PARTIE**  
**LE COMPLICE**





## L'INCENDIE DU REICHSTAG

Le 30 janvier 1933, Hitler et Goering prirent le pouvoir. Comme Goering l'expliqua en plaisantant aux Américains qui le firent prisonnier en 1945, ce fut le début d'une série de « douze bonnes années pour ma fortune ». Dès lors, il eut la possibilité de profiter d'un pouvoir formidable et des privilèges que sa puissance lui conférait : l'accès à des richesses immenses et la possibilité de faire payer à d'autres les douleurs physiques qu'il ressentait continuellement depuis l'aventure du putsch de 1923.

Les nazis rencontrèrent encore des obstacles, naturellement. L'Allemagne chancelait au seuil de l'anarchie, avec six millions de chômeurs et tout autant de communistes qui ne semblaient pas prêts à accepter leur défaite. Et Hitler ne disposait que de deux ministres nazis dans son gouvernement puisqu'il n'était que le chef d'un parti qui, au Reichstag, demeurait minoritaire. Avec Goering, ministre sans portefeuille, et Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur, rien ne paraissait s'opposer à ce que Hitler fût un jour liquidé comme l'avaient été avant lui Schleicher et von Papen.

Au début, rien ne fut donc facile. « Peu après midi », écrivit dans son journal le comte Schwerin von Krosigk qui allait rester ministre des Finances dans le nouveau gouvernement, « nous avons été convoqués dans le bureau du président ».

J'y ai trouvé réuni tout le futur gouvernement : Hitler (que je voyais pour la première fois), Frick, Goering, von Papen [vice-chancelier] ; Seldte, Hugenberg, Blomberg, Neurath [retenu lui aussi comme ministre des Affaires étrangères]... Le Vieil Homme nous a accueillis avec un bref discours où il a exprimé sa satisfaction de voir enfin unie l'aile droite nationaliste...

Hitler avait déjà fait un pas décisif pour consolider sa prise du pouvoir : il avait profité du droit qu'il avait, en tant que chancelier, de nommer Hermann Goering ministre de l'Intérieur de Prusse. Goering, sans perdre un instant, interdit la manifestation de protestation organisée pour le soir même par les communistes. A la longue, il allait faire de Berlin et de la Prusse une citadelle imprenable. Dès le premier Conseil des ministres qui eut lieu le même jour à 17 heures, tandis que la foule s'était massée sous les fenêtres de la chancellerie en chantant des hymnes patriotiques, il fit part de son inquiétude concernant « la structure actuelle du fonctionnariat ». Indiscutablement, il projetait déjà une première purge.

Lors de cette réunion inaugurale, Hitler et Goering adoptèrent une attitude plus modérée que leurs collègues non nazis, même si tous étaient partisans d'une interdiction totale du parti communiste. Comme Schwerin von Krosigk le consigna dans son journal personnel, Hitler estimait qu'un « nouveau gouvernement ne devait pas engager immédiatement une confrontation qui provoquerait une bataille sanglante et probablement une grève générale et une paralysie de l'économie ». Goering, appuyant Hitler, suggéra de procéder immédiatement à de nouvelles élections, espérant ainsi qu'avec une majorité au Reichstag des deux tiers, Hitler pourrait constitutionnellement disposer de pouvoirs dictatoriaux.

Ce soir-là, Hitler et Goering, debout à la fenêtre de la chancellerie, répondirent aux acclamations des SA et autres formations nazies. Tambours, fanfares et drapeaux en tête, tous défilèrent longuement devant leurs chefs à la lueur des torches, dans un cortège impressionnant, pour célébrer leur victoire.

Goering avait remis à Emmy un revolver au cas où on aurait tenté de se venger sur sa personne. Il était épuisé mais, avant de s'endormir, il demanda à sa femme un dernier service : « Envoyer dès demain matin des fleurs au Führer. Il appréciera... »

La date fixée pour les nouvelles élections fut le 5 mars 1933. Prenant ses adversaires de vitesse, travaillant, vivant, mangeant et dormant à la chancellerie, Goering se lança dans une purge brutale des milieux opposants, remplaçant immédiatement chaque ennemi potentiel par un homme cent pour cent dévoué à la cause. Dès le lendemain, Schwerin von Krosigk nota dans son journal : « Avec ses embauchages et ses licenciements impitoyables, Goering semble être indiscutablement l'Homme Dangereux. »

Hitler pouvait compter sur cette énergie déchaînée : dix ans plus tard, il a décrit avec admiration le Goering d'alors avec « son

sang-froid admirable dans les temps de crise », en ajoutant : « J'ai toujours dit qu'en cas de coup dur, c'est un homme de fer — sans scrupules. »

Aucun d'eux n'avait l'intention d'abandonner le pouvoir. « Aucune force au monde, déclara Hitler à ses fidèles, ne me fera sortir d'ici tant que je serai vivant. » Et Goering, face à von Papen qui, puisqu'il était vice-chancelier, prétendait que Goering était son subordonné, se moqua ouvertement de lui en lui disant : « Vous ne me ferez sortir d'ici que les pieds devant... »

Pendant tout le mois de février, Goering multiplia les complots et les purges. Neurath, ministre des Affaires étrangères, le qualifia d' « homme terrible » et prévint sir Horace Rumbold, l'ivrogne que la Grande-Bretagne avait alors à Berlin comme ambassadeur, que von Papen « était absolument incapable de le contrôler. Goering est considéré comme le vrai fasciste du parti de Hitler ».

De son côté, Hitler ne voyait dans le gain des élections que le moyen de restaurer la puissance économique de l'Allemagne et de reconstituer ses forces armées en violant le traité de Versailles pour, ensuite, faire l'Histoire.

Goering y songeait lui aussi. Le 2 février, Hindenburg l'avait nommé commissaire du Reich pour l'aviation. Immédiatement, Goering prit pour adjoint Ehrhard Milch, toujours à la tête de la Lufthansa. Le 6 février, Hitler et Goering exposèrent au ministre de la Défense, le général von Blomberg, un peu hésitant, leur intention de construire une force aérienne sous le couvert de l'aviation civile. Le 8, Hitler expliqua aux membres de son cabinet qu'ainsi le nombre des chômeurs baisserait : « Tout pour les forces armées », donna-t-il comme mot d'ordre, et, dès le lendemain, il affecta un premier montant de 40 millions de Reichsmarks au budget de l'aviation. Une semaine plus tard, il augmenta cette somme et, comme Schwerin von Krosigk, ministre des Finances, protestait, il lui expliqua que tous devaient aider le peuple allemand à retrouver, « par des moyens camouflés », la puissance aérienne que Versailles lui avait refusée.

Hitler déclara à Blomberg : « Notre corps d'officiers de l'armée de l'air doit constituer une élite. » Le journal privé de Milch nous apprend que neuf mois plus tard, le 7 novembre 1933, Goering s'était assuré exactement 1 milliard 100 millions de Reichsmarks pour le budget de l'aviation de l'année suivante. Son but était de disposer fin 1935 d'une force aérienne assez puissante pour « brûler les doigts » de tout voisin qui s'opposerait aux intentions de Hitler.

Véritable roi sans couronne de la Prusse, Goering était à la tête de la police la plus puissante d'Allemagne. Jouant du fait que son père avait

été fonctionnaire de l'État prussien, il obtint des membres de son cabinet la grande purge communiste qu'il réclamait. Sur trente-deux chefs des polices municipales de Prusse, tous durent démissionner, sauf dix. Il renvoya du même coup des centaines d'inspecteurs qu'il remplaça par des hommes de confiance issus des SA ou des SS de Heinrich Himmler.

Dès le 4 février, il avait dissous le Parlement prussien. Le 13, dans le journal personnel de Goebbels, figure cette note admirative : « Goering nettoie la Prusse avec un zèle qui vous réchauffe le cœur... » Il interdit les réunions politiques des communistes, et les voyous dont il rémunérait les services terrorisèrent tous les autres partis.

Évidemment, la police n'intervenait plus, comme il l'expliqua à Francfort : « Aucune considération juridique n'influence mes actes. Vous devrez vous habituer à l'idée que je n'occupe pas ce poste pour rendre la justice, mais pour détruire et exterminer ! » « Tirez d'abord, et interrogez ensuite », lit-on dans l'une de ses premières directives aux officiers de police. Et, excusant d'avance ce qu'on appelle aujourd'hui les « bavures » des policiers de Dortmund, il leur déclara : « Les erreurs commises par mes fonctionnaires sont *mes* erreurs. Les balles qu'ils tirent sont *mes* balles. »

« Vous ne pouvez pas continuer à vous comporter en pacha dans votre ministère », bégaya von Papen, stupéfait. Mais, quelques jours plus tard, von Papen devait apprendre que le propre chef de son secrétariat privé, le Dr Erich Gritzbach, en plus de ses appointements réguliers, était à la solde de Goering.

Le consul général d'Italie, Giuseppe Renzetti, rapporta à Rome : « Goering est la force agissante du gouvernement, et il mène contre la gauche une guerre sans merci. »

Si Carin avait été vivante, elle n'aurait plus reconnu son mari. Elle aurait vu un homme aux cheveux courts rejetés en arrière, en costume sombre, assis derrière son bureau, prêt à commettre ses premiers crimes, convaincu qu'il était de la rectitude et du caractère sacré de sa cause. Quant à Emmy, elle était passée à l'arrière-plan — une fois de plus, Hermann vivait avec une femme qui était l'épouse légale d'un autre. Le 20 février, il invita vingt-cinq gros industriels de la Ruhr à rencontrer Hitler et à verser une contribution importante en vue des élections du 5 mars. Le banquier Hjalmar Schacht joua le rôle de maître de cérémonies. Le sexagénaire Gustav Krupp, chef dynastique de l'industrie de l'acier, amena avec lui d'autres personnalités importantes comme Kauert, Winterfeld, Tengelmann et Albert Vogler. Les chefs de l'I.G. Farben, le Dr Stein, Carl Bosch et George von Schnitzler étaient

eux aussi présents. Hitler serra les mains de tous, s'installa à la table à la place d'honneur et prononça un discours qui, à en juger par les notes tirées des archives de Krupp, était d'une franchise brutale :

Il nous faut tout d'abord nous emparer des instruments du pouvoir si nous voulons terrasser l'ennemi de façon permanente... On ne doit jamais frapper avant d'être au summum de sa puissance — avant d'être sûr d'avoir atteint ce sommet.

Les élections qui approchaient étaient, expliqua-t-il, la deuxième phase de son attaque contre les communistes : « Il n'y aura pas pour nous de retour en arrière, même si le résultat des élections n'est pas clair. Il n'y a que deux cas de figure possibles : soit nous obtiendrons un résultat favorable, soit nous devons provoquer une crise.

« Je n'ai qu'un désir pour l'économie, poursuivit-il, c'est qu'elle entre dans une période de calme, parallèlement à notre reconstruction nationale. La question de créer ou non une Wehrmacht [force armée] sera résolue non pas à Genève, mais en Allemagne. Toutefois, nous devons d'abord parvenir à être forts grâce à la paix sociale, et il ne pourra y avoir chez nous de paix sociale avant d'en finir avec le marxisme. »

Goering, très homme du monde, prononça quelques mots pour garantir que l'économie allemande guérirait rapidement, une fois que serait restaurée la paix sociale. « Nous ne nous livrerons pas à des expériences... », ajouta-t-il, pour les convaincre d'accorder leur soutien financier.

Pour conclure, il parla en homme certain du succès : « L'industrie, j'en suis sûr, sera heureuse de consentir ce sacrifice une fois que vous aurez compris que ces élections du 5 mars seront les dernières en Allemagne pour les dix prochaines années, et peut-être pour un siècle. »

Vingt-cinq paires de mains manucurées applaudirent. Comme le dit le résumé de Krupp : « Goering conduisit habilement son argumentation et évoqua la nécessité, pour les milieux qui ne luttaient pas directement dans l'arène politique, de faire au moins un sacrifice financier. »

Quand le Führer quitta l'appartement de Goering, on pouvait entendre le bruissement des carnets de chèques.

Quatre jours plus tard, Goering, accélérant encore le mouvement, lâcha sa police régulière sur le siège berlinois du parti communiste. Il affirma avoir trouvé dans ces « catacombes » (*sic*) des documents compromettants. « On m'a rapporté, devait-il expliquer en 1945, que les communistes préparaient un coup de force. J'avais en main les listes

de tous les communistes si bien que nous étions en mesure de les arrêter immédiatement après le lâcher du ballon. » Ces listes furent mises en attente, car le président von Hindenburg rechignait de plus en plus à chaque nouvelle mesure expéditive des nazis, comme, par exemple, l'idée d'une loi remplaçant le drapeau national par la bannière hitlérienne à croix gammée.

Tous ces freins allaient pourtant lâcher quelques jours plus tard, ce qui permit à la machine hitlérienne de s'emballer. Le 27 février 1933, à 21 heures 30, alors que Goering travaillait assis à son bureau, il apprit que le bâtiment du Reichstag était en flammes. Il jeta sur ses épaules son volumineux manteau en poil de chameau et sauta dans sa voiture pour se rendre à sa résidence officielle, juste en face du Reichstag. Les flammes s'élevaient déjà au-dessus de la coupole de verre du bâtiment et les premières voitures de pompiers étaient sur place. Sa première pensée fut pour les souvenirs de famille qui lui venaient de son père et qu'il gardait dans son bureau de président. On l'entendit aussi crier : « Il faut sauver les tapisseries... » Il s'engagea en courant dans le tunnel qui reliait sa résidence de président au Reichstag lui-même. Ce fut pour constater que la grande salle des séances n'était plus qu'une fournaise alimentée par un courant d'air brûlant et si violent que, malgré son poids, il se trouva comme soulevé et entraîné au cœur de l'incendie.

Certains historiens réputés rejettent aujourd'hui la thèse que les nazis auraient été les instigateurs de cet incendie aux effets imprévisibles pour eux et pour leur cause. Voici le récit de Goering :

J'ai presque été attiré dans les flammes par le courant d'air chaud. Heureusement, ma ceinture s'est prise dans la porte [d'une cabine téléphonique], ce qui a arrêté mon mouvement en avant. Juste à ce moment-là, l'énorme coupole s'est abattue... J'ai vu moi-même des allume-feu automatiques disséminés sur les bancs et les sièges de la Chambre, ils étaient enfoncés dans leur rembourrage pour y mettre le feu.

Son bureau était encore intact. C'est là qu'il reçut Hitler et Goebbels, puis Rudolf Diels, le chef de sa police politique, ainsi que le vice-chancelier von Papen, prévenu alors qu'il dînait au *Herrenklub* avec le président von Hindenburg. L'un des gardiens affirma à Hitler que le dernier homme qu'il avait aperçu était le vieil Ernst Torgler, un député communiste. En fait, Torgler avait quitté le Reichstag une heure plus tôt, ce qui n'empêcha pas Goering de dire méchamment à George Shuster : « J'ai aperçu Torgler avec un porte-documents. »

Peu après, on devait arrêter un suspect plus convaincant, alors qu'il

tentait de s'échapper par la porte sud. Le torse nu et ruisselant de sueur, ce jeune homme de vingt-quatre ans n'essaya même pas de nier qu'il avait déclenché l'incendie en utilisant ses propres vêtements et quatre paquets d'allume-feu. Ce maçon solidement bâti, aux cheveux ébouriffés et au regard vide, s'appelait Marinus Van der Lubbe, membre d'une petite organisation communiste hollandaise. Dans une tentative insensée de protestation contre ce nouveau gouvernement qui « opprimait les travailleurs », le jeune Hollandais avait déjà tenté d'incendier trois bâtiments officiels, l'hôtel de ville de Berlin, le palais et un bureau de bienfaisance.

Pour Goering, qui avait espéré établir l'existence d'un vaste complot communiste, ce fut une déception. Van der Lubbe, « ce communiste pyromane faible d'esprit », était une pauvre prise. Mais, lors de la discussion qui suivit à la chancellerie, Hitler et Goebbels virent les choses tout à fait différemment : il suffisait de tirer le maximum de publicité de ce « signe envoyé par Dieu » (selon l'expression de Hitler) pour emporter haut la main les élections du 5 mars.

Le Führer s'écria, le visage rouge d'excitation : « Nous allons leur montrer qui nous sommes. Nous allons désormais faucher quiconque s'oppose à nous. »

Lors de la réunion suivante, qui se déroula au ministère de Goering, Hitler lui ordonna d'utiliser immédiatement les listes d'arrestations qu'ils avaient dressées quelques jours plus tôt. Et, du même dossier, Hitler et Goering tirèrent le décret présidentiel qu'ils tenaient prêt comme le reste et qui allait suspendre toutes les libertés civiques : il n'y manquait que la signature de Hindenburg.

Aussi Goering explosa-t-il de rage quand le chef du service de presse de son ministère lui présenta timidement la première mouture d'un communiqué où l'on annonçait que Van der Lubbe avait été arrêté et que les policiers pensaient qu'une « cinquantaine de kilos » de matériaux incendiaires avait été utilisée. Balayant tous les papiers et rapports qui s'accumulaient sur son bureau, il se mit à hurler : « Idiotie ! Cinquante kilos ! Non ! Cinq cents kilos... Mille kilos ! »

Comme le fonctionnaire bégayant lui faisait remarquer que Van der Lubbe n'aurait jamais pu porter un tel poids tout seul, Goering se fâcha de plus belle : « Rien n'est impossible ! Il y a eu dix hommes, non, vingt ! »

Et il dicta lui-même à Fräulein Grundtmann, sa secrétaire, un nouveau communiqué qu'il signa d'un « G » démesuré.

D'après les minutes des actes ministériels, c'est également de cette façon qu'il déforma la vérité le lendemain pour soutenir le courage défaillant des membres du gouvernement.



Il est vrai que l'homme arrêté [Van der Lubbe] a maintenu qu'il avait conçu et commis son crime tout seul, mais on ne peut prêter foi à cette déclaration. Le ministre Goering estime qu'il y a eu au moins six ou sept agresseurs. L'incendiaire, sans aucun doute possible, a été aperçu quelque temps avant le début de l'incendie avec le député communiste Torgler : on les aurait vus tous deux circuler à l'intérieur du bâtiment.

Tout cela était complètement faux. Tout comme le reste du rapport que Goering fit à ses collègues au sujet de la saisie de plans selon lesquels les communistes voulaient constituer des équipes de terroristes pour incendier des bâtiments publics, empoisonner les cuisines des soupes populaires et enlever les femmes et les enfants des principaux ministres.

Jouant le jeu jusqu'au bout, Goering fit fermer tous les musées et tous les palais, interdit toutes les publications communistes et sociales-démocrates, et ordonna l'arrestation de tous les officiels communistes. La presse mondiale, indignée, accusa les nazis d'avoir eux-mêmes incendié le Reichstag. En privé, Goering ne fit qu'en rire : « Bientôt, ils diront que j'ai contemplé le spectacle revêtu d'une toge bleue en jouant du violon ! » L'un des problèmes administratifs qu'il eut à résoudre, en tant que ministre prussien, ce fut de céder le meilleur théâtre de Prusse, l'Opéra Kroll, pour y loger les prochaines sessions des députés du Reichstag, c'est-à-dire de toute l'Allemagne.

Peut-être les preuves de Goering ne suffirent-elles pas à convaincre certains membres du gouvernement car, le 2 mars, il leur assura que d'autres documents, saisis au cours de la nuit de l'incendie, établissaient que Moscou avait fixé un délai aux communistes de Berlin : ils devaient passer à l'action avant la mi-mars, sinon ils ne recevraient plus aucun subside soviétique. Il faut signaler que jamais, et encore moins au cours des interrogatoires qu'il subira après la guerre comme prisonnier, Goering n'osera reprendre ces accusations ; il ne présenta jamais non plus les fameux « documents » dont il parlait — ces « cartes saisies » sur lesquelles étaient indiquées les installations à détruire : centrales électriques et transformateurs, métro, etc. Or, il avait affirmé de façon convaincante que « l'une de ces cartes avait été trouvée au siège du parti [communiste] et que l'autre avait été découpée et distribuée aux équipes chargées de l'opération ».

L'incendie du Reichstag lui offrit donc la première occasion de recourir, pour les besoins de sa cause, à des mensonges monumentaux. Indéniablement, ces accusations servirent ses projets. Elles lui permi-

rent de mettre sous clé, avant les élections, trois mille opposants, dont trois communistes bulgares, Vassil Tanev, Blagoi Popov et Georgi Dimitrov. Comme Torgler et l'infortuné Van der Lubbe, les trois Bulgares furent accusés d'avoir mis le feu au Reichstag et comparurent en justice. Goering dirigea toute son ardeur venimeuse contre Dimitrov, l'un des dirigeants du Komintern, l'organisation soviétique chargée de la subversion internationale. « Dimitrov, devait-il dire plus tard, était un personnage trouble. Partout où il surgissait, vous pouviez être sûr qu'il se préparait un mauvais coup. »

Quand le procès commença en septembre 1933, Goering tenta de le transformer en croisade anticommuniste. Il tint à comparaître lui-même comme témoin de l'accusation, et il le fit vêtu d'une veste brune, d'une culotte de cheval et de hautes bottes étincelantes. Il ne devait jamais oublier sa confrontation avec Dimitrov. Elle eut lieu le 4 novembre et tourna mal pour lui. A un moment donné, comme Dimitrov répondait : « Mon opinion est différente. » Goering ironisa : « Logique ! Mais l'opinion qui compte est la mienne !

— Je continue, dit Dimitrov sans se troubler. Monsieur Goering sait-il que le parti qu'il accuse d'avoir ce qu'il appelle une " idéologie criminelle " gouverne un sixième de la surface de la Terre ? A savoir l'Union soviétique.

— Ce qu'ils font en Russie m'est complètement indifférent. Je m'occupe seulement du parti communiste en Allemagne et des scélérats communistes étrangers qui viennent ici et incendient notre Reichstag. »

Des bravos retentirent sur les bancs du public.

« Bravo-bravo », imita Dimitrov. Naturellement, dites bravo ! Faire la guerre au parti communiste en Allemagne, c'est tout à fait votre droit. Tout comme c'est le droit du parti communiste en Allemagne de vivre dans l'illégalité et de combattre votre régime, et de poursuivre cette lutte !

— Dimitrov, intervint le juge en abattant son marteau, je vous interdis de faire ici de la propagande communiste.

— C'est lui qui fait ici de la propagande nazie ! » répondit intrépidement Dimitrov.

A un autre moment, Goering s'impatia : « Écoutez ! Je vais vous dire tout de suite ce que pense le peuple allemand. » Brusquement, sa voix s'éleva et devint un hurlement strident, hystérique. « Il pense que vous vous conduisez comme un parfait coquin. Vous arrivez ici tranquillement pour incendier le Reichstag, et vous avez maintenant le culot de proférer des sottises pareilles devant le peuple allemand ! Je ne suis pas venu ici pour vous entendre m'accuser. Pour moi, vous êtes un scélérat, et il y a longtemps qu'on aurait dû vous envoyer aux galères. »

C'était trop, le juge murmura un reproche, mais Dimitrov approuva de la tête : « Moi, je suis totalement satisfait des propos de monsieur Goering. »

Calme et sûr de lui, conscient de son avantage dans cette passe d'armes, le Bulgare se tourna vers Hermann Goering : « Auriez-vous peur de mes questions ? »

Goering, le visage cramoisi, se remit à hurler : « C'est vous qui aurez peur si jamais je vous rencontre en dehors de ce tribunal, espèce de vaurien ! »

Les quatre communistes de la ligne dure furent acquittés. Seul le Hollandais jugé coupable eut la tête coupée le 10 janvier 1934 sans avoir exprimé le moindre remords. Le remords, s'il y en eut vraiment, fut celui qu'exprima Goering douze ans plus tard : « La sentence fut trop dure pour Van der Lubbe. Il ne méritait ni une telle notoriété, ni un tel châtement. »

Deux jours après l'incendie du Reichstag, un ancien marin, Robert Kropp, répondit à une annonce discrète de Goering qui recherchait un valet de chambre. Goering feuilleta ses certificats (après quatre ans d'infanterie, Kropp avait servi huit ans dans la marine). Goering lui posa ensuite un tas de questions et termina en disant : « Quatre semaines à l'essai ! Si je ne suis pas content de vous, vous vous retrouverez de l'autre côté du trou que les maçons ont laissé dans le mur. Compris ?

— Oui, à la porte, bégaya Kropp.

— Vous commencerez à dix heures », dit Goering, subitement adouci. Il fit un geste de la main comme pour s'excuser de l'espace étrié de son appartement de Kaiserdamm. « Nous nous installerons bientôt dans la résidence du Premier ministre. »

## LE FAVORI DE GOERING

Les élections eurent lieu comme prévu le 5 mars 1933. Vers minuit, les notables du parti nazi se réunirent chez Goering dans son appartement de la Kaiserdamm pour attendre les résultats. Des industriels en smoking comme Thyssen, des princes en uniforme de SA comme August-Wilhelm, côtoyaient des aviateurs de l'escadrille Richthofen et des fantassins nazis en chemise brune. Les résultats furent décevants : on était encore loin du triomphe espéré par Hitler. Certes, il était vainqueur avec 288 sièges auxquels il pouvait ajouter les 52 « Casques d'acier » de Hugenberg, mais, pour atteindre la majorité des deux tiers, il lui fallait quatre cent trente-deux voix.

Pendant plusieurs jours, Hitler et Goering envisagèrent tous les moyens possibles pour franchir cette distance qui les séparait de l'établissement légal de la dictature. Le 15 mars, lors du Conseil des ministres, Goering suggéra que l'on pouvait atteindre la majorité des deux tiers en expulsant du Reichstag un certain nombre de députés sociaux-démocrates. A ces expulsions s'ajoutèrent les arrestations de plusieurs députés communistes : les autres préférèrent se terrer pour agir dans l'illégalité. Lors de la session inaugurale du nouveau Reichstag, Goering put ainsi réunir assez de voix pour faire passer la « loi habilitante » qui conférait à Hitler les pleins pouvoirs. Les quatre-vingt-quatorze voix d'opposition vinrent surtout des sociaux-démocrates qui bravèrent les menaces tonitruantes proférées par Goering du haut de son fauteuil de président : « Taisez-vous ! Sinon le chancelier devra s'occuper de vous ! » Il alla jusqu'à déclarer : « Weimar est enfin mort ! »

Rétablir la loi et l'ordre devint immédiatement le plus urgent des problèmes intérieurs. Dès le 20 février, deux semaines avant les élections, Goering avait créé une police auxiliaire (*Hilfspolizei*) de cinquante mille hommes venus en grande partie des SA et des SS, et qui

avaient fait l'impossible pour obliger les électeurs à faire le « bon choix ». Les opposants les plus dangereux avaient été conduits dans deux camps de concentration que Goering avait aménagés à Oranienbourg et Papenburg. Il expliqua plus tard qu'il avait eu d'abord l'intention d'y réhabiliter des délinquants politiques, mais, les élections étant passées, ce système de terreur prit de l'ampleur : des hordes de SA déracinés et chômeurs se livrèrent à tous les excès, allant jusqu'à créer eux-mêmes d'autres camps de concentration.

Pendant un instant, Goering se trouva débordé. « On ne peut pas faire d'omelette sans casser d'œufs », devait-il répondre plus tard lors d'un interrogatoire, pour s'excuser. L'une des victimes fut Otto Eggerstedt, quarante-six ans, ex-chef de la police d'Altona. Arrêté et détenu comme homme de gauche à Papenburg, il fut abattu en octobre 1933, « fusillé au cours d'une tentative d'évasion ». Toujours le même mois, Rudolf Diels, un chef de la Gestapo, estimait à sept cents le nombre des victimes battues à mort ou tuées d'une autre manière dans ces camps de concentration « sauvages » dirigés par les SA. Parfois, très rarement, Goering intervenait. Au cours de l'été, il convoqua Ernst Thälmann, le chef des communistes allemands qui avait été emprisonné. Thälmann confirma qu'il était maltraité. Immédiatement, Goering interdit tout sévices. Il devait se vanter plus tard qu'en 1943 Thälmann, reconnaissant, l'avait remercié par écrit de son intervention. Goering oublia d'ajouter qu'en août 1944 Thälmann avait été abattu à la suite d'un simple coup de téléphone de Himmler...

C'est ainsi que Goering acquit l'honneur douteux d'avoir créé le système pénal nazi des camps de concentration. Il fut également le père de la Gestapo, la terrible « police secrète d'État ». Son ami, l'amiral Magnus von Levetzow, chef de la police de Berlin, avait osé protester contre les brutalités d'Ernst Roehm, que Hitler avait nommé chef de l'état-major SA. Et Karl Ernst, commandant des SA de Berlin, avait répondu en accusant l'amiral de ne pas même appartenir au Parti et en exigeant son renvoi. Goering avait protégé Levetzow aussi longtemps qu'il l'avait pu : par précaution, il avait immédiatement transféré le service de la police politique de l'amiral à son ministère prussien de l'Intérieur. Ce fut le premier pas vers l'établissement de sa propre *Hausmacht* (police privée), dont la loyauté lui serait assurée. Ce fut ainsi que Rudolf Diels, chef du service, devint le grand spécialiste de Goering en matière de ce qu'on appela « l'extrémisme politique ».

Le 26 avril, Goering fit de Rudolf Diels son adjoint. C'était un homme de trente-deux ans mesurant un mètre quatre-vingts. Il avait le teint bilieux, les cheveux bruns plaqués en arrière, et ses joues étaient balafrees de cicatrices. Il s'occupa dès lors de la police secrète d'État,

bientôt connue et crainte sous le nom de Gestapo (*Geheime Staats Polizei*). Sous la direction de Goering et de Diels, le personnel de la Gestapo fut d'abord composé de juristes et d'intellectuels, mais elle devint rapidement un instrument de précision dans la guerre menée contre l'opposition politique. En 1945, Goering expliqua à Shuster : « Je l'ai créée à l'origine sur le modèle... de la police nationale des autres [pays] ; et uniquement pour combattre le communisme. » En 1946, Diels devait déclarer aux Britanniques qu'il avait reçu directement de Goering la plupart des ordres de « mise hors circuit » (*Ausschaltung*) de ses opposants politiques. Un an plus tard, la Gestapo allait tomber entre les mains de Heinrich Himmler et de ses SS, qui allaient donner au mot *Ausschaltung* le sens de l'« élimination physique ».

Hermann Goering n'ignorait rien des intentions stratégiques du Führer. Une fois de plus, le 4 avril, lors d'un Conseil des ministres, Hitler s'était exprimé en des termes d'une simplicité transparente : « Nous ne pourrions entreprendre la révision des frontières que lorsque l'Allemagne aura récupéré son intégrité militaire, politique et financière... Notre objectif principal est de changer le tracé de notre frontière de l'est. »

Hitler préparait Goering à occuper un poste encore supérieur. Il lui répétait que lorsqu'il deviendrait chef de l'État à la mort de Hindenburg, Goering lui succéderait comme chancelier. Incapable de persuader son ministre des Affaires étrangères, Constantin von Neurath, qu'une attitude de réserve envers l'Italie n'était plus de mise, il demanda à Goering d'établir de nouveaux rapports avec Mussolini et le Vatican. Pour donner plus de poids à cette mission, Goering, le jour de son arrivée à Rome, reçut un télégramme du Führer, qui le nommait Premier ministre de Prusse.

Il n'existe aucun document concernant les dix jours que Goering passa en Italie. Il vit Mussolini trois fois et au moins une fois le pape qu'il salua à la manière nazie, en tendant le bras. Toutefois, un télégramme confidentiel de l'ambassadeur italien à Mussolini, déchiffré un mois plus tard par les services allemands, fournit un renseignement important : Neurath, furieux, aurait reproché à Goering sa « confiance exagérée dans le gouvernement italien ». Goering aurait réagi en confirmant à l'ambassadeur d'Italie, en termes catégoriques, toute la confiance qu'il accordait à l'amitié de l'Italie.

Goering m'a répété ce qu'il avait déjà dit de vive voix à Votre Excellence [Mussolini], il n'y a rien de vrai dans les affirmations selon lesquelles il y aurait des différences de vues entre l'Italie et l'Allemagne au sujet de la question autrichienne, parce qu'en ce

qui concerne sa politique autrichienne l'Allemagne est résolue à suivre la ligne que lui indiquera Votre Excellence, et ce quelle qu'elle soit...

Goering a ajouté que, si Votre Excellence le désirait, il ferait en sorte de s'assurer que l'on ne parle plus de l'« Anschluss » [union de l'Autriche et de l'Allemagne], exactement comme il n'est plus question du Tyrol du Sud.

Comme secrétaire d'État dans son service de Premier ministre de Prusse, Goering avait appointé son ami Paul Körner, ce célibataire au front dégarni et aux cheveux en bataille, qui avait été jusqu'alors son chauffeur et son factotum mal rémunéré. Goering lui vouait une affection paternelle, et il l'installa au dernier étage mansardé de la lugubre résidence officielle de Leipziger Platz, construite à l'époque de Bismarck.

Goering, qui n'aimait pas ce palais, choisit comme future résidence une villa qui s'élevait sur le terrain du ministère de Prusse. Il ordonna à Heinz Tietze, le chef du service civil d'Architecture, de la reconstruire. Comme Friedrich Landfried, secrétaire d'État aux Finances de la Prusse, refusait d'approuver les dépenses évaluées à 720 000 marks, Goering se mit à hurler : « Je n'ai pas l'intention d'inaugurer ma dictature en permettant au ministre des Finances de me faire la loi ! » Évidemment, il obtint ce qu'il désirait.

Parmi les pièces du nouveau bâtiment, l'architecte aménagea même une spacieuse fosse aux lions, destinée à l'animal favori de Goering, un lionceau.

Il est bon de s'arrêter ici pour parler de ce qui fut le véritable favori de Goering, un animal hautement intelligent celui-là et d'une puissance incomparable. Goering le créa lui-même le 10 avril 1933. Il s'agit du *Forschungsamt* (FA), mot à mot : Bureau de la Recherche. Ce service, peut-être la moins connue des œuvres de Goering, fut le plus important de tous. Il lui servit à se défendre contre toutes les attaques de ses ennemis, à l'intérieur du panier de crabes que fut l'entourage de Hitler. Le demi-million de rapports produits (conversations téléphoniques interceptées, déchiffrement de pièces et signaux codés) au cours des douze années suivantes influença considérablement l'histoire politique du III<sup>e</sup> Reich\*.

\* Chaque message intercepté portait un numéro d'ordre précédé d'un « N » (pour *Nachrichten*, nouvelles, renseignements). Les références qui n'ont pas été détruites embrassent la période de novembre 1935 à janvier 1945, les numéros se suivant sans interruption de N. 28 000 à N. 425 140. (N.d.A.)

Il ne faut donc pas s'étonner si Goering a défendu jalousement l'accès de ce service. Comme Hitler, il méprisait tous les autres offices de renseignements, comme l'*Abwehr* (il devait dire une fois, et avec raison, que le chef de l'*Abwehr*, l'amiral Wilhelm Canaris, et sa « cargaison de pirates » n'avaient servi à rien). Avec la section de décodage (Pers. Z) du ministère des Affaires étrangères, le FA de Goering fut indiscutablement la meilleure source de renseignements de Hitler, grâce à ses ramifications qui couvraient aussi le Vatican et la Suisse. C'est ainsi que le FA connut le code secret de l'ambassade américaine à Berne jusqu'en 1942, date à laquelle un traître, Hans-Bernd Gisevius, vendit cette information au gouvernement américain.

Instinctivement, ni Hitler ni Goering ne se fiaient aux agents humains. Lorsque les déchiffreurs de code, Gottfried Schapper et Georg Schröder, proposèrent de créer une « Agence de renseignements du Reich », Hitler demanda à Goering d'étudier l'affaire en insistant sur le fait que cette Agence ne devait pas employer d'agents mais compter uniquement sur du matériel (mises sur écoutes, analyse cryptographique des signes conventionnels, etc.). Le Forschungsamt, au nom si anodin, n'a eu au début pour personnel que quatre déchiffreurs de codes. Mais, en juillet 1933, il en comptait déjà vingt pour devenir, dans les douze années qui suivirent, une énorme machinerie employant au moins 3 500 employés dans le Reich et dans les pays occupés. Ses chefs étaient tous des nazis convaincus, à tel point qu'il n'y eut qu'un seul traître dans toute cette organisation, le conseiller gouvernemental Hartmut Plaas, ami intime de Canaris et ancien aide de camp d'un ex-commandant de corps franc nommé Ehrhardt.

Goering confia la surveillance générale du budget du FA et des nominations de son personnel à Paul Körner. Et lorsqu'il emménagea dans son premier atelier crypto-analytique de la Behrenstrasse, en plein quartier gouvernemental, le FA eut pour chef Hans Schimpf, un lieutenant de vaisseau attaché jusqu'alors au service de décodage de l'armée de terre.

Tous, sauf Schimpf, vivaient encore en 1945, mais après la capitulation ils se cachèrent, craignant d'être traités comme des agents nazis. Les alliés obtinrent très peu d'informations de leur part, mais ce qui reste de leur documentation prouve clairement que le Forschungsamt fut l'une des organisations d'espionnage les plus efficaces de l'époque, grâce à un recrutement d'une qualité exceptionnelle et à l'extraordinaire capacité d'organisation de Hermann Goering, son maître absolu.

Hitler lui confia également le monopole de la surveillance de l'écoute des communications téléphoniques et télégraphiques, et Goering lutta féroce pour le garder. Sans son grand « G » tracé au bas de



l'autorisation que lui présentait Pili Körner, aucune écoute ne pouvait avoir lieu, et lorsque la Gestapo passa sous les ordres de Himmler et de Reinhard Heydrich son adjoint, et que tous deux intriguèrent pour prendre en main le Forschungsamt et son service d'écoutes, invariablement, Hitler les renvoya à Goering.

Le premier chef du FA, Hans Schimpf, resta deux ans à son poste. Cet homme gai et amateur de femmes tomba amoureux d'une femme mariée de Breslau : l'affaire fit scandale, si bien qu'il la tua le 10 avril 1935 pour se suicider immédiatement après. Goering le remplaça par le prince Christophe de Hesse\*, qui occupa ce poste important pendant les treize années suivantes.

Le Forschungsamt, sous la direction de Goering, emménagea bientôt dans de superbes locaux du quartier de Charlottenburg : c'était un complexe d'anciens immeubles résidentiels discrètement installés à l'arrière de la Schillerstrasse, près de ce que les Berlinoises appellent *das Knie* (le « Genou »). Ses centaines de fonctionnaires et de linguistes spécialement assermentés prirent place avec leur matériel dans des vestibules où patrouillaient des gardes armés et où ils devaient observer des règles rigoureuses de sécurité. Tout bout de papier, depuis les doubles utilisés par les téléphonistes jusqu'aux documents de papier brun sur lesquels étaient consignés les « résultats de recherche », était numéroté et enregistré. Les « pages brunes » n'étaient manipulées que par des fonctionnaires dont le serment, qu'ils avaient signé, prévoyait la peine de mort pour quiconque ne garderait pas le secret. Ces documents bruns ne circulaient que sous des enveloppes à double épaisseur de papier rouge. Ils étaient transportés par des coursiers spéciaux ou par un réseau pneumatique, dans des sachets hermétiquement clos ou dans des boîtes métalliques.

Le prince Charles-Christophe, qui était directeur de cabinet dans le ministère prussien de Goering, insistait lui aussi sur la nécessité du secret : « Le travail du Forschungsamt n'aura d'efficacité et d'utilité que si le secret est assuré par tous les moyens possibles. Une sécurité inadéquate aura pour résultat que l'ennemi [non identifié encore dans cette circulaire secrète de février 1938] prendra des précautions et que nos sources de renseignements se tariront. » Ainsi, jamais on ne mentionnait explicitement dans un document ou au téléphone un « résultat » quelconque, sauf, dans ce dernier cas, en utilisant un réseau téléphonique spécial totalement sûr, ou bien encore un système de télécrypteurs. Quel que fût son rang, le destinataire devait retourner au

\* Né en 1901, il épousa Sophie von Battenberg, l'une des six sœurs allemandes de l'actuel duc d'Edimbourg (qui servit contre les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale). (N.d.A.)

Forschungsamt chaque document « brun » qu'il avait reçu. Même Hitler se plia à cette règle. En 1938, un chef de service du FA osa s'adresser à Paul Vernicke, l'un des aides de camp de Hitler, pour exiger péremptoirement le retour de sept « résultats » numérotés transmis au Führer le jour où les troupes allemandes entraient en Autriche.

En 1937, le FA était devenu si coûteux que Goering engloba son budget dans celui du ministère de l'Air, si bien qu'il renforçait ainsi l'indispensable secret. Dès lors, tous les officiers du FA portèrent, pour des raisons de camouflage, un uniforme d'aviateur. A Berlin seulement, cinq cents lignes téléphoniques étaient continuellement sur écoute : ambassades et légations étrangères, journalistes, ennemis ou simplement suspects d'activités antinazies. Les locaux de Charlottenburg étaient divisés en régions (*Bereiche*) : Angleterre, Amérique, Portugal, Pays-Bas, Pologne, Tchécoslovaquie, bref tous les pays momentanément intéressants.

Le Dr Gerhard Neuenhoff, l'un des linguistes assignés le 15 septembre 1936 à la « région » France et Belgique, découvrit que, malgré ses références, il n'était plus qu'un des mille spécialistes du FA et que ses déplacements à l'intérieur du Forschungsamt étaient strictement limités à son secteur. Il ne put jamais accéder à l'étage supérieur où les décodeurs de la Section IV utilisaient des ordinateurs Hollerith à cartes perforées et tout un matériel spécialisé. On installa sans ménagement Neuendorff devant un standard de quarante lignes, dont celles de la légation belge, de l'attaché militaire français et des correspondants à Berlin des grands journaux parisiens. Il apprit très vite à reconnaître entre autres le débit articulé, un rien pédant, de l'ambassadeur de France André François-Poncet, et la voix glapissante de Geneviève Tabouis, la journaliste de L'Œuvre.

Il faut insister sur le fait que ces fonctionnaires du Forschungsamt ont été vraiment incorruptibles. Ils n'avaient d'ailleurs ni la motivation ni les moyens de falsifier les « résultats ». Ils notaient chacune de leurs écoutes sur un bloc-notes numéroté dont les pages comportaient un double, ou bien l'enregistraient sur un magnétophone. Un transporteur à courroie mobile emportait leur note ou enregistrement déjà classé « Affaires secrètes d'État » (*Geheime Reichsache*) dans un endroit où, en quelques minutes, le renseignement était tapé, évalué et analysé par comparaison, et enfin confié à un coursier du FA ou expédié par voie pneumatique avec la rapidité d'une balle de fusil à l'autre bout de Berlin, jusque dans l'antichambre du ministre intéressé ou de son secrétaire d'État. Chaque récipient métallique du service pneumatique était marqué selon sa destination, par exemple trois

petits cercles bleus pour atteindre le bureau privé de Milch à l'intérieur du bâtiment secret du ministère de l'Air.

Le Forschungsamt allait conférer à Goering un avantage décisif sur tous ses rivaux désireux d'étendre leur pouvoir. Aucun câble international ne pouvait traverser le territoire allemand sans que tous les messages lui fussent transmis. Cinquante téléscripteurs synchronisés installés dans le sous-sol caverneux de Charlottenburg « crachaient » leurs « résultats » vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les spécialistes SigInt de Goering s'étaient branchés sur le grand « Indo-câble » par lequel passait tout le trafic télégraphique de Londres avec l'Inde. (« Au début, devait dire plus tard un fonctionnaire du FA, cela nous a rapporté beaucoup. ») Il en fut de même du câble Paris-Tallinn (Estonie), bien qu'il fût immergé au fond de la mer Baltique : les hommes-grenouilles de Goering le reccordèrent au réseau allemand. Quant aux communications entre Vienne, Prague, Moscou et Londres, qui s'entrecroisaient sur le territoire allemand, l'installation d'écoutes ne fut qu'un jeu d'enfant.

Les plus grands clients du Forschungsamt furent le nouveau ministère de la Propagande et celui de l'Économie. L'interception d'une communication d'un correspondant étranger à Berlin permettait à Goebbels de démentir, dans des journaux rivaux, la nouvelle en question en même temps qu'elle paraissait. La section d'évaluation de Seifert se dota d'un fichier de noms et de thèmes, dont une subdivision dite C-12 conservait les notes numérotées de la moindre allusion (écrite ou parlée) à une matière première d'importance vitale telle que le caoutchouc, les métaux non ferreux, le bois, etc. Grâce à ce service secret, Goering devint l'expert auquel recourait Hitler, qu'il s'agît du prix international des œufs ou de celui du rendement des minerais à faible teneur en fer.

Goering avait établi deux règles : on devait lui fournir automatiquement une copie de tout ; et ses propres conversations devaient être interceptées et soumises à son attention pour lui permettre d'apprécier lui-même sa sécurité téléphonique. Les documents qui nous restent montrent avec quelle habileté il s'est servi de ce système pour vérifier régulièrement la lourdeur et l'inefficacité de la bureaucratie du Reich. En décembre 1944, par exemple, le tube pneumatique lui apporta deux documents bruns numérotés 400 611 et 400 784. Le premier concernait une manufacture allemande d'explosifs : « Le Dr Muller, directeur général, se plaint du manque de coopération officielle de la part de Berlin. » Le second avait trait à la production aéronautique : « Les ateliers des Avions Ernst Heinkel éprouvent de graves difficultés à se procurer des matières premières pour la construction des He 219. »

Bien sûr, certains considéraient cet espionnage comme dégradant :

*Nicht korrekt* ! En septembre 1937, lors de la première visite officielle de Mussolini à Berlin, l'équipe du Forschungsamt installée au château Belvédère enregistra tous les appels du Duce à sa maîtresse Clara Petacci. Et ce fut Hitler lui-même qui demanda à Goering de mettre sur écoute le duc de Windsor qui visitait Salzbourg avec son épouse américaine, l'ex-Mrs. Simpson.

Évidemment, on s'amusait aussi pendant les heures sombres des veillées de Charlottenburg, comme d'ailleurs dans tous les services secrets du monde. Au cri convenu de Staatsgesprach (« conversation d'État ! ), tous se mettaient à l'écoute pour entendre les entretiens émoustillants d'un des plus éminents prélats de Berlin avec une religieuse. Milch, en les entendant, laissa échapper un véritable hennissement : « Comparé à ce type, Casanova n'était qu'un petit garçon ! » Goering avait naturellement mis sur écoute le téléphone du général von Schleicher, et tous purent entendre sa femme poser à un ami des devinettes presque antinazies comme : « Avec un *i*, tout le monde veut l'être. Sans *i*, personne. Qu'est-ce que c'est ? » Et elle donnait la solution en riant : « *Arish* \* ! (Arien)... »

Goering appela Rudolf Diels pour lui lire cette écoute en éclatant de rire, et donna l'ordre de continuer.

Le Forschungsamt de Goering conféra à Hitler et à ses experts une certaine habileté, une sûreté de touche, dans chacune de leurs parties de poker diplomatique. A l'arrivée d'une mission commerciale française, une « équipe volante » du FA occupa le standard téléphonique de l'hôtel Bristol pour surveiller les Français jusque dans leurs conversations de chambre à chambre : un enregistrement d'une communication de Paris au sujet du prix plancher auquel les négociateurs pouvaient descendre traversa Berlin par pneumatique et parvint au ministère de l'Économie à temps pour être utilisé lors de la conférence importante de l'après-midi. Lorsque eut lieu la remilitarisation de la Rhénanie, l'évaluateur-chef Seifert présenta à Hitler les documents bruns (numérotés autour de N34 500) citant les réactions hystériques de la presse étrangère. Hitler prit la chose avec philosophie : « Ils se calmeront... » En 1938, les interceptions du Forschungsamt le rassurèrent : la Grande-Bretagne n'interviendrait ni en mars pour porter secours à l'Autriche ni en septembre pour sauver la Tchécoslovaquie.

On ne peut sous-estimer la sensation de pouvoir absolu que cet office mystérieux a donnée à Goering, qui se trouvait ainsi très au-dessus des autres bourreaux de Hitler. Des micros silencieux truffèrent les téléphones de Julius Streicher, le gauleiter de la Franconie, que tous

\* *Arsch* (*Arisch* sans *i*) signifié cul. (N.d.T.)

détestaient. D'autres écoutes rapportèrent à Goering tous les propos de l'admiratrice anglaise du Führer, Unity Mitford. Il surveilla de la sorte Fritz Wiedemann, son propre aide de camp un peu trop bavard, et l'amie de Wiedemann, la princesse Stephanie de Hohenlohe, grande voyageuse dans le monde entier. La maîtresse de Goebbels, l'actrice tchèque Lida Baarova, vécut elle aussi entourée de micros. Après avoir obtenu du FA des preuves concernant les intrigues des ambassadeurs de Roosevelt à Varsovie, Bruxelles et Paris, Goering ordonna au chef d'un service du FA le Dr W. Kurzbach, de rédiger un article venimeux et anonyme dans un quotidien de Berlin qui faisait alors autorité, le *Börsenzeitung*.

Seifert, qui venait souvent livrer en personne des « documents bruns » à Goering, découvrit qu'il n'était pas insensible sous sa dureté apparente. L'ennuyeux, c'est qu'il n'avait aucune notion du temps : il pouvait convoquer Seifert à l'aube et le laisser attendre indéfiniment à jeun. Mais Seifert devait apprendre que son ministre éprouvait parfois autant de plaisir à distribuer ses richesses qu'à les amasser. Un coursier du Forschungsamt, dont l'enfant était atteint de paralysie infantile, n'arrivait pas à payer tous les frais occasionnés par cette maladie. Seifert ajouta un message à l'intention de Goering sur le résumé de la journée, qui lui revint avec une approbation griffonnée à la main : « Naturellement, je réglerai toutes ces notes. »

Un jour, Seifert emporta à Carinhall, la nouvelle propriété de Goering construite en pleine forêt berlinoise, le petit sac réglementaire hermétiquement clos plein de « résultats ». Goering le fit attendre devant son énorme bureau plus longtemps, peut-être, qu'il n'était poli. Comme Seifert attendait patiemment le moment de commencer son rapport, il sentit comme un mordillement à la jambe : c'était un petit lionceau qui faisait sur lui ses crocs, heureusement, encore peu développés.

« Vous pouvez commencer », dit Goering, qui goûtait visiblement la situation.

Le lion était l'animal favori qu'il aimait montrer à tous. Le Forschungsamt a dû être également pour lui une sorte de bête dangereuse et soumise, mais dont il ne pouvait parler à personne.

## « JE SUIS UN HOMME DE LA RENAISSANCE... »

En février 1933, Goering avait fait une apparition au grand bal de l'aviation en habit et nœud papillon blanc. Emu jusqu'aux larmes, il s'était adressé à ses camarades de la Grande Guerre et leur avait rappelé le serment solennel qu'il leur avait fait en 1918 lors du renvoi dans leurs foyers des hommes de l'escadrille Richthofen. « Un jour, avait-il dit, la force aérienne allemande ressuscitera. » Il avait également promis que la première escadrille de chasseurs de cette aviation nouvelle porterait le nom de Richthofen. Indiscutablement, Goering a tenu ses deux promesses. Le 2 mai 1939, ses généraux purent l'informer que l'Allemagne disposait désormais de la force aérienne la plus puissante du monde.

Créer cette force en dépit de toutes les interdictions internationales lui avait posé bien des problèmes, mais la république de Weimar avait déjà amorcé cette tâche en établissant en Union soviétique, loin de tout regard inquisiteur, des bases et des terrains d'essais où des militaires allemands avaient mis au point de nouveaux modèles de canons, d'avions, de gaz de guerre et même de sous-marins. Un jeune officier de l'armée de terre, Kurt Student, avait choisi près de Lipetsk, dans le sud de la Russie, un terrain d'aviation primitif qui convenait à ce genre d'expériences secrètes. Un autre officier, Heinz Guderian, s'était également livré près de là à des études sur l'utilisation rationnelle des chars ; et bien d'autres, qui devinrent célèbres par la suite comme Hans Jeschonnek et Hermann Ploch, fréquentèrent dans les années vingt la base de Lipetsk. En 1932, le 26 septembre, Milch, directeur général de la Lufthansa, se rendit encore à Yagi, à l'extérieur de Moscou, pour visiter le laboratoire de l'Institut de recherche de l'aviation allemande, lui aussi secret.

En 1933, Goering avait pour plan de constituer d'abord une petite force aérienne camouflée sous le couvert de l'aviation civile et d'une

quantité de clubs d'amateurs, puis, à partir de 1935 jusqu'à l'automne 1938, de se doter rapidement d'une armada complète d'avions de guerre. Personne d'autre n'eût été capable de mener à bien un projet d'une telle envergure : Hitler le comprit et Goering bénéficia de la confiance totale du Führer qui se serait méfié de tout autre politicien. Pendant la période embryonnaire de ce plan, le ministre des Finances allait frémir bien des fois à l'approche de Goering et en l'entendant balayer chaque objection par un péremptoire : « L'argent ne compte pas ! » Quand le général von Blomberg se permit lui aussi de protester devant ces dépenses qu'il trouvait exagérées, Goering répondit simplement : « Mais ce n'est pas votre argent, n'est-ce pas ? »

Dès le 11 mars 1933, un premier ministère de l'Armée de l'air fut créé en secret dans les bureaux d'une banque de la Behrenstrasse. Goering visita rarement le bâtiment. Le 29 mars, Milch, à qui il avait confié la direction de ce ministère, lui fit visiter le centre expérimental aéronautique de Rechlin, à l'ouest de Berlin. Lorsque tous deux partirent pour Rome en avril, Goering concentra tous ses efforts sur le Duce et laissa Milch conférer seul avec le général Italo Balbo, chef de l'aviation italienne. De retour à leur hôtel, comme Milch rendait compte à Goering de son entretien avec Balbo, à qui il avait confié que l'Allemagne construirait d'abord des bombardiers pour impressionner l'ennemi, Goering l'interrompt impatiemment : « *Ja, ja...* Faites pour le mieux. »

Le 25 avril, l'idée d'une Luftwaffe totalement indépendante de l'armée de terre et de la marine, contrairement à ce qui se passait dans les autres pays, triompha des résistances de Blomberg. Le 6 mai, Milch signa les contrats indispensables pour pouvoir construire un premier millier d'avions de qualité d'ailleurs incertaine : ce qui comptait, c'était de créer une industrie aéronautique ; et l'Allemagne avait besoin de former des ouvriers spécialisés et qualifiés, car elle n'en comptait alors que trois mille cinq cents, et Junkers, la plus importante des usines aéronautiques allemandes, ne fabriquait que dix-huit Junkers 52, des avions de transport, par an.

Goering n'aurait pu mieux choisir parmi ses amis aviateurs. Bruno Loerzer, âgé de quarante-deux ans, devint le patron des clubs d'amateurs. Ces « amateurs » portèrent tous un uniforme qui allait devenir celui de la future Luftwaffe... Comme chef de facto de l'état-major de cette future armée de l'air, il prit l'un des meilleurs colonels de l'armée de terre, Walther Wever, dont Blomberg se sépara à regret en disant : « Je vous cède un homme qui pouvait devenir le prochain commandant en chef de l'armée... » Un autre colonel de l'armée, Albert Kesselring, qui, disait-on, ne se départait jamais d'un sourire sépulcral, devint le

directeur administratif de la force secrète que Goering mettait sur pied. Aucun de ces hommes transférés de l'armée n'était encore monté en avion, le colonel Hans-Jürgen Stumpff non plus, que Goering nomma pourtant le 1<sup>er</sup> juillet 1933 chef du personnel de l'armée de l'air.

Stumpff trouva que le Goering de cette époque « avait un punch formidable... Il débordait littéralement d'idées ». Conformément aux ordres de Hitler, les autres corps devaient céder leur meilleur personnel et matériel à la moindre réquisition de Goering, et Stumpff put ainsi, en une seule année, recruter 182 officiers de l'armée de terre et 42 de l'aviation navale. Tous furent soumis à un programme rapide de formation. Lorsque Stumpff lui annonça que le millièmè pilote était en cours d'entraînement, Goering le félicita en ajoutant de sa voix de commandement : « Et maintenant, en avant pour le deuxième millier ! »

« Vous sortiez de chaque conférence avec lui gonflé d'un millier supplémentaire de tours-minute », devait encore dire Stumpff.

Cependant, c'était Milch le vrai architecte de cette force aérienne. D'un an l'aîné de Goering, ambitieux, fort en gueule, il se montra tout aussi impitoyable que son chef. Au cours de son ascension vers le pouvoir, il avait piétiné la plupart de ses rivaux, et jamais il n'atteignit le niveau de popularité durable et inexplicable dont Goering profita jusqu'à la fin. Il cachait difficilement son ambition. Plusieurs fois, en mai et en juin 1933, Goering put l'entendre déclarer : « Le vrai ministre, c'est moi ! » Milch allait être l'un des premiers à soupçonner Goering de succomber parfois à la tentation de la morphine, et il n'hésita pas à le lui dire. Leurs rapports demeurèrent d'ailleurs tendus et souvent à couteaux tirés, d'autant plus que Goering savait que Milch lui était indispensable. Un jour où Goering, dans un accès de mauvaise humeur, élevait la voix au téléphone, Milch raccrocha brutalement.

Goering le rappela : « Nous avons été coupés, dit-il.

— Non, corrigea sèchement Milch. C'est moi qui ai raccroché : je ne veux pas que notre standardiste ait l'impression que notre ministre n'a pas de manières. »

Milch a expliqué à l'auteur de ce livre que Goering n'avait aucune notion du temps : « Cela le dépassait ! » Milch rassembla donc méthodiquement tous les fils qui, une fois entrelacés correctement, allaient mener à la construction d'une force aérienne dont tous les facteurs seraient parfaitement combinés : aviation civile, services météorologiques, laboratoires aéronautiques, écoles de vol, organisation au sol, etc. Goering, en prenant connaissance en août 1933 du programme détaillé que Milch avait conçu et où il prévoyait les dates et les délais nécessaires pour créer diverses écoles de navigation, de combat aérien, d'artillerie aérienne, d'ingénierie aéronautique et d'aviation navale, éclata d'un rire



énorme : « Vous avez l'intention de terminer tout cela en cinq ans ? Je vous donne six mois pour le faire ! »

Mais l'esprit nazi avait ses inconvénients : entre les officiers les plus gradés de la future armée de l'air, des dissentiments allaient souvent éclater, chacun ne pensant qu'à prendre l'avantage sur les autres.

La plus terrible de ces manœuvres mortelles manqua d'abattre Milch. Elle eut pour origine un certain général de brigade SA (*Oberführer*), Theo Croneiss, en Bavière. Milch, dans les années vingt, avait acculé à la faillite la petite compagnie aérienne créée par Croneiss, qui déclara brusquement que le père de Milch, Anton Milch, était juif. Toute la hiérarchie nazie fut bientôt au courant. Le gauleiter Joseph Terboven en parla à son ami Goering, qui profita d'un voyage avec Milch, alors qu'ils revenaient tous deux de l'Obersalzberg où Goering allait se faire construire une villa luxueuse, pour le mettre au courant. Milch, choqué, promit d'étudier à fond sa généalogie. Le 4 octobre, il présenta à Goering une lettre de sa propre mère, où cette dernière avouait sous serment que le père biologique de son fils Erhard Milch n'était pas son mari Anton Milch, mais un oncle à elle, frère de sa mère, qui avait été son amant. C'était une découverte désagréable, mais pour des nazis, il valait mieux être le produit d'un inceste que demi-juif. Le 14 octobre, Goering reprocha à Croneiss d'avoir calomnié Milch et, deux semaines plus tard, il mit Hitler, Blomberg et Hess au courant de cette affaire. Milch respira enfin librement : « Tout va bien », écrivit-il dans son journal à la date du 1<sup>er</sup> novembre.

Cette histoire n'en continua pas moins à circuler pendant douze ans dans toute la Luftwaffe. Erich Killinger, un colonel, raconta à ses camarades officiers que le propre frère de Milch était juif, et il ajouta, sans connaître toute la vérité : Milch a prouvé, ou prétendu, et sa mère, qui vit toujours, a confirmé qu'elle avait eu une liaison avec un chrétien dont Erhard [Milch] est le produit. Ainsi, Milch a fait de sa mère une putain pour pouvoir passer pour un chrétien ! »

Indiscutablement, Goering a protégé Milch, et il n'a jamais parlé à quiconque de ce qu'il savait, même des années plus tard, alors qu'étant prisonnier il subissait les interrogatoires des Alliés.

Toujours en 1933, Goering, de plus en plus dictatorial, arrogant et susceptible, écrivit au ministre de la Culture, Bernard Rust, une lettre où il exprimait l'indignation que lui causait la nomination d'un « évêque du Reich » sans qu'il ait été consulté :

J'ai été stupéfait de découvrir que cette nomination est un fait accompli.

A mon avis, tant que nous aurons seulement des églises [protestantes] régionales et non une « Église du Reich », on ne peut nommer d'évêque du Reich. Jusqu'à la révolution [de 1918], le roi de Prusse était le *summus episcopus* de l'Église de Prusse. J'estime que ces prérogatives appartiennent désormais au ministre de l'État prussien, c'est-à-dire au Premier ministre de Prusse...

Ce Premier ministre de Prusse, c'était lui, évidemment. Cette lettre ouverte, où il affirmait être le successeur légal du roi de Prusse et le chef de l'Église protestante (évangélique) fut publiée dans la première édition du *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 27 juin, mais disparut de la dernière édition de la journée.

Cette discussion sur cette nomination d'un « évêque du Reich » allait avoir une suite qui montre que Goering n'hésitait pas à utiliser les documents bruns de son Forschungsamt afin de manipuler Hitler.

Préoccupé par l'accroissement des tendances divergentes au sein du protestantisme, Hitler avait tenté une conciliation générale, laquelle avait échoué. Il avait réagi en créant une sorte de « cheval de Troie », l'Église des « chrétiens allemands ». A la convention d'avril 1933, cette Église entièrement dévouée à ses ordres avait réclamé la constitution d'une « Église unie du Reich », au sein de laquelle vingt-neuf évêques régionaux éliraient pour chef un évêque du Reich. Cette élection plus ou moins démocratique eut lieu : on y choisit pour chef l'évêque Ludwig Müller de Königsberg.

Or, des milliers de pasteurs protestants mécontents avaient voté pour Fritz von Bodelschwingh, un pasteur têtu et opposé à Müller. Le chef de cette opposition était un autre pasteur opportuniste et implacable, Martin Niemöller, ex-commandant de sous-marin et jusqu'alors partisan du nazisme.

Après avoir partagé leur mécontentement de l'élection de Müller, Goering jugea plus utile de soutenir le nouvel évêque. Le 9 janvier 1934, il commença par ouvrir un dossier sur le groupe d'opposition de Niemöller, la « Ligue d'urgence du pastorat » (*Pfarrer-Notbund*). Le 19 janvier, lors d'une entrevue avec Hitler, Goering le trouva indécis : le Führer se demandait s'il devait consulter Hindenburg à ce sujet. Goering lui suggéra de rencontrer d'abord personnellement une douzaine d'ecclésiastiques. Cette réunion aurait lieu le 25 janvier. Entre-temps, Goering ordonna de mettre sur écoutes le téléphone de Niemöller.

Le jour fixé, à 13 heures, dans la salle de réception de Hitler, les évêques et pasteurs des deux camps s'installèrent sur deux rangs en face du bureau du Führer. A peine avaient-ils commencé à exposer leur cas

(« avec leur bouche enfarinée et force citations des Écritures », comme Hitler devait plus tard le dire assez méchamment) que Hermann Goering entra en trombe, brandissant un dossier rouge d'où il tira plusieurs documents bruns :

« *Mein Führer*, s'écria-t-il, en tant que Premier ministre de la plus grande province allemande, je vous demande la permission de lire une conversation téléphonique que vient d'avoir — il s'interrompt pour désigner le coupable du doigt — le pasteur Niemöller, directeur de la Ligue d'urgence du pastorat. »

A l'appel de son nom, Niemöller, visage décharné et cheveux en brosse, s'était levé pour avancer militairement de deux pas.

« Lisez, dit Hitler, à Goering.

— Nous avons « posé des mines ». Nous avons soumis notre mémorandum au président du Reich. Nous l'avons bel et bien mis au courant. Avant la conférence d'aujourd'hui sur les affaires de l'Église, le chancelier comparaitra devant le président et recevra la punition méritée... les derniers sacrements ! »

Hitler, furieux, fusilla Niemöller du regard. « Croyez-vous vraiment qu'avec vos intrigues de bas étage vous pourrez brouiller le président du Reich et moi-même, et mettre ainsi en danger les fondations mêmes du Reich ? »

Niemöller essaya de répondre, balbutiant que seul le souci qu'il avait de l'Église, de Jésus-Christ, du III<sup>e</sup> Reich et du peuple allemand l'avait motivé.

« Veuillez me laisser le souci de veiller sur le III<sup>e</sup> Reich », dit sèchement Hitler.

Goering continua à lire plusieurs passages du message intercepté : « Nous avons versé sur lui [Hindenburg] tant d'huile sainte qu'il va certainement virer cette canaille à coups de pied. »

Ce langage laissa Hitler pantois ; c'était celui d'un commandant de sous-marin, mais certainement pas celui d'un prédicateur.

Enfin, Niemöller retrouva sa voix pour tout nier, mais ses explications embarrassées ne firent que porter à son comble la colère de Hitler. (Onze ans plus tard, en évoquant cette scène, Goering devait s'essuyer les yeux à force de rire : « Effondrement pénible de nos chers frères si courageux ! ») Or, le texte lu par Goering n'était qu'un faux, comme il ressort des archives de la chancellerie du Reich, où l'on a retrouvé, chose rare, le document brun en question :

(Strictement confidentiel)

Berlin, 25 janvier 1934  
Affaire : Conflit de l'Église.

Niemöller parle avec une personne non identifiée et lui dit entre autres que Hitler a été convoqué à midi par Hindenburg. Le président du Reich reçoit Hitler dans son cabinet de toilette. Les derniers sacrements avant la conférence ! Hindenburg le reçoit en tenant notre mémorandum à la main. L'approche par le ministère de l'Intérieur a donc eu un bon résultat. (Commentaire du Forschungsamt : Il n'a pas expliqué comment.)

« Je suis heureux d'avoir apporté (... ?) ici et d'avoir tout arrangé si bien avec Meissner [le secrétaire d'État de Hindenburg]. Si cela tourne mal — ce que je ne crois pas —, nous aurons un bon départ pour une Église libre. Rappelez-moi à la fin de l'après-midi. J'en saurai alors davantage. » (Écoute de 10 heures 15 du matin.)

Cette supercherie allait décider du sort de Niemöller. La police de Goering perquisitionna chez lui le jour même sans rien trouver de compromettant, mais deux jours plus tard, le pasteur fut suspendu de toutes ses charges.

Le 31 août 1933, le président Hindenburg fit de l'audacieux capitaine de l'ancienne aviation impériale Hermann Goering un *General der Infanterie*, ce qui correspond à un général de corps d'armée. Goering l'en récompensa en lui offrant une propriété située en Prusse-Orientale, la province amputée du couloir de Dantzig. Le servile Erich Gritzbach, aide de camp de Goering, de passage à Allenstein pour organiser la visite officielle de son maître en Prusse-Orientale, avait dit au bourgmestre que le ministre avait envie de devenir citoyen d'honneur de sa ville, indiquant même le nom du joaillier berlinois qui était capable de fournir le présent que Goering aimerait recevoir pour rehausser la cérémonie.

Au cours de l'été 1933, des pilotes triés sur le volet comme Adolf Galland, âgé alors de vingt ans, et qui allait devenir pendant la Seconde Guerre mondiale l'un des plus célèbres as de la Luftwaffe, se rendirent en Italie pour parfaire en secret leur entraînement de pilote de chasse. D'autres pratiquèrent de longs vols de nuit où, pour le compte des chemins de fer allemands, ils assuraient des transports aériens de colis postaux entre Berlin et la Prusse-Orientale. Le 25 août, Milch inspecta le prototype d'un nouveau bombardier, le Heinkel 111, camouflé en avion pour passagers. Bientôt, Junkers employa neuf mille ouvriers dans ses ateliers d'assemblage tandis que quatre mille cinq cents autres fabriquaient des moteurs d'avions. A cela s'ajoutèrent deux millions

d'ouvriers qui préparèrent les terrains et les hangars nécessaires aux nouvelles escadrilles. Tous ces travaux portaient des noms inoffensifs, tels que « Centre de transport aérien des autoroutes du Reich ».

Goering nationalisa les usines Junkers pour mettre à leur tête l'un des bras droits de l'industriel Friedrich Flick, le Dr Heinrich Koppenberg, connu pour ses colères et son cou de taureau. Le 20 octobre 1933, Koppenberg assista à la première réunion de la nouvelle industrie aéronautique allemande dans une salle du bâtiment secret du ministère de l'Air. Goering fit une entrée triomphale devant tous ces industriels qui se levèrent en silence pour faire le salut nazi, le bras droit tendu. Il leur révéla que le Führer lui avait donné l'ordre de révolutionner « en moins d'un an » la situation aérienne du Reich.

Ce même jour, Goering s'envola pour Stockholm afin de se recueillir sur le tombeau de Carin, morte depuis deux ans déjà. Furieux, les communistes suédois alléguèrent qu'il présidait un « rassemblement nazi » au château du comte von Rosen, et le quotidien du parti, *Folkets Dagblad*, prétendit qu'il allait y « donner des directives... sur la manière dont les nazis suédois devaient instaurer une dictature nazie... ». Ils se plaignaient que le « ministre Goering puisse voyager dans tout ce pays avec ses collègues nazis sans que personne ne lève contre eux ne serait-ce que le petit doigt ». Une foule organisée attendit un soir Goering à la sortie d'un théâtre de Stockholm pour l'insulter en criant : « A bas Goering, assassin d'ouvriers ! »

On ne peut pas dire qu'il ait fait preuve de beaucoup de tact : il déposa sur la tombe de Carin une couronne en forme de croix gammée avant de repartir pour Berlin et Leipzig où il devait affronter Dimitrov, inculpé d'avoir participé à l'incendie du Reichstag. Les communistes suédois saccagèrent la couronne et peignirent sur le tombeau une inscription vengeresse : « Certains Suédois dont nous sommes s'offensent de ce que M. Goering, un Allemand, ait violé la tombe. Que son épouse morte repose en paix, mais qu'il nous épargne cette propagande nazie sur son caveau. »

« Ils ont profané la tombe de ma femme, devait dire Goering des années plus tard à l'historien George Shuster. Après cela, je me suis arrangé pour que sa dépouille soit transportée en Allemagne. » Il commanda à Stockholm un sarcophage d'étain massif surchargé d'ornements, assez vaste pour contenir le corps de Carin et le sien lorsque l'heure serait venue.

A la mémoire de Carin, le palais qu'il fit construire, « Carinhall », allait devenir un sanctuaire permanent. Il voulait d'abord élever un simple pavillon de chasse en bois, de style norvégien, et avait choisi pour site la lande de Schorf, une immense étendue de lacs et de forêts allant

presque du nord-est de Berlin à la côte de la Baltique et à la Pologne. Carinhall fut bâti sur une falaise qui surplombait un lac, le Dolln See. Il envoya en Suède un architecte pour s'inspirer d'un pavillon de chasse en bois qu'il avait admiré dans la propriété de von Rosen. La mémoire de Carin veillerait aussi sur une réserve d'espèces animales en voie de disparition, comme l'élan, le bison d'Europe, le daim, le cheval sauvage et, pourquoi pas, lui-même.

Il voulait que Carinhall bénéficiât de ce qu'il y avait de mieux. Il donna dix mois à deux architectes de la Cour prussienne, Hetzelt et Tuch, pour terminer le pavillon central. Finalement, Carinhall allait coûter quinze millions de marks au contribuable allemand. Au cours des douze années qui suivirent, le « pavillon de chasse » devint en effet un extraordinaire complexe de style baroque, quelque chose de colossal, vulgaire, légèrement ridicule, bref, à l'image du maître de l'ouvrage. Il tint à en surveiller les moindres détails, jusqu'au dessin des somptueuses poignées des portes. Ce fut encore lui qui choisit tout le mobilier ainsi que la livrée vert et or des gardes forestiers et des laquais. Il devait aussi remplir Carinhall d'un bric-à-brac criard, fruit de ses razzias en Europe occupée. Les bâtiments se multiplièrent et s'étendirent autour de la cour centrale, avec des toits de chaume fortement pentus, des fontaines, des statues et des avenues bordées d'arbres. Pour décorer chacune des pièces, il eut recours aux objets les plus coûteux : chandeliers de cristal, tapisseries flamandes, peintures de maîtres anciens. « Je suis vraiment un homme de la Renaissance », déclara-t-il à Heinz Guderian, alors général de panzers, en lui faisant visiter Carinhall. « J'adore l'opulence ! » Et il le prit par le bras pour l'entraîner vers le salon de réception flanqué de deux antichambres, dites salle d'Or et salle d'Argent, où les œuvres d'art que lui avaient offertes les raisonnables, les sages et les ambitieux, constituaient une exposition permanente.

Pendant toutes ces premières années de pouvoir, la propagande communiste ne cessa d'affirmer que Goering était retombé sous l'emprise de la drogue. Un juriste prussien, le comte Rudiger von der Goltz, le vit entrer véritablement en transe au cours d'un discours qu'il prononçait à Stettin. Ce retour à la morphine explique peut-être la rapidité avec laquelle Goering abandonna tout scrupule, allant jusqu'à réclamer lui-même les présents et les pots-de-vin qu'il désirait recevoir. En compensation des quelques biens que lui avait confisqués l'État bavarois en 1923, il put acquérir un terrain à côté du célèbre chalet de Hitler sur le site magnifique de l'Obersalzberg. Parmi ses papiers de 1945, on a trouvé l'acte notarié d'un autre lot de terrains à Hochkreuth, près de Bayrischzell, dont lui avait fait don le consul Sachs le 3 mars 1935 pour le compte de la Bavière. La métamorphose du « soldat

intègre au cœur d'enfant » — comme l'avait appelé Goebbels en janvier 1933 — en ce politicien de 1935, avide et cruel fut si soudaine qu'elle stupéfia ses amis. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour faire rentrer chez lui un flot continu de peintures et sculptures, de vases, de dentelles, de meubles, sans compter des lions en bronze et des bibelots en or et ivoire, en argent, en ambre.

Les membres de sa cour systématisèrent et perfectionnèrent très vite l'entreprise de corruption de leur maître. Sa secrétaire, Fräulein Grundtmann, notait méticuleusement tous les « présents » qu'il recevait. Certains étaient tout à fait normaux, comme ceux de ses amies d'enfance, Erna et Fanny Graft ; d'autres étaient chargés d'intentions quand ils venaient de futurs alliés ou ennemis, d'ambassadeurs et d'agents (le colonel britannique Malcolm Christie lui remit un exemplaire de *Sporting Anecdotes*), d'aristocrates et de ministres du Reich. Les listes Grundtmann comprennent des dons de généraux, de directeurs de services d'État, de gros bonnets de l'édition, d'industriels, d'énormes sociétés comme C. & A. Brenninkmeyer\*. Citons parmi ces dernières la Lufthansa, la Ligne Hamburg-Amerika et l'I.G. Farben. Mais il y eut aussi des firmes moins importantes, tels les Ateliers aéronautiques Friz Siebel, les compagnies cinématographiques UFA et Fox. La Lloyd d'Allemagne du Nord lui offrit trois voyages en bateau et la Reemtsma Tobacco, une peinture de Spitzweg intitulée *Le Chasseur du dimanche*, sur laquelle Goering nota « A garder pour le Führer ». Et l'on trouve dans les premières listes Grundtmann des noms qui allaient souvent revenir : Birger F. Dahlerus, Suédois et propriétaire d'Electrolux, devait jouer un rôle important dans la vie et le procès de Goering, et il lui offrit un lave-vaisselle dès 1936. Et, en 1937, un certain Albert Speer, architecte et futur grand personnage du III<sup>e</sup> Reich, lui fit don d'un panier de fleurs puis, en 1938, d'une coupe en cuivre.

Toutes les municipalités d'Allemagne, en partant de la lettre A, Aachen (Aix-la-Chapelle), Altona, etc., en passant par tout l'alphabet, Berlin, Cologne, pour arriver à Zossen, lui firent régulièrement des cadeaux. Il en reçut également de ses amis et parents ainsi que des familles de ses deux femmes, Carin et Emmy ! Il en eut aussi de la part de gens avec lesquels Goering aurait bien voulu ne pas avoir de liens, comme ce maudit cousin Herbert Goering dont il avait honte et qui, en 1937, lui donna deux petits chasseurs en porcelaine de Saxe et, en 1938, un petit vase de bronze. La baronne von Epenstein, veuve de son

\* Ces cadeaux rapportaient : les archives du bureau de Goering révèlent qu'il autorisa C. & A. à ouvrir un grand magasin à Leipzig en dépit des protestations du gauleiter local qui invoqua en vain les promesses faites par les nazis de protéger le petit commerce. (N.d.A.)

parrain, le juif anobli ex-amant de sa mère, lui offrit une porte de Veldenstein, le château où il avait passé son enfance.

Bientôt, le premier stade de Carinhall, le simple pavillon de chasse en bois de style norvégien, fut prêt. Au milieu de ces sombres, presque démoniaques, forêts de pins, de hêtres et de chênes, Goering se sentit dès lors l'âme d'un chevalier teutonique. Il en arriva plus tard à porter une lance et à ordonner à Robert de l'habiller de hautes bottes russes à revers en cuir rouge et ornées d'éperons d'or. Il revêtit aussi une robe flottant jusqu'au sol comme un empereur ou un roi de France, et des blouses en soie aux manches bouffantes.

Emmy était là, certes, elle aussi, mais le souvenir morbide de Carin jetait de plus en plus son ombre sur toutes les pensées de Hermann Goering. Le fantôme de sa première femme le hanta véritablement à partir du moment où il commença à construire Carinhall. Sur le rivage du lac opposé à Carinhall, il ordonna aux ouvriers de creuser un mausolée avec des murs de granit du Brandebourg d'un mètre cinquante d'épaisseur. En l'espace de quelques mois, ce mausolée fut prêt pour recevoir de Suède le sarcophage d'étain où reposait Carin.

Un jour, rêvait-il, c'est là qu'il reposerait à côté de sa Carin bien-aimée, et il passerait ainsi l'éternité avec elle tandis qu'au-dessus d'eux gémeraient les pins...



## ASSASSIN EN CHEF

Quels furent donc les facteurs qui précipitèrent Goering dans le cloaque de la criminalité ? A partir du 30 juin 1934, ses mains baguées sont rouges du sang qu'il commence à verser. Si son instinct de conservation et sa lâcheté morale ont joué un rôle, il ne faut pas oublier cette arrogance fatale des chefs nationaux-socialistes : ~~les réalisations indiscutables de leur mouvement en faveur de la résurrection de l'Allemagne les avaient convaincus qu'ils étaient désormais au-dessus du droit commun.~~

De plus, comme tous les bravaches et en dépit de son ordre Pour le mérite, Goering était vraiment lâche. Le professeur Hugo Blaschke, un dentiste de Philadelphie qui soigna Goering, fut frappé par sa peur panique de la douleur. « On avait l'impression d'avoir affaire à un mégalomane, dit-il plus tard. Votre propre vie ne valait rien. »

Mais surtout on ne peut douter de la foi de Goering dans le nazisme. Le 26 février 1933, il avait vu à Dortmund, où il s'était adressé à cinquante mille ouvriers, des enfants mourant presque de faim. Un an plus tard, le 17 mars 1934, ces mêmes enfants l'avaient accueilli en riant et avec des joues roses et pleines. Il faut reconnaître qu'en un an les nazis réussirent là où Weimar avait échoué : ils avaient rétabli l'unité nationale, la prospérité économique, et créé des centaines de milliers d'emplois.

C'est ce qui explique la popularité indéniable des chefs nazis, et celle de Goering surpassait toutes les autres. Vers la mi-mai, il fit le tour de l'Allemagne de l'Est avec sa femme. Il arriva à Breslau en uniforme blanc d'aviateur. L'enthousiasme de la foule vira à la folie. Comme l'a dit plus tard Herbert Backe, le directeur adjoint du ministère de l'Agriculture, « les acclamations donnaient à Goering le sentiment d'être immortel ». Il était l'Allemagne, il était la loi. Ses vêtements étranges, parfois efféminés, dont beaucoup avaient été dessinés par



A la fin de la Première Guerre mondiale, Hermann Goering est l'un des pilotes de chasse à compter le plus de victoires. (*Archives nationales américaines.*)



Hermann Goering (à l'extrême droite) avec des camarades pilotes de chasse. Il a déjà gagné la croix de fer, mais il lui manque encore l'ordre Pour le mérite qu'il désire tellement. (*Collections de la bibliothèque du Congrès.*)



---

A la fin de la guerre, le lieutenant Hermann Goering, mince et beau, arbore fièrement l'ordre Pour le mérite créé par Frédéric le Grand. (*Archives nationales américaines.*)



Hermann Goering (au centre), photographié avec d'autres pilotes de chasse, tous décorés de l'ordre Pour le mérite, 1917. (*Collections de la bibliothèque du Congrès.*)



Hermann Goering à Bad Tölz avec sa mère et ses sœurs, Paula et Olga. (*Collections de la bibliothèque du Congrès.*)





---

Sentimentale et mystique, la comtesse suédoise Karin von Fock devint, en 1923, la première femme de Hermann Goering, et fut le grand amour de sa vie.  
*(Archives nationales américaines.)*



---

Goering, encore jeune, avec sa femme Carin en 1923, au cours de leur séjour difficile en Italie. (Photo Gerd Heidemann.)



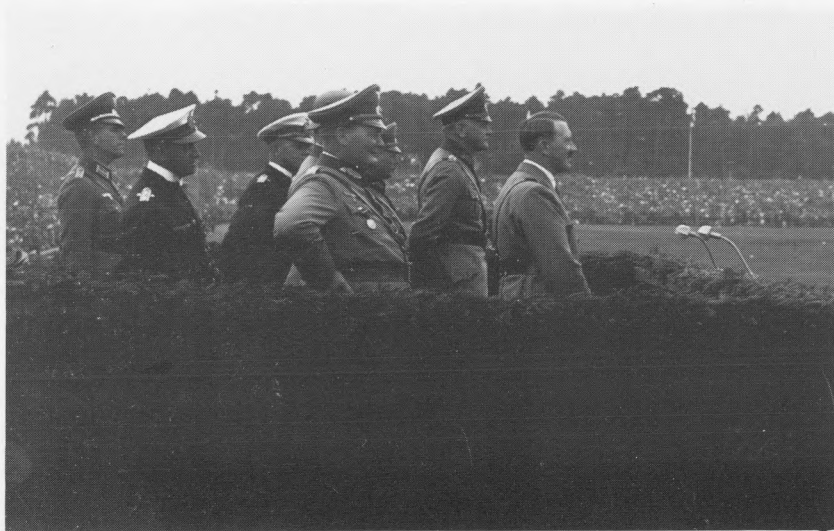
1924, Goering et Carin à Venise, pris par un photographe ambulant, place Saint-Marc. Son embonpoint l'a transformé et son sourire trahit les ennuis qui l'accablent. (*Archives fédérales allemandes.*)







La veille de la Nuit des longs couteaux, le 28 juin 1934, Hitler, le visage sévère, et Goering, qu'on voit à peine à l'extrême droite, assistent au mariage du gauleiter nazi Josef Terboven. (*Archives nationales américaines.*)



En 1934, lors de la reconstruction des forces armées allemandes, l'harmonie règne entre Hitler, Goering et les chefs de l'armée. (De gauche à droite : Raeder, Goering, Fritsch et Blomberg assistent derrière Hitler au défilé du Jour des forces armées). En 1938, victimes de deux scandales sordides, Blomberg et Fritsch démissionneront, laissant à Hitler et Goering le pouvoir absolu. (*Archives nationales américaines.*)



---

Après l'assassinat de Roehm, les autres adversaires de Goering furent éliminés. Premier ministre de Prusse (il s'adresse ici au Parlement prussien), Goering mentionnera de plus en plus rarement les mots « Prusse » et « Prussien ». (*Archives nationales américaines.*)



---

En 1935, le mariage somptueux de Hermann Goering avec sa maîtresse Emmy Sonnemann met fin à deux années de scandales et de rumeurs. (Photo Gerd Heidemann.)



Hitler au baptême d'Edda, fille de Hermann et Emmy Goering. Il dira plus tard qu'Emmy a sur son mari une «influence néfaste». (*Collection Voak, Archives Hoffmann, Vienne.*)





---

Edda Goering offre des fleurs à son père sous le regard de l'aide de camp de Goering, le général Karl Bodenschatz (à droite). La naissance presque miraculeuse d'Edda en juin 1938 a changé la vie de Goering, elle l'a rendu plus compréhensif et plus souple de caractère. (*Archives nationales américaines.*)

Carin, faisaient aussi partie de son image de marque. Il avait presque une âme de travesti, et tout d'un exhibitionniste. Mme Backe tenait un journal où elle nota : « Herbert dit que lorsqu'il [Goering] se promène sur la lande de Schorf [autour de Carinhall], il emporte toujours une lance... »

Quelques semaines plus tard, le 30 juin, Hitler et Goering liquidèrent Ernst Roehm et Grego Strasser, leurs anciens compagnons et amis devenus des ennemis mortels. Dans cette purge moururent également de nombreuses personnes qu'ils considéraient comme des obstacles.

Ernst Roehm, le chef d'état-major des SA, était un homosexuel corpulent au teint blafard, de plus en plus mécontent du caractère que prenait la révolution hitlérienne et du rôle qu'on lui réservait. Avec ses deux millions de Chemises brunes, il disposait de plus d'hommes que les forces constitutionnelles de l'ordre et ne faisait nul mystère de ses ambitions. Il voulait devenir ministre de la Défense, ce que Hindenburg, selon Goering, n'aurait jamais admis « à cause de sa vie privée et de ses penchants sordides ». Il parlait presque ouvertement d'une « seconde révolution » où le général von Schleicher remplacerait Hitler tandis que Theo Croneiss deviendrait ministre de l'Air, les SA absorbant l'armée régulière.

En octobre 1933, Hitler, pour apaiser Roehm, lui avait accordé le titre de ministre et adressé une lettre écœurante de compliments où, le tutoyant à la manière nazie, il lui exprimait sa gratitude ainsi qu'à « mes amis et camarades SA ». Mais, le jour où Roehm posta une garde de SA autour du ministère de Goering, il dépassa la mesure. Presque simultanément, Hitler apprit que Roehm achetait des armes à l'étranger, ce qui était strictement interdit. Enfin, de leur côté, le général von Blomberg, ministre de la Guerre, et son principal assistant le général von Reichenau, ainsi que le commandant en chef de l'armée, le général Werner von Fritsch, prévinrent Goering que Roehm et ses SA les inquiétaient vraiment.

Il est aujourd'hui certain que Goering a immédiatement pris la tête de cette coalition contre Roehm. En recherchant des alliés aussi implacables que lui-même, son regard tomba sur Heinrich Himmler, chef des SS, un corps d'élite dont les hommes en uniforme noir constituaient la garde personnelle de Hitler, à qui ils juraient fidélité. Avec ses lunettes à la monture métallique, Himmler, qui avait dix ans de plus que Goering, ne semblait guère plus dangereux qu'un instituteur de province. Mais, dix ans plus tôt, il avait tenu sans faiblir l'étendard d'Ernst Roehm lors de ce putsch de Munich dont Goering traînait encore le double héritage : des douleurs physiques presque insurmontables et, malgré ses

efforts, sa dépendance de la drogue. Au début de 1934, Himmler contrôlait déjà toutes les forces de police en Allemagne, sauf la police prussienne de Goering. Désireux de se renseigner sur lui, Goering fit appel à Richard Walther Darré, le théoricien nazi ministre de l'Agriculture de Hitler.

« Tout ce que je sais, lui répondit Darré, c'est que lorsque nous sommes ensemble, il ne parle que de ses magnifiques " gardes SS " et de notre réserve de paysans. »

Goering hésita pendant les trois premiers mois de 1934. Jusqu'au début de l'année, il avait gardé le contrôle exclusif de la Gestapo qu'il avait créée. Elle avait désormais un nouveau chef, le Dr Rudolf Diels, un personnage ambivalent : s'il était capable d'accompagner en septembre 1933 la troupe de SA chargée de lyncher l'assassin communiste du « martyr » nazi Horst Wessel, il pouvait tout aussi bien « oublier » de prévenir Goering d'une tentative trotskiste d'assassinat dirigée contre sa personne. Heureusement pour Goering, Reinhard Heydrich, le chef de la police politique de Himmler, avait eu vent du complot.

Goering obtint rapidement la preuve que Diels, instable et même paranoïaque, jouait double jeu avec les SA : « Diels, lui dit-il, vous fréquentez un peu trop Roehm. Seriez-vous de mèche avec lui ? »

Diels ne manquait pas de souplesse : « Le chef de votre Gestapo doit se mêler à tous les milieux... »

Goering se contenta de sourire mais, quelques minutes plus tard, à peine Diels était-il dehors, qu'il remit tous ses rendez-vous de la journée pour agir avec sa rapidité habituelle. Le même jour, l'édition de 17 heures du *Berliner Zeitung* annonçait que Diels avait donné sa démission pour accepter le poste que lui avait proposé Goering, celui de *Regierungspräsident* de Cologne, c'est-à-dire de maire de la ville.

En 1941, Diels épousa l'une des nièces de Goering, mariage suivi assez rapidement d'un divorce. Devant le tribunal de Nuremberg, il devait tenir contre Goering toute une série de discours parfois invraisemblables dans lesquels, entre autres, il le rendait directement responsable de l'assassinat de Schleicher et de Strasser.

Cependant, Ernst Roehm, méprisant le cercle qui se refermait sur lui, se livra dès le mois de février à des accusations injurieuses contre l'armée, où il expliquait clairement pourquoi ses chefs complotaient avec Goering derrière les portes closes de leurs clubs. Il osa déclarer à Blomberg que la défense de l'Allemagne était l'affaire de ses SA et prévint Fritsch qu'il devrait à l'avenir leur réserver exclusivement toute formation militaire. Hitler réagit en obligeant Roehm à signer un document établi par les chefs de l'armée et où le chef des SA reconnaissait que ses hommes seraient affectés à des tâches purement

politiques. Roehm signa mais fit de telles remarques caustiques dans son cercle d'intimes que Viktor Lutze, son ennemi acharné à l'intérieur des SA, les répéta à Hitler lui-même. Le 22 mars, Goering et les autres chefs du mouvement national-socialiste entendirent Hitler jurer qu'il n'y aurait jamais de « seconde révolution », comme l'entendait Roehm.

Le 20 avril, Goering et Himmler conclurent enfin une alliance. Goering, revêtu de l'uniforme gris-bleu de sa force secrète, remit cérémonieusement sa Gestapo à Heinrich Himmler et à ses SS. Toutefois, pour sa protection personnelle, il gardait une unité spéciale de *Landespolizei* en uniforme vert. De cette formation minuscule, il allait tirer plus tard la division d'élite et le corps de panzers « Hermann Goering ».

L'été 1934 fut précoce, long et étouffant. Goering le passa d'abord à Carinhall, à se baigner dans des bassins de marbre ou dans les eaux fraîches du lac Carin. Le 10 juin, il y invita quarante diplomates étrangers. Leur cortège automobile parcourut les quatre-vingts kilomètres séparant Berlin de l'entrée de son domaine où attendaient des gardes en uniforme. Les invités eurent encore treize kilomètres à faire sur une route asphaltée, laquelle serpentait entre des étangs et des lacs avant d'aboutir à Carinhall.

Goering les accueillit à l'extrémité sud de la lande au volant d'une voiture de sport à deux places. Selon sir Eric Phipps, ambassadeur de Grande-Bretagne, il portait un uniforme d'aviateur en tissu caoutchouté, des bottes montantes et un grand couteau de chasse passé à la ceinture. Sans prendre garde aux ricanements contenus de ses invités, il se lança dans un grand discours sur les élans et autres animaux qu'il avait importés surtout de Prusse. Il était particulièrement fier de sa réserve de bisons d'Europe. Il avait même organisé un spectacle pour les diplomates : les ébats d'un bison mâle avec l'une des femelles. Mais, quelque chose sans doute ne convint pas au superbe animal car, après avoir mesuré du regard la femelle que Goering lui destinait, il s'éloigna d'elle au petit trot, décevant du même coup quarante paires d'yeux indiscrets.

Toujours désireux d'accroître son pouvoir, Goering avait commencé à empiéter sur les attributions du ministre des Affaires étrangères, von Papen. Mais en 1933, ses trois missions à Rome n'avaient pas donné les résultats escomptés. Le 11 octobre 1933, Mussolini, parlant à l'ambassadeur de Grande-Bretagne, avait traité Goering d'« ex-interné d'un asile d'aliénés ». Les 6 et 7 novembre, Goering eut avec le dictateur italien une série d'entretiens qui seraient les derniers avant trois ans. Il avait



apporté une lettre personnelle de Hitler, et répéta plusieurs fois que le III<sup>e</sup> Reich était prêt à affirmer par écrit que l'Allemagne ne désirait pas annexer l'Autriche. Or, Mussolini, en mars 1934, allait signer avec l'Autriche et la Hongrie le protocole de Rome, où il garantissait l'indépendance de l'Autriche. Ce n'était pas ce que le Führer avait désiré, aussi confia-t-il désormais à Rudolf Hess le soin de s'occuper des affaires d'Autriche.

Dès lors, Goering porta son attention sur la Pologne, puis sur l'Europe du Sud-Est (les Balkans), où il remporta plusieurs succès personnels.

Le nouvel ambassadeur de Pologne à Berlin, Józef Lipski, était lui-même un passionné de chasse et, grâce à lui, en mars 1934, Goering, fut invité par l'État polonais à chasser à Bialowieża. Pour élargir ces premiers contacts, il profita des pouvoirs dictatoriaux dont il disposait en Prusse afin de rendre aux Polonais plusieurs petits services. Quand un nationaliste ukrainien assassina le ministre polonais de l'Intérieur et se réfugia en Allemagne, Goering prit la décision de le renvoyer immédiatement à Varsovie. Cette mesure d'une légalité douteuse fut acclamée en Pologne et lui valut dès lors, jusqu'en 1938, une invitation annuelle à Bialowieża.

Il étendit cette diplomatie peu orthodoxe aux Balkans, pays riches en minerais que Hitler et le gouvernement du Reich avaient jusqu'alors négligés. Dans tous ces voyages spectaculaires, il insistait sur le fait qu'il était porteur de messages écrits de la main de Hitler lui-même, ce qui flatta ces petites nations à demi oubliées, mais déplut d'autant plus à l'Italie qui les regardait comme son terrain de chasse personnel.

Le 15 mai 1934, Goering partit pour une première grande tournée de dix jours, « des vacances », dans le Sud-Est, accompagné de Milch, de Körner, de Kerrl et du prince Philippe de Hesse. Et, il emmena aussi avec lui Emmy Sonnemann, sa maîtresse (bien qu'elle fût toujours mariée), ce qui n'était guère diplomatique. Goebbels ne tarda pas à attirer l'attention de Hitler sur les potins scandalisés qui couraient alors en Allemagne. Mieux encore, après avoir proclamé que cette tournée commencerait par Rome, Goering annonça avec suffisance, juste avant l'envol de son avion, qu'il annulait cette première étape. Cet affront calculé n'atteignit le comité officiel de réception de l'Italie qu'au moment où ses membres se trouvaient déjà à l'aéroport, et laissa Mussolini bouillonnant de rage.

A la place de Rome, il fit une escale imprévue à Budapest, soi-disant pour des « raisons techniques ». Enchantés, les Hongrois l'acclamèrent longuement. Le 16, un autre « accident technique » l'obligea à passer la journée à Belgrade, où il fit comprendre qu'il aurait beaucoup de plaisir

à être reçu par le roi, lequel était cependant réellement absent. En dix jours, Goering parvint à convaincre tous les États du Sud-Est européen, même la Grèce et la mer Égée, que l'Allemagne nazie, représentée par Hermann Goering, ne les abandonnait pas à l'Italie de Mussolini.

Cet épisode avait quelque chose d'étrange, car Hitler, trois semaines plus tard, devait se rendre à Rome pour une première visite officielle. La presse mussolinienne se déchaîna contre le Reich, et Mussolini prévint confidentiellement von Papen que si Goering accompagnait Hitler dans son voyage, il ne serait pas *persona grata* en Italie. C'était répondre par un affront tout aussi calculé à celui de Goering. En vain, le Dr Renzetti, l'émissaire personnel du Duce auprès des nazis, insista-t-il sur le fait que Goering, depuis 1924, était celui qui avait le plus œuvré en faveur des relations germano-italiennes « dans des conditions qui n'avaient certes pas été faciles et qui lui avaient valu la colère de nombreux hommes politiques ».

Désireux de prouver qu'il était toujours le numéro deux du Reich, Goering réussit à faire venir le Führer, dès son retour d'Italie, à la cérémonie macabre qu'il avait organisée à Carinhall pour le 20 juin 1934, le jour où le corps de Carin devait être déposé dans le mausolée construit pour elle sur la rive du lac. Peu d'épouses de pharaons furent ensevelies avec une pompe plus solennelle. Un train spécial transporta à travers la Prusse du Nord le sarcophage d'étain débarqué d'un ferry suédois. Hitler et Goering, tous deux tête nue et le visage grave, attendaient son arrivée sur le quai de la première gare allemande. De là jusqu'à Carinhall, toutes les villes et tous les villages desservis par la voie ferrée étaient en deuil. Les adolescents des Jeunesses hitlériennes étaient alignés au garde-à-vous le long des quais de chacune des gares, et sur tous les ponts les unités de jeunes filles hitlériennes saluaient le convoi et jetaient des fleurs ; les drapeaux s'inclinaient sur le passage du train qui ralentissait encore l'allure, et des milliers de femmes avaient pris position le long des rails pour un dernier adieu à l'épouse du Premier ministre de Prusse, morte depuis des années.

A Carinhall, le décor naturel était celui d'un opéra à Bayreuth. La brume d'été se traînait lentement en minces volutes sur les eaux calmes du lac entouré de rangées de soldats immobiles, tandis que les lourds accents de la marche funèbre de Wagner retentissaient au loin parmi les cimes des pins.

Goering avait invité la famille de Carin ainsi que des centaines de diplomates et d'hommes politiques. Au son des cors de chasse et des trompettes auquel se mêlèrent soudain, venant des forêts, les beuglements des futurs trophées de Goering, une douzaine d'hommes forts descendirent le lourd sarcophage dans le mausolée de granit. Puis

Goering et Hitler descendirent à leur tour ces marches. Tous deux avaient bien connu la morte, tous deux regrettaient qu'elle n'eût pas vécu pour assister au triomphe du national-socialisme. Himmler et Körner, de loin, regardaient leurs deux chefs. Selon l'expression terrible de Darré, Himmler et Körner allaient devenir, sous les ordres de Goering, les maîtres d'œuvre de la Nuit des longs couteaux.

Dans la grande entrée de Carinhall avec ses trophées de chasse et les meubles genre gothique qu'il commençait à rassembler, Goering entreprit une dernière fois Hitler sur la nécessité d'agir contre Roehm et les SA avant que ce ne soit trop tard. Puis il raccompagna le Führer jusqu'à sa voiture, tous deux salués par un seul et énorme claquement, celui d'un millier de mains sur les crosses des fusils, quand les soldats leur présentèrent les armes. Le lendemain 21 juin, Goering déclara au Conseil d'État prussien : « C'est le Führer qui a commencé la première révolution. Si le Führer en désire une seconde, il nous trouvera prêts, attendant ses ordres. Sinon, nous serons également prêts et disposés à agir contre quiconque osera élever la main contre la volonté du Führer. »

La confrontation avec Roehm et les SA devenait inévitable. Himmler était désormais l'hôte régulier de la villa de Goering à Leipzigerstrasse. Körner et le Forschungsamt surveillaient de près tous les faits et gestes de Roehm. Goering, cependant, dressait « sa liste » pour le jour du règlement de comptes et, lorsqu'il l'eut terminée, il la remit à Körner. Dans son journal de poche à reliure rouge, Goering avait jeté de temps à autre quelques notes sinistres : « Krausser [Gruppenführer — général de corps d'armée SA — Fritz von Krausser], à l'état-major de Roehm. Prudence extrême. Agitateur, en particulier contre moi. » Toutes les lignes téléphoniques des autres chefs SA et des membres de l'état-major de von Papen (bien qu'il fût nominalement vice-chancelier) avaient été reliées à la table d'écoute du Forschungsamt et il en fut de même pour le général von Schleicher qui, comme son ancien aide de camp, le général Ferdinand von Bredow, entretenait d'étroites relations avec des diplomates français. En effet, lors d'une visite à Paris, Joachim von Ribbentrop, chef de la section « Affaires étrangères » du Parti, avait déclaré à un aide de camp : « Le moment est venu d'agir. » Or, cet aide de camp, violemment antinazi, prévint son ami, Bernhard von Bülow, ministre adjoint aux Affaires étrangères, que Bredow et Schleicher étaient surveillés. Naïvement, Bülow voulut à son tour les prévenir par téléphone, si bien que son nom vint à figurer sur la liste de Goering.

Le 23 juin, les échelons inférieurs de l'armée furent avertis qu'ils devaient mettre à la disposition des SS des canons et des moyens de transport en prévision d'une éventuelle opération contre les SA. Et les

forces de police de Goering, de Himmler et de Heydrich furent elles aussi mises en état d'alerte.

Goering continuait comme si de rien n'était à vaquer à ses affaires : le 24 juin, il assista avec Bodenschaft et Julius Streicher à une fête enfantine à Dinkelbuhl, puis il prit de brèves vacances le 26 à l'île de Sylt où Emmy possédait une villa. Le 27, un photographe le surprit à son atterrissage à Cologne. Le 28, il visita la ville en auto et rencontra Hitler, lequel avait emmené avec lui Viktor Lutze pour reprendre en main les SA une fois que Roehm en aurait été « exclu ». Tout le monde commençait à être au courant de certains agissements de Roehm, ce qui ne laissait présager rien de bon. Hitler toutefois décida de faire un dernier effort de conciliation : le 29 juin, il dit au Gruppenführer Fritz von Krausser, l'adjoint de Roehm : « Je veux essayer de dissiper tous ces malentendus. »

C'est alors que les témoignages contre Roehm commencèrent à affluer. Après avoir reçu un appel de Himmler resté à Berlin, Hitler, visiblement troublé, se retira dans sa chambre d'hôtel avec Goering et Lutze. Venant d'Essen en avion, Paul Körner les rejoignit, apportant encore un supplément de preuves. Körner confia plus tard à Milch qu'il s'agissait de documents bruns consistant en rapports d'écoutes. D'après Rudolf Popp, l'un des « évaluateurs » du Forschungsamt, Roehm avait convoqué tous les chefs des SA qui allaient se rassembler en secret à Bad Wiessee en Bavière. « Cela me suffit », aurait dit Hitler, et il aurait ajouté, l'air sombre : « Je vais faire un exemple. »

Après avoir ordonné à Goering de retourner immédiatement à Berlin avec Körner, Hitler prit l'avion pour Munich. Il avait accordé à Goering tous pouvoirs pour agir en Prusse contre tous les chefs des SA dès qu'il recevrait le mot de code *Kolibri*.

Goering avait pris ses précautions. Son imposante villa berlinoise était entourée d'un complexe d'immeubles publics comme un donjon au centre d'une forteresse. C'est là qu'avec Himmler, ce 29 juin, il prépara le massacre du lendemain, celui qui restera dans l'histoire de ce siècle sous le nom de « la Nuit des longs couteaux ».

Tirées des coffres-forts où on les avait enfermées, les listes de proscription s'allongèrent de quelques noms, tandis que certains bénéficiaient d'un « sursis ». L'une des listes partit en avion pour Breslau avec une lettre explicative ordonnant au Gruppenführer SS Udo von Woyrsch, l'un des plus terribles hommes de main recrutés par Himmler — tous de « sang bleu germanique » et gainés de noir —, de se tenir prêt à fondre sur tous les opposants.

Sur l'ordre de Goering, Milch rassembla six cents hommes qui recevaient un entraînement secret à l'aéroport de Jüterbog et compo-

saient eux aussi une élite, pour occuper à Berlin trois aéroports et le bâtiment du ministère de l'Air.

Ce qui se passa le lendemain 30 juin 1934, à l'aube, en Bavière, appartient désormais à l'histoire. A l'appel du Führer, une unité d'élite, les « Gardes du corps SS Adolf Hitler », avait débarqué en Bavière pour prendre place dans les camions fournis par l'armée régulière afin de rouler vers Bad Wiessee, où Roehm, d'après les dernières informations, avait rassemblé dans une auberge la fine fleur de ses bourreaux. De Berlin, Goering et Himmler stimulaient le Führer, encore indécis, lui envoyant télégrammes sur appels téléphoniques, multipliant les courriers porteurs, selon Wilhelm Brückner, le fidèle mais un peu lourd aide de camp de Hitler, de messages « de plus en plus alarmants ». Hitler lui-même était arrivé à Munich vers 3 heures 30 du matin. Il avait appris que des centaines d'hommes de Roehm avaient passé les dernières heures à parcourir la ville, absolument déchaînés. Hitler décida alors de se rendre lui-même à Bad Wiessee pour en finir avec Roehm.

A 8 heures du matin, Goebbels téléphona de Munich le mot de code : « Kolibri ». Sur le moment, Goering obéit à un sentiment mitigé de compassion : tout en prévenant ses hommes de main, ses dévoués « assassins en chef », il offrit un refuge à un petit nombre de vieux amis et adversaires pour lesquels il n'arrivait pas à éprouver de véritable haine. Par exemple, il envoya chercher Wilhelm Frick, ministre de l'Intérieur du Reich, qui apparut dans la villa des conjurés, « pâle comme un pois chiche qu'on vient de vomir », selon l'expression de Goering. Il en fut de même de von Papen, que Karl Bodenschaft fit venir, prétextant « une question d'État extrêmement urgente ». Comme von Papen ne saisissait pas la gravité de la situation, Goering prit le téléphone pour lui demander de se présenter immédiatement. Von Papen, en 1945, raconta la scène à un officier britannique :

... Dans son bureau, je l'ai aperçu avec Himmler. « Il se passe quelque chose de très grave à Munich, m'a-t-il dit. Une révolution a éclaté. Le Führer m'a laissé la charge de Berlin.

— Monsieur Goering, je veux savoir ce qui se passe... quelles contre-mesures nous prenons.

— Je ne peux entrer dans les détails. Des combats ont lieu.

— Alors, mobilisez l'armée.

— C'est fait. »

Von Papen, d'un ton sec, fit observer que c'était lui le second du Führer, et non Goering.

« Il faut que vous me laissiez seul maintenant, répliqua Goering,

indiquant par là qu'il mettait fin à leur entretien. Ma tête va exploser. Nous devons réfléchir à la façon d'écraser tout cela. »

Il murmura quelques mots à Himmler qui se leva et sortit. Comme un officier de la Landespolizei de Goering entraînait pour l'escorter jusqu'à chez lui, von Papen, par la porte ouverte, entendit Himmler crier au téléphone : « Vous pouvez y aller maintenant ! »

Et dans toute la Prusse, les hommes de Goering « y allèrent ». Goering lui-même prit la tête du détachement qui devait attaquer le quartier général berlinois des SA, sur la Wilhelmstrasse. Il a souvent raconté cet épisode :

J'ai demandé s'ils avaient des armes. Leur commandant a répondu non, mais lorsque j'ai regardé par la fenêtre, j'ai vu de mes propres yeux que mes hommes commençaient à charger des armes dans leurs camions...

Il a toujours aimé évoquer cette scène, mais en changeant chaque fois quelques détails qui le mettaient en valeur :

Je suis allé droit sur ce capitaine SA et je lui ai dit : « Avez-vous des armes ? — Mais non, *Herr Polizeichef*, m'a répondu ce saligaud. Aucune, si ce n'est ce pistolet pour lequel vous m'avez donné une autorisation... » J'ai alors trouvé dans la cave un arsenal plus important que tout l'armement des forces de police de la Prusse !

Et Goering d'ajouter avec un large sourire : « Dans un cas pareil, il n'y avait qu'une chose à faire : « Exécution ! »

Et ils ont exécuté ! Du bureau qu'il avait dans sa villa, une pièce aussi vaste qu'un *darbar* (salle de réception indienne) derrière une table de chêne massif de quatre mètres cinquante de long avec un plateau de dix centimètres d'épaisseur, Goering, vautre dans un immense fauteuil rehaussé d'or et tapissé de velours couleur cerise, présida à la liquidation de ses ennemis. Toute cette journée, il tint le président Hindenburg au courant, criant au téléphone qu'il y avait eu un complot pour que Roehm devienne ministre de la Défense et Schleicher chancelier. Dans les salons dignes d'un palais aménagés par Goering lui-même, parmi une foule de notables qui manifestaient sans honte la joie que leur causait la destruction des SA, on vit les généraux von Fritsch et von Reichenau, le chef de l'état-major des forces de l'Air, Wever ; Himmler et Körner, ainsi que le sous-secrétaire d'État Milch. Le ministre de la Défense, le général von Blomberg, fit lui-même deux apparitions.

Goering lui assura chaque fois que Roehm et Schleicher seraient arrêtés et jugés pour haute trahison.

Mais le général von Schleicher était déjà mort. Goering lui avait envoyé sa Landespolizei ; toutefois, une bande de cinq tueurs en civil, qui ne furent jamais identifiés, avaient précédé les policiers en uniforme vert. Ils étaient entrés vers midi dans la villa de Babenberg où vivait Schleicher, et ils l'avaient abattu sauvagement : son corps était troué de sept balles. Ils avaient par la même occasion liquidé sa femme. Sans broncher, Goering ordonna aussitôt de camoufler ces meurtres en suicides. C'était trop tard ; déjà lui arrivait par pneu un document brun de son FA : ses propres services avaient intercepté l'appel téléphonique d'un policier par trop zélé qui, utilisant la ligne surveillée du général, avait envoyé au ministère de la Justice (que les nazis ne contrôlaient pas encore) le message suivant : « L'ancien chancelier du Reich von Schleicher a été abattu dans un assassinat politique. » Sans perdre son sang-froid, Goering téléphona à Franz Gürtner, ministre de la Justice, pour le prévenir qu'il avait l'intention de publier une version officielle totalement différente : pour lui, le général von Schleicher avait été tué en résistant au cours de son arrestation. Détail typique du caractère de Goering : à force de propager cette version, il arriva à y croire et, alors que les archives de son ministère démontraient le contraire, il soutint cette thèse jusqu'à la fin de sa vie avec une candeur vraiment désarmante.

Tout au long de ce samedi 30 juin, les noms des proscrits, un à un, furent rayés des listes au fur et à mesure qu'ils étaient assassinés. Trente hommes conduits par trois gestapistes de Heydrich pénétrèrent dans les bureaux de von Papen pour y chercher Herbert von Bose, le chef de son service de presse, parce qu'il avait comploté contre le régime. Ils l'entraînèrent dans la salle de conférence, et ses collègues épouvantés entendirent dix coups de feu successifs, puis, quelques secondes plus tard, une onzième détonation.

Nous savons de source sûre à quoi a pu ressembler une réunion du conseil d'administration de la « Société de meurtres nazie & Cie ». Milch a assisté à celle qui eut lieu l'après-midi même, et il en a fait la description à l'auteur de ce livre : Himmler effaçait lentement les noms qui figuraient sur les listes froissées et trempées de sueur. Goering et Reichenau, chef de l'état-major de l'armée, hochaient la tête pour approuver l'exécution, ou la secouaient de droite à gauche s'ils s'y opposaient. Kôrner sortait de temps à autre, porteur d'un « nom » supplémentaire griffonné à la hâte sur une feuille où s'étalait la mention terrible *Vollzugsmeldung* (« Rendre compte de l'exécution »). Rudolf Diels : à ce nom, Goering secoua la tête. Bernhard von Bülow : là

encore, Goering fit usage de son droit de grâce. Dans cette société composée uniquement d'hommes, quelqu'un proposa le nom d'une femme, la baronne Viktoria von Dirksen, l'une des égéries les plus ennuyeuses qui se pressaient autour du Führer... Tous ces bourreaux éclatèrent nerveusement de rire.

Il n'est pas difficile de reconnaître, parmi ces « Oscars » de la mort, ceux que Goering a demandés ou simplement approuvés. Qui d'autre que lui avait un compte personnel à régler avec Erich Klausener, ex-chef du ministère de la Police prussienne, que Goering avait démis de ses fonctions dès février 1933 ? Qui d'autre que lui pouvait ordonner d'abattre à coups de pioche Gustav von Kahr, âgé de soixante et onze ans, ou le journaliste munichois Fritz Gerlich ? Kahr avait trahi le putsch de 1923, et Gerlich avait accusé Goering d'avoir failli à l'honneur en prenant la fuite après ce putsch ; Goering, qui l'avait attaqué en justice, avait perdu son procès. Deux vieux comptes en suspens recevaient ainsi leur solution.

A dix heures du soir, le sang s'arrêta de couler, faute de victimes. Himmler ordonna nonchalamment de détruire tous les documents SS relatifs à la purge de la journée. Puis Goering emmena Milch et Körner dans sa grande Mercedes noire pour attendre à l'aéroport de Tempelhof Hitler qui revenait de Bavière. C'est là qu'ils virent Karl Ernst, le chef des SA de Berlin, descendre d'un avion en provenance de Brême les menottes aux poignets. Des années après, Goering, incorrigible, osera affirmer qu'on avait arrêté Karl Ernst « tandis qu'il tentait de s'enfuir avec 80 000 marks ». La vérité est qu'on l'avait surpris alors qu'il partait en croisière pour son voyage de noces, après avoir malencontreusement retardé son mariage. Le Gruppenführer SA dut faire face à une autre cérémonie, brève et impitoyable celle-là, à Lichterfeld, la vieille académie militaire de Hermann Goering, face à un peloton d'exécution de SS.

L'avion de Hitler atterrit, et le Führer en descendit, pâle comme un mort et terriblement grave. Il félicita nerveusement Goering de la garde d'honneur qui le recevait, quatre cents aviateurs choisis un par un et portant tous l'uniforme encore secret de la future armée de l'Air : « Excellente sélection raciale ! » commenta le Führer.

Arrivé à la chancellerie, Hitler annonça à Goering que tous les bourreaux les plus gradés recrutés par Roehm avaient été exécutés, mais qu'il proposait d'épargner Roehm, son ami de longue date. Goering lui reprocha en plaisantant cette sentimentalité. Le lendemain 1<sup>er</sup> juillet, pendant toute la journée, Goering et Himmler adjurèrent Hitler de donner à cette purge sa conclusion logique. Darré, l'après-midi, les trouva tous les trois en train de discuter encore du sort de Roehm.



Comme Hitler voulait téléphoner à l'ancien adjoint de Roehm, Krausser (il avait consulté deux nuits auparavant cet homme distingué, officier de cavalerie), il découvrit que c'était trop tard : sur l'ordre de Goering, Krausser avait reçu sa « récompense » à Lichterfelde quelques heures plus tôt. Quand Milch arriva le soir après une journée de détente passée au champ de courses de Karlshorst, la discussion avait pris fin : Roehm avait été abattu dans une cellule de la prison de Munich.

En tout, il y eut quatre-vingt-quatre exécutions. Devant ce chiffre, Goering concéda plus tard que « évidemment, dans l'excitation générale, des erreurs avaient été commises ». En effet, un musicien inconnu, Willi Schmidt, fut fusillé à la place d'un autre Willi Schmidt, son homonyme. Et il y eut surtout Daniel Gerth, un compagnon de Goering, un aviateur prestigieux décoré lui aussi de l'ordre Pour le mérite dont Goering, pris de pitié, suspendit l'exécution alors qu'il se trouvait face au peloton des tueurs SS... mais qui fut néanmoins fusillé une heure plus tard, sans raison.

*Tabula rasa*, place nette ! Hitler se sentit soudain étrangement mal à l'aise en compagnie de ses lieutenants. Les états-majors privés de Goering et de Himmler se rendirent peu à peu compte que leurs chefs avaient trompé sciemment le Führer afin de débayer tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à eux. Brückner, présent lorsque Himmler avait communiqué à Hitler les noms et les chiffres de cette purge, a raconté que le Führer, interdit, était incapable de prononcer un mot, sursautant seulement comme de chagrin en apprenant certaines exécutions.

Plus tard, Goering osera prétendre qu'il avait insisté auprès de Hitler, pendant toute la journée du dimanche, pour mettre un terme aux exécutions :

Finally, I asked him to put an end to the shootings, for we were in danger of losing control of the situation... Two mortal enemies of the Führer — [Werner von] Alvensleben and [the count von] Mollath-Eckart [the aide de camp of Roehm] — had thus escaped death.

Après ce bain de sang, Hitler, touché par le remords et souffrant d'une crise hépatique, prit des mesures financières de compensation pour toutes les « erreurs » commises, et accorda des pensions à tous les membres des familles de ces innocentes victimes. Goering n'en perdit pas l'appétit pour autant. Le lundi matin, il organisa, pour célébrer sa victoire, un dîner de tourteaux où Blomberg, Himmler, Körner et Milch brisèrent joyeusement avec lui les pinces des crustacés.

Le vieux président Hindenburg lui envoya ce même jour un télégramme de félicitations pour « son action énergique et victorieuse », tandis qu'une lettre moins enthousiaste lui parvenait de von Papen, qui se croyait toujours aux arrêts de rigueur dans sa propre maison. Goering l'avait complètement oublié. Il lui téléphona aussitôt et se confondit en excuses : « Pardon mille fois. C'est un terrible malentendu. Je voulais seulement qu'une garde veille sur vous dès le samedi soir jusqu'à ce que vous soyez hors de danger. » Neuf ans plus tard, à Bucarest, von Papen rencontra le policier de la Gestapo qui avait reçu l'ordre de l'assassiner en 1934 : « C'est Goering qui s'y est opposé », grommela l'homme.

Du fait de l'étrange inversion des valeurs qui caractérise cette période du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, le régime national-socialiste sortit renforcé, et encore plus populaire en Allemagne, de cette Nuit des longs couteaux. Goering et Himmler allaient dès lors pouvoir collaborer autant que leur permettaient leur prudence et leur respect mutuels.

Goering invita le 7 juillet la Gestapo à célébrer à ses frais leur victoire commune au Hubertusstock, le vieux pavillon de chasse impérial autour duquel Carinhall était construit. Dans son album personnel, une page entière de photos le montre en train de distribuer des autographes aux sbires de Heydrich qui l'entourent, pleins d'admiration. Par autocars entiers, informateurs, matons et avocats, avec leurs secrétaires et petites amies folâtrant à côté d'eux, arrivèrent dans une taverne en plein air que Goering, jovial, avait fait dresser pour eux à Carinhall même. Ce temple de la bière n'avait rien de commun avec le restaurant de gourmets d'Otto Horcher, et aucun des anciens héros de l'escadrille Richthofen, au maintien digne de leur gloire et de leur âge mûr, n'avait été invité. La fête des gestapistes dégénéra en orgie. Les clameurs des hommes et des femmes ivres et les bris des verres et de mobilier s'entendirent au loin, jusque sur la rive opposée du lac où se dressait le mausolée silencieux de Carin.

Goering a-t-il pensé à elle et redouté ce qu'elle pensait de ses nouveaux amis ? Il découragea dès lors toute autre tentative d'excursions champêtres organisées par la Gestapo de Himmler sur sa lande sacrée couverte de bruyères. Par exemple, lorsque, en 1942, il voulut récompenser la Gestapo pour ce qu'il appela « une enquête exceptionnellement importante », il envoya une enveloppe contenant cent mille marks à distribuer aux policiers « particulièrement méritants ».

## PORTES OUVERTES SUR LA MAISON AUX TRÉSORS

« Il n'y avait aucune raison de débattre de cette affaire devant un tribunal », déclara plus tard Goering en balayant allègrement les quatre-vingt-quatre meurtres commis le 30 juin 1934. Et il ajouta : « Leur trahison était évidente... Après tout, il y avait eu un complot contre la vie du Führer. Il s'agissait uniquement d'une action rapide de dissuasion. »

Cette attitude de Défenseur sans peur et sans reproche du Bien et de Pourfendeur du Mal fut désormais la sienne. Quand, à la fin de l'été 1934, les nazis autrichiens assassinèrent le chancelier Dollfuss, il persuada Hitler de congédier Theo Habicht, leur chef, et d'envoyer à Vienne comme ambassadeur personnel Franz von Papen. Une façon comme une autre de faire d'une pierre deux coups.

Ensuite, il fit chercher Theo Croneiss, dont Roehm voulait faire son ministre de l'Air. Croneiss se présenta, mal à l'aise, mais avec un revolver caché dans sa poche et, comme assurance sur la vie, un dossier sur le père de Milch qu'il avait déposé en lieu sûr.

Goering l'accueillit en se levant et en s'inclinant d'un air moqueur. « Je pourrais peut-être vous céder mon fauteuil ? Vous deviez être mon successeur, je crois ? » Croneiss reprit son poste chez Messerschmitt et mourut dans son lit en novembre 1942.

Ceux qui fréquentèrent Goering aussitôt après crurent remarquer chez lui les symptômes d'une rechute dans la drogue. Le comte von der Goltz, criminaliste éminent, le rencontra un soir de juillet 1934 à une partie de chasse en Poméranie. Goering, qui portait une toge blanche, fixa sur lui un regard vitreux et absent. Von der Goltz voulut lui parler des crimes notoires du gauleiter local Wilhelm Karpenstein.

« Karpenstein », répéta distraitement Goering, qui éructa soudain : « Foutu ! » (En effet, Karpenstein était sur le point d'être arrêté.)

« Et Koch ? » demanda von der Goltz. (Erich Koch était le gauleiter de Prusse-Orientale, et tous se plaignaient de lui.)

« Pas encore décidé, répondit Goering. En fait, le Führer voulait le liquider lui aussi lors de l'affaire Roehm, mais certains l'ont défendu... »

Von der Goltz resta interdit devant ce vocabulaire : que signifiaient « liquider » et « lui aussi » ? Goering le ramena ensuite à Carinhall, mais sans que le juriste réussisse à lui tirer une seule phrase cohérente. Emmy Sonnemann les attendait au manoir de la forêt.

« Je vais faire un peu de thé », proposa-t-elle.

Goering grommela quelque chose d'indistinct et s'éclipsa pour reparaitre dans une longue robe traînant jusqu'au sol. Toujours sans un mot, il gagna d'un pas pesant son lac bien-aimé, dans lequel il plongeait, complètement nu. Von der Goltz eut alors l'impression que pendant le trajet de retour, Goering avait été obsédé par l'idée de nager dans le lac de Carin, et il ne put s'empêcher de plaindre, malgré tout, ce veuf mélancolique.

Le lendemain de la mort de Hindenburg en août 1934, Goering convoqua une centaine de ses officiers au ministère de l'Air et leur ordonna de faire cercle autour de lui. Puis, tirant son sabre, il leur annonça que les forces armées devaient désormais jurer fidélité à Hitler, car c'était lui que Hindenburg avait désigné pour lui succéder. (Sur le moment, aucun d'eux ne remarqua que jusqu'alors les officiers avaient prêté serment non à un homme, mais à la Constitution.)

Un peu plus tard, à Berchtesgaden, Hitler approuva le budget des forces armées, que lui présentaient Goering et Milch pour les quatre années suivantes : 10,5 milliards de marks, la part du lion allant à l'armée de l'Air. Il leur confia la tâche déplaisante de prélever cette somme alors formidable chez Hjalmar Schacht, ministre des Finances. « C'est de trente milliards de marks dont nous aurons besoin pour compléter notre armement, confia-t-il ensuite à Goering, mais je n'ai pas osé le dire à Schacht. Il se serait évanoui ! »

En octobre 1934, sans même consulter Hitler à ce sujet, Goering décida, en tant que représentant de la Wehrmacht — nouveau nom des forces armées allemandes —, d'assister aux funérailles nationales du roi Alexandre de Yougoslavie, assassiné à Marseille. Il joua parfaitement son rôle. Sachant que le monde entier se demandait si les fascistes italiens ne se trouvaient pas derrière les Oustachis croates assassins du roi, Goering affirma publiquement qu'aucun Allemand n'avait trempé dans ce crime. Cette déclaration fit l'objet de commentaires favorables à Belgrade, mais surprit désagréablement Rome. Goering arriva à l'aéroport de Belgrade dans le nouvel et imposant avion de ligne de la Lufthansa, le « Hindenburg », et il autorisa tous les Yougoslaves à

prendre connaissance de l'inscription qui figurait sur la couronne qu'il apportait de la part des forces armées allemandes : « *A notre héroïque ex-ennemi.* » L'ambassadeur allemand à Belgrade dut admettre, non sans envie, que Goering tirait toute la couverture à lui, et son collègue britannique, sir Nevile Henderson, reconnut que Goering avait converti Belgrade à la cause du Reich en étant le seul dignitaire étranger à oser suivre le cortège funèbre aux yeux de tous, dans une voiture découverte.

Les diplomates professionnels de la Wilhelmstrasse, pour qui les Balkans n'avaient jamais présenté un grand intérêt, trouvèrent de fort mauvais goût les méthodes de Goering, mais ce ne fut pas le cas de Hitler. Par une loi tenue secrète, il fit officiellement de Goering le deuxième homme du Reich et, le 7 décembre 1934, signa à cet effet deux décrets d'application : dans le premier, il nommait Goering vice-chancelier du Reich, « au cas où je serais empêché de remplir les fonctions de président du Reich et de chancelier du Reich, conjointes en ma personne » ; le second faisait de Goering son successeur.

Dès lors, la mégalomanie de Goering ne connut plus de bornes.

Son beau-fils, Thomas von Kantzow, qui lui rendit visite à Noël dans son palais de président du Reichstag, entendit parler des nouvelles constructions que Goering projetait, et osa le prévenir qu'il suivait les traces de Louis II de Bavière — le souverain dément qui eut l'idée de construire palais sur palais. Le 23 décembre, il précisa dans son journal :

Hermann a déjà reconstruit le palais du président du Reichstag. Le salon est maintenant complètement différent. Il est allé à la fenêtre et m'a montré du doigt le Reichstag, en me disant qu'il avait l'intention de construire un ministère de l'Air qui sera cinq fois plus grand, avec un toit où des avions pourront atterrir et prendre leur vol.

En janvier 1935, Goering posa la première pierre de ce ministère qui devait occuper environ quatre hectares sur la Leipzigerstrasse. Hitler avait vérifié personnellement chacune des façades. Dans les deux mille huit cents pièces de l'immeuble central en forme de rectangle travailleraient quatre mille officiers et bureaucrates. Les Berlinoises se moquèrent naturellement de ces extravagances.

Entre-temps, Goering était devenu la figure dominante de la bonne société. Son bal d'hiver était le « clou » de la saison de Berlin. Certains puristes nazis faisaient la fine bouche, comme Darré qui, en 1935, écrivit dans son journal : « Bal de l'Opéra de Goering ? Non, disons :

ancien bal de la Cour ! Avons-nous besoin [nous autres nazis] de prendre de tels grands airs ? »

Mais partout les nazis prenaient l'avantage. A Berlin, le film de Leni Riefenstahl sur le Parti, *Triomphe de la volonté*, remplissait les salles de cinéma. Même Blomberg se laissa emporter par cette vague de nationalisme militaire. Le lendemain du bal d'hiver donné par Goering, il déclara à ses généraux : « Nous avons une grande tâche à accomplir. Pour le moment, nous construisons seulement l'échafaudage. » C'étaient des phrases que tous comprenaient. Milch faisait sortir de terre des usines de cellules et de moteurs d'avions. Au début de 1935, Goering put déjà déclarer : « L'automne prochain, nous aurons la flotte aérienne la plus puissante du monde. » Cette force permettait déjà au Reich de traiter avec ses voisins. Milch nota dans son journal les conditions de l'accord anglo-allemand : « Marine (allemande) : 35 % de la britannique. Aviation : 100 %, partant du principe que l'aviation britannique est l'égale de celle de la France. Nous jouons la carte de la Grande-Bretagne contre la Russie. »

L'idée de Hitler était alors de s'étendre vers le nord-est en territoire soviétique, avec le concours de la Pologne. Quand le maréchal Józef Pilsudski, le dictateur de la Pologne, invita Goering à chasser le loup fin janvier à Bialowieża, Hitler donna au dernier moment à son fidèle second des instructions secrètes sur les propositions qu'il devait faire aux Polonais :

L'Allemagne est prête à reconnaître par traité que la question du couloir de Dantzig n'est pas une pomme de discorde entre nos deux pays... L'Allemagne peut, d'accord avec la Pologne, s'étendre vers l'est : la Pologne aura l'Ukraine dans sa sphère d'influence, et l'Allemagne le nord-est.

Goering profita des quelques instants de repos ménagés dans ces quatre journées harassantes pour exposer ce plan cynique, flattant « la force et la puissance dynamique » des Polonais et repoussant comme ridicule l'idée que Hitler pouvait traiter avec Staline aux dépens de la Pologne. Mais Pilsudski, avant toute rencontre au sommet avec Hitler, exigeait que ce dernier s'engageât solennellement à ne jamais intervenir à Dantzig, ce que Hitler ne pouvait que refuser.

Goering, tout comme Hitler, n'allait jamais abandonner cette idée d'expansion à l'est. En 1935, après une conférence au ministère de l'Air, un ancien officier de l'aviation navale allemande, Friedrich Christiansen, déclara à ses camarades que Hitler allait en 1938 s'étendre en Galicie et en Ukraine : « Nous devons alors être si puissants que

personne n'osera s'opposer à nous. Nous arrangerons les choses avec les Britanniques : ils nous laisseront les mains libres à l'est et, en échange, nous renoncerons à nos anciennes colonies. » Hitler, d'après Christiansen, ajouta : « La Russie se désintégrera. » Et, balayant de la main sur la carte tous les territoires au nord de la mer Noire, Christiansen conclut en disant : « Et nous hériterons également de tout ça. »

Prudemment, Goering commença à dévoiler l'existence d'une nouvelle armée de l'air allemande. A un aristocrate anglais en visite, il avoua qu'il avait déjà construit une force aérienne, « que je qualifierais de petite », ajouta-t-il. Quelques jours plus tard, il précisait au colonel Frank Don, attaché militaire de l'ambassade britannique, que « petite » signifiait pour lui une force de première ligne de mille cinq cents bombardiers. C'était une exagération impudente, mais le Britannique en tomba presque de son fauteuil :

« Il y aura des réclamations pour augmenter la puissance de la Royal Air Force », déclara-t-il.

Si l'on s'en tient aux souvenirs de l'interprète, la réponse de Goering fut la suivante : « J'accueillerai avec satisfaction toute augmentation de la RAF. Dans la prochaine guerre, nous lutterons du même côté ensemble pour sauver l'Europe du communisme... »

Et il prit courtoisement congé de l'attaché militaire en disant : « N'oubliez pas ce que je viens de vous dire, colonel. »

C'est à peu près à cette époque que Hitler fit comprendre à Goering qu'il était temps pour lui de se marier avec Emmy Sonnemann, dont le divorce était enfin prononcé. En février 1935, Goering proposa à Emmy de passer avec elle un week-end au calme, à Weimar. Elle partit la première avec un mot qu'elle ne devait ouvrir qu'en arrivant : « Veux-tu m'épouser à Pâques ? Le Führer sera notre témoin. »

Il annonça le changement de statut de sa « secrétaire » au cours d'un « petit » dîner de quarante personnes dans sa villa de Berlin, qu'il finissait de reconstruire. Sir Eric Phipps, les Goebbels et les Himmler étaient là. A lady Phipps, il expliqua de façon désarmante : « Je ne me marie avec elle qu'à demande du Führer. Il a l'impression qu'il y a trop de célibataires chez les hauts dignitaires nazis. » En parlant, il n'avait pas quitté des yeux le baron von Fritsch, commandant en chef de l'armée et célibataire, seul et l'air glacial, et dont le monocle reflétait les tapisseries brillamment éclairées qui ornaient la pièce. Puis sa voix couvrit soudain celles de ses invités pour énumérer quelques-unes des extravagances de la villa : par exemple une piscine de quarante-cinq mètres de long en cours de construction. Après le dîner, ses invités durent s'extasier sur des tableaux de maîtres anciens, empruntés au

musée Kaiser Friedrich. « Le conservateur du musée a protesté, expliqua-t-il en riant. Mais je l'ai menacé d'en prendre le double si je ne recevais pas ceux-ci ce matin à la première heure ! » Il fit ensuite projeter deux films sur les cerfs avec un passage où un certain général Goering apparaissait sur l'écran dans le décor de Carinhall, tout de cuir vêtu et brandissant un harpon dans un salon de style Wotan.

Ce qui l'attirait chez Emmy n'était certainement pas une passion purement physique. Fin 1935, il confiera à Milch que sa blessure à l'aîne l'avait rendu quasiment impuissant. Il devait considérer sa blonde fiancée comme une fanfreluche éblouissante ajoutée à toutes ses collections.

Il avait de plus en plus le goût des bijoux. Darré fut un jour le témoin d'une scène extraordinaire. Goering se préparait à accueillir un ministre balkanique. Un valet apporta sur un coussin douze bagues dont quatre rouges, quatre bleues et quatre vertes. Le grand homme réfléchit un instant avant de dire : « Aujourd'hui, je ne suis pas de bonne humeur. Alors, nous porterons une teinte plus sombre. Mais nous désirons aussi montrer que tout espoir n'est plus perdu. Alors, nous porterons du vert. »

Schacht faisait rire ses amis aux dépens d'un Goering chaussé de cuissardes, vêtu d'un pourpoint de cuir d'où sortaient des manches bouffantes blanches, coiffé d'un chapeau à la Robin des Bois et portant en plus une lance de la hauteur d'un homme. Un jour, Goering avait reçu, en toge et en sandales incrustées de bijoux — sans compter ses lèvres qui semblaient un peu trop rouges —, une dame invitée à prendre le thé.

Il fit aussi agrandir une pièce du palais de la Leipzigerstrasse, pour y placer un immense tapis précieux que lui avait offert l'ex-Kronprinz. A force de modifier cette pièce, la facture s'éleva à sept cent mille Reichsmarks (en plus des travaux déjà exécutés en 1933). Le ministre des Finances de Prusse, Johannes Popitz, fut le seul à échapper à la réunification de la Prusse au reste du Reich, car il réglait sans sourciller les dépenses de Goering. Ce palais a été détruit, mais les plans de l'architecte sont restés. Ils dévoilent une construction pleine de coins et de recoins, de fumoirs et de salons, avec des séries de cuisines et, à l'entresol, une fosse aménagée pour ses lions favoris. Il y avait aussi des salles à manger circulaires, des serres, des salles de réception spéciales pour les ambassadeurs, des salles de trophées de chasse au rez-de-chaussée où se trouvait également l'immense cabinet de travail de Goering à l'atmosphère de caverne avec toutes ses colonnades.

Au début, Hitler supporta toutes ces extravagances, mais quand revers et échecs commencèrent à s'abattre sur le Reich, la patience du



Führer s'émoussa. Dix ans plus tard, il expulsa du bunker où il allait mourir un aide de camp par trop brillantiné de Goering, en le traitant à voix haute de « cloaque de toutes les turpitudes », mais sans lâcher un instant des yeux le maréchal du Reich devenu énorme et impuissant, exactement comme lorsqu'on accuse un chien de saletés en regardant fixement son maître. Mais nous ne sommes encore qu'en 1935, et il faudra attendre l'année 1945, après une longue période de haine réciproque et silencieuse, pour qu'une telle scène ait lieu.

En Allemagne, la popularité de Goering était à son comble. Comme l'a dit Louis Lochner : « Goering est le type d'homme auquel on ne peut en vouloir. Sa vanité est si manifeste et son amour du faste si naïf que l'on ne peut qu'en rire, et rien de plus. » Il avait facilement gagné la sympathie des ambassadeurs étrangers qui ne pouvaient supporter les nazis : André François-Poncet, le nonce du pape et Phipps aimaient discuter avec lui et aborder des sujets qui prenaient les nazis à rebrousse-poil. L'ambassadeur de Pologne, Lipski, et Goering étaient devenus des amis inséparables. Comme Goering l'invitait une fois de plus à chasser, il tenta, sur ordre de Hitler, d'offrir à la Pologne une alliance contre l'Union soviétique. Néanmoins, il rebuta William C. Bullitt, l'ambassadeur itinérant de Roosevelt, qui vit en lui « le plus déplaisant représentant d'un pays que je connaisse... ».

Certains Britanniques devaient arriver à la même conclusion. Apprenant que le prince de Galles, le futur roi Édouard VIII, avait parlé d'établir des liens étroits entre la légion britannique (des anciens combattants) et les organisations similaires allemandes, Goering lui télégraphia de Berchtesgaden : « En tant que soldat du front, je remercie Votre Altesse royale du fond du cœur pour sa déclaration juste et chevaleresque... Avec mon humble hommage à Votre Altesse royale, Hermann Goering. » Il reçut en réponse les « félicitations chaleureuses » du duc, mais quand une délégation de la légion britannique arriva en juillet, ses membres furent profondément impressionnés par Hitler mais trouvèrent Goering insignifiant. Ce dernier les reçut à Carinhall, mais ce fut pour parler interminablement de lui-même. Le capitaine Hawes, des fusiliers marins, qui avait été attaché naval à Berlin, se fit certainement l'interprète de tous les Britanniques en écrivant : « On peut dire de lui qu'il est une montagne d'égotisme et de vanité. »

## « SOYONS PRÊTS DANS QUATRE ANS »

Vers le milieu des années 1930, l'autorité de Hermann Goering était universellement respectée à travers tout le Reich. Les gauleiters — ces chefs de district représentants directs de Hitler — le considéraient comme une puissance avec laquelle tous devaient compter : il était « l'homme de fer » (*der Eiserne*) en qui le Führer avait toute confiance. Le peuple, totalement indifférent à l'aura criminelle qui commençait à l'accompagner, l'appelait affectueusement « Hermann ». Sa corpulence falstaffienne, ses galons d'or, ses manières de grand seigneur accroissaient encore cette popularité. Lorsque le Reich adopta le svastika comme emblème national, le général Goering se permit d'avoir son propre drapeau, que l'ambassade britannique qualifia dédaigneusement de « salmigondis héraldique ». Il n'y avait qu'une minuscule croix gammée à chacun des quatre coins, tandis que le champ central était occupé par l'aigle de Prusse aux ailes déployées et par son propre ordre « Pour le mérite ». Le public allemand, enchanté, le chansonna : « Par-devant, c'est un vacarme de clinquant et de médailles. Mais son cul est de plus en plus gras, gras, gras... »

Naturellement, Goering fut aussi critiqué. Un vicaire protestant de Beiersdorf, un certain Schulze, se moqua publiquement de ce « dandy » dont le mariage avait été célébré par Müller, le « pasteur en chef » ! Goering fit l'erreur de le traîner devant les tribunaux. La défense appela comme témoin Martin Niemöller qui certifia que c'était Goering lui-même qui, en 1934, avait surnommé Müller le « pasteur en chef », et il s'était également moqué de la foi chrétienne en déclarant à Niemöller : « Cette superstition vieille de deux mille ans à propos de Jésus de Nazareth, il va falloir qu'elle disparaisse ! » Du coup, Goering renonça à attaquer le vicaire Schulze, mais se retourna contre Niemöller.

Son mariage lui valut également quelques remarques narquoises. Joseph Goebbels prit la peine de calculer le coût de ces noces et

prétendit qu'Emmy n'était même pas « vraiment aryenne ». Mais Hermann exigea pour sa femme un respect absolu. Il alla jusqu'à demander qu'on ne s'adressât à elle qu'en lui disant *Hohe Frau*, ce qui correspond au *My Lady* anglais. Il ordonna de « poursuivre impitoyablement » tout écrit diffamatoire si bien que, par une circulaire de septembre 1935, le ministre de la Justice Franz Gürtner prévint les juges des cours d'assises que les ennemis de l'État répandaient systématiquement « des remarques venimeuses concernant la femme du Premier ministre et de fausses allégations sur son origine non aryenne et sur son premier mariage avec un non-Aryen ». Le 15 novembre, en discutant avec Frick, ministre de l'Intérieur, et avec Gürtner, ministre de la Justice, Goering se plaignit que, pour avoir offensé sa femme, l'un des coupables s'en était tiré avec cinq mois de prison : « A mon point de vue, une peine de cinq ans aurait été plus appropriée. »

Il semblerait qu'il ait voulu ainsi dissimuler quelque chose : il devait plus tard confier à Milch que le passé d'Emmy n'était pas tout à fait irréprochable, et il aurait mentionné certaines photographies... Dans la brochure officielle, publiée en 1936, de la généalogie de Hermann Goering étaient signalés le premier mariage et le divorce de Carin, mais Emmy n'était même pas mentionnée. Des histoires lubriques continuèrent à circuler sur le couple, et toutes n'étaient pas fausses : en février 1936, sir Eric Phipps crut bon d'en parler à Londres : « Depuis le putsch raté de 1923 au cours duquel Goering fut blessé, il serait, m'a-t-on dit, incapable d'avoir des enfants. »

Goering admit que c'était vrai, mais en présentant les choses du bon côté. Il s'en expliqua par exemple avec philosophie à Mme François-Poncet, disant qu'être sans enfants était une bénédiction de Dieu dans des temps troublés. Tandis qu'un Goebbels devait se soucier tout le temps de l'avenir de ses enfants, lui et Emmy n'avaient à se soucier que d'eux-mêmes.

Détraqué par le déséquilibre hormonal provoqué par sa blessure et la morphine, tout son corps devenait de plus en plus bouffi à tel point que son personnage tentait et défiait à la fois les caricaturistes.

Ce fut déjà une véritable montagne avachie de graisse, manucurée et parfumée, qui pénétra majestueusement le 17 mai 1935 dans la cathédrale de Varsovie pour les funérailles nationales du maréchal Pilsudski, « en retard », nota l'ambassadeur itinérant de Roosevelt, « comme s'il était un ténor allemand dans le rôle de Siegfried ».

Et Bullitt, qui eut l'impression que Goering avait pris de la morphine à cause de ses yeux exorbités, le décrivit ainsi :

Le diamètre de son postérieur atteint presque un mètre... Pour que ses épaules paraissent aussi larges que ses hanches, il porte à chacune d'elles cinq centimètres de rembourrage... Il doit être accompagné d'un esthéticien personnel, car ses doigts, qui sont presque aussi épais que courts, se terminent par des ongles longs, pointus, soigneusement vernis, et son teint rose est certainement l'objet de soins quotidiens.

La mort de Pilsudski allait bouleverser les plans de Hitler, car, après la cérémonie funèbre, quand Goering s'adressa au ministre des Affaires étrangères de Pologne, Józef Beck, il se rendit compte que le Reich devait désormais abandonner tout espoir d'alliance avec la Pologne contre l'URSS.

La cause fondamentale semblait être la faiblesse relative de l'Allemagne du point de vue militaire, et c'est ce que Goering expliqua au cours d'une réunion secrète du gouvernement du Reich à son retour à Berlin, le 20 mai 1935 :

L'Allemagne ne peut résoudre pour le moment le problème de Dantzig. Les limites de notre soutien [à Dantzig] sont déterminées par les priorités de nos intérêts vitaux : ce qui compte tout d'abord, c'est notre restauration en tant que grande puissance. Et cela a pour condition préalable de compléter notre réarmement.

La force aérienne était encore une arme imparfaite que Hitler et Goering hésitaient à tirer du fourreau. A la fin de 1935, ils disposaient sur le papier de mille huit cents avions, mais peu d'entre eux étaient d'un type ou d'une qualité qui leur auraient permis d'affronter les armées de l'air française et polonaise. La Luftwaffe n'avait guère servi jusqu'alors qu'à la promotion de Goering. Vers l'été de 1935, il commença à faire comprendre qu'il brigait le grade de « maréchal de l'Air », mais il dut attendre le 20 avril 1936 pour fêter sa quatrième étoile seulement, celle de général d'armée.

Toutefois, malgré les déficiences en nombre et en qualité de sa Luftwaffe, le ton de Goering devenait de plus en plus belliqueux. En janvier 1936, il prévint sir Eric Phipps que, faute de satisfaire par des moyens pacifiques les justes revendications de l'Allemagne, « la guerre serait inévitable ». Parmi ces demandes, il incluait désormais un plébiscite en Autriche, la fin de l'oppression de la minorité allemande en Tchécoslovaquie, et une « colonie ». Puis la France ratifia son alliance avec Moscou, violant ainsi le traité de Locarno qui, en outre, interdisait à Hitler de remilitariser la Rhénanie. Le 7 mars, Hitler

répondit en envoyant des troupes en Rhénanie. Devant cet acte de témérité, ses généraux furent pris de panique, et Goering lui-même avoua à Ivone Kirkpatrick, de l'ambassade britannique, qu'il avait connu des moments d'« intense anxiété ». La remilitarisation de la Rhénanie fut un coup brillant, mais Goering, comme pour la purge de Roehm et de ses SA, eut une fois de plus l'impression que Hitler prenait ses virages beaucoup trop vite.

Le bluff réussit, les voisins du III<sup>e</sup> Reich ne bougèrent pas, et pourtant Milch écrivit plus tard : « Je ne pense pas que Hitler et Goering aient été pleinement conscients de notre faiblesse, particulièrement en ce qui concerne l'aviation. » En effet, parmi les trois escadrilles de chasseurs dont ils disposait, la première, I/JG2, sous les ordres du commandant Wieck, et la seconde, II/JG2, commandée par le commandant Raithel, ne comprenaient respectivement que de vieux Arado 65 et des Heinkel 51. La troisième, III/JG2, dont le chef était Bruno Loerzer, se composait d'Arado 68. Une seule de ces escadrilles était opérationnelle, mais ses canons n'étaient pas encore calibrés. Lors du coup de force rhénan et sur l'ordre de Goering, ces anciens biplans décrivirent des cercles autour des terrains d'aviation de la Rhénanie, portant à chaque tour une identification différente fraîchement peinte, pour donner l'illusion que des armadas aériennes se succédaient.

Goering n'ignorait pas qu'une guerre de conquête à l'est devait être précédée de longues années de réarmement. Les goulets d'étranglement stratégiques seraient alors le carburant, le caoutchouc et le minerai de fer. Dès le 14 décembre 1923, il avait signé un contrat avec le Dr Karl Krauch de l'I.G. Farben pour la production d'un carburant de synthèse, et, au printemps de 1935, Hitler chargea Goering de veiller à ce que la production de carburant et de caoutchouc synthétiques soit accélérée. En août 1935, Hitler lui confia en plus la tâche difficile d'arbitrer entre Darré et Schacht les intérêts conflictuels de l'agriculture et de l'industrie. Puis, en 1936, sa nomination comme « commissaire du carburant » fit de Goering le souverain tout-puissant de l'économie du Reich.

Blomberg et Schacht allaient le confirmer dans cette position déjà imprenable. Le 3 avril, Blomberg, ministre de la Défense, lui proposa de devenir « inspecteur général de l'économie pétrolière du Reich », et, à la même date, Schacht, désireux de s'assurer dans le parti l'appui de Goering, lui demanda d'accepter la responsabilité de diriger les réserves du Reich en devises étrangères. Le lendemain, Hitler signa un décret secret qui nommait Goering, toujours lui, « commissaire des changes étrangers et des matières premières ».

C'était l'embryon du futur « Plan quadriennal » qui allait transformer le Reich en une machine de guerre. Si Blomberg et Schacht avaient

cru que Goering, avec son embonpoint monstrueux, ne leur servirait que de figure de proue plaquée à la tête de leurs entreprises, ils furent vite détrompés. A peine Hitler eut-il signé le décret que la figure de proue, devenue terriblement vivante, bondit sur le pont et se saisit de la barre. Le décret, pour secret qu'il dût être, fut publié partout. A la stupeur chagrinée des autres ministres, Goering créa aussitôt un nouvel office intitulé « Unité des matières premières et des devises étrangères du général Goering, Premier ministre ». Il n'était même plus question d'ajouter « de Prusse » après « Premier ministre ».

On ne peut en douter : si Goering avait eu le choix, il aurait préféré rester dans l'Histoire comme le grand exécuteur du Plan quadriennal de Hitler. En 1945, il déclara à Herbert Dubois, le financier américain qui l'interrogeait : « Je n'ai jamais été un homme d'affaires... Et c'était quelque chose de totalement nouveau pour moi. Ma tâche était d'organiser l'économie allemande, et j'ai consacré toute mon énergie à faire démarrer les choses. A mesure que les années passaient, j'ai beaucoup appris. Ce qui comptait surtout, c'était d'assurer l'approvisionnement en vivres... et de rendre l'Allemagne économiquement indépendante. Les matières premières les plus importantes étaient le fer, le pétrole et le caoutchouc. »

Goering n'avait jamais bénéficié d'une formation économique, mais il s'y mit très vite et put se vanter devant Hitler que ce qui était jusqu'alors la chasse gardée de Schacht n'avait rien d'un mystère. Un mur d'hostilité s'éleva entre les deux hommes. Bousculant les règles de l'économie classique, Goering obligea Schacht à ronger son frein et à écouter le nouvel évangile : d'abord, des exportations pour se procurer des devises, puis des mesures pour que le Reich tire les matières premières dont il avait besoin de ses propres ressources. Les implications d'une telle politique étaient manifestes : Goering préparait une guerre à brève échéance. Et c'était ce que Schacht craignait.

Le 26 mai déjà, Goering s'adressa aux plus grands industriels du pays : Flick, Thyssen, Vöglér, etc., pour leur parler des matières premières qui manqueraient vraisemblablement en temps de guerre. Sa liste comprenait entre autres le lin, le jute, le cuivre, le fer et le manganèse, mais il fut surtout question du pétrole et du caoutchouc : « Quand la guerre viendra, nous ne recevrons plus une goutte de pétrole de l'étranger. » Et il en serait de même du caoutchouc. Aussi fallait-il dès maintenant développer les capacités de production de synthétique. Il définit ainsi les deux grandes tâches qui lui incombaient : d'abord nourrir le peuple, ensuite armer le pays en vue du moment où il serait obligé de « faire une sortie afin d'engager le dernier combat pour la liberté ».

La surprise a dû être grande, peut-être même pénible, pour ces industriels, de recevoir cette leçon d'économie de la part d'un ancien capitaine d'aviation. Mais ils n'avaient pas le choix : « Les pouvoirs spéciaux que m'a conférés le Führer m'ont forcé à m'engager dans un tout nouveau champ d'activité. Je me suis aperçu seulement récemment qu'ils sont beaucoup plus importants que ceux que le Führer m'avait jusqu'à présent confiés. »

Au cours des dernières années du Reich, certains ont reproché à Goering sa paresse. Son journal, où sont consignées méticuleusement ses heures de réveil, de travail, de repos et de sommeil, prouve le contraire. Tandis que les fonctionnaires de Schacht prenaient des vacances, Goering restait à Berlin, préparait des conférences du plus haut niveau, s'entourait d'une élite de spécialistes. Sans rencontrer de résistance, il débordait sur de vastes domaines réservés jusqu'alors au Führer. Le gouvernement du Reich, comme l'observa Martin Bormann dans son journal après la réunion du 26 juin 1936, se réunissait de moins en moins souvent. Goering se servait de son état-major prussien auquel il ajouta Himmler, Lammers et quelques ministres du Reich qu'il jugeait utiles.

En juillet 1936, il avait constitué cet état-major dont les membres provenaient de son ministère de la Prusse, de son ministère de l'Air, de l'I.G. Farben et de divers services gouvernementaux, le tout sans se préoccuper de leur appartenance au Parti. Il confia à son cousin Herbert L. W. Goering la tâche de ranimer les relations commerciales, presque éteintes, avec l'Union soviétique. En nommant à la tête de son Office des vivres le pragmatique Herbert Backe, il lui déclara : « J'ai la plus grande confiance en vous. » Erich Neumann s'attela à la question des devises, Wilhelm Keppler à celle des matières premières, et le colonel Fritz Löb fut détaché temporairement de l'état-major de l'armée de l'air pour surveiller l'économie de l'armée de terre.

Les méthodes de Goering furent efficaces et pleines d'innovations. Il stimula la production du charbon par un système encourageant de taxes, favorisa la recherche sur les dérivés du charbon synthétique comme l'essence minérale et la margarine. Il réussit à produire des engrais moins coûteux pour les agriculteurs. Il négocia des accords bilatéraux d'une durée de dix ans avec la Yougoslavie et la Roumanie, échangeant ainsi ses avions et un armement déjà désuets contre leurs produits alimentaires. D'autres accords bilatéraux similaires suivirent avec l'Espagne, la Turquie et la Finlande pour la tungstène, le chrome et le nickel.

L'idée du Plan quadriennal ans mûrit tout au long de l'été 1936. Hitler

se reposait comme d'habitude sur l'Obersalzberg, au-dessus de Berchtesgaden, dans sa villa le « Berghof », nouvellement reconstruite, où il venait d'emménager. Le 6 juillet, Goering confia à l'un de ses économistes, Wilhelm Keppler, qu'il avait l'intention de discuter avec Hitler d'une répartition claire des responsabilités, ce qui restait encore sujet à controverse. En particulier, il voulait l'approbation du Führer pour le discours « prudent mais efficace » qu'il projetait de tenir en septembre, lors du congrès de Nuremberg, et où il demanderait au peuple allemand de se serrer la ceinture, d'amasser les devises étrangères et de faire des réserves de matières premières. Il exposa cette idée à Hitler pendant les dix jours que ce dernier passa fin juillet à Bayreuth pour le festival Wagner.

C'est à Bayreuth qu'eut lieu un autre événement dont les conséquences furent importantes pour la Luftwaffe : deux émissaires du général Francisco Franco arrivèrent le 25 juillet, réclamant à Hitler l'aide de l'aviation allemande pour transporter les troupes maures d'Afrique du Nord en Espagne. Il pourrait ainsi, affirmait-il, renverser le gouvernement républicain de Madrid. Hitler et Goering convoquèrent immédiatement Milch qui, à la fin du mois, réussit à expédier en Espagne les quatre-vingt-six premiers aviateurs allemands, tous volontaires, à peine déguisés en touristes, qui constituèrent les équipages de plusieurs Junkers.

A son retour à Berlin, Goering eut pour invité Charles Lindbergh, le plus célèbre des aviateurs américains. Il lui promit aussitôt de lui montrer tout ce qu'il désirait voir. Il lui présenta l'ancien Kronprinz, l'escadrille Richthofen ressuscitée de ses cendres, lui fit admirer à Carinhall l'épée extraordinaire qu'il avait reçue comme cadeau de mariage, et lui donna à Dessau des aperçus trompeurs de la future production de bombes du Reich. Le 6 août 1936, Lindbergh, impressionné, écrivit à l'attaché de l'Air américain : « En Amérique, nous n'avons rien de comparable à l'usine Junkers. » Il quitta l'Allemagne plein d'admiration pour les Allemands auprès desquels les Français, d'après lui, étaient des « décadents ».

C'est aussi cet été-là que Goering exigea des services du gouvernement et des industriels privés des propositions fermes sur les moyens de développer leur production d'acier, de pétrole synthétique, de caoutchouc et de textiles. Fin août, Goering emporta ce dossier au Berghof, et, au cours de longues promenades à pied dans les montagnes, Hitler et lui mirent au point la stratégie économique qu'adopterait désormais le III<sup>e</sup> Reich. Leur accord fut total, mais ce fut peut-être la dernière fois. Hitler dicta alors le célèbre mémorandum secret qui décrivait les grandes lignes du nouveau plan économique. Si la première partie



s'inspire de *Mein Kampf*, la seconde est si proche des idées préconisées par l'état-major de Goering et des propos qu'il tint auparavant à la conférence de Berlin, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il y a mis la main. Cette seconde partie est divisée en deux chapitres : « La situation économique de l'Allemagne », et : « Un programme pour une solution finale de nos besoins vitaux. » Se fondant sur la nécessité pour le Reich d'un « espace vital » (*Lebensraum*), Goering avait persuadé Hitler qu'en attendant, l'objectif des prochaines années devait être de stocker des matières premières aussi vite que le permettraient l'accumulation des devises étrangères et l'exploitation des ressources propres du Reich.

Ce document signé par Hitler mettait définitivement fin au « libéralisme économique », cette économie de paix à laquelle tenait Schacht. Voici le début de ce mémorandum :

Quatre années précieuses viennent de s'écouler. Sans aucun doute, nous pourrions aujourd'hui être totalement libérés de nos importations de caoutchouc et même de minerai de fer. Nous produisons maintenant chaque année sept ou huit cent mille tonnes de notre propre essence (synthétique), nous pourrions en produire trois millions. Nous manufacturons par an plusieurs milliers de tonnes de notre propre caoutchouc, notre production pourrait être de soixante-dix ou de quatre-vingt mille tonnes. Notre production de minerai de fer est passée de deux et demi à sept millions de tonnes, mais nous pourrions en produire vingt, vingt-cinq, ou même trente millions.

Et la suite est sur le même ton. A Berlin, Goering convoqua tous les ministres de son « cabinet restreint » pour le 4 septembre à midi. Jouissant de l'humiliation de Schacht, il leur lut les critiques et les nouvelles directives, précises et claires, de Hitler :

L'Allemagne occupe maintenant et a toujours occupé une place stratégique pour la défense de l'Occident contre l'agression bolchevique. Une victoire du bolchevisme sur l'Allemagne ne nous conduirait pas seulement à un nouveau Versailles, mais à l'anéantissement final, disons à l'extermination du peuple allemand.

Désormais, continuait-il, ils devaient tout subordonner à l'expansion des forces armées de l'Allemagne. Seule la conquête de l'espace vital mettrait fin à la pénurie d'aliments et de matières premières. « J'ordonne donc ce qui suit », proclamait Hitler :

- 1) l'armée allemande doit être prête à agir dans quatre ans ;
- 2) l'économie allemande doit être prête pour la guerre dans quatre ans.

Détail caractéristique : après avoir lu le document, Goering y ajouta une phrase qui n'y figurait pas. Le Führer, dit-il, faisait de lui le seul responsable du nouveau programme de l'économie.

Du coup, la fissure menaçante qui séparait les factions pro-Goering et anti-Goering s'élargit et devint un véritable gouffre. Les ministres présents à la réunion prévinrent de cette révolution ceux qui n'y avaient pas assisté. Pour communiquer la nouvelle à Herbert Backe, Paul Kôrner prit un ton triomphant : « Aujourd'hui, nous avons été les témoins du plus beau jour de notre histoire économique. Goering est revenu de l'Obersalzberg avec les dernières directives concernant notre travail au cours des prochaines années. » Le Dr Hermann Reischle avertit Darré, disant que le ministre de l'Agriculture avait raté le plus beau jour de sa vie : « Goering a lu une lettre dévastatrice [sic] du Führer sur le " libéralisme économique ". Schacht, assis, est resté sans voix, déconcerté et impuissant. »

Quelques jours plus tard, à Nuremberg, Hitler annonça officiellement la mise en route du Plan quadriennal, confirmant ainsi la toute-puissance de Goering.

Goering se lança dans ce nouveau travail avec enthousiasme, d'autant plus que des sociétés multinationales comme C. & A. Brenninkmeyer, des compagnies d'assurances comme Allianz, des géants de l'industrie comme Osram pour l'électricité, Rheinmetall pour l'armement, et Junkers pour l'aviation, s'empressèrent de lui offrir tous les pots-de-vin qu'il souhaitait.

Philip Reemtsma, le plus grand manufacturier allemand de tabac, fut l'un de ces bienfaiteurs-bénéficiaires. Ex-aviateur paralysé pendant la Première Guerre mondiale, il contrôlait 75 % de l'industrie de la cigarette. Il avait fait la connaissance de Goering en 1932 lors d'une réunion d'industriels, lesquels, manifestement avec la bénédiction de Goering, avaient commencé à refuser de payer une grande partie des impôts et taxes dus au gouvernement. Après l'arrivée au pouvoir de Hitler, Goering avait consenti un arrangement fiscal secret aux termes duquel tous ces industriels, sauf Reemtsma, devaient verser une contribution à sa Fondation artistique. Le Führer, toujours puritain, n'avait pas voulu pour son gouvernement de l'argent du tabac.

Naturellement, Goering aida continuellement Reemtsma : en 1934, il supprima une manufacture concurrente de cigarettes, créée en 1933 par

les SA de Roehm. Accusé de faux témoignage en 1934, Reemtsma s'en tira aisément avec l'aide de Goering. En juillet 1942, Goering demanda à Hitler l'autorisation d'acheter « plusieurs milliards de cigarettes Reemtsma » pour stimuler la productivité. En août 1942, il recommanda aux gouverneurs des territoires occupés d'utiliser pour des affaires de troc des cigarettes Reemtsma, pour exemple pour l'Ukraine, en échange de productions paysannes. Il conseilla aussi à Reemtsma de s'intéresser aux affaires maritimes, Hitler ayant l'intention de lancer après la guerre un campagne antitabac...

Reemtsma récompensa Goering d'une manière que les articles 331 et 332 du code criminel du Reich qualifient de « corruption passive ». Il versa à divers comptes bancaires de Goering 250 000 marks tous les trois mois, cela de juillet 1937 au 20 novembre 1943. Après la guerre, Reemtsma et Kôrner témoignèrent candidement que la firme avait « craché » près de 15 millions de marks pour « les activités cuturelles et forestières » de Goering. Signalons quand même que les trois fils de Philip Reemtsma étaient morts entre-temps sur les champs de bataille de Hitler.

Goering ouvrit aussi un compte à la Banque de l'aviation allemande « en faveur des aviateurs nécessiteux ». L'industrie aéronautique alimenta ce compte. Interrogé par Milch sur la part que prélevait Goering sur les bénéfices de sa firme, le fabricant d'avions Fritz Siebel « rougit au point d'en devenir écarlate », observa Milch avec délectation. A partir d'octobre 1940, l'industrie allemande versa à Goering, en une seule année, 1 850 000 marks. Il dépensait d'ailleurs tout ce qu'il encaissait, principalement pour Carinhall. Comme il le déclara aux enquêteurs américains en 1945, il avait la conscience tranquille, puisqu'il avait pris des dispositions pour léguer tous ses biens à l'État.

Ainsi, la loi du 18 octobre qui fit de lui le « commissaire du Plan quadriennal » lui donna la clé de la maison aux trésors dont il rêvait. Il contrôlait en effet toutes les réserves en devises du Reich : aucune société ne pouvait acheter de la marchandise importée sans son approbation. Il admit un jour devant les ministres de son « cabinet restreint » que son pouvoir était « illimité ». Une semaine plus tard, au cours d'une réunion publique au palais des sports, il prononça la phrase célèbre sur la nécessité de faire passer les canons avant le beurre. Et, désignant sa propre panse, il hurla dans le microphone : « Trop de graisse, ça fait des ventres trop gros ! »

Cette dictature économique dans un pays autoritaire lui conférait des avantages dont un économiste libéral pouvait seulement rêver, et c'est

ainsi que s'amorça une série de réussites spectaculaires. Avec son système d'écoutes, il gagnait sur tous les tableaux. La violence nationale-socialiste lui assurait le contrôle absolu des salaires et des prix. Et Hitler le soutenait : « Faites confiance à cet homme que j'ai choisi ! déclara-t-il le 17 décembre aux plus grands industriels du Reich. C'est le meilleur homme dont je dispose pour une telle tâche. »

Schacht, malade de rage, entendit ensuite Goering conseiller à ces mêmes industriels de sortir du pays et d'utiliser tous les moyens « honnêtes et malhonnêtes » pour faire rentrer des devises étrangères. Naturellement, Schacht ne pouvait que s'insurger contre un tel langage, mais Goering était désormais vraiment au-dessus de la loi\*.

\* Comme dans tous les régimes dictatoriaux, fascistes ou communistes, l'économie du III<sup>e</sup> Reich se préoccupait peu des prix de revient : Goering a fait rouvrir des mines fermées parce qu'elles fonctionnaient à perte. Tous les économistes hitlériens en étaient conscients, mais l'objectif était de tenir quatre ans, en fonctionnant à perte, pour produire l'infrastructure industrielle et l'armement nécessaires à une guerre impérialiste : dès les premières conquêtes, tous les problèmes économiques du Reich seraient résolus par la mise en esclavage de la main-d'œuvre des pays occupés et par la confiscation de leurs ressources naturelles. Schacht s'est opposé de toutes ses forces à cette politique, ce qui lui a valu d'être acquitté au procès de Nuremberg. (N.d.T.)

## GUERNICA

L'ambassadeur de Grande-Bretagne, en rapportant à son gouvernement le pompeux mariage de Goering, avait dans ses commentaires prévu que Goering se trouvait sans doute à l'apogée de sa carrière. Et Phipps s'expliquait en disant : « Je ne vois pour lui et sa mégalomanie aucun but plus élevé si ce n'est le trône, à moins que ce ne soit... l'échafaud. »

La nouvelle mariée eut le même pressentiment. Quand Hitler demanda à Emmy Goering si elle avait encore un souhait que la fortune ou le destin pût exaucer, elle répondit « *Ja, mein Führer*, que mon mari soit seulement un acteur... »

Mais la vie de Hermann Goering n'était-elle pas alors une série ininterrompue de « premières » théâtrales, chacune d'elles plus spectaculaire que la précédente ? Chaque fois que le rideau se levait, n'occupait-il pas le centre de la scène qu'il dominait, vêtu d'un nouveau costume ? Évidemment, il y avait dans tout cela une faille : la durée de la pièce. À peine avait-on eu le temps de l'applaudir dans un rôle qu'il se précipitait sur un autre manuscrit et se hâtait de changer de costume pour en jouer un nouveau. Pourtant, il n'a jamais considéré qu'il agissait, poussé par le désir de pouvoir. Accusé en juin 1945 par un Américain d'être un égotiste, il répliqua simplement : « Ces tâches m'ont été assignées, et j'ai travaillé comme un cheval pour m'en acquitter. Je ne les ai pas sollicitées. »

Il n'était pas paresseux, comme l'a prétendu une légende blessante qui s'était rapidement répandue. La vérité est qu'il ne pouvait être partout à la fois, et quand il découvrit ses talents de chef d'entreprise, son intérêt pour la nouvelle force aérienne passa au second rang. À partir de 1936, le nouveau ministère de l'Air qui venait d'être construit tout en béton, verre et marbre ne le vit plus que rarement. Le maître des lieux fut désormais son secrétaire d'État, Milch, trapu, rubicond, le type même de l'homme d'affaires. Aucun lion ne surprenait les visiteurs dans son

appartement de Berlin à l'ameublement fonctionnel, aucun joyau n'étincelait à ses doigts, mais c'était lui qui signait les commandes de matériel et prenait les grandes décisions, entre autres les types d'avions qu'il fallait construire et les emplacements des usines. Goering se contenta bientôt des rôles de figurant qui lui donnaient l'occasion de mettre son uniforme de gala et de prononcer de grands discours.

Lorsqu'il faisait le tour du terrain de Rechlin avec Milch pour voir le dernier prototype de chasseur ou de bombardier, il savait pertinemment que Milch était le maître absolu du domaine. Aussi Goering commença-t-il dès le printemps de 1936 à saper certaines bases de l'empire de son secrétaire d'État. Le 3 juin, quand le général Wever se tua à Dresde dans un accident d'avion, Goering passa outre le conseil de Milch qui proposait Kesselring comme nouveau chef de l'état-major de l'Air et, au cours d'un remaniement total, il mit Ernst Udet, son vieux camarade de l'escadrille Richthofen, à la tête de l'Office technique dont l'importance était essentielle. As téméraire de l'acrobatie aérienne, mais déjà amoindri par une consommation immodérée d'alcool et de narcotiques, Udet devait s'effondrer cinq ans plus tard non sans avoir joué pour la Luftwaffe un rôle désastreux de Némésis. Milch poursuivit sa tâche en soldat discipliné, mais en surveillant de plus en plus les agissements de Goering. Il ne lui échappait pas, par exemple, qu'un jeune neveu de Hermann Goering, Friedrich Karl Goering, était devenu officier de la Luftwaffe alors qu'il avait échoué aux examens. Et Milch, en décembre 1935, nota également que Goering avait osé se vanter de ne pas avoir payé les ouvriers qui avaient construit sa villa de l'Obersalzberg.

Goering avait toujours envié l'immense bureau de Mussolini au palais de Venise à Rome, avec ses colonnes de marbre. Lorsque, fin 1936, Schacht offrit enfin sa démission de ministre de l'Économie, Goering, en entrant dans la misérable petite pièce qui avait jusqu'alors servi de bureau au ministre démissionnaire, s'écria involontairement : « Comment un homme quel qu'il soit peut-il avoir de grandes idées en travaillant dans un placard comme celui-ci ? »

Il avait déjà transformé sa villa berlinoise en un palais de la Renaissance, faisant de quatre pièces déjà très grandes un bureau encore plus immense que celui de Mussolini et où quatre portes-fenêtres s'ouvraient sur une terrasse et des jardins. Les divans étaient gigantesques, les tapis somptueux, les trophées de chasse ne souffraient aucune comparaison avec ce qu'on voit ordinairement. Quand le vénérable professeur Carl J. Burckhardt, haut-commissaire nommé à Dantzig par la Société des Nations, entra dans ce bureau en mai 1937 pour protester contre les nazis qui voulaient introduire à Dantzig les lois antijuives, il trouva Goering allongé sur une couche style Madame Récamier, vêtu

d'un uniforme de velours blanc chargé de décorations et les doigts couverts de bagues. A intervalles réguliers, un laquais apportait un enveloppement de glace qu'il disposait autour d'une jambe gainée d'un bas rose et qui avait reçu un coup de pied de cheval. Par les portes-fenêtres, Burckhardt apercevait une sentinelle en uniforme d'aviateur, au visage inexpressif, qui faisait les cent pas sur la terrasse, tandis qu'un lion rôdait sur des pelouses parfaitement entretenues.

Un mois plus tard, le 16 juin, le capitaine de la Luftwaffe, Nicholas von Below, qui se présentait à Goering en tant que nouvel aide de camp attaché à Hitler, le trouva quasiment caché derrière les cadres des photographies démesurées disposées le long de son grand bureau de chêne. En novembre, l'ambassadeur Bullitt, entrant dans la même pièce, se retrouva perché sur un fauteuil si colossal — rapporta-t-il plus tard au président Roosevelt — que Goering, assis lui aussi sur l'un de ces sièges monstrueux, lui parut par comparaison avoir diminué de volume, « alors que, comme vous le savez, il ressemble fortement à la partie postérieure d'un éléphant ».

En Allemagne, sa popularité était immense. Pour le prouver à sir Robert Vansittart en août 1936, Goering lui proposa de l'emmener dans l'endroit le plus mal famé que l'Anglais pourrait trouver : « Je parie qu'il ne nous arrivera rien. » Sèchement, le diplomate répondit : « J'ai cessé de parier contre des certitudes. »

Le bruit courait que Goering offrait trois marks pour les meilleures plaisanteries faites à son sujet. Alors qu'il avait souffert d'un atroce mal de mer à bord du croiseur *Deutschland* pendant les manœuvres d'automne, deux jeunes lieutenants de vaisseau lui donnèrent un nouveau titre : « Nourrisseur des poissons du Reich. » Goering demanda à l'amiral de la flotte de mettre les deux audacieux aux arrêts de rigueur. Toutefois, un automobiliste accusé d'avoir conduit dangereusement fut acquitté quand il donna pour excuse qu'il avait croisé la voiture de Goering, lequel avait oublié de mettre ses décorations en code... Même pendant la guerre et en captivité, les pilotes allemands continuèrent à rire à ses dépens : en 1944, un pilote de Focke-Wulf fait prisonnier demanda à ses camarades s'ils connaissaient la dernière décoration allemande, la croix du Mammouth ? « Elle sera décernée à Hermann Goering après notre victoire : il sera nommé Grand-Croix de la croix du Mammouth, avec insigne de diamants, le tout monté sur un affût de canon autopropulsé. »

Sa prédilection pour les diamants fut tout de suite bien connue : « Il faut jouer avec ces babioles pour apprendre à se jouer des hommes », expliqua-t-il à son entourage stupéfait quand il commanda à son joaillier une coupe pleine de diamants. Lors de ses déplacements, un

aide de camp spécial dut emporter cette coupe au cas où Goering éprouverait l'envie subite de tripoter ses pierres précieuses. Lors d'une réunion publique en 1936, tandis que Darré discourait, Backe vit Goering caresser subrepticement du pouce la poignée incrustée de bijoux de son poignard favori, présent de son ex-beau-frère Eric von Rosen, qui avait fait graver sur l'arme : « Couteau d'Eric à Hermann. »

Ses lions faisaient partie de l'image qu'il cultivait, celle d'un primitif débordant de joie. Lors des jeux Olympiques de Berlin, alors que le gratin de l'Italie prenait le thé à Carinhall, Goering bondit dans la pièce avec, folâtrant à ses côtés, un lion adulte. Les princesses italiennes Maria et Mafalda — la seconde, qui épousa plus tard le prince Philippe de Hesse, eut une fin tragique — se mirent à crier. Les fils de Mussolini, Vittorio et Bruno, pâles mais résolus, firent face. Emmy, d'un claquement de langue, renvoya le fauve dehors.

Pendant l'hiver, la guerre s'intensifia dans une Espagne armée par les Allemands, les Italiens et les Russes. « La situation est alarmante, déclara Goering à ses officiers en décembre 1936. La Russie veut la guerre, l'Angleterre réarme. L'Allemagne a compté sur encore quatre ans de paix, mais elle peut se trouver entraînée avant. En fait, nous sommes déjà en guerre, mais une guerre sans coups de feu. »

En décembre, les premières escadrilles opérationnelles allemandes quittèrent leur base aérienne de Greifswald pour l'Espagne. La faiblesse de cette force inquiéta sérieusement Goering. Le 20 février 1937, il fit le tour des usines aéronautiques avec Udet — et non avec Milch — pour parler avec leurs patrons, et il diminua imprudemment la production de gros bombardiers en vue d'en faire davantage de plus légers. « Le Führer, expliqua-t-il à Milch qui voulait protester, ne m'interroge pas sur les dimensions de mes bombardiers, mais il me demande combien il y en a. »

Milch nota plus tard dans son journal : « Les intérêts de Goering sont sporadiques. »

Pendant les conférences, Goering prenait de nombreuses notes. Certains de ces carnets n'ont pas disparu, et si ceux de 1938 à 1942, plus un de 1943, contiennent des mémorandums de ces réunions, d'autres, plus nombreux, sont remplis de listes de présents à offrir ou à recevoir avec mention des noms : « 1. ego ; 2. Emmy ; Lily [probablement la sœur de Carin, Lily Martin]... » Il notait jusqu'aux cigares et pourboires destinés à ses forestiers, valets de pied, portiers et téléphonistes, ainsi que les mesures précises des tapisseries et des meubles qu'il désirait avoir à Carinhall. Pour le comédien qu'était Goering, la mise en scène était un élément essentiel de ses tours de force diplomatiques. Mais sa



prodigalité et son égocentrisme ne l'empêchaient pas de parler avec une franchise souvent déconcertante aux industriels étrangers, aux aristocrates en visite comme à ses partenaires de chasse. Tout en promettant au maréchal polonais Rydz-Smigly, au cours d'un séjour à Varsovie, que le Reich n'avait aucune visée sur le couloir de Dantzig, et tout en offrant les mêmes garanties pour l'Autriche à l'Italie, il ne cachait rien des objectifs de Hitler lors de ses conversations avec des Britanniques qu'il voulait charmer. En août 1936, il avait averti Vansittart que l'Allemagne pourrait se lasser de courtiser la Grande-Bretagne, et en octobre, il avait exposé sa stratégie expansionniste à lady Maureen Stanley qui visitait Berlin avec lord Londonderry. « Naturellement, vous savez ce que nous allons faire, avait-il dit à lady Stanley en clignant des deux yeux. D'abord, nous envahirons la Tchécoslovaquie, puis Dantzig. Et ensuite, nous nous battons contre les Russes. Ce que je ne peux pas comprendre, c'est pourquoi vous vous y opposeriez, vous autres Britanniques ? »

En janvier 1937, dans une conversation avec Mussolini, il critiqua l'attitude de la Grande-Bretagne, « qui veut gouverner le monde entier », et il mentionna les tentatives de Berlin pour établir des liens avec des éléments conservateurs britanniques. « Dans ce contexte, ajouta-t-il, il ne faut pas oublier que l'actuel gouvernement britannique [de Stanley Baldwin] n'est pas du tout conservateur, mais fondamentalement gauchiste. Cet aimable gentleman, l'Anglais moyen, est fondamentalement proallemand, dit-il encore, mais non le Foreign Office. » Et de là, il s'était lancé dans un cours destiné à convaincre Mussolini de l'influence omniprésente des juifs et des francs-maçons dans l'Empire britannique...

La guerre civile espagnole allait, pendant deux ans, éloigner encore plus la Grande-Bretagne de l'Allemagne. Les républicains espagnols furent aidés par des contingents internationaux, russes, britanniques et français, tandis que des « volontaires » allemands et italiens mitraillaient et bombardaient les villes républicaines.

Le 26 avril 1937, neuf avions, trois escadrilles de trois Junkers 52, attaquèrent la ville basque de Guernica. Le colonel von Richthofen, commandant le contingent aérien allemand, nota dans son journal : « Nous avons vraiment besoin d'un succès contre le personnel et le matériel de l'ennemi. Vigón [le général nationaliste espagnol] accepte de faire avancer ses troupes par toutes les routes au sud de Guernica. Si nous réussissons à couper les communications au nord de la ville, nous prendrons l'ennemi par-derrière. »

Ce qui suivit est encore aujourd'hui très controversé. Les Junkers n'avaient emporté en tout que neuf bombes de 250 kilos et cent

quatorze bombes de 50 kilos. Or, la petite ville fut complètement détruite. Le mystère fut partialement expliqué par des habitants de la ville qui montrèrent à Richthofen des rues entières que les mineurs des Asturies, avant de s'enfuir, avaient dynamitées pour ralentir l'avance des nationalistes. Sur le moment, les communistes publièrent dans leur journal une liste de trente-deux morts seulement. Le colonel von Richthofen, qui enquêta lui-même sur place, parle de quatre-vingt-dix morts, tués dans un abri primitif et dans un hôpital psychiatrique\*.

La propagande antinazie s'empara de la destruction de la ville et l'effet fut foudroyant. Dans le monde entier, des intellectuels de gauche en firent un exemple de la *Schrecklichkeit* ou « terreur » nazie. Nulle part l'indignation ne fut plus grande qu'en Grande-Bretagne.

Ce fut contre Goering, considéré comme responsable des actions de la Luftwaffe, que se déchaînèrent le parti travailliste et les communistes britanniques. Ils s'opposèrent à sa venue à Londres au mois de mai pour le couronnement du roi George VI. Lord Londonderry conseilla de lui envoyer quand même une invitation, mais Phipps avertit le Foreign Office qu'il « courait vraiment le risque d'être abattu sur le sol anglais » et, finalement, il ne fut pas invité. En février 1937, des groupes communistes et gauchistes publièrent des résolutions qui constituaient à son égard de véritables insultes. Ellen Wilkinson, membre de la gauche du parti travailliste, alla jusqu'à parler de « ses bottes tachées de sang ». Goering, profondément blessé, confia le 4 mai à lord Lothian : « L'Allemand moyen commence à s'apercevoir que la Grande-Bretagne est l'ennemie réelle de l'Allemagne. »

Dans la même conversation privée, Goering rappela au ministre britannique que la Luftwaffe était désormais supérieure à la Royal Air Force, puis il fit miroiter à son interlocuteur la perspective d'une alliance anglo-allemande s'étendant au monde entier. Ecartant d'un geste de la main son aide de camp qui lui rappelait avec insistance qu'il était déjà en retard pour déjeuner avec le Führer, il ajouta : « J'irai même jusqu'à dire que, si l'Empire britannique était gravement menacé, notre intérêt nous commanderait de venir à son aide. »

En mai 1937, succédant à Baldwin, Neville Chamberlain devint Premier ministre. Il désirait sincèrement améliorer les relations entre la Grande-Bretagne et le III<sup>e</sup> Reich, et il nomma sir Nevile Henderson ambassadeur à Berlin. Contrairement à son prédécesseur Phipps, bavard et sarcastique, il admirait Goering depuis le coup de théâtre de la cérémonie funèbre de Belgrade, et il se sentait attiré par la nouvelle

\* Le carnet de notes de Picasso montre qu'il avait dessiné plusieurs mois avant le bombardement des croquis d'un tableau qui devait représenter une corrida, et qui est devenu le célèbre *Guernica* que tout le monde connaît. (N.d.A.)

Allemagne. Il avait récemment traversé l'Atlantique à bord du majestueux *Cap Arcona*, le plus beau fleuron de la Hamburg-Amerika, pour améliorer son allemand. Au milieu de l'Atlantique, le dirigeable *Hindenburg* survola le *Cap Arcona*, et leurs équipages et passagers échangèrent des saluts enthousiastes jusqu'à ce que le Zeppelin eût disparu derrière la ligne d'horizon. Quelques jours plus tard, le *Hindenburg* allait être dévoré par les flammes à Lakehurst, dans le New Jersey. Quant au *Cap Arcona*, en 1945, un seul avion britannique le coula dans la Baltique. Les 7300 civils à bord, des réfugiés allemands fuyant l'avance des armées soviétiques, trouvèrent tous la mort (soit cinq fois plus de victimes que lors de la catastrophe du *Titanic*).

L'attirance réciproque d'un Henderson et d'un Goering fait penser à celle que ressentent parfois l'un pour l'autre un gentleman et un gangster. Henderson trouvait que Goering posait des questions extrêmement subtiles, que son humour était irrésistible et sa franchise désarmante. A leur première entrevue, le 24 mai 1937, Goering lui répéta ce qu'il avait dit à Phipps et à lord Lothian, l'ancien ministre de l'Air : « L'Allemagne ne peut même pas cueillir une fleur sans que la Grande-Bretagne lui dise « *Es ist verboten!* » Il insista sur le fait que le Führer était complètement « fou » de l'Angleterre, et que lui, Goering, avait ordonné à sa Luftwaffe de ne jamais considérer, dans un *Kriegspiel* (exercice de guerre), la Grande-Bretagne comme un ennemi éventuel (ce qui était d'ailleurs exact). Mais, quand il reprocha à Henderson l'irritante alliance anglo-française, le Britannique fit immédiatement allusion à l'axe Rome-Berlin. « Sans votre axe Londres-Paris, s'écria Goering, jamais nous n'aurions pensé le compenser en traitant avec ces fils de putes d'Italiens. Nous n'avons pas la moindre confiance en eux. »

En septembre, il confia à Henderson qu'il admirait sir Francis Drake précisément parce qu'il était un pirate. Dommage, ajouta-t-il, que les Britanniques soient devenus si tendres.

L'esprit rusé de l'ex-aviateur trompa complètement Henderson qui, dans une lettre à Anthony Eden, secrétaire du Foreign Office, décrit Goering comme « le plus franc et le plus sincère des chefs nazis à l'exception de Hitler ». Comment expliquer cet aveuglement ? Mieux encore, il allait affirmer que le Führer n'était guère moins franc et sincère que Machiavel. Quatre ans plus tard, en pleine guerre contre le Reich, et alors que Henderson rédigeait ses Mémoires dans sa retraite, il persista, avouant qu'il n'éprouvait aucun repentir et qu'il continuait à admirer Goering et tout ce qu'il avait fait pour son pays.

Le Plan quadriennal allait révolutionner l'économie de l'Allemagne nazie. Au lieu de créer un ministère spécial, Goering utilisa son état-

major prussien auquel il adjoignit mille fonctionnaires, et tous les secrétaires d'État (ou vice-ministres) du gouvernement du Reich.

C'est en novembre 1935 que Goering commença à s'intéresser à la pénurie du Reich en minerai de fer, après une conversation à Sarrebruck avec le maître de forges local, Hermann Röchling.

Röchling lui avait conseillé de ne pas compter, en cas de guerre, sur le minerai suédois. Et il avait stupéfait Goering en lui affirmant que le sol du Reich contenait assez de minerai de fer, certes de basse qualité, pour subvenir aux besoins de l'Allemagne en temps de guerre, en lui assurant environ quatorze millions de tonnes par an de fonte basique. Goering était resté sceptique, et les barons de la Ruhr s'étaient moqués de Röchling, disant que les minerais allemands ne contenaient que 25 % de fer contre 60 % les minerais suédois et lorrains. De plus, les minerais allemands, acides, fondaient difficilement.

Après un an de doute, encouragé par Paul Pleiger, baron de la houille, et par Alexander Brassert, un cousin d'Amérique (de H. G. Brassert & Company, Chicago), qui entreprit de mettre au point des hauts-fourneaux capables de fondre ces minerais rebelles, Goering convoqua les magnats de l'acier de la Ruhr. « Je leur ai donné un an pour exploiter ces minerais. » Les métallurgistes de la Ruhr se moquèrent de cette idée : dans son rapport, un expert conclut que les minerais allemands n'étaient que des « détritiques ». Sans se laisser influencer, Goering acheta les droits d'exploitation de ce genre de minerais à l'United Steel Works.

Au cours du printemps de 1937, Goering travailla en secret au plan du nouvel empire de l'acier qu'il allait créer, tout en menant une action d'arrière-garde contre Hjalmar Schacht, ministre de l'Économie, pour qui la rentabilité des entreprises passait avant les intérêts stratégiques du pays en train de se préparer à la guerre. Ni Schacht ni les barons de la métallurgie allemande ne soupçonnaient le plan de Goering, qui ne le rendit public que le 15 juillet 1937. Le lendemain, il publia le contrat signé avec H. G. Brassert & Company. Une semaine plus tard, il fit connaître aux grands métallurgistes toute l'étendue de son programme : « Nous allons créer à Salzgitter les plus grandes aciéries que le monde ait jamais connues. » Et il ajouta, à propos du goulet d'étranglement de l'acier, lequel freinait le réarmement de tous les autres pays : « Je vais montrer aux gens que le III<sup>e</sup> Reich est plus capable de vaincre cette difficulté que tous ces pays avec leurs gouvernements parlementaires ! »

Les *Reichswerke AG für Erzbergbau und Eisenhütten Hermann Goering* (« Usines du Reich pour l'extraction du minerai et la fonte du fer »), ou *H.G.W.* (« Usines Hermann Goering »), comme on les appela plus tard, devinrent rapidement l'un des plus grands complexes industriels de l'Europe. Les barons de la Ruhr, qui avaient en partie

financé l'arrivée au pouvoir des nazis, se virent désormais concurrencés par un « marginal » qui ne se souciait absolument pas des prix de revient et qui les menaçait en riant de recourir à la confiscation, si besoin était, pour s'emparer des minerais pauvres dont ils n'avaient rien fait. Les neuf plus grands barons de l'acier, réunis sous la direction de Krupp von Bohlen dans l'Association de l'acier (*Stahlverein*), crurent pouvoir déclarer la guerre à Goering, encouragés par Schacht qui lui écrivit une lettre de douze pages pour protester contre le coût des nouvelles aciéries. Il en appela à Hitler, qui n'y connaissait rien en économie, et Schacht, impuissant, se retrouva seul face à Goering, lequel, en vingt-quatre pages pleines de rhétorique, ignora tous les arguments économiques qu'on lui opposait. A propos des mécontents, il parla d'« égotisme impudent » et même de « sabotage », ce qui lui permit de passer aux menaces. Schacht partit en vacances et offrit finalement sa démission.

C'est à Goering seul que le III<sup>e</sup> Reich dut le succès des H.G.W. Après les avoir créées, il fut le seul à s'en occuper. Cette entreprise ne subissait aucun contrôle de l'État, et, pour président du conseil d'administration, Goering choisit son homme lige, Pili Körner. En juillet 1941, le ministre de l'Économie se plaignit encore que personne ne pouvait lui dire quels étaient les membres du conseil d'administration des H.G.W., ni comment marchait cette entreprise. La vérité est que Goering la dirigeait en autocrate. Les H.G.W. continuèrent à étendre leurs tentacules à travers l'Allemagne et l'Autriche, puis dans les Balkans et l'Europe du Sud-Est, absorbant des sociétés importantes d'un point de vue stratégique et économique. Toutes ces opérations eurent lieu sous le sceau du secret militaire que nul ne parvint à percer. Certains de ces accords sont tels que des experts ont pensé que Goering eût été un homme difficile à battre dans la jungle de Wall Street. Les H.G.W. absorbèrent ainsi les mines de minerai de fer du Palatinat, alors qu'elles appartenaient à Flick. Puis ce fut le tour des minerais de fer autrichiens de Styrie. Les H.G.W. construisirent alors à Linz de nouvelles aciéries alimentées par ces minerais. Cette entreprise de plus en plus gigantesque créa à Salzgitter et à Linz des villes entières, afin de loger les ouvriers qui y travaillaient. Pour s'assurer des approvisionnements réguliers en pierre à chaux et en charbon, les H.G.W. absorbèrent la Walhalla Kaliwerke A.G. à Regensburg (Ratisbonne) et la Deutsche Kohlenzeche. Goering obligea les sociétés charbonnières à signer avec les H.G.W. des contrats d'approvisionnement à longue durée. (Finalement, les H.G.W. possédèrent dix des plus grandes mines de charbon.)

En Allemagne même, les H.G.W. s'étendirent comme une traînée de poudre, acquérant dans la Ruhr 53 % de la Société d'armement Rheinmetall Borsig, avec ses sociétés annexes à Essen (Eisen &

Metallgesellschaft AG) et à Duisburg (Hydraulisch GmbH). En Autriche, 78 % de la fabrique d'automobiles Steyr-Daimler-Puch AG passèrent aux mains de l'entreprise Hermann Goering, ainsi que 100 % des aciéries Steyr Guss, avec leur filiale suisse qui fabriquait des armes. A cela s'ajoutèrent 50 % de la Paukersche Werke AG et la raffinerie de pétrole Fanto. Finalement, les H.G.W. contrôlèrent la Première Compagnie de navigation du Danube, ce qui leur permit de pénétrer en Hongrie et en Roumanie et de s'y installer.

Quelques jours après la signature du contrat qui autorisait Brassert à construire les aciéries Hermann Goering, Emmy et Hermann Goering s'installèrent de façon permanente à Carinhall, considérablement agrandi. Tous deux envoyèrent à leur cher Führer un télégramme écœurant de flagornerie, en le remerciant de leur avoir fait remettre les clés : « Nous savons que, comme pour tout le reste, nous vous devons de pouvoir emménager aujourd'hui dans cette magnifique demeure. »

Leur premier invité le 20 juillet 1937 fut l'ambassadeur Henderson. Puisqu'il était le seul invité, Henderson se permit de mettre Goering au défi de lui exposer clairement, en peu de mots, quelles étaient les ambitions réelles du III<sup>e</sup> Reich.

« L'Allemagne, répliqua Goering, a été placée par le destin au cœur de l'Europe et maintenant que nous avons renoncé à toute idée d'expansion à l'ouest [il confirmait ainsi la promesse de Hitler que l'Allemagne n'essaierait jamais de reconquérir l'Alsace-Lorraine], nous devons tourner nos regards vers l'est. »

Henderson demanda à Goering d'être patient. Il lui assura qu'il était capable d'apprécier les qualités de la politique de Hitler. N'avait-il pas réduit le nombre des chômeurs qui, en quatre ans, était passé de six millions à six cent mille ? Enfin, une grande partie de son programme social constituait un progrès évident. « Je ne peux pas croire que M. Hitler, continua-t-il, désire risquer toute cette œuvre sur le coup de dés d'une guerre. »

Un sourire encourageant s'élargit sur le visage de Goering. « Vous pouvez être tranquille, affirma-t-il, il n'y aura plus de surprises pendant plusieurs années. »

Pour toute l'Allemagne, il y eut cependant une surprise en automne : Emmy Goering annonça qu'elle était enceinte. Elle le déclara le 28 septembre à un déjeuner offert à Carinhall en l'honneur de Mussolini. Le secrétaire d'Etat Milch écrivit dans son journal : « Mme Goering attend un bébé dans huit mois. » Il eut certainement du mal à dissimuler son étonnement : comment aurait-il oublié l'aveu

de Goering ? N'était-il pas devenu impuissant à la suite de la blessure reçue lors du putsch ?

Une vague d'impertinence déferla dans toutes les boîtes de nuit et cabarets de chansonniers de Berlin. Werner Finck, un comédien connu pour son bégaiement, alla trop loin : « Ce bébé devra s'appeler Hamlet si c'est un ga-ga-garçon... En effet, c'est *Sein oder n-n-nicht sein*, c'est-à-dire « Être ou ne p-p-pas être... » Mais le mot *sein* en allemand n'est pas seulement l'infinitif du verbe être, il est aussi un pronom possessif : « le sien ». Les Berlinoises se répétèrent le bon mot. Ce n'était pas le genre de plaisanterie pour lequel Hermann Goering était prêt à offrir une récompense : Finck se retrouva logé au camp de concentration d'Esterwegen.

## UN ROYAUME EXTRÊMEMENT PRIVÉ

« Seuls ceux qui ont vu Hermann Goering jouer avec ses lions ont pu se rendre compte de l'affection réciproque qui régnait entre eux et lui. » C'est ce qu'écrivit en 1937 le chef de ses gardes forestiers, Ulrich Scherping. Et il ajoutait : « Ces lions n'étaient pas seulement des lionceaux, comme ceux que les dames de la bonne société ne fréquentent que pour être photographiées en leur compagnie au zoo de Berlin. C'étaient de grandes brutes maladroites. Et nombreux sont ceux qui se sont récriés devant sa témérité, en voyant que ce jeu pouvait se terminer par un coup de croc ou de griffe. »

Il y eut en effet une entente que presque personne ne soupçonne entre Hermann Goering et le royaume animal, et on ne peut lui reprocher d'avoir triché à ce sujet. Un animal peut sentir la peur qu'il inspire, mais il semble bien qu'il soit aussi capable de distinguer l'homme qui aime vraiment les bêtes. Scherping, cet honnête garde forestier dont l'arrière-arrière-grand-père, garde forestier lui aussi, avait servi trois rois de Prusse, savait à quel point la perception des animaux sauvages est développée, et il est resté émerveillé de la façon dont Goering commandait aussi bien les bêtes que les hommes.

De tout ce qu'a accompli Goering pendant cette sinistre période de l'humanité que fut le III<sup>e</sup> Reich, seule demeure sa législation intelligente et humaine sur la protection du gibier. Chasseur passionné, il a fait partie de cette confrérie des chasseurs qui, à tort ou à raison, s'est toujours jugée supérieure au commun des mortels. Hitler, qui ne chassait pas, condamnait ce clan, « cette franc-maçonnerie verte », comme il l'appelait. Il haïssait les chasseurs, mais il sut profiter de la passion de Goering ; les journaux de chasse de ce dernier, heureusement préservés, nous présentent un défilé d'étrangers importants, diplomates, ministres, présidents et rois, dont le III<sup>e</sup> Reich pouvait tirer parti.

Goering privilégiait les bons chasseurs. Ainsi, les officiers supérieurs



de l'armée de l'air qui ne visaient pas bien pouvaient éprouver des difficultés dans leur carrière, et la chasse fut pour beaucoup un moyen d'avancement dans la Luftwaffe, tout comme le polo dans l'armée britannique. Malheur à qui n'appréciait pas l'hospitalité de Goering ou critiquait une partie de chasse. Le prince Gustave-Adolphe de Suède, après avoir abattu un superbe cerf vingt-cors, fit remarquer avec hauteur qu'il espérait trouver encore mieux chez son beau-père (il avait épousé une Allemande, Sibylla). Thomas von Kantzow écrivit dans son journal : « Les choses se sont gâtées entre lui et Hermann... Il ne le réinvitera pas de sitôt à Carinhall. »

C'est en 1933, dès son arrivée au pouvoir, qu'il s'attela à la tâche de réformer la législation sur la chasse. C'était, a-t-il dit, un microcosme de l'Allemagne d'alors, miné par les rivalités de bas étage et les intérêts privés. Chaque province, et presque chaque village, avait ses propres règlements et taxes et tenait à les garder. Chaque individu pouvait tuer à sa guise une bête sauvage, si bien qu'on ne pouvait assurer la survie d'une espèce en voie de disparition, comme l'aigle, l'ours, le bison d'Europe et le cheval sauvage.

Goering ordonna à Scherping de créer une unique association de chasse (*Deutsche Jägerschaft*), chargée dans toute l'Allemagne d'imposer à ce sport des règles précises, d'empoisonner les lacs, d'entretenir les forêts et les parcs animaliers qu'il voulait créer, et de protéger les espèces menacées. Cette association prélèverait sur les chasseurs des taxes qui lui permettraient d'accomplir son œuvre. « Je veux établir en Prusse une nouvelle législation sur la chasse qui puisse servir plus tard à l'ensemble du Reich », déclara-t-il à Scherping le 9 mai 1933.

D'un trait de plume, tuer un aigle devint du jour au lendemain un crime sévèrement puni, ainsi que chasser en utilisant des poisons, de la lumière artificielle ou des pièges à mâchoires d'acier (« cet instrument de torture du Moyen Âge », grondait-il). Goering ne se donna même pas la peine de répondre aux protestations chevrotantes des antiques associations professionnelles. Entrée en vigueur le 18 janvier 1934, cette législation prussienne, enviée immédiatement par la plupart des pays, sert encore aujourd'hui de modèle. Mais certains points, comme ceux qui recommandaient aux fonctionnaires d'être nationaux-socialistes et d'exprimer leurs opinions, étaient inapplicables : les meilleurs gardes forestiers ne furent pas tous inscrits au Parti et l'esprit nazi, systématiquement appliqué, n'encourageait guère l'indépendance d'esprit. En mai 1937, le professeur Burckhardt assista à une scène où Goering était en communication téléphonique avec des cultivateurs qui imploraient son autorisation pour se débarrasser eux-mêmes d'une bande d'ours sauvages, auteurs de nombreux dégâts. Brusquement, il explosa : « Un

mot de plus, et je vous fais exploser dans la gueule votre fusil de chasse. » Il s'excusa ensuite auprès du diplomate suisse : « C'est comme cela que commencent les révolutions, en laissant les gens faire eux-mêmes leur propre loi. »

Il créa plusieurs parcs de protection de la nature, une nouveauté à l'époque, celui de Darss dans la péninsule poméranienne et celui de Rominten en Prusse-Orientale. La réalisation dont il fut le plus fier fut celle de la lande de Schorf, aux portes mêmes de Berlin. Indifférent aux railleries du corps diplomatique, ce fut là, le 10 juin 1934, qu'il inaugura une réserve de bisons d'Europe avec deux mâles de race pure et sept femelles hybrides. Ce fut aussi là qu'il réintroduisit l'élan disparu d'Allemagne depuis des siècles. Avant lui, une série de rois de Prusse avaient en vain tenté de réacclimater dans cette même lande cette noble bête. Goering consulta des zoologues, des gardes forestiers, des biologistes et même des spécialistes d'une science naissante, l'insémination artificielle. Ce fut d'abord un échec : ni l'élan suédois ni celui du Canada ou orignal ne prospérèrent. Finalement, en 1934, il fit venir de Prusse-Orientale dix-sept toutes jeunes bêtes, mâles et femelles, puis dix en 1935 et onze encore en 1936. Enfin, en mai 1937, un premier élan vint au monde dans la réserve de la lande de Schorf. A cette époque, quarante-sept bisons y étaient déjà nés et y grandissaient.

La lande se repeupla également, grâce aux travaux du laboratoire du lac Werbellin, de toute une faune devenue rare, dont entre autres des chats-huants, des coqs de bruyère, des oies sauvages, des castors et des loutres. En 1936, 140 000 citadins payèrent chacun vingt pfennigs pour visiter ce paradis animalier, le premier grand parc national du monde.

« Pour nous, déclara Goering aux chasseurs rassemblés en novembre 1936 pour la Saint-Hubert, la forêt est la cathédrale de Dieu. »

Beaucoup de citadins trouveront incongru de servir les desseins du Créateur à coups de fusil et en s'aidant d'un couteau de chasse, mais connaissent-ils bien la nature ? Il y a une logique scientifique dans ce que Goering appela « la conservation des espèces par le fusil ». Pour éviter les famines et les épidémies chez les animaux, l'homme moderne doit diriger cette nature menacée y compris par les hommes.

Ce qui est curieux, c'est cet amour des bêtes chez un homme qui a manifesté une insensibilité atroce envers les êtres humains, sa propre espèce. Comment comprendre que, révolté par la vivisection, il ait introduit, en Prusse d'abord, une loi l'interdisant, et qu'il a voulu prévenir lui-même, à la radio, que tout contrevenant serait jeté dans un camp de concentration, alors que la loi n'avait pas encore reçu de décret d'application ? Tandis qu'en Grande-Bretagne, des savants réputés étudiaient les effets des explosions sur des chèvres et des chimpanzés,

les experts de Goering, en 1942, procédèrent à des expériences pour étudier l'adaptation aux hautes altitudes, en les soumettant à des températures et à des pressions si basses qu'elles en étaient mortelles, des êtres humains choisis parmi les criminels condamnés à mort venus des camps de concentration de Himmler.

Une coïncidence curieuse montre Goering sous ces deux aspects qui nous semblent hautement contradictoires : le 3 juillet 1944, lors d'une réunion du gouvernement du Reich, Hitler fit son rapport sur « l'exécution de quarante-trois traîtres » à la suite de la Nuit des longs couteaux que Goering avait organisée. Or, une fois cette question réglée, Goering prit la parole et se réjouit que la loi sur la protection du gibier, laquelle réglementait — et donc humanisait — la chasse, fût passée. En 1937, le président français du Comité international de la Chasse félicita Goering d'avoir créé une législation qui lui « valait l'admiration du monde entier ».

C'est au cours de cette même réunion du gouvernement du Reich qu'un Franz von Papen hagard, dans un sursaut d'indignation, n'avait fait qu'une apparition pour donner sa démission de vice-chancelier.

Quelques jours plus tard, von Papen acceptait quand même de partir pour Vienne en tant qu'ambassadeur personnel de Hitler. En moins de deux ans, il réussit à faire signer au Dr Kurt von Schuschnigg, successeur du chancelier Dollfuss assassiné, un « gentlemen's agreement ». Mais Goering n'eut que mépris pour ce « compromis ». Aussi, au cours des mois suivants, fut-ce lui, et non Hitler, qui prit en main la campagne en faveur de l'Anschluss. Et il le fit ouvertement, sans se gêner. Ses arguments étaient simples, et pour lui irréfutables : l'Autriche n'avait-elle pas montré à plusieurs reprises (en 1919, 1922, et 1931) sa volonté de faire partie d'une Allemagne unifiée ? Pour Goering, comme pour tous les Allemands de l'époque, seules des chicaneries internationales avaient fait échouer les tentatives de ce pays pour rejoindre le Reich allemand. Des années plus tard, l'Autriche serait la cause d'un de ses rares accès de désespoir : de sa cellule de Nuremberg, Goering écrivit à Emmy : « Même l'Anschluss est un « crime majeur »... Qu'est devenue notre pauvre patrie ? »

D'une certaine façon, il se sentait plus autrichien qu'allemand. Il avait passé son enfance au château de Mauterndorf, et il avait la nostalgie d'Innsbruck, où il s'était réfugié à la suite du putsch manqué de 1923, ainsi que des grandes forêts de Styrie et de Carinthie. Ses deux sœurs avaient épousé des Autrichiens, Olga, le Dr Friedrich Rigele, et Paula, le Dr Franz Ulrich Hueber. C'est par elles, d'après Arthur Seyss-Inquart, que les principaux nazis autrichiens l'avaient contacté. Son

jeune frère Albert vivait lui aussi en Autriche. Certes, il y eut quelques Autrichiens partisans d'une Autriche indépendante et neutre, une sorte de nouvelle Suisse. Ce fut le cas de Guido Schmidt, un Viennois qui avait alors trente-six ans, vice-ministre des Affaires étrangères d'Autriche. Lors de sa première entrevue avec Goering le 20 novembre 1936, il essaya d'être ferme, mais ce ne lui fut guère facile. « Aussi longtemps que j'aurai mon mot à dire sur cette affaire, déclara-t-il enfin, il n'y aura pas la moindre concession en ce qui concerne l'indépendance de l'Autriche. » Le visage de Goering s'épanouit en un large sourire, et Schmidt, de retour à Vienne, confia à ses collègues que ce général allemand avait une sorte de *Gemüthlichkeit* (bonhomie) autrichienne. « Au moins, il m'a été possible de parler avec lui », ajouta-t-il.

Goering n'a jamais cessé de penser à l'Autriche. Quand G. Ward Price, journaliste britannique, lui rendit visite le 3 mars 1937, l'idée que Schuschnigg pouvait songer à une restauration des Habsbourg à Vienne le mit hors de lui : « *Dann werden die Kanonen sprechen!* » (« Alors, les canons parleront »), gronda-t-il. Il assura au journaliste que s'ils s'exprimaient par un plébiscite libre, 30 % des Autrichiens voteraient pour l'Anschluss. Au cours du tour d'horizon politique qui suivit, il prédit que Prague admettrait de faire des concessions au Reich sur la question des Sudètes. Au sujet des colonies, l'Allemagne, dit-il, ne désirait pas se quereller avec la Grande-Bretagne, mais la politique étrangère de cette dernière poussait Hitler dans les bras de ses ennemis. Ses yeux bleus grands ouverts et brillants d'innocence blessée, Goering promit et repromit : « L'Allemagne donnera à l'Angleterre toutes les garanties qu'elle désire, et qui comprendront à l'ouest l'intégrité de la Belgique et de la Hollande et aussi celle de la France, mais les Britanniques doivent nous laisser les mains libres en Europe de l'Est. »

Il revint sur ces thèmes avec le Premier ministre canadien, William Mackenzie King, le 29 juin 1937. Cet homme mystique entendait des voix et consultait sans cesse les Saintes Écritures. En se rendant à 10 heures 30 à la villa berlinoise de Goering, il ouvrit la Bible, tomba sur le psaume 91 et lut au verset 13 : « Tu fouleras aux pieds le lionceau et le dragon. » En entrant dans le bureau de Goering, quelle ne fut pas sa stupeur en apercevant un lion dont le museau caressait la joue du général en uniforme blanc. L'entrevue dura quatre-vingt-dix minutes. Goering remercia Mackenzie King du buffle qu'il lui avait offert, lui demanda si la Grande-Bretagne pouvait interdire au Canada de livrer à l'Allemagne du blé et des matières premières. Mackenzie King essaya de lui expliquer le fonctionnement de l'Empire britannique, qui tirait sa force de l'indépendance même de ses « dominions ». A une question de

Goering sur ce que ferait le Canada si la Grande-Bretagne s'opposait à l'Anschluss, Mackenzie King répondit : « Ce qui, à mon point de vue, préoccupe surtout l'Angleterre, c'est le danger que l'Allemagne, par une action précipitée, mette l'Europe en flammes. »

Quelques jours plus tard, à un banquet où il reçut des industriels autrichiens, Goering leur déclara, avec un regard en coin, que l'Anschluss était inévitable. Il leur rappela qu'en 1931, à Genève, à une voix de majorité, celle d'un obscur délégué d'un obscur pays de l'Amérique du Sud, la Société des Nations avait interdit à l'Allemagne de Weimar et à l'Autriche de réaliser l'union douanière que souhaitaient les deux pays allemands : « Nous ne pouvons pas continuer à dépendre du vote d'un sauvage sorti de sa jungle. Alors, pourquoi ne mettons-nous pas le monde devant le fait accompli ? Pourquoi pas ? »

Un pneu du Forschungsamt le prévint : furieux, le représentant de l'Autriche à Berlin, Stefan Tauschitz, avait téléphoné à Vienne pour demander à ses supérieurs d'annuler le reste de la visite des industriels. Goering appela immédiatement Tauschitz pour lui dire qu'on avait mal rapporté ses propos. Incrédule, le diplomate avoua plus tard : « J'ai eu l'impression manifeste que le bureau de Goering avait écouté toute ma conversation. » Goering, des années plus tard, se félicitait encore de ce bon tour : « Cela m'a fait du bien de clore le bec à ces messieurs. »

Au cours de l'été, Guido Schmidt lui fit demander, par l'intermédiaire de son beau-frère Friedrich Rigele, une nouvelle entrevue : Goering le reçut le 7 septembre à Carinhall où il resta plusieurs jours.

Guido Schmidt se montra une fois de plus, d'après Goering, aimable et assez impertinent, un type d'homme peu fréquent en Allemagne du Nord. A la chasse, Schmidt tua un cerf qui s'appelait Hermann.

« Dites donc, plaisanta Goering, vous venez de me tuer.

— Si seulement c'était vrai, répondit sur le même ton le ministre autrichien.

— Ça, ce n'est pas très gentil », répliqua Goering qui, à leur retour à Carinhall, fit venir un lion, lequel se coucha sous la table et commença à lécher les pieds de Guido Schmidt.

D'une voix un peu étranglée, l'Autrichien déclara : « La prochaine fois, j'apporterai un animal de compagnie que je choisirai moi-même, un agneau.

— Parfait, rugit Goering, mais aussi une brebis galeuse : Schuschnigg. »

Septembre fut aussi le mois de la réunion annuelle du Parti. Londres donna à Henderson l'ordre d'y assister, si bien qu'il vit de ses propres

yeux un spectacle incroyable : la parade à Nuremberg de centaines de milliers d'automates en chemise brune. Hitler arriva après la tombée de la nuit. Pour accueillir le « messie », trois cents projecteurs s'allumèrent simultanément, balayant le ciel, puis se braquèrent tous sur le même point à plusieurs centaines de mètres d'altitude, formant ainsi un dôme de lumière — une cathédrale de glace, a dit Henderson — au-dessus de l'immense stade demeuré obscur. Des milliers de porteurs d'étendards se mirent en marche, portant également des lumières rouge et or, comme cinq fleuves lumineux de différentes couleurs dans les ténèbres. L'austère Henderson ne put s'empêcher de frémir devant cette pompe colossale, comme s'il assistait à une parade pour l'anniversaire de Sa Majesté.

Le 14 septembre, Goering rejoignit Henderson à Nuremberg pour lui confier en passant qu'il venait de prévenir Guido Schmidt : en ce qui concernait l'Anschluss, le plus tôt serait le mieux. Il insista, promettant que les objectifs stratégiques du III<sup>e</sup> Reich surprendraient la Grande-Bretagne par leur modération : d'abord, naturellement, l'Autriche ; puis la minorité sudète opprimée par Prague. A ce stade, la Pologne résoudrait d'elle-même, automatiquement, la question du Couloir de Dantzig. Et il répéta à l'ambassadeur ce qu'il lui avait dit lorsque Henderson avait pris son poste à Berlin : « Nous n'avons aucun désir de nous emparer de quoi que ce soit qui appartienne à la Grande-Bretagne. Nous voulons être les amis de l'Empire britannique. Nous sommes prêts à nous battre pour qu'il continue à exister et, si besoin était, nous engagerions la moitié de notre armée dans ce but. Tout ce que nous demandons en retour, c'est que la Grande-Bretagne protège nos arrières et que la marine britannique garantisse nos communications si nous sommes attaqués à l'est. »

Quand Henderson essaya de contre-attaquer mollement en évoquant les camps de concentration, Goering saisit une encyclopédie et lut à haute voix : « “ Utilisés pour la première fois par les Anglais pendant la guerre d'Afrique du Sud ” ». Et, sachant que Henderson faisait partie de la « franc-maçonnerie verte », il l'invita à venir tuer un cerf à Rominten, en Prusse-Orientale.

Restait l'Italie, qui paraissait la plus intransigente sur l'Anschluss. Goering s'était rendu à Rome en janvier 1937 pour expliquer au gouvernement italien qu'obliger six millions d'Allemands à vivre hors de l'Allemagne « allait à l'encontre de toute moralité ». Mussolini, qui croyait que Goering venait discuter seulement de la question d'Espagne, resta interloqué. Mais il ne cacha pas que l'Italie s'en tenait à l'accord austro-allemand de 1936. Selon le comte Ciano, gendre de Mussolini et ministre des Affaires étrangères, Goering promit de ne

jamais surprendre son allié : « Toute décision de l'Allemagne sur des questions aussi vitales que l'Autriche, Dantzig ou Memel sera précédée de consultations avec l'Italie. » Après quoi, il déclara à Ulrich von Hassell, ambassadeur d'Allemagne, que l'Italie devrait accepter que l'Autriche était une partie intégrante de la sphère d'intérêts de l'Allemagne. Après un séjour à Capri, Goering eut avec Mussolini une entrevue décisive où, selon ses propres archives, il adopta une position moins catégorique. « Au nom de l'Allemagne », Goering lui assura que Hitler ne préméditait aucune surprise concernant l'Autriche. Ciano, triomphant, put dire à l'ambassadeur d'Autriche à Rome : « Oui, c'est un Goering imbu de lui-même qui est arrivé à Rome... et il en est reparti plutôt modeste. »

Cependant, Goering n'avait pas renoncé à l'Autriche. Dans l'attente de la visite du Duce à Berlin, prévue pour septembre 1937, Goering demanda à un artiste de peindre sur l'un des murs de Carinhall une fresque de style médiéval représentant la carte du Reich, sur laquelle les villes étaient représentées par leurs armoiries et la frontière entre l'Allemagne et l'Autriche avait disparu. Il entraîna plusieurs fois le dictateur italien devant cette fresque, mais dut finalement attirer lui-même son attention sur ce point : « Cela me donna l'occasion de lui parler carrément de l'union des deux pays. »

Pour Hitler, l'Autriche n'était qu'un prologue ennuyeux à ses plans grandioses. « Nous devons d'abord régler la question de l'Autriche », déclara-t-il le 30 septembre 1937 à Darré et à Backe, ses experts agricoles. Puis, dévoilant en partie ses pensées les plus secrètes, que Goering connaissait sans doute depuis toujours, il ajouta ces mots que Darré consigna dans son journal intime : « Notre avenir réel se trouve sur la Baltique et dans les grands espaces de la Russie. Mieux vaut sacrifier une fois de plus deux millions d'hommes dans une guerre, si cela nous donne assez d'espace pour respirer. »

En Prusse-Orientale, le soleil se lève une heure plus tôt qu'en Allemagne de l'Ouest. Les frontaliers prussiens sont des hommes coriaces que des guerres incessantes ont cruellement éprouvés, mais qui tempèrent leurs souffrances à force de grogs faits de beaucoup de rhum et de très peu d'eau. En automne, les étendues sauvages retentissent des brames des cerfs en rut. Ces bêtes splendides, protégées par la législation nouvelle, portèrent même le nom de « cerfs du maréchal du Reich » jusqu'à l'effondrement du régime nazi. C'est l'un d'eux que Goering « offrait » aux invités d'honneur, tels Miklos Horthy, régent de Hongrie, ou quelque roi des Balkans.

Certains hommes d'État résistèrent toutefois aux séductions de

Goering, comme David Lloyd George, le grand ministre de la Première Guerre mondiale : prévenu, après avoir vu Hitler, que Goering l'invitait à une partie de chasse, il répondit brutalement : « Je retourne au Hoek (en Hollande), et Goering peut aller au diable. »

Goering était un bon tireur et un vrai sportif. Malgré son embonpoint, il aimait poursuivre une proie pendant six ou sept heures à travers landes et fondrières, cela jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que son compagnon, un garde forestier endurci, se plaigne de ses crampes d'estomac. Il n'était pas de ceux qui attendent qu'on leur rabatte le gibier, passivement à l'affût.

A travers son journal de chasse, écrit sur place au crayon de sa large écriture, et qu'il tint en 1936 et 1937, les adversaires de la chasse peuvent quand même se faire une idée de ce que ressent le vrai chasseur, cet être mi-voyeur, mi-Casanova, si obsédé par la passion de la poursuite que le rituel à observer devient chez lui une fin.

27 septembre 1936 : Très beau temps, vivifiant et froid, soleil éclatant. Arrivée des invités : Neurath, [Franz] von Papen, Milch, Körner, Himmler\* et Udet. De 11 heures 30 à 2 heures de l'après-midi : Battue, d'affût en affût, à la recherche d'un cerf royal [une assiette en porcelaine de Sèvres de la collection Goering montre ce magnifique animal au nom extraordinaire : « *Der Grossmächtige von Schuiken* », « Le Formidable de Schuiken »]. Au bout d'un moment, Scherping m'a appelé : le cerf se trouvait au bord d'un marais, d'où il a pris sa course. Je l'ai touché d'une balle dans le foie et il s'est effondré après avoir couru quatre-vingts pas ; j'ai manqué ma seconde balle... Donné le coup de grâce au cerf étendu sur le sol... C'est le cerf le plus puissant jamais vu sur cette lande, le plus grand cerf royal allemand ou international. Ai annulé la battue prévue pour l'après-midi.

28 septembre 1936 : Ensoleillé et froid. Magnifique concert de brames. Arrivée de Lipski [ambassadeur de Pologne]... L'après-midi, j'ai tué Marschombalis, 18-cors avec splendide couronne royale... droit à travers le cœur, l'ai tué sur le coup.

Essai de cor hongrois réussi avec futur grand mâle. D'autres cerfs ont été tués aujourd'hui ; par Himmler, un royal 16-cors ; par Milch un très puissant 14-cors ; par von Papen, un 18-cors. On a trouvé mort le cerf de Neurath [tiré la veille].

\* Ici, et par la suite, le nom de Himmler a chaque fois été mystérieusement effacé. (N.d.A.)



29 septembre 1936. 5 heures du matin. Battue à Jodrup, poursuite d'un dix-cors... Pas un bruit nulle part. Ai attendu en vain. A midi, on a aperçu un 14 ou 16-cors royal dans la réserve de Budwertschen... Approche très pénible. Le cerf broutait, il y en avait quatre autres avec lui ainsi que plusieurs cerfs moins imposants. Sur notre chemin, d'autres cerfs plus jeunes. Avons acculé le nôtre peu à peu vers le ravin. Il ne bramait guère. D'autres sous le vent nous ont sentis et se sont éloignés chacun avec son harem. Nous nous sommes enfoncés profondément dans la broussaille. Longue attente. Avons renoncé à la chasse... Trouvé le cerf de Lipski.

A la fin de la saison, le 1<sup>er</sup> octobre, Goering nota une fois de plus le silence absolu qui régnait sur la lande, puis, à 16 heures, il adressa aux gardes forestiers un discours de remerciement. Il avait tué en tout six cerfs, et à chaque fois il avait ressenti ce frisson de fierté virile incompréhensible à tous ceux qui n'appartiennent pas à cette confrérie.

Ce journal fait état de deux jours passés à Romintenu, au début de l'année 1937, pour chasser l'ours sauvage. La liste des invités comprend Lily Martin, Paula, Emmy, une de ses belles-sœurs avec sa fille et, chose plus étrange, un « lion » lui aussi invité. A la mi-septembre 1937, nouvelle chasse, cette fois avec son infirmière Christa Gormanns, son personnel domestique et le comte Eric von Rosen. Le 3 octobre, Henderson les rejoignit avec l'autorisation du Foreign Office, et Goering lui fit immédiatement prendre position dans une grande cache avec un cerf à 800 mètres de là. L'honneur de l'Angleterre étant en jeu, Henderson partit seul en avant et tua la bête, un 12-cors. Goering ne put s'empêcher de lui exprimer la joie qu'il avait ressentie en voyant un diplomate ramper à quatre pattes.

Les 3 et 4 octobre, Goering dévoila confidentiellement à Henderson le programme de Hitler : l'Autriche, les territoires des Sudètes allemands appartenant à la Tchécoslovaquie, puis Memel et le couloir de Dantzig. Le 4 au matin, il profita d'un brouillard intense pour exposer à l'Anglais les grandes lignes d'une association entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne, aux termes de laquelle les Britanniques reconnaîtraient l'hégémonie du Reich en Europe.

Henderson n'a jamais oublié ces deux jours à Rominten. Au crépuscule, le chef des gardes forestiers présenta cérémonieusement le tableau de chasse, tandis que les cors sonnaient l'hallali. Henderson écrivit plus tard : « Sous la nuit étoilée, dans les profondeurs de la grande forêt, avec les échos des cors de chasse qui se répercutaient au loin sur les cimes des sapins, l'effet était d'une extrême beauté. »

Transcendant toutes les frontières et toutes les hostilités, il existe une compréhension intime entre tous ceux qui chassent, et c'est à dessein que nous insistons ici sur ce point. Car, lorsque le rideau descendra finalement sur un Hermann Goering en cage et que, comme un animal blessé sur lequel le piège à mâchoires, cet « instrument médiéval de torture », a refermé ses dents d'acier, il cherchera du regard l'ami qui lui donnera le coup de grâce, ses yeux s'illumineront en rencontrant ceux d'un officier ennemi qui sera un chasseur, comme lui...

Avec toute la pompe et l'apparat dont il savait s'entourer, aux cris de *Heil* et au rythme des roulements de tambours et des claquements des mains sur les crosses quand la garde d'honneur du « régiment Hermann Goering » lui présentait les armes, Goering, en novembre 1937, inaugura à Berlin l'Exposition internationale de la chasse. Une fois de plus, il n'avait pas regardé à la dépense, et tous les pays étaient représentés. On donna l'opéra que Carl-Maria von Weber a consacré aux tireurs d'élite : *Der Freischütz*, et, durant l'entracte, Goering alla remercier Henderson de la réception amicale qu'avaient reçue Milch et Udet au cours de leur tournée des escadrilles et des établissements de la Royal Air Force : « Il est inconcevable qu'il puisse un jour y avoir une guerre entre des hommes qui s'entendent aussi bien et s'estiment autant que les aviateurs britanniques et allemands. »

Cette exposition se prolongea à guichets fermés pendant trois semaines, et Goering y apparut un jour dans son extraordinaire costume de chasse. Il prit part au banquet des chasseurs au château de Berlin le 3 novembre, et présida le 4 novembre le Conseil international de la chasse.

Mais ce jour-là, à 16 heures précises, il disparut mystérieusement des festivités pour reparaitre à la chancellerie du Reich en grand uniforme. Hitler l'avait convoqué pour une conférence secrète qui allait rester dans l'Histoire. Le Führer était arrivé deux jours plus tôt à Berlin, et il débordait d'idées dangereuses. Depuis, on l'avait vu aller et venir dans le jardin d'hiver, plongé dans ses pensées, avant de discuter tranquillement avec Rudolf Hess, ou encore faire les cent pas avec Goering parfois deux ou trois heures de suite. Il avait décidé de confier certains de ses plans à Werner von Fritsch, le chef récalcitrant de l'armée de terre, et de « secouer » tous ces généraux.

C'est dans le jardin d'hiver qu'arrivèrent tour à tour les autres : le maréchal von Blomberg, ministre de la Guerre, le ministre des Affaires étrangères von Neurath, et l'amiral Erich Raeder. Se servant

de quelques notes, Hitler commença à « exposer ce qu'il pensait des futurs objectifs stratégiques » (selon le rapport que Blomberg dicta au colonel Alfred Jodl, l'un de ses officiers).

L'aide de camp de Blomberg, le colonel Friedrich Hossbach, rédigea de son côté un compte rendu complet des déclarations de Hitler : « Il n'y a qu'une manière possible de résoudre le problème de l'Allemagne, c'est d'employer la force, et il n'y a aucun moyen de le résoudre sans courir de risques. » Il ajouta qu'ils n'avaient pas les moyens d'attendre parce que, dans six ans, l'équilibre des forces basculerait de nouveau au détriment de l'Allemagne. Ils auraient donc à lutter bientôt pour conquérir leur espace vital, mais, même avant cela, il leur ordonnerait peut-être de déclencher une attaque éclair contre la Tchécoslovaquie, au cas où les circonstances seraient favorables.

Tous restèrent muets. Seul Goering fit remarquer qu'il leur fallait par conséquent précipiter les opérations en Espagne.

A 20 heures 30, cet intermezzo prit fin, et Goering revint en hâte vers ses chasseurs. Il avait organisé pour eux une grande réception à la Maison des aviateurs (l'ancien Parlement prussien). Là, il attrapa joyeusement Stefan Tauschitz, le ministre d'Autriche à Berlin, par un bouton de sa veste. « Le Führer doit encore nous offrir un petit déjeuner : l'Autriche ! » s'exclama-t-il avec un grand sourire.

Le lendemain soir, il reçut Guido Schmidt à Carinhall, sa « fosse aux lions », et il l'entraîna devant la fresque où le Reich et l'Autriche n'étaient qu'un seul pays. Il s'en excusa : « C'est une belle carte, et je ne veux pas la modifier tout le temps. Si bien que je l'ai fait peindre d'après le tour que prendront de toute façon les événements... »

Le 17 novembre, Franz Hueber, le beau-frère de Goering, lui annonça que le chef de la Sûreté autrichienne, Paul Revertera, était venu visiter l'exposition. Il envoya un chauffeur le chercher à 5 heures du matin à l'hôtel Eden, et l'Autrichien, un homme élégant aux cheveux gris, fut guidé par un SS à travers le labyrinthe de marbre qui entourait la villa de Goering. Leur conversation se déroula pendant deux heures, d'abord dans les réserves régies par la nouvelle législation sur la chasse, puis sur un terrain plus difficile. Goering critiqua les fortifications que l'Autriche faisait construire sur sa frontière avec l'Allemagne, ce qui constituait pour lui une violation de l'accord de 1936. « Les gens, déclara-t-il sans autre précision, réclament une solution rapide et disent que notre Septième armée entrera en Autriche comme dans du beurre. » Il conseilla à l'Autrichien de ne compter ni sur la France ni sur l'Angleterre : la France était épuisée, et les dominions britanniques s'opposeraient à toute intervention de Londres... Il ne restait donc, ironisa-t-il, que Prague, et il ajouta en riant : « Et nous la prendrons du

même coup. » Paul Revertera regagna l'hôtel Eden, médusé par la brutalité de Goering.

Trois jours plus tard, il reçut un visiteur beaucoup plus important, lord Halifax, venu à Berlin beaucoup plus comme « Grand Veneur des chiens de chasse à courre de Middelton » qu'en tant que membre du gouvernement britannique. L'aristocrate anglais fit le tour de l'exposition, les yeux ronds, rencontra Hitler, et partit le 20 novembre pour Berlin afin de voir Goering. Ce dernier téléphona à Berchtesgaden pour demander à Hitler s'il pouvait parler franchement, et vers midi sa limousine la plus luxueuse prit la nouvelle autoroute, avec lord Halifax à bord, en direction de la lande de Schorf.

Lord Halifax admit ensuite qu'il avait été « extrêmement bien reçu » : « Goering est venu à ma rencontre, il portait une culotte courte brune avec des bottes, un justaucorps de cuir vert et une veste courte avec un col de fourrure... Le tout faisait de lui un personnage très pittoresque, complété par un chapeau vert et une grande aigrette de poils de chamois ! » Après la visite obligatoire aux bisons et aux élans de Goering, lord Halifax dut monter dans un phaéton de chasse tiré par quatre chevaux alezans du Hanovre. Puis ce fut le retour à Carinhall, « une grande maison, écrivit le gentilhomme anglais, située entre deux lacs, et construite en bois de pin et en pierre, avec un toit de chaume et des fenêtres mansardées à croisillons. Elle occupe les trois côtés d'une cour avec une colonnade à l'extrémité. »

Au fur et à mesure que Goering, le maître de tous ces domaines, guidait son invité à travers la longue galerie de l'entrée et les salles déjà à demi remplies de trésors, la magie de Carinhall commençait à agir sur ce vicomte du Yorkshire. Ses narines se dilatèrent en reconnaissant immédiatement la prétention à l'aristocratie. Comme tous les autres visiteurs, il eut l'impression d'être un alcoolique à qui l'on fait prendre la première gorgée du premier verre de la journée. Aucun détail ne lui échappa : les trophées de chasse, la porte du jardin pieusement sculptée en Bavière et qui représentait l'Assomption de Notre-Dame, le grand salon avec, à une extrémité, un mur fait de miroirs qui réfléchissaient le lac et la salle à manger. Lord Halifax nota ensuite dans son journal :

Après le déjeuner, composé d'un morceau de bœuf si cru que je n'en avais jamais vu de semblable, Goering m'emmena faire un tour pour parler, en compagnie de [Paul] Schmidt, l'interprète. Je lui ai répété ce que j'avais dit à Hitler, à savoir que nous ne désirions pas et n'avions jamais désiré nous en tenir strictement à l'état actuel du monde, mais que nous étions soucieux de parvenir à un règlement raisonnable.

« Ce serait en effet un désastre, approuva Goering, si les deux plus belles races du monde étaient un jour assez folles pour se battre. » Il ajouta que l'Empire britannique était un grand facteur de paix, mais que l'Allemagne avait elle aussi le droit d'avoir ses « sphères spéciales d'influence ».

Après quoi, lord Halifax se surprit à se demander combien d'assassinats, « pour une cause bonne ou mauvaise », son hôte avait ordonnés. Il dut néanmoins reconnaître que la personnalité de Goering était attirante : « un grand écolier, plein de vie et de fierté dans tout ce qu'il fait. Il montre ses forêts et ses animaux, puis il parle politique dans son pourpoint vert... ».

## L'AFFAIRE BLOMBERG-FRITSCH

En décembre 1937, conformément aux directives données par Hitler lors de la conférence du jardin d'hiver, Goering ordonna à sa Luftwaffe, de se préparer à une opération-éclair contre la Tchécoslovaquie.

Blomberg, ministre de la Guerre, fut effrayé : il réagit aussitôt en envoyant le 7 décembre une circulaire rectificative à toutes les unités : « J'interdis toute mesure qui pourrait inciter les états-majors et les troupes à conclure qu'il y aura vraisemblablement une guerre avant fin 1938. »

Ce message révélait à sa manière l'une des tares majeures de la hiérarchie militaire allemande depuis l'accession au pouvoir de Hitler : la position tout à fait anormale de Goering qui chevauchait simultanément les commandements supérieurs de chacune des trois armes de la Défense allemande. Or, en tant que commandant en chef de la Luftwaffe, il se trouvait être le subordonné du ministre de la Guerre Blomberg, que Hitler avait d'ailleurs nommé maréchal le 1<sup>er</sup> avril 1936 dans le but de confirmer sa prééminence. Goering, chef de l'aviation, était donc l'égal du commandant en chef de l'armée de terre, le général d'armée von Fritsch. Toutefois, en tant que ministre du Reich, il se retrouvait à égalité avec Blomberg sur les bancs du gouvernement. De plus, il se considérait comme supérieur à Blomberg et à tous les autres en tant que successeur choisi par le Führer et son conseiller de toujours.

Blomberg avait quinze ans de plus que Goering. Il était déjà sorti de l'Académie militaire de Lichterfelde alors que Goering n'était encore qu'un petit enfant. A partir de 1933, il s'était rapproché du Parti. Il avait même permis à certains officiers de porter l'ordre nazi, la « médaille du Sang » (*Blutorden*), par exemple pour avoir participé au putsch de 1923. Mais il gardait une certaine réserve. Depuis 1935, Karl Bodenschatz avait entendu Hitler et Goering discuter parfois de la possibilité d'un complot contre le régime, ourdi par des officiers des plus hauts grades.

Au cours de l'automne 1937, Goering allait demander carrément à Blomberg si ses généraux suivraient Hitler jusque dans une guerre qu'il jugerait nécessaire.

Il est clair qu'en décembre 1937 Goering nourrissait quelque espoir d'une promotion éventuelle à la tête de toutes les forces armées du Reich, et cela en remplacement de Blomberg. Comme autre candidat à ce poste, il n'y avait guère que le général von Fritsch. A cinquante-huit ans, il n'était pas beaucoup plus jeune que Blomberg, et Goering n'avait pas l'impression que Hitler se sentait à l'aise avec lui. Promu général d'armée le 20 avril 1936, Fritsch était issu d'une famille protestante et puritaine. Son maintien était aussi rigide que s'il portait un corset fortement lacé. Le monocle vissé à son œil gauche conférait à son visage une immobilité inquiétante. Célibataire endurci, il adorait les chevaux et haïssait aussi passionnément les juifs. En 1938, il écrivait à une baronne amie : « Nous sommes au milieu de trois batailles, et la plus pénible est celle contre les juifs. » Pour l'instant, il avait quitté la scène de Berlin et se trouvait en Égypte, sans savoir que Himmler, peut-être à l'instigation de Goering, faisait surveiller tous ses faits et gestes par la Gestapo. Goering ne disposait d'aucun moyen de pression sur Blomberg, bien que, comme l'amiral Raeder l'apprit plus tard au hasard d'une remarque fortuite, Fritsch lui-même eût réussi à surveiller son chef, à tel point que la Gestapo devait découvrir plus tard un micro installé dans le bureau même de Blomberg.

Jusqu'à la mi-décembre, Goering ne trouva donc aucun prétexte pour mettre Blomberg en difficulté. Soudain, un scandale parut se profiler à l'horizon. Le maréchal sexagénaire, veuf depuis quelques années, avait annoncé que lui aussi allait prendre un congé pendant quelque temps. Or, les gens bien renseignés firent aussitôt courir le bruit qu'il emmènerait avec lui sa secrétaire, une jeune femme de vingt-quatre ans. Le colonel Jodl, son adjoint, nota le 15 décembre : « Le maréchal est inexplicablement agité... Apparemment pour une raison personnelle. Il s'en va pour huit jours, destination inconnue. »

Cette agitation insolite avait évidemment une explication : la secrétaire de Blomberg venait de l'informer qu'elle était enceinte de lui, ce qui était faux (l'auteur a eu connaissance de ce détail par la famille du maréchal). Une semaine plus tard, Hitler demanda naturellement à Blomberg d'assister aux funérailles de Ludendorff à Munich. Elles eurent lieu le 22 décembre à l'ombre du Feldherrnhalle, là où Hitler, Goering et Ludendorff avaient affronté les fusils de la Landespolizei bavaroise. A la fin de la cérémonie, Blomberg traversa la place couverte de neige pour prier le Führer de lui accorder un entretien privé. Une fois seul avec Hitler, il lui demanda officiellement l'autorisation

d'épouser cette fille, disant seulement qu'elle était d'origine et de moyens modestes, une simple secrétaire dans un service du gouvernement. Puis, comble de folie, c'est à Goering qu'il s'adressa quelques jours plus tard, pour solliciter un service extraordinaire : Goering pouvait-il utiliser son pouvoir en tant que chef du Plan quadriennal pour expulser d'Allemagne un « rival » supposé qui recherchait lui aussi les faveurs de la jeune femme ? « C'est une demande inhabituelle, grommela Goering, mais je vais voir ce que je peux faire. »

Le 12 janvier 1938, les invités qui assistaient au quarante-cinquième anniversaire de Goering furent surpris de le voir se lever soudain de table et prendre congé de tout le monde : « Je vais à un mariage », dit-il quand même à Milch en riant très fort.

Presque tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur ce qui allait devenir l'affaire Blomberg-Fritsch n'est fondé que sur les récits d'aides de camp aigris, Friedrich Hossbach, Fritz Wiedemann et Gerhard Engel. D'autres documents plus fiables, comme le journal privé de Milch, plusieurs manuscrits de Blomberg, l'interrogatoire par la Gestapo du général von Fritsch, et les lettres et manuscrits secrets que ce dernier écrivit en 1938 et 1939 et qui se trouvent aujourd'hui à Moscou, nous permettent de nous passer de ces premiers récits peu convaincants.

Blomberg et Fritsch étaient les derniers représentants d'une génération d'officiers purement de métier, celle des généraux qui n'avaient jamais accepté complètement la révolution nationale-socialiste de 1933. Les généraux de carrière que Blomberg et Fritsch avaient sous leurs ordres, refusaient d'accepter l'idée qu'une armée de l'air créée et commandée par deux anciens lieutenants, Goering et Milch, pût avoir une valeur quelconque. De plus, Fritsch avait très mal pris les changements récents survenus dans le haut commandement de la Wehrmacht, qui avaient fait de Blomberg son supérieur direct. Aussi, lors de son retour le 2 janvier de ses vacances passées en Égypte en compagnie seulement d'un jeune aide de camp, le capitaine Joachim von Both, Fritsch ne fit-il absolument rien pour endiguer la montée des critiques des généraux de l'armée de terre contre Blomberg. Il avait encore le teint bronzé et reposé le 12 janvier, quand il assista au quarante-cinquième anniversaire de Goering, et il dut alors s'interroger sur la cause de ce départ subit.

Tous les doutes que Goering avait pu avoir jusqu'alors sur l'épouse choisie par Blomberg furent plus que confirmés quand il assista au mariage célébré l'après-midi, toutes portes closes, dans le grand salon du ministère de la Guerre. Hitler était présent lui aussi, et quand la jeune femme fit son entrée en minaudant sous un voile épais, le Führer,



sans un mot, échangea avec Goering un regard qui en disait long. Cette fille mince et blonde avait un genre qui ne prêtait pas à confusion. Heureux et aveugle, Blomberg partit passer sa lune de miel à Capri. Les papiers du général von Fritsch révèlent que trois jours plus tard, le 15 janvier, Hitler le retint pendant deux heures pour lui « parler du souci que lui causait la propagande anarchiste qui se répandait dans l'armée ». Comme Fritsch lui demandait des preuves, Hitler refusa de les lui montrer. (Il s'agissait probablement de documents du Forschungsamt, que les généraux devaient ignorer.) Six jours plus tard, Hitler tint au ministère de la Guerre devant une centaine de généraux des plus hauts rangs un discours fleuve de trois heures, une vraie conférence sur l'histoire, la race et la nation, ainsi que sur « l'espace vital » dont l'Allemagne avait besoin, et « dont nous devons nous emparer par la force ».

Le même jour, le 21 janvier, le scandale éclata à Berlin : un soi-disant général désireux de garder l'anonymat téléphona au haut commandement de l'armée de terre à Berlin et exigea d'être mis en rapport avec le général von Fritsch. Comme on refusait de lui donner satisfaction, l'inconnu se mit à crier : « Dites au général que le maréchal von Blomberg a épousé une pute ! »

Hitler avait quitté Berlin pour Berchtesgaden. Blomberg s'était absenté lui aussi pour assister aux funérailles de sa mère. La « page brune » de l'écoute du mystérieux coup de téléphone parvint par la voie pneumatique à la villa de Goering. Et, simultanément, tout se mit en branle : à 16 heures 15, le comte Wolf von Helldorf, chef de la police berlinoise, apporta au ministère de la Guerre une fiche de police sur une certaine jeune femme, et demanda au général Wilhelm Keitel, chef de l'état-major de Blomberg, s'il reconnaissait cette photo : n'était-ce pas là l'épouse de Blomberg ? Abasourdi, Keitel répondit prudemment qu'il ne l'avait jamais vue et que, peut-être, le chef de la police devait s'adresser à Goering lui-même.

Le lendemain, tard dans la matinée, Helldorf prit l'autoroute pour se rendre à Carinhall. Il se peut que cette photographie n'ait pas surpris Goering. Plusieurs personnes ont pensé qu'il avait tout arrangé, jusqu'à la rencontre de Blomberg avec cette femme, ce que d'ailleurs Goering a toujours nié. D'autres, comme Fritsch, Goering lui-même et Keitel, ont toujours cru à une machination des SS. Fritsch en était sûr : « Ils ont exploité la crédulité de Blomberg pour le précipiter dans ce mariage. A peine l'encre des signatures avait-elle séché sur le registre officiel des mariages que des montagnes de documents concernant le passé de la femme de Blomberg commencèrent à affluer. »

Quelques jours plus tard, Keitel apporta à Goering le dossier que la

police détenait sur elle, une chemise couleur chamois provenant du service de la brigade des mœurs et contenant tout ce que l'on savait sur elle depuis des années : les photos de l'identité judiciaire, ses empreintes digitales, et d'autres photos encore, pornographiques celles-là. Telle était la femme qui avait réussi à épouser le maréchal von Blomberg avec, pour témoins de ce triomphe, Hitler et Goering eux-mêmes ! Jusqu'à sa mort, Goering s'est souvenu de ce dimanche : « Pendant trois heures je suis resté assis devant mon bureau, [abasourdi] par le contenu du dossier. Il n'y avait vraiment rien à ajouter. » Goering, semble-t-il, a agi décemment, car, dès le retour de Blomberg des funérailles de sa mère, il envoya Bodenschatz à Milch avec les documents que ce dernier devait remettre à l'infortuné maréchal (dans le journal de Milch, ces documents portent la mention « F.B. », probablement « *Frau Blomberg* »).

Quand Hitler arriva à Berlin, Goering l'attendait fébrilement sur les marches de la chancellerie du Reich, étreignant dans ses mains la chemise couleur chamois. Hossbach, l'aide de camp de Blomberg, était là lui aussi dans l'espoir d'obtenir pour son chef un rendez-vous immédiat avec Hitler. Goering l'interpella comme il arrivait. Il tapota d'une main le dossier en se plaignant : « C'est toujours moi qui dois apporter au Führer les nouvelles particulièrement désagréables. » Wiedemann, l'aide de camp de Hitler, survint. En l'apercevant, Goering se tourna vers lui et gronda : « C'est vraiment la fin de tout ! »

Pudibond comme toujours, Hitler eut un sursaut quand Goering lui montra le dossier et les photos. Goering se hâta de lui faire observer que Blomberg s'était moqué d'eux, qu'en épousant une telle femme il avait violé le code d'honneur des officiers et ridiculisé la Wehrmacht. Hitler l'envoya aussitôt parler à Blomberg. Cette entrevue glaciale ne dura que cinq minutes, le temps d'annoncer au maréchal, pâle comme un mort, que le Führer exigeait de lui sa démission immédiate.

Goering devait déjà être sûr que Fritsch, son unique rival, n'était plus dans la course : son opposition aux plans aventureux de Hitler lui ôtait, pensait-il, toute chance. C'est ce qu'il déclara emphatiquement quelques jours plus tard à Henderson : « Que ferait votre Premier ministre si le chef de l'état-major impérial venait non seulement lui demander la démission du ministre de la Guerre, mais lui exprimait en plus son mécontentement à l'égard de la politique étrangère et des autres mesures du gouvernement ? »

Immédiatement, Goering multiplia les démarches pour être promu ministre de la Guerre. Il envoya Bodenschatz plaider sa cause auprès de Wiedemann et s'adressa directement à von Below. Mais Hitler hésitait à lui confier le commandement suprême de toutes les forces armées.

Quelques jours plus tard, ce fut à Blomberg qu'il dévoila son plan : il assumerait lui-même ce commandement en employant l'état-major de Blomberg.

Ignorant que Hitler avait pris sa décision, Goering s'était acharné à disqualifier le général von Fritsch. Il se souvenait qu'un rapport de police l'avait vaguement mis en cause et il se fit communiquer le dossier. Deux ans plus tôt, un jeune maître chanteur, un certain Otto Schmidt, avait prétendu qu'il avait été le témoin d'un rapport homosexuel entre un prostitué, Sepp Weingärtner, et un homme qui avait déclaré être « le général Fritsch ». Schmidt avait extorqué à cet homme la somme de 2 500 marks. Parmi d'autres homosexuels qui auraient été les victimes de Fritsch, Schmidt avait cité Walter Funk et plusieurs chefs nazis. Les autorités avaient averti Hitler et Goering ; toutefois, Hitler avait ordonné de mettre un terme aux poursuites car il préparait la remilitarisation de la Rhénanie.

Mais l'enquête de la police n'avait pas cessé pour autant. En juillet 1936, Schmidt comparut devant la Gestapo où Josef Meisinger, le chef de la brigade des crimes homosexuels, montra à Schmidt une photo du général von Fritsch. D'après les papiers personnels du général, nous savons qu'à la fin de 1937, quelques jours après l'intervention de Blomberg auprès de Goering pour que son « rival » fût expulsé du Reich (était-ce seulement une coïncidence ?), la Gestapo reprit cet interrogatoire, puis retrouva et questionna Weingärtner, le prostitué mentionné par Schmidt.

Voici ce qu'écrivit Fritsch de sa propre main quelques jours plus tard : « J'ignore à qui l'on doit cette initiative, à Hitler, à Goering ou à Himmler. Quoi qu'il en soit, on a immédiatement retrouvé le témoin de l'accusation [Weingärtner], qui faisait à l'époque son service militaire au camp de Papenburg. »

Une analyse approfondie permet de croire que Goering n'a pas été l'instigateur de ce complot contre Fritsch. Il s'est précipité tête baissée, conformément à son impétuosité naturelle, dans ce scandale où il allait s'enfoncer jusqu'au cou, et il a remis à Hitler le dossier intitulé « Homosexuel Fritsch » en même temps que celui concernant « Épouse Blomberg ». Hitler ordonna à Goering d'interroger lui-même Schmidt, le maître chanteur.

Agé de trente et un ans, Schmidt avait été condamné à sept ans de prison le 28 décembre 1936 pour de multiples causes : chantages répétés, usurpation de l'identité d'un policier et plusieurs délits d'homosexualité. De derrière son bureau de sa villa berlinoise, Goering scruta longuement cet individu aux cheveux noirs, au teint bilieux et au regard pénétrant : une vraie gueule de criminel, pensa-t-il. Il lui jeta à

travers la table quelques photos, et Schmidt reconnut aisément celle du général, ce qui contribua à convaincre Goering. Fritsch écrivit quelques jours plus tard : « Il est tout à fait possible — et je leur ferai l'honneur de le croire — que le Führer et Goering aient vraiment cru que ces témoignages prouvaient que je m'étais livré à des actes homosexuels. »

Tel fut le prélude d'une des confrontations les plus extraordinaires dans l'histoire du haut commandement allemand. Le matin du 26 janvier 1938, l'aide de camp Hossbach apprit à Fritsch les accusations dont il était l'objet. Le général se précipita à la chancellerie et demanda à voir Hitler, lequel le fit attendre jusqu'à 8 heures du soir avant de le recevoir, avec Goering, dans la bibliothèque. Laissons ici la parole à Fritsch :

Le Führer déclara immédiatement que j'étais accusé d'activités homosexuelles... Si j'avouais, me dit-il, on me demanderait de partir pour un long voyage, et tout serait ainsi réglé. Goering me tint le même discours.

Pour hâter la confession du général, Goering crut bon de se livrer à un bluff en affirmant qu'il ne pouvait y avoir de doute, puisque « ce maître chanteur a toujours dit la vérité dans une centaine d'autres cas ».

Du fait que Hossbach l'avait averti depuis des heures, le général nia fermement, et contre toute attente, mais sans s'émouvoir ni se fâcher, si bien que Hitler le trouva trop calme. Mais, en lisant le rapport d'Otto Schmidt, Fritsch fut si surpris devant une accusation particulièrement perverse qu'il en laissa tomber son monocle :

Pendant que je lisais ce document avec une émotion compréhensible, on introduisit le maître chanteur, une créature qui m'était inconnue, et qui, d'après eux, se serait exclamé : « C'est lui ! »

Imaginons la scène et les quatre personnages : un Führer très pâle, un Goering devenu déjà un Bouddha constellé de décorations, un maître chanteur décharné pointant un doigt tremblant vers un général décoré de quatre étoiles, authentique baron prussien raidi dans son dédain avec son monocle vissé à l'œil. Goering fut le premier à rompre cette immobilité et le silence : faisant demi-tour, il gagna la salle à manger où patientait le colonel Hossbach « C'était lui ! » s'écria-t-il, comme un comédien de mélodrame en se laissant tomber

sur un canapé. « C'était lui ! » Et il prit son mouchoir pour s'éponger le front.

Dans la bibliothèque, le général von Fritsch continuait à protester de son innocence. Furieux et indigné, il devait écrire plus tard :

Ils ont repoussé ma parole d'honneur et lui ont préféré l'accusation d'un repris de justice... Je suis rentré chez moi profondément choqué par l'attitude du Führer et de Goering.

Sur l'ordre de Hitler, le général, malgré ses protestations, fut interrogé le lendemain par deux officiers de la Gestapo, Werner Best et Franz Josef Huber. Le procès-verbal de cet interrogatoire fut remis à Goering qui, avec Himmler et Huber, questionna non seulement Schmidt mais Weingärtner : Huber n'a jamais pu oublier l'expression d'incrédulité et de mépris qui apparut sur le visage de Goering en voyant pour la première fois le dénommé Weingärtner, ce prostitué homosexuel. D'ailleurs, si Schmidt renouvela ses accusations, Weingärtner se montra beaucoup moins affirmatif en ce qui concernait Fritsch.

Goering allait bientôt avoir d'autres raisons de douter : une fois de plus, il questionna Weingärtner, cette fois en compagnie du ministre de la Justice, et le maître chanteur répéta qu'il « ne pouvait pas jurer » que le général eût été son client.

Quant à Himmler, son désarroi ne faisait que commencer : le gestapiste Franz Huber aperçut sur le bureau d'un collègue le relevé de banque d'un certain capitaine Achim von Frisch, où figuraient des retraits d'argent qui correspondaient exactement à la somme de 2 500 marks qu'Otto Schmidt affirmait avoir extorqué à Fritsch. Huber avertit aussitôt ses supérieurs Heydrich et Himmler, lesquels gardèrent le silence. Goering lui non plus n'eut pas le courage moral d'exposer ses doutes au Führer, car, entre-temps, Hitler, cédant aux pressions de l'armée, avait constitué un jury qui statuerait sur le cas de Fritsch. D'ailleurs, faisant preuve d'un mépris incroyable à l'égard du jury qu'il venait de nommer, Hitler cherchait déjà un nouveau commandant en chef.

Hitler n'hésita pas à écarter Goering qui croyait déjà commander l'armée de terre comme l'aviation. Son choix tomba sur Walther von Brauchitsch, le père d'un des aides de camp de Goering, bien qu'il fût impliqué dans un divorce qui avait révélé ses relations adultères avec une autre femme depuis de longues années. Mais il était le seul général d'armée que le Führer estimât capable de satisfaire ses exigences.

Ce fut Goering qui dut s'entremettre entre Brauchitsch et son

épouse, laquelle réclama aussitôt une énorme somme d'argent pour accepter le divorce. Hitler, avec philosophie, régla le tout : depuis le Carinhall de Goering et l'arrivée dans sa vie de sa propre maîtresse Eva Braun, il savait que tout se payait. Ayant éliminé cet obstacle, il put, dès le 3 février 1938, ordonner à Fritsch de démissionner.

Hitler camoufla tout ce scandale nauséabond par une purge énorme au plus haut niveau. Des douzaines de généraux apprirent un matin par la presse qu'ils étaient mis à pied. Ribbentrop remplaça Neurath aux Affaires étrangères, et le ministère de l'Économie, que contrôlait réellement Goering, passa aux mains de Walter Funk, bien qu'il fût un homosexuel notoire.

Hitler consola aisément Goering en lui conférant le rang de maréchal, ce qui le plaça au sommet de la hiérarchie militaire du Reich. Puis, dès le 5 février, pendant deux heures, le Führer offrit aux généraux et amiraux sa propre version des événements en chargeant Fritsch de tous les péchés. Goering apparut pour la première fois avec son bâton de maréchal. Le brillant Erich von Manstein devait dire que c'était probablement le seul bâton de ce genre à avoir été « pêché dans les latrines de l'intrigue ». Enfin, Hitler passa à l'unique information vraiment intéressante : désormais, il assumerait le commandement suprême de toutes les forces de la Wehrmacht.

Quelques jours plus tard, Fritsch, revenant sur tout le cours de l'affaire, en tira la conclusion suivante : « Avant tout, il a fallu que quelqu'un ait empoisonné systématiquement et délibérément la confiance que le Führer avait en moi. » Ses soupçons se portèrent sur Himmler, et même sur Blomberg : « Depuis quatre ans, il [Blomberg] n'a pas été honnête avec moi. Il y a certainement quelque raison spéciale, sinon ce manque de confiance du Führer et cette trahison de Goering défient toute compréhension. »

Le maréchal Hermann Goering — que ce titre sonnait bien à ses propres oreilles ! — devait présider le jury constitué par Hitler lui-même pour juger Fritsch. Il serait assisté par l'amiral Raeder, le général von Brauchitsch et deux juristes patentés. Mais sa situation était désormais différente : il n'était plus candidat aux postes de Blomberg et de Fritsch. Il ne s'intéressait donc au résultat de cette formalité que pour protéger sa propre réputation.

Comme défenseur, Fritsch avait choisi un avocat bien connu de Goering, le comte Rüdiger von der Goltz. Pure coïncidence, Otto Schmidt avait affirmé qu'il avait également fait chanter ce juriste. En réalité, sa victime avait bien été un juriste, mais il ne portait pas tout à fait le même nom : Herbert Goltz. Cette erreur alerta le comte von der

Goltz qui exigea une enquête maison par maison dans le quartier où le général von Fritsch aurait eu cette aventure homosexuelle. Et, dès le 2 mars, il trouva ce qu'il cherchait : un capitaine de cavalerie en retraite, Achim von Frisch, admit non seulement avoir remis au maître chanteur les 2500 marks qu'il réclamait, mais présenta le reçu signé « Kröger, officier de police », soit le nom que Schmidt reconnaissait avoir employé plusieurs fois dans ses escroqueries.

Cette découverte mettait en danger Goering, le premier accusateur du général. Le comte von der Goltz alerta Erich Neumann, secrétaire d'État de Goering pour le Plan quadriennal, qui, épouvanté, se contenta de s'écrier : « Mais c'est effrayant ! » Toutefois, Hitler ne vit dans cette découverte qu'une manœuvre intelligente de l'armée et insista pour « aller jusqu'au bout des choses ». La Gestapo obtint d'Otto Schmidt une déclaration sous serment où il affirmait que l'épisode Fritsch n'avait rien à voir avec l'affaire Fritsch.

La première session du procès menaçait donc de devenir pour Goering et Himmler, bien plus que pour l'innocent Fritsch, le jour d'une dure explication. Le 7 mars, Milch apprit du général Stumpff, chef de l'état-major de l'armée de l'air, « les toutes dernières nouvelles concernant l'innocence de Fritsch ». Et pourtant, quand le jury se réunit le 10 mars à 11 heures dans l'immeuble du ministère de la Prusse, Goering fit son entrée d'un pas mal assuré, mais il arborait son bâton de maréchal et un air absolument insouciant. Puis le général von Fritsch se dressa devant lui au garde-à-vous, la poitrine constellée de décorations chèrement gagnées. L'amiral, le général et deux magistrats s'assirent de part et d'autre de Goering, et la séance commença.

On introduisit Schmidt, le visage pâle et bouffi, qui s'en tint obstinément à son mensonge. Goering ne voulait laisser aucune chance à sa victime. Voici ce qu'écrivit Fritsch quelques jours plus tard :

Goering refusa à mon avocat de faire transférer le maître chanteur de la Gestapo au ministère de l'Intérieur pour le soustraire à l'influence maléfique de la Gestapo. Himmler, expliqua-t-il, prendrait cette mesure pour un manque de confiance.

Rien n'était encore joué. Mais, avant même une réaction possible de la part des autres juges, Goering, arborant le même sourire que

trois mois plus tôt quand il avait quitté ses invités pour assister au mariage de Blomberg, se leva brusquement, salua l'assistance de son bâton, et ajourna *sine die* la session.

Il s'était passé quelque chose, annonça-t-il, qui touchait les intérêts vitaux du Reich.



## LE BAL D'HIVER

Hitler avait fixé le nouvel ordre des préséances du Reich lors de sa première réception diplomatique, le 15 février 1938, après le scandale Blomberg-Fritsch : « d'abord le général-maréchal du Reich Goering, puis Ribbentrop, et seulement après Hess et Neurath. » Goering demanda qu'on appelle simplement « Herr Feldmarschall » (Monsieur le Maréchal).

S'habituer à un nouveau titre prend du temps ; le premier jour, le valet de Goering, Robert, le réveilla en disant : « *Guten Morgen, Herr Feldwebel* », soit : « Bonjour, monsieur le sergent-chef. »

La nomination de Ribbentrop aux Affaires étrangères gêna Goering qui avait espéré obtenir ce poste, et, pendant un an, il continua à agir comme si Ribbentrop n'existait pas. Il fut toutefois assez généreux pour avertir sir Neville Henderson que Ribbentrop n'était pas antibritannique, mais sans pouvoir s'empêcher d'ajouter : « D'ailleurs, peu importe ce qu'il pense. Il n'y a qu'une seule personne qui décide de la politique étrangère allemande, et c'est Hitler. »

Il sembla au début que la question autrichienne ne pressait pas. La Wehrmacht en resta à la directive de Blomberg (« Opération Otto »), datant de juin 1937, et qui prévoyait le cas improbable où Vienne restaurerait la monarchie Habsbourg : la Wehrmacht devrait alors envahir aussitôt l'Autriche. En juillet, Hitler et Goering envoyèrent à Vienne un représentant, l'économiste Wilhelm Keppler, qui, dès la fin de l'année 1937, se plaignit fréquemment des nazis autrichiens. Conformément aux instructions de Goering, un de leurs chefs, le Dr Seyss-Inquart, avait engagé des pourparlers avec Schuschnigg pour essayer d'assouplir l'interdiction en Autriche de toutes les organisations nazies. Le 6 janvier 1938, Keppler rapporta que ces pourparlers avaient échoué et que Seyss-Inquart et le général Edmund von Glaise-Horstenau, ministre proallemand des Affaires nationales, envisageaient de démis-

sionner. Goering fit téléphoner à Keppler d'éviter à tout prix ces démissions, et il convoqua Joseph Leopold, le Führer des nazis autrichiens, pour lui faire comprendre exactement ce qu'il désirait.

Les méthodes de pression qu'utilisa Goering sur Schuschnigg furent plus subtiles. A la mi-janvier, il offrit au Premier ministre de Yougoslavie une réception dont le but était plus d'importuner Vienne que d'impressionner Belgrade. Goering et son régiment personnel « Hermann Goering » accueillirent Milan Stoyadinović à la gare. Stefan Tauschitz, le représentant du gouvernement autrichien, décrivit en détails les deux soirées de gala à l'Opéra « en habits de cérémonie » et les visites à Krupp et aux usines de pétrole synthétique de Scholven-Buer. Le 22 juillet, Tauschitz s'entendit dire par Goering que le règlement des importations de minerai de fer constituait un problème qui serait « résolu » au printemps et de façon permanente...

C'est alors que Goering prit connaissance du dossier de l'épouse Blomberg, et désormais il dut mener de front les deux crises : l'Autriche et la Wehrmacht. Quatre jours plus tard, dans la bibliothèque de Hitler, le général von Fritsch allait être soumis à une injurieuse confrontation avec Otto Schmidt, homosexuel et maître chanteur. Le même jour, Hitler prévint von Papen qu'il accepterait de rencontrer Schuschnigg vers la mi-février, et Keitel confia à son état-major démoralisé par les scandales de la Wehrmacht, que le Führer entendait les faire oublier par un événement qui « couperait le souffle à l'Europe ».

Goering désapprouva cette entrevue qu'il considérait comme un compromis et une perte de temps inutiles. Le 12 février, il s'abstint de paraître à la rencontre de Hitler et de Schuschnigg et se fit remplacer par le Dr Kajetan Mühlmann, son « expert en art ». Avec Schuschnigg, Hitler se servit au Berghof des méthodes habituelles aux nazis : il se vanta plus tard auprès de Goering d'avoir choisi, parmi ses généraux, Hugo Sperrle et Walther von Reichenau, « ceux qui ressemblaient le plus à des brutes », pour discuter avec eux à haute voix, au cours du déjeuner avec le chancelier d'Autriche, de sa Luftwaffe et de ses nouveaux modèles de bombes. Et il ordonna à son hôte autrichien d'« ôter ces sottes petites barrières élevées sur notre frontière », sans quoi des bataillons du génie du Reich se chargeraient de le faire.

Schuschnigg ne fit aucune difficulté pour accorder au Reich une plus grande influence sur l'économie et les affaires de l'Autriche : entre autres, Seyss-Inquart devint ministre de l'Intérieur. Goering serra chaleureusement la main de l'Autrichien Tauschitz en lui disant : « C'est le début d'une nouvelle époque dans l'histoire de l'Allemagne. »

Cette harmonie devait être de courte durée. La presse britannique s'alarma. Le 16 février, sir Neville Henderson, convoqué par Goering,

l'entendit prononcer son homélie habituelle sur le ressentiment qu'éprouvait le peuple allemand devant l'ingérence continuelle du Royaume-Uni dans les « affaires de famille » du Reich. Nous savons maintenant que Goering alla jusqu'à ordonner à sa Luftwaffe d'étudier la possibilité d'engager des opérations aériennes contre Londres et le sud de l'Angleterre.

Hitler respecta trois semaines l'accord conclu avec l'Autriche au Berghof. Dans le grand discours qu'il prononça au Reichstag le 20 février, il félicita Schuschnigg de son habileté politique, et il promit une fois de plus que l'Allemagne observerait scrupuleusement l'accord signé en juillet 1936. Le lendemain, en apprenant que le capitaine Joseph Leopold projetait d'exciter la populace nazie contre Schuschnigg, Hitler et Goering le convoquèrent à Berlin pour le congédier sans préavis. Le 8 mars, dans une lettre destinée à son protégé Guido Schmidt, Goering lui exprimait encore les « grands espoirs » que lui inspirait l'accord du Berghof et le félicitait de sa nomination aux Affaires étrangères de l'Autriche. Mais Goering n'envoya jamais ce message qu'on découvrit des années plus tard dans son bureau, car le 9 mars un coup de tonnerre surprit Berlin : Schuschnigg annonça qu'un plébiscite aurait lieu en Autriche quatre jours plus tard dans le but d'affirmer solennellement l'indépendance du pays.

Hitler s'y attendait : il avait confié au commandant von Below qu'à son avis Schuschnigg, tôt ou tard, ferait un faux pas. Sur son ordre, Goering convoqua télégraphiquement tous les généraux absents. Schuschnigg, tourmenté par son acte de témérité, envoya son attaché militaire à Mussolini pour lui demander quelle serait sa réaction si les Allemands entraient en Autriche. La réponse du Duce le réconforta — il avait la certitude que les Allemands n'en feraient rien : « Goering me l'a promis. »

Vu l'urgence de la situation, Goering renvoya *sine die* la comparution de Fritsch devant son jury. Enchanté que le séjour de Ribbentrop à Londres lui laissât les mains tout à fait libres, il saisit au vol l'occasion qui se présentait à lui.

Le 10 mars 1938, à la première heure, la chancellerie du Reich s'emplit de ministres, de généraux et de dignitaires du parti nazi en uniforme brun. Le général Keitel envoya chercher le dossier « Opération Otto ». En cinq minutes, Hitler ordonna au général Beck, le chef peu enthousiaste de l'état-major général, de tenir prêts deux corps d'armée pour franchir le samedi 12 mars la frontière autrichienne. A 17 heures, Milch, arrivé en hâte, commença à converser avec Goering et Stumpff. Le baron von Weizsäcker, secrétaire d'État de Ribbentrop, proposa de donner à l'opération un semblant de légalité en imaginant un

« appel » du gouvernement autrichien qui, incapable de « rétablir l'ordre », demanderait aux troupes allemandes d'intervenir. Mais Goering déclara aussitôt à Hitler : « Nous n'en avons nul besoin. De toute façon, nous marcherons. Advienne que pourra ! »

Mais il ne pouvait s'empêcher de penser aux cinq divisions que Mussolini avait concentrées sur le Brenner en 1934 après l'assassinat de Dollfuss. Il devait déclarer plus tard : « J'ai voulu lui [Mussolini] expliquer clairement les choses et décourager toute intention qu'il aurait pu avoir... » L'invasion des troupes allemandes en Autriche allait au contraire dissuader les ambitions italiennes sur le Tyrol de l'Est ainsi que celles des Hongrois et des Tchèques sur certaines provinces frontalières de l'Autriche. A 21 heures, Goering rédigea une lettre à Schuschnigg, où il l'accusait d'avoir rompu l'accord du Berghof et lui intimait l'ordre de démissionner en faveur de Seyss-Inquart. Puis il envoya ce document à ce dernier avec le texte d'un télégramme adapté aux circonstances et que Seyss-Inquart expédierait aussitôt à Berlin.

Vendredi, 11 mars 1938, le jour J moins un. Comme il s'en est vanté sans honte lors de son procès, Goering fut « l'homme le plus occupé de Berlin ». A 10 heures, conférence militaire avec Brauchitsch, Beck et Milch. Il téléphona ensuite ses ordres à ses agents de Vienne où il envoya Keppler avec la liste des Autrichiens choisis pour être les ministres du cabinet Seyss-Inquart, dont entre autres Ernst Kaltenbrunner pour contrôler la police autrichienne, le commandant Alexander Lohr, qui se chargerait de la Défense, et Hans Fischböck pour le Commerce et l'Industrie. Enfin, Franz Hueber, mari de Paula, la propre sœur de Goering, s'occuperait de la Justice et des Affaires étrangères.

A 14 heures, Seyss-Inquart téléphona de Vienne : Schuschnigg acceptait d'ajourner son plébiscite. Cela ne suffisait plus. Après avoir consulté Hitler, Goering téléphona à Seyss-Inquart : « Expédiez au Führer télégramme convenu. » A 16 heures, il lui retéléphona pour lui dicter le texte de l'ultimatum qu'il remettrait à Schuschnigg : ce dernier avait jusqu'à 17 heures 30 pour démissionner.

Goering ne tenait plus en place : Vienne coupait sans arrêt ses entretiens téléphoniques. « Dieu sait ce que fout la moitié de ces gens qui s'agitent dans cette ambassade ! » se serait-il exclamé. Il crut un moment parler avec un certain Dombrowski, alors qu'il s'agissait du nazi Odilo Globocnik, futur assassin de grande envergure. Seyss-Inquart l'avait chargé de prévenir Goering qu'il faisait peu de progrès auprès de Miklas, président de la République autrichienne, l'obstacle constitutionnel à toute prise de pouvoir par les nazis.

Goering prolongea de deux heures son ultimatum. Déjà, malgré

l'interdiction officielle de leur mouvement, les SA et les SS en uniforme patrouillaient dans les rues de Vienne. Goering demanda à Globocnik de se débarrasser des directeurs des journaux autrichiens et de les remplacer par « nos » hommes. Il lui épela le nom des nouveaux ministres :

« Pour la Justice, savez-vous qui ?

— *Ja, Ja !*

— Alors, dites-moi le nom !

— *Ja !* Votre beau-frère, n'est-ce pas ?

— Parfait ! »

A 17 heures 30, Goering reçut un appel de l'état-major de Seyss-Inquart. En hurlant, il ordonna à Seyss-Inquart de se rendre de nouveau au palais du Président et de se faire accompagner cette fois par l'attaché militaire allemand Wolfgang Muff : « S'il n'accepte pas nos demandes, nous envahissons l'Autriche cette nuit même... Dites-lui bien que nous ne plaisantons pas ! Puisque Miklas n'a pas compris cela en quatre heures, dites-lui qu'il n'a plus que quatre minutes pour le comprendre ! » Puis il écrasa le récepteur sur son socle et se remit à attendre.

Ce soir-là, il présida en grand uniforme son Bal d'hiver. L'envoyé autrichien et son attaché militaire s'étaient excusés, mais plus d'un millier d'invités se pressaient dans le resplendissant Immeuble des aviateurs. Pendant que valsait le Tout-Berlin, des valets en livrée allaient et venaient, porteurs de messages et d'ordres définitifs adressés à cent mille hommes de troupe et à des centaines d'équipages d'avions.

Restait un grand point d'interrogation : l'Italie.

La présence des diplomates italiens, l'air sombre, muets, les lèvres serrées, alourdissait l'atmosphère. Tout au long de la journée, Hitler et Goering avaient rédigé une longue lettre destinée à Benito Mussolini pour justifier leur intervention en Autriche. On a retrouvé plus tard dans les papiers de Goering le texte complet du télex : les deux Allemands n'y cachaient pas leur intention d'en finir ensuite avec la Tchécoslovaquie. Puis Goering attendit à la chancellerie les réponses de Vienne et de Rome. A 19 heures 30, le délai accordé à Vienne expira. Mais, juste avant 20 heures, Seyss-Inquart téléphona que Schuschnigg s'était simplement « retiré » sans prendre de décision. « C'est parfait, répondit Goering, je donne l'ordre d'envahir... Dites à ceux qui sont en place que quiconque résistera sera déféré au conseil de guerre. Est-ce clair ? »

Pensivement, les deux hommes retournèrent à la salle de conférence. Là, Hitler se frappa soudain la cuisse : « Très bien, annonça-t-il, allons-y ! »

A 20 heures 30, il signa l'ordre d'envahir l'Autriche. Une invisible

tension figea la salle de bal lorsque Goering fit soudain son entrée. Il prit Milch à part et murmura : « C'est pour demain matin, à l'aube. »

C'était le genre de secret qu'on ne peut garder pour soi et qui se répandit dans la salle de bal comme une traînée de poudre. Goering voulut en vain persuader Massimo Magisrati qu'aucune troupe allemande ne dépasserait le sud d'Innsbruck ; la réponse du diplomate italien fut glaciale. Puis la situation se détendit avec l'arrivée de quelques bonnes nouvelles : à 20 heures 48, Keppler téléphona de Vienne que le président Miklas avait ordonné aux troupes autrichiennes de ne pas s'opposer à l'avance allemande. Quand le corps de ballet de l'Opéra prussien commença à virevolter et à tourbillonner sur le plancher de la salle, Goering, assis au centre de la table des invités d'honneur, déchira une page blanche de son programme et écrivit au crayon une note pour sir Nevile Henderson :

Dès que la musique cessera, j'aimerais vous parler et tout vous expliquer.

La rencontre eut lieu dans le bureau privé de Goering. Sir Philippe se contenta de dire : « Même si Schuschnigg a agi d'une façon précipitée et folle, l'Allemagne n'a aucune excuse de jouer les bravaches... »

Deux heures plus tard, Mussolini approuva l'initiative de Hitler. Il avait déclaré franchement au prince Philippe de Hesse qu'il s'était désintéressé de l'Autriche dès que Schuschnigg avait commis la sottise (« *Dummheit* ») du plébiscite.

Hitler fut profondément ému : « J'ai toujours su que je pouvais compter sur Mussolini. » Il félicita Goering : « C'est le moment le plus heureux de ma vie. Je n'ai pas douté une seconde de la grandeur du Duce. »

Entourée de trois côtés par des forces allemandes hostiles, la Tchécoslovaquie comprit très vite que sa position était devenue stratégiquement impossible. A 23 heures, le ministre tchécoslovaque Vojtěch Mastný accourut pour présenter ses compliments à Goering. Le maréchal lui déclara solennellement que Prague n'avait aucune raison de s'inquiéter. Mastný transmit cette assurance au président tchèque, le Dr Edvard Beneš, lequel promit en échange de ne pas mobiliser les forces de son pays. En apprenant à minuit cette nouvelle, Goering répondit qu'il pouvait à présent confirmer officiellement sa déclaration précédente du fait que le Führer lui avait remis tous les pouvoirs avant de s'absenter « quelque part pour quelque temps ».

« Quelque part » signifiait l'Autriche. En apprenant à 2 heures 30 que

Himmler s'y trouvait déjà, Goering ordonna à l'un de ses fidèles de téléphoner à un Seyss-Inquart épuisé pour lui donner l'ordre de saisir toutes les agences de presse de Vienne, voulant empêcher ainsi Himmler de s'en emparer.

Aux premières lueurs du jour, trois cents avions de transport de la Luftwaffe commencèrent à aller et venir, déversant de plus en plus de troupes au sein même de l'Autriche. Goering était resté à Berlin, assumant pour la première fois les fonctions de chef de l'État. Il téléphona à Mastný pour lui promettre qu'aucun soldat allemand n'avancerait à moins de 16 kilomètres de la frontière tchèque. Puis il envoya chercher Tauschitz pour lui dire ironiquement qu'il avait remarqué son absence au bal de la veille.

Tauschitz répondit simplement : « Où est le Führer ? »

— Il est parti ! s'exclama brutalement Goering. Il est parti là où on lui a interdit d'aller pendant vingt ans, sur la tombe de ses parents en Autriche ! »

Dans le plan encore vague de Goering, le président Miklas devait démissionner pour que Hitler pût être élu à sa place. Ce samedi 12 mars à midi, il envoya Milch à Vienne avec la mission de rassurer Miklas : ses droits à la retraite seraient respectés s'il se retirait volontairement. « Avec quatorze enfants à entretenir, avait-il dit la veille en pouffant de rire, on ne peut pas faire ce qu'on veut... »

Ce samedi, Goering rentra le soir à Carinhall et écouta à la radio les commentaires du monde entier. Indiscutablement, il était fier de ce qu'il avait fait pour son Führer. Hitler, debout dans sa voiture, avançait lentement à travers la foule. Linz, la première ville autrichienne, lui offrait une parade grandiose : des Autrichiens fanatisés se pressaient autour de lui. Goering put déclarer sans mentir : « Les gens pleurent et sanglotent de joie. C'est si émouvant que même nos hommes ne peuvent retenir leurs larmes... C'est juste une grande explosion de joie, à part quelques juifs pris de panique et autres gentilshommes qui se sentent coupables. »

Bientôt, ce fut la voix de Hitler lui-même qui fut propagée par les ondes. Il parlait d'un balcon de Linz devant un demi-million d'Autrichiens tassés sur une place au-dessous de lui. Goering, bouleversé, écouta Hitler, cet orateur sans pareil.

Quelques heures plus tard, il eut Hitler au téléphone, la voix brisée d'émotion : « Goering, vous ne pouvez pas vous imaginer. J'avais complètement oublié combien ma patrie est belle... »

Le lendemain matin, rayonnant de joie, Goering rapporta ces

paroles à Ribbentrop : « Vous savez, le Führer était complètement éperdu de bonheur quand il m'a parlé la nuit dernière. »

Certes, de nombreux Autrichiens n'avaient pas accueilli l'ordre nouveau avec des fleurs et des démonstrations de joie. Immédiatement, l'exode des communistes commença. Quand vingt mille nazis expulsés par Schuschnigg revinrent en moins de vingt-quatre heures, vingt-cinq mille juifs viennois se réfugièrent en Pologne. « Si nous laissons la frontière ouverte, suggéra à Goering le prince Philippe de Hesse, nous pourrions nous débarrasser de toute cette vermine. »

Goering agréa, puis se souvint du financement du Plan quadriennal : « Mais pas ceux qui possèdent des devises étrangères... Les juifs peuvent partir, mais en laissant leur argent derrière eux. De toute façon, c'est de l'argent volé. »

Ce dimanche-là, il profita de la matinée pour converser avec Ribbentrop, toujours à Londres. Pour bien établir leur situation réciproque, il commença en disant : « Comme vous le savez, le Führer m'a confié la charge de diriger le gouvernement. » Puisque le ministre des Affaires étrangères du Reich allait de toute façon repartir pour Berlin, il est évident que leur conversation était surtout destinée au Service britannique des Écoutes.

« Je serai heureux de vous revoir, continua-t-il. Le temps ici est merveilleux. Ciel bleu ! Je suis sur mon balcon à l'air frais, enveloppé dans une couverture, en train de siroter du café... Les oiseaux gazouillent, et de temps à autre, j'écoute la radio... »

Ribbentrop lui répondit qu'il venait d'avoir des entretiens secrets avec le Premier ministre et lord Halifax : « Chamberlain est absolument sincère quant à son désir de parvenir à un accord. »

RIBBENTROP : Je ne veux pas dire trop de choses au téléphone, mais... j'ai dit à Halifax que nous aussi nous désirons sincèrement un accord. Il m'a fait observer qu'il est juste un peu soucieux en ce qui concerne la Tchécoslovaquie.

GOERING : Oh, non, non. Il n'est pas du tout question de ça... Oui, je suis persuadé aussi que Halifax est un homme tout à fait intelligent.

Mais il ajouta aussitôt : « Quiconque nous menace découvrira — je vous le dis à vous personnellement — qu'il se heurtera à une résistance fanatique de nos deux pays [le Reich et l'Autriche]. »

Quelques heures plus tard, Ribbentrop arrivait à Carinhall. Tous deux écoutèrent à la radio l'accueil triomphal que Linz offrit à Hitler à son retour de Leonding où se trouvait la tombe de ses



parents. Mais les événements réservaient au monde un choc brutal et inattendu.

A 21 heures, le Forschungsamt, toujours à l'écoute de la légation d'Autriche à Berlin, entendit un certain Max Hoffinger, des Affaires étrangères de Vienne, annoncer à Tauschitz, le chargé d'affaires autrichien, que Seyss-Inquart venait d'approuver la suggestion de Hitler : les deux pays allaient procéder immédiatement à l'Anschluss, à une union indissoluble. Aussitôt, Tauschitz transmit cette nouvelle au ministère des Affaires étrangères du Reich.

Le rapport sur papier brun du Forschungsamt frappa Goering comme un coup de mortier : quoi ? L'Anschluss maintenant, juste comme cela ! Il arracha le téléphone à Ribbentrop, qui conseillait à Tauschitz de mieux se renseigner, pour hurler, indigné, dans l'appareil : « Mais bon Dieu, que se passe-t-il ? »

Il ne peut y avoir aucun doute là-dessus : ils ont été bel et bien surpris. En témoignant neuf ans plus tard, Tauschitz se rappelait encore le tremblement de leur voix.

Ce fut ainsi qu'eut lieu l'union de l'Allemagne et de l'Autriche. Inquiet quant au sort de son protégé Guido Schmidt, le ministre des Affaires étrangères d'Autriche, Goering lui envoya son avion personnel pour le sauver des griffes de la Gestapo et le ramener directement à Carinhall. En plaisantant, il lui montra la fresque où l'Allemagne et l'Autriche ne faisaient qu'une, avant de lui promettre un asile sûr si besoin était. Leur conversation fut interrompue par un appel téléphonique de Henderson. Malicieusement, Goering mentionna qu'il avait Guido Schmidt juste à côté de lui et qu'il pensait lui « donner un poste diplomatique », ce qui, à sa grande joie, provoqua une exclamation indignée à l'autre bout du fil. L'ambassadeur devait écrire plus tard, d'ailleurs injustement : « Voyez ce Judas ! Il n'a pas perdu de temps pour venir encaisser ses trente deniers ! »

Hans Schwarzenberg, de la légation d'Autriche, qui avait amené Guido Schmidt en auto de l'aéroport à Carinhall, n'a jamais mis en doute la stupeur de Goering devant le coup de force de Hitler : « Nous étions tous d'accord avec Hitler, lui dit le maréchal en le reconduisant à sa voiture, pour autoriser l'Autriche à garder son autonomie... »

Des années plus tard, on devait trouver dans le bureau de Goering cette lettre de sa sœur Paula :

Wels, 15 mars 1938

Mon frère vraiment chéri,

Depuis maintenant trois jours, je vis comme dans un rêve. Je n'arrive pas à croire à cet événement gigantesque et merveilleux !

Je suis si profondément émue que je ne peux rien faire sinon rester assise pendant des heures collée à la radio pendant que mes larmes coulent et que mes yeux refusent de sécher ! J'aurais tellement aimé t'écrire vendredi soir, mais je n'ai pas pu tenir une plume. Débordante de gratitude, je t'ai demandé au téléphone samedi soir, mais des conversations prioritaires [*Blitzgesprächen*] ont sans cesse retardé mon appel, puis, dimanche à 21 heures, j'ai reçu votre coup de téléphone qui m'a rendu si heureuse et dont je remercie mille fois Emmy. J'ai seulement été triste de ne pas entendre ta chère voix si bien que je n'ai pu te dire tout ce qui débordait de mon cœur.

Si bien que c'est en écrivant que je dois jeter mes bras autour de ton cou et exprimer nos remerciements ardents et sincères à notre merveilleux Führer et à toi, mon très cher frère, pour ce miracle qui nous a sauvés juste à temps.

Très cher Hermann, aucun de nous n'arrive à concevoir que nous, Autrichiens, nous vous appartenons désormais et qu'aucune frontière ne nous sépare. A quelle allure fantastique arrivent toutes ces choses ! Nous n'arrivons pas à suivre ces temps merveilleux...

Je dois te dire que je n'ai jamais trouvé la mort de Friedrich \* aussi pénible à supporter que maintenant. Je pense et repense tout le temps : si seulement il avait vécu pour voir ce miracle...

Cet enthousiasme national emportait des millions d'êtres qui, par la suite, garderaient de ces événements un souvenir très différent. Le baron von Weizsäcker, qui fut plus tard l'un des critiques les plus acerbes de Hitler, concéda alors dans son journal que le Führer avait « un talent remarquable pour saisir l'occasion au vol... ».

Ces mots peuvent également s'appliquer à la manière dont Goering sut consolider sa position dans le sillage de la démission du général von Fritsch.

Le 17 mars 1938, après un intermède de sept jours, la cour reprit ses travaux. Présenté par le général Biron, l'avocat général de l'armée, Otto Schmidt répéta ses accusations. Puis ce fut le tour de la défense : une douzaine de jeunes gens que le général avait reçus chez lui vinrent témoigner qu'il ne les avait jamais importunés d'aucune façon. Avec une ironie écrasante, l'avocat du général, le comte von der Goltz, demanda que Walter Funk et d'autres « prétendus homosexuels » victimes du maître chanteur soient appelés comme témoins, ce à quoi Goering

\* Friedrich Rigele, le mari d'Olga, l'autre sœur de Goering. (N.d.A.)

s'opposa, mais il a dû alors commencer à envisager les conséquences que l'acquittement probable de Fritsch pourrait avoir sur sa propre réputation. Fritsch écrivit à l'époque : « J'ai eu d'abord l'impression que Goering désirait un acquittement faute de preuves... Mais sous la pression des témoignages, même Goering dut convenir que personne — même l'être le moins doué d'intelligence — ne pouvait manquer d'être convaincu de mon innocence. »

Son avocat, infatigable et brillant, avait retrouvé un jeune homme à qui Otto Schmidt avait indiqué la demeure d'un officier, qu'il avait, selon ses propres mots, « drôlement fait chanter ». Interrogé le lendemain sur cette phrase, Schmidt tomba dans le piège et confirma qu'il s'agissait bien de l'accusé. Or, cet immeuble était celui du domicile du capitaine de cavalerie Achim von Frisch.

Goering bondit de rage. Un sentiment de « sauve qui peut » l'emportait sur toute autre considération. C'était là sa dernière chance d'abandonner le brûlot que Himmler avait lancé contre Fritsch quelques semaines plus tôt. D'une voix tonnante, il s'adressa à Schmidt :

« Combien de temps encore croyez-vous que vous pouvez continuer à mentir aux tribunaux ? »

Le visage de Schmidt ne trahit aucune émotion. Mais, au bout d'un instant, il admit dans son atroce argot berlinois : « Eh bien, oui, quoi, j'ai menti. »

— Et pourquoi avez-vous menti ? Si vous dites maintenant la vérité, je vous donne ma parole qu'aucun mal ne vous sera fait.

— Ce matin, le conseiller criminel Meiseinger m'a convoqué et m'a dit que si je ne m'en tenais pas à cette histoire... » Il s'interrompit pour lever le pouce en l'air.

« Que voulez-vous dire par là ? hurla Goering en levant lui aussi le pouce.

— Eh bien, que ce sera pour moi le grand saut, la corde au cou ! »

Le verdict fut « non coupable ». Goering, descendant de la tribune, saisit la main du général et la serra. Fritsch demeura impassible. Il devait écrire plus tard : « Tant au cours des dépositions des témoins que dans ses explosions verbales, Goering a été incapable de justifier le comportement de la Gestapo. »

Il n'espérait pas que Hitler le réhabiliterait et lui redonnerait le commandement de l'armée de terre, et il confia à son avocat que les derniers mots de Goering lui laissaient peu d'espoir. A son avis, le coupable était Himmler. Pendant les deux jours qu'avait duré l'audition des témoins, on avait découvert que trois jours après le mariage fatal de Blomberg, un gestapiste de rang inférieur, le commissaire criminel

Fehling, avait déposé au greffe le relevé bancaire du quasi-homonyme de Fritsch, le capitaine de cavalerie Frisch (que Franz Huber avait aperçu au quartier général de la Gestapo). Parmi les papiers de Fritsch (ils se trouvent tous à Moscou), figure le brouillon d'une lettre où il provoquait Himmler à un duel au pistolet. Mais aucun général n'avait alors osé être son second, et cette lettre ne fut jamais envoyée. Il est à remarquer qu'il n'a jamais défié Goering, accordant ainsi au maréchal le bénéfice du doute.

Cette affaire allait laisser à Goering un vague sentiment de culpabilité. En juin 1942, Himmler détenait toujours le maître chanteur, Otto Schmidt, dans le camp de concentration de Sachsenhausen. Les experts médicaux de Himmler avaient certifié que ce schizophrène à tendance paranoïaque était inapte à tout travail. Le 7 juillet, se souvenant peut-être de la promesse d'impunité que Goering avait faite à Schmidt s'il disait enfin la vérité, Himmler lui écrivit : « Je vous demande, cher monsieur le Maréchal, votre accord... pour procéder à l'exécution de Schmidt. »

Goering, au travers de cette lettre, écrivit au crayon violet : « On aurait dû le fusiller depuis longtemps. » Mais il classa la lettre dans ses archives.

Quant à Fritsch, il ne put occuper aucune autre fonction avant d'être tué comme simple soldat en 1939. Hitler lui écrivit de sa main une belle lettre d'excuses, mais ne lui confia jamais d'autre poste. Écoutons une dernière fois la voix de cette innocente victime de l'ambition maladive de Goering, celle de ses papiers secrets : « Pour conclure, Goering... a parlé de mon destin tragique, mais il a ajouté qu'il n'y avait pas moyen de revenir en arrière. Ce qui ressortait le plus clairement, c'était son sentiment de s'être débarrassé de moi pour toujours et une fois pour toutes. Et depuis lors, sans cesse et avec son emphase habituelle, il continue de m'appeler " le général d'armée von Fritsch, en retraite "... »



**TROISIÈME PARTIE**  
**LE MÉDIATEUR**



## « C'EST LA FAUTE A NAPOLEON ! »

Quelques jours après la session finale du procès, un journaliste britannique, George Ward Price, arriva à Carinhall. Il venait de voir Hitler à Linz et, quatre jours plus tard, dans un accès de stupeur dû à l'ivresse, il avait révélé aux autorités de Prague que le Führer avait désormais l'intention de récupérer les territoires des Sudètes. Évidemment, ce n'était pas ce que Goering avait promis à Mastný, le ministre tchèque, au cours du Bal d'hiver, mais n'avait-il pas aussi promis à Otto Schmidt qu'il ne lui arriverait rien ?

Ward Price, correspondant étranger du *Daily Mail*, connaissait Goering depuis cinq ans. Les plaisanteries sur les « patrons juifs » de Londres, de Paris et de Prague lui montaient naturellement aux lèvres, surtout quand il avait bu. Ce 23 mai 1938, ces deux adultes se tenaient devant le tableau de commandes du train miniature que Goering avait fait installer à Carinhall ainsi qu'une collection d'avions téléguidés qui lâchaient des bombes. Soudain, le maréchal se mit à parler. Il évoqua la stupidité de la Grande-Bretagne, qui avait obligé l'Allemagne à signer avec le Japon le pacte anti-Komintern (« contraire à tous nos principes raciaux »). Puis, d'après le rapport de Ward Price, il se lança dans un grand discours, « élevant et joignant les mains au-dessus de sa tête », célébrant la bonne volonté de l'Allemagne nationale-socialiste prête à engager toute sa puissance pour défendre les intérêts britanniques dans le monde. A un moment, il proposa même d'inviter trois mille ouvriers britanniques à faire le tour de l'Allemagne, cela à ses propres frais, pour qu'ils puissent juger sur place de la vérité.

L'été de 1938 avait laissé à Goering un sentiment de frustration. Ses ambitions ne s'étaient pas réalisées, et il avait l'impression, comme il l'a dit quatre mois après l'Anschluss, qu'« un certain... je ne dirais pas climat belliqueux... mais le sentiment de l'inéluctabilité d'une guerre, s'empare de l'Angleterre ».



Il faisait tout pour adoucir l'attitude de Hitler envers l'Angleterre. Juste avant l'Anschluss, ses déchiffreurs de codes lui avaient révélé que la Grande-Bretagne refusait de joindre ses forces à celles de la France contre l'Allemagne, et il avait aussitôt envoyé les deux rapports sur papier brun à Hitler, alors à Vienne. Il avait insisté auprès de Bodenschatz : « Voilà pourquoi je désire que nous nous montions un peu plus amical envers la Grande-Bretagne. »

Le lendemain de la visite de Ward Price, il s'était lancé dans une tournée de propagande en Autriche en vue du plébiscite qui allait donner aux Allemands et aux Autrichiens la même chance d'approuver l'Anschluss. Avant son départ, il avait reçu une lettre de sir Nevile Henderson : agissant pour le compte de la vieille reine Mary, l'ambassadeur lui demandait d'intercéder en faveur de certains Autrichiens et monarchistes, et en particulier en faveur du baron Louis de Rothschild, le banquier juif arrêté par les nazis qui avaient fait de lui un otage économique.

Au château de Mauterndorf, il rendit visite à la veuve de son parrain, Lily von Epenstein. Dans chacun de ses discours, il en appelait au nationalisme endémique et antisémite des électeurs autrichiens, et il leur promettait des réformes sociales, des centrales électriques et des autoroutes (trois jours avant le plébiscite, Hitler allait donner le premier coup de pelle pour la construction de l'autoroute de Salzbourg). Et le 10 avril, sur quarante-neuf millions d'électeurs, 99,08 % affirmèrent ouvertement leur foi en Hitler. Un haut fonctionnaire du gouvernement britannique dut reconnaître avec tristesse que leur ambassadeur à Vienne les avait manifestement et complètement trompés sur les dispositions des Autrichiens.

A Carinhall, Goering remplit toute une bibliothèque d'albums reliés en maroquin et consacrés à son empire industriel. En Autriche, il fit immédiatement construire une aciérie pour exploiter les réserves styriennes de minerai de fer. Le 1<sup>er</sup> janvier 1939, les Hermann Goering Werke achetèrent 70 % de la Société alpine Montan, contrôlant ainsi ses mines, ses usines métallurgiques et autres industries. Notons que Goering intervint personnellement en faveur de trois directeurs juifs congédiés : ils reçurent les indemnités de licenciement et la part de retraite qui leur étaient dues, et ce jusqu'en 1945. Il en fut de même pour huit autres employés juifs. Il trouva également un poste au Kaiser-Friedrich Museum à Berlin pour Arthur Schuschnigg, le frère du chancelier arrêté. Il en plaisanta avec Mühlmann, son conseiller artistique : « Je suppose que les grosses légumes du Parti à Vienne vont encore m'agonir de reproches. » Sur la suggestion de Hitler, Goering fit entrer Guido Schmidt au conseil d'administration des Hermann

Goering Werke en tant qu'expert du marché balkanique. Furieux, Kaltenbrunner se plaignit à Mühlmann : « Voici que votre maudit ami Goering prend sous son aile une autre brebis galeuse ! »

Pour récupérer les territoires des Sudètes qui faisaient partie de la Tchécoslovaquie. Hitler proposa d'utiliser d'abord les moyens politiques et le chantage, puis, en cas de besoin, de recourir à la force brutale. Le 21 avril, il commanda secrètement au général Keitel de préparer l'« Opération Vert », c'est-à-dire les instructions pour le commandement suprême de la Wehrmacht (OKW), en vue de l'invasion rapide de la Tchécoslovaquie. Elle serait justifiée par un prétexte quelconque, par exemple une tentative d'assassinat du représentant du Reich à Prague, un diplomate de carrière, Ernst Eisenlôhr, qui devait rester dans l'ignorance de ce projet. D'où les déclarations répétées de Goering au cours des mois suivants sur les conséquences qu'aurait « la moindre provocation de Prague ».

Il n'avait aucune animosité contre la Tchécoslovaquie. En avril 1937, lorsque Mastný lui avait offert la coopération du gouvernement de Prague pour arrêter une bande de terroristes qui en voulaient à sa vie, Goering avait dit qu'il serait stupide d'attaquer la Tchécoslovaquie. Et n'avait-il pas solennellement promis le 11 mars 1938, lors du Bal d'hiver, que Prague n'avait rien à redouter ?

Hitler le convainquit, comme toujours. Pour le rendre plus réceptif, à nouveau, dans son testament politique du 23 avril, il le désigna secrètement comme son successeur, le prochain Führer. Et une fois de plus, Goering resta à Berlin pour assumer les fonctions de chef d'État quand Hitler partit le 2 mai en visite officielle à Rome. Alors se révèle encore sa double nature : il serait plutôt pacifique, mais cette inclination ne pèse pas grand-chose par rapport à son désir de pouvoir. Aussi, adopte-t-il aussitôt le langage belliqueux de Hitler. Le 3 mai, comme le roi de Suède était de passage à Berlin, il déclara, en bavardant majestueusement d'homme d'État à homme d'État, qu'il faudrait bien « repousser les Tchèques en Russie dont ils sont originaires ».

Hitler revint à Berlin, et toute l'Europe se demandait ce qu'il allait entreprendre à présent. Le 21 mai, les gendarmes tchèques tuèrent deux agriculteurs sudètes. La presse anglaise, qui avait déjà les nerfs à vif, attaqua aussitôt Hitler en l'accusant de mobiliser ses troupes. Humilié par son impuissance provisoire, Hitler envisagea pour la première fois qu'après tout la Grande-Bretagne pourrait bien faire partie de ses ennemis dans quelque prochaine guerre, et il convoqua tout le haut commandement du Reich à une réunion qui eut lieu quatre jours plus tard à Berlin.

Avant de recevoir ses généraux, il révéla à Goering que de toute façon l'Opération Vert aurait lieu à l'automne, qu'un règlement purement politique n'était plus acceptable. Goering discuta en vain, faisant valoir qu'à l'ouest la ligne Siegfried n'était pas encore achevée. Hitler balaya ses objections : « Nous en finirons avec la Tchécoslovaquie et nous disposerons alors d'un délai de quatre à cinq ans.

Hitler inspirait à Goering une crainte respectueuse qui pesa lourdement sur lui. Il l'admit une fois à Hjalmar Schacht : « J'essaie pourtant de lutter de toutes mes forces, mais chaque fois que je me trouve devant le Führer, je perds tous mes moyens. » C'est donc tout tremblant qu'il aborda l'aide de camp personnel de Hitler avant le début de cette conférence du 28 mai : « Wiedemann, est-ce que le Führer s' imagine que les Français ne feront rien si nous rentrons dans les Tchèques ? Est-ce qu'il lit les comptes rendus du Forschungsamt que je lui envoie ? »

Hitler ne prêta aucune attention aux avertissements de Goering et déclara à ses généraux : « C'est ma résolution inébranlable : la Tchécoslovaquie sera rayée de la carte de l'Europe. »

Il leur donna jusqu'en septembre pour être prêts.

Cinq jours après cette conférence, l'un des téléphones du bureau de Goering sonna, il reconnut la voix d'Emmy : « Toutes mes félicitations de ma part et de celle de la petite Edda. »

Devenu père à quarante-cinq ans, le maréchal sauta dans sa voiture de sport et arriva à l'hôpital avec un bouquet de roses. Le Berlin diplomatique poussa un soupir de soulagement : chargé de cette responsabilité nouvelle, Goering allait sans doute devenir l'homme de la paix et de la conciliation dans les conseils de guerre du Reich.

Emmy s'installa dans son rôle de mère. « Hermann aime les femmes bien en chair », confia-t-elle à sir Nevile Henderson, et elle fit tout pour lui plaire.

Et pourtant, Goering lui-même, dans son émotion, se mit à faire des incursions dans le sens opposé. Il ajouta à la roulette de dentiste qui faisait partie des distractions de Carinhall un appareil amaigrissant à rouleaux. En grand uniforme, il se livra à une démonstration devant la duchesse de Windsor, qui lui rendait visite avec le duc.

Il jouissait de tout le bonheur que peut procurer l'argent, et de plus d'argent qu'il ne pouvait dépenser. Sa déclaration fiscale de 1936 prouve qu'il avait seulement payé 2 832 marks d'impôts sur les 28 160 marks qu'il gagnait en tant que ministre de l'Air, et 190 marks sur 15 595 marks, son traitement de Premier ministre de Prusse. Mais ses gains par ailleurs devaient être assez substantiels pour lui permettre de payer 120 000 marks un bracelet de la Grèce antique qu'il fit sortir d'Italie en

fraude en se servant de la valise diplomatique grâce à la complaisance empressée d'Ulrich von Hassel, l'ambassadeur du Reich à Rome. La fortune de Goering était devenue assez considérable pour qu'il envisage d'acheter trois anciennes tours en Italie, dont le Castello di Barbarossa, que son ami, l'écrivain suédois Axel Mûnthe, lui offrit sur l'« île même de Dieu », Capri.

Ce qu'il aimait le plus, c'étaient les croisières sur son yacht *Carin II*, légalement celui d'Emmy, plaisir qui coûtait cher à l'État prussien et à ses « bienfaiteurs » : l'AEG avait dû payer trente mille marks pour la seule installation électrique, tandis que le service prussien de la voirie avait consciencieusement démolì et reconstruit tous les ponts qui franchissaient les cours d'eau et les bras de mer aux alentours de Carinhall, à cause de la trop grande hauteur du bateau. En juin 1938, il navigua en mer du Nord et gagna l'île de Sylt, où Emmy et Edda se trouvaient en villégiature dans un cottage construit au milieu des dunes qu'Emmy avait acheté avec ses cachets d'actrice. En juillet, il se retrouva à Copenhague pour voir représenter *Hamlet* à Elseneur et surtout pour acheter vingt et une douzaines de *skrubbar*, une spécialité du pâtissier Christian Bach. « Goering, se rappela le maître pâtissier Hermansson, arrivait avec trois voitures... » Plus tard, il se prit de passion pour les *kransekager*, une autre spécialité danoise à la pâte d'amande, que le pâtissier danois lui envoyait par chemin de fer.

Ses itinéraires favoris le conduisaient également de Berlin jusqu'au Rhin et à l'Elbe par le réseau des canaux de l'Allemagne du Nord. Fiers et heureux, les Allemands attendaient sur les rives leur maréchal ventripotent pour l'acclamer à son passage. Allongé sur un transatlantique dans son uniforme blanc, il jouissait des applaudissements et du soleil tandis que la musique de bord jouait de joyeuses rengaines dans le genre de « C'est la faute à Napoléon ! ». Au crépuscule, il descendait sur le quai d'un village pour y boire une bière et jouer au « skat » à un pfennig le point. Comment aurait-il pu perdre ? Ses aides de camp, le visage blême, tremblaient à la seule idée de gagner. La partie terminée, le maréchal remplissait de bonbons une des poches de son pyjama et se retirait dans sa chambre lambrissée d'acajou.

À six heures, Robert, son valet, le trouvait souvent sur le pont, emmaillotté dans des couvertures et contemplant le soleil levant. Il ordonnait à son valet de mettre le phono en marche, faisant au village élu la grâce de s'éveiller aux sons tonitruants d'un opéra de Wagner.

« Je ne voudrais pas être à ta place, même pour mille marks par mois », chuchota une fois au valet le commandant Conrath. Comme Robert lui montrait l'un des poignards réglementaires de la Luftwaffe sur lequel il voulait faire graver « Goering », le commandant, qui

tiendra prête à opérer à partir des terrains de l'Allemagne du Nord-Ouest contre la Grande-Bretagne, dès qu'aura pris fin l'Opération Vert.

Son inquiétude augmente avec l'approche de l'automne : c'est qu'il a beaucoup plus à perdre dans une guerre que son Führer. Le 14 juillet, il approuve une proposition de Milch qui voudrait inviter une escadrille de chasseurs britanniques à faire une tournée amicale en Allemagne. Il utilise la petite amie de Wiedemann, la princesse Stephanie de Hohenlohe, pour savoir si Londres accepterait de le recevoir afin de rencontrer lord Halifax. Le 18 juillet, ce dernier, devenu secrétaire du Foreign Office, accueille Wiedemann en secret et satisfait la seule exigence du maréchal : la certitude de ne pas être insulté en public. Mais, le lendemain, quand Wiedemann rapporte à Hitler le résultat de son voyage, le Führer déclare que le déplacement de Goering « est tout simplement hors de question ».

Hitler se livrait alors à une guerre des nerfs ultramoderne contre Prague, ce qu'il appela dans une réunion secrète du mois d'août « aiguiser la lame ». Goering joua un rôle actif dans ce jeu dangereux, dont son Forschungsamt enregistra soigneusement les étapes.

Cette guerre psychologique atteint son apogée quand le chef des forces aériennes françaises, le général Joseph Vuillemin, visite l'Allemagne vers la mi-août. Goering lui montre les brasseries en plein air, les piscines et les saunas qu'il a fait aménager pour les ouvriers de l'industrie aéronautique. Pendant que les officiers français, médusés, comptent les chasseurs Me 109 flambant neufs alignés sur le terrain de Döberitz, voici qu'atterrit un quadrimoteur Condor Focke-Wulf. A Oranienburg, là où paissaient des vaches douze mois plus tôt, une usine Heinkel produit à présent soixante-dix bombardiers He 111 par mois, soit autant que toute l'industrie aéronautique française pendant un an ! Udet, dans un Fieseler Storch, une petite merveille, emmène Vuillemin faire un tour en rase-mottes à la vitesse tranquille de 130 kilomètres-heure au-dessus du camp de concentration local, « très habité », notera Vuillemin. Et, au-dessus du Storch, filera soudain un He 100, détenteur du record du monde de vitesse. C'est un prototype de laboratoire, mais de sa conversation avec Milch et Udet, Vuillemin sortira convaincu que la seconde chaîne de production fonctionne déjà et qu'une troisième suivra le mois suivant.

Dans son rapport, final, Vuillemin avertira son gouvernement que les forces aériennes allemandes possèdent une puissance vraiment dévastatrice, ce qui contribuera, le moment venu, à refroidir encore les Français déjà hésitants.

Malgré sa méfiance, Goering collabore avec l'OKW (le commandement suprême de la Wehrmacht) pour mettre au point l'Opération Vert

et il critique même les généraux et leurs plans. Il insiste pour que la « provocation » prévue ait lieu lorsque les conditions météorologiques seront favorables à l'intervention de la Luftwaffe. Le 23 août, il les convoque à Carinhall, et deux jours plus tard son état-major émet des instructions pour une « Opération Vert élargie », où est envisagée la possibilité que d'autres pays décident de venir en aide à la Tchécoslovaquie. Et le dernier jour du mois, il passe cinq heures seul sur l'Obersalzberg avec Hitler.

Bien qu'aucun document n'existe sur ce qui fut dit au cours de cette conversation, un incident curieux permet de croire que Goering en sortit fort soucieux. Helmut Wohlthat, son principal conseiller économique, envoya à Bâle un courrier secret qui demanda à Edgar Mowrer, du *Chicago Daily News*, de poser au département d'État des États-Unis une question de la part de « quelqu'un de vraiment très haut placé à Berlin » ; si la guerre éclatait et si le régime nazi s'effondrait, Washington interviendrait-il avec Londres pour empêcher la France d'imposer « un traité de Versailles encore plus draconien » à une Allemagne vaincue ? Cette personne très haut placée, expliquait Wohlthat, « avait décidé, dans la conjoncture actuelle, de se demander où se trouvait son devoir ».

A Londres, les fonctionnaires du Foreign Office furent stupéfaits, mais ils notèrent que cette première tentative de tâter le terrain ne pouvait venir que de Goering.

Peut-être cette tentative n'a-t-elle été qu'une ruse dans ce contexte de guerre psychologique. Mais Goering se montra aussi plus conciliant avec Neville Henderson. A Nuremberg où il assistait à la fête du Parti, il dit à l'ambassadeur que le Führer lui avait demandé d'informer le gouvernement britannique que, si on lui permettait de régler la question des Sudètes, tous seraient agréablement surpris par la modération de ses exigences. Plus tard le même jour, il évoqua encore une fois la possibilité d'un incident, par exemple l'assassinat du chef des Sudètes, Konrad Henlein. Et il enchaîna aussitôt sur une proposition qui intrigua Henderson : « Chamberlain et Hitler devraient se rencontrer... »

En fait, Chamberlain projetait de rencontrer le Führer. Dès le 14, Henderson téléphona à Goering couché à Carinhall à la suite d'un empoisonnement du sang ; il lui demanda d'ignorer Ribbentrop et d'obtenir de Hitler qu'il invite en Allemagne le vieux Premier ministre britannique. « Naturellement ! » s'exclama Goering, qui téléphona aussitôt à Berchtesgaden où se trouvait Hitler.

Une rencontre eut lieu le lendemain entre Hitler et Chamberlain. Les deux hommes firent quelques progrès et tombèrent d'accord pour se

revoir la semaine suivante. Le 16, Bodenschatz apporta à Carinhall un rapport sur l'entretien du Berghof.

Le 17, dès le matin, Henderson arriva à Carinhall et trouva Goering encore affaibli mais étudiant le rapport reçu la veille. Au cours d'une conversation d'une heure, le diplomate exprima ses craintes : Ribbentrop, seul pour l'instant avec Hitler dans son nid d'aigle, pouvait l'inciter à se précipiter dans quelque action militaire inconsidérée avant la seconde visite de Chamberlain. Goering le tranquillisa sur ce point, mais ce fut pour employer par la suite le langage le plus brutal que l'ambassadeur eût jamais entendu de lui : « Si la Grande-Bretagne veut faire la guerre à l'Allemagne, une chose est certaine. Avant la fin de cette guerre, il ne restera que peu de Tchèques en vie et bien peu de chose de Londres. » Il se hâta toutefois d'ajouter : « Il n'y a pour l'instant aucune raison de s'inquiéter, à moins qu'ait lieu quelque chose de catastrophique... », et il répéta plusieurs fois ce dernier mot pendant l'heure qui suivit.

Après le départ de Henderson, Goering reçut le colonel Ulrich Kessler qui venait de remplacer à Londres l'attaché de l'Air alors absent. Goering voulait faire de lui le chef de la 2<sup>e</sup> Flotte aérienne, celle qui serait chargée d'affronter la Grande-Bretagne si la guerre éclatait. Mais il avait entendu dire que le colonel avait paniqué à Londres lors de la réoccupation de la Rhénanie, ordonnant à tous, y compris le lieutenant-colonel Bechtolsheim, de brûler tous les papiers compromettants de l'ambassade.

Kessler, mal à l'aise, essaya de justifier sa décision : « J'étais alors certain que la Grande-Bretagne se battrait.

— Vous avez tort... Henderson vient de me quitter. Il a essayé de me tirer des larmes. Je lui ai dit que, s'il y a la guerre, la Grande-Bretagne sera écrasée. »

Comme Kessler exprimait encore des doutes, Goering, furieux, se mit à arpenter la pièce en présentant tous les arguments possibles en faveur d'une victoire allemande : « Nous avons de puissants alliés : la Pologne et l'Italie seront avec nous. » Finalement, il se fit plaintif : « Je dois exiger une chose de la part du chef d'état-major qui affrontera la Grande-Bretagne : qu'il croie que nous l'écraserons ! »

Kessler évoqua les difficultés qu'il y a à combattre une puissance maritime, ainsi que la possibilité que les États-Unis interviennent.

« Les États-Unis ne fourreront pas leur nez dans les affaires de l'Europe, déclara carrément Goering. Et la Grande-Bretagne sera impuissante dès que sa flotte sera coulée. Je suis d'accord, ce n'est pas notre minuscule marine allemande qui pourra le faire, mais notre force aérienne s'en chargera. Quand on veut, on peut. »

Quand Kessler sortit de la pièce, Goering consigna immédiatement dans une note de service que cet officier souffrait d'un complexe d'infériorité, et il ordonna d'annuler sa nomination.

Goering n'avait nullement l'intention de permettre qu'eût lieu quelque chose de « catastrophique ». De toute façon, à Godesberg-sur-le-Rhin, Hitler se préparait à recevoir Chamberlain. Mais, en Prusse-Orientale, c'était pour les cerfs la fin de la saison du rut, et pour Goering leurs brames étaient une symphonie tout à fait irrésistible. Un train spécial l'emmena au terrain de chasse du Vieux Sternberg avec Körner, Udet et Loerzer. Ses gardes forestiers avaient aperçu des cerfs royaux dont l'un, superbe, venait si régulièrement s'asseoir sur son arrière-train dans une prairie où il donnait longuement de la voix, qu'ils l'avaient surnommé « la Statue de la fontaine ».

Le tsar Boris de Bulgarie vint les rejoindre, et pendant trois jours ils attendirent ce cerf à l'aube et au crépuscule, mais ce fut seulement le dernier soir que la Statue de la fontaine, une bête magnifique portant des bois énormes, sortit du sous-bois pour rejoindre son harem. A une distance d'environ trois cents mètres, Goering l'abattit d'une balle dans le cœur.

Le 22 septembre, se produisit un incident qui demeure inexplicable. A 10 heures 30, le Forschungsamt intercepta un message de Prague destiné à Mastný, alors à Berlin, annonçant que la populace tchèque avait pris d'assaut la légation d'Eisenlöhr. Goering se prépara immédiatement à bombarder Prague, mais vingt minutes plus tard arriva un démenti formel. Quelqu'un avait-il voulu lancer trop tôt la nouvelle de cet incident fabriqué de toutes pièces ? Les nazis avaient-ils essayé de tester leur machination ? Ou n'était-ce qu'un épisode de plus dans cette épuisante guerre des nerfs ?

Le lendemain, vers la fin de la matinée, les chasseurs gagnèrent Rominten en Prusse-Orientale. Là, la période du rut venait de commencer. Pendant tout l'après-midi du 24 septembre, alors que Hitler et Chamberlain se rencontraient à Godesberg, Goering traqua un cerf de légende surnommé le Prince. Personne ne connaissait exactement sa taille, mais nombreux étaient ceux qui l'avaient aperçu de loin. Toutefois, comme s'il savait que le Grand Maître de la chasse du Reich venait en personne le provoquer, le Prince apparut soudain et le défia en s'asseyant. Pendant des heures, Goering attendit le bon vouloir de la bête. Mais comme elle se dressait enfin sur ses pattes, un autre animal plus petit coupa juste la ligne de mire du chasseur qui lâcha néanmoins son coup. Ainsi finit le règne de Prince, le plus grand cerf que Goering eût jamais tiré : vingt-deux-cors.



On était loin du fracas des armées qui, à l'étranger, se préparaient à la guerre. En Angleterre, on distribuait des masques à gaz, on creusait des tranchées. Néanmoins, Goering s'attarda encore un jour à Rominten, tuant trois autres cerfs, tous de taille imposante.

Avant de quitter la Prusse-Orientale, il tint à aller voir ses aurochs. Ces bisons d'Europe, disparus depuis plusieurs siècles et qu'il avait ressuscités à force de croisements et de soins, au zoo de Berlin, avant de leur rendre la liberté sur la lande de Rominten, étaient de grandes et nobles bêtes timides qui rendirent au maître chasseur du Reich regard pour regard avant de s'éloigner au galop : étrange rencontre de deux espèces rares. Goering reprit alors le chemin de Berlin, de ses conseils de guerre et de la grande industrie.

Les nouvelles étaient déconcertantes. A Godesberg, Hitler avait appris par les télégrammes bruns du Forschungsamt que le président Beneš n'allait pas honorer ses engagements, et il lança un ultimatum. Ces télégrammes étaient pleins de références obscènes à la faiblesse du gouvernement anglais, et Hitler les remit à l'ambassadeur britannique, espérant ainsi brouiller les Britanniques et les Tchèques.

Goering savait quelque chose qu'ignorait Hitler : sa Luftwaffe était tout à fait inadaptée à une guerre contre l'Angleterre. Un rapport envoyé le 22 par le général Felmy l'avertissait que de tous les types de chasseurs et de bombardiers déjà construits, aucun n'était vraiment opérationnel au-dessus de la Grande-Bretagne. Certes, chaque bombardier pourrait emporter une charge d'une demi-tonne, mais tous arriveraient au-dessus de Londres seuls, c'est-à-dire sans escorte de chasseurs :

Compte tenu de nos moyens actuels, concluait le général Felmy, nous pouvons espérer au mieux causer de gros dégâts. Quant à savoir si la volonté de combattre des Britanniques en sera diminuée, cela dépendra en partie de facteurs impondérables et imprévisibles... Une guerre d'anéantissement contre la Grande-Bretagne semble être hors de question.

La panique saisit le maréchal. Là où Felmy avait écrit : « Notre entraînement a jusqu'à présent totalement négligé les exigences d'une opération au-delà des mers », il gribouilla au crayon de couleur : « Veillez-y immédiatement ! » Et, à côté de la liste des objectifs éventuels, il écrivit : « Classez-les par priorité ! » Et il conclut par ces mots rageurs : « Je ne crois pas vous avoir demandé un mémorandum qui émette des doutes sur nos perspectives et souligne nos faiblesses, je les connais à fond moi-même ! »

Le 27, à Carinhall, il ordonna à ses généraux de produire en série le Junkers 88, un bombardier rapide dont les essais n'étaient pas terminés, mais dont le prototype avait battu tous les records. Il refusa de tenir compte des avertissements raisonnables des techniciens, pour lesquels l'avion construit en série ne dépasserait pas les 290 kilomètres/heure avec un rayon d'action plus proche de mille quatre cents kilomètres que de deux mille.

La vérité est qu'il n'avait pas le choix : en revenant à Berlin, il avait découvert l'ultimatum que Hitler avait adressé à la Tchécoslovaquie et qui expirait le 28 septembre à 14 heures.

Heureusement pour Goering, le « dégel » commençait : d'abord la France, puis la Grande-Bretagne. Leurs ambassades discutaient déjà avec leurs gouvernements respectifs de l'offre qu'il fallait faire à Hitler, alors que certains conseillers, Ribbentrop à leur tête, le poussaient au coup de force. En lisant les écoutes téléphoniques, Goering respira. Toutefois, à dix heures du matin, Henderson lui téléphona que son collègue français n'obtenait pas de réponse à sa demande d'audience chez le Führer...

« Entendu, je cours chez lui », répondit Goering.

Cependant, il dut discuter toute la matinée avec Hitler, que Ribbentrop semblait avoir convaincu. Hitler le traita de « femmelette ». Mais, à 11 heures, trois heures avant qu'expire l'ultimatum, Mussolini téléphona à son ambassade berlinoise : les Britanniques l'avaient contacté et il voulait du temps pour réfléchir : Hitler pouvait-il prolonger son ultimatum de vingt-quatre heures ?

Les trois hommes, déjà avertis par le Forschungsamt, recommencèrent à discuter. Comme Ribbentrop faisait la moue, Goering, conscient de la faiblesse de sa Luftwaffe contre la Grande-Bretagne, l'accusa de vouloir la guerre.

Hitler leur ordonna de se taire. « Personne ne veut la guerre », déclara-t-il d'une voix sèche. Ce sont les seuls mots qui pourraient laisser supposer qu'il bluffait depuis le début.

Il annula aussitôt l'Opération Vert. A l'heure du déjeuner, une conférence à Quatre était déjà organisée pour le lendemain à Munich. Hitler avoua à Goering qu'il avait compris que le peuple allemand n'était pas prêt à faire la guerre et qu'il avait des doutes sérieux sur la fermeté de Mussolini.

Le reste est de l'histoire. A Munich, Hitler et Mussolini accueillirent Chamberlain et Daladier à la Maison Brune, le quartier général du Parti. Goering accompagna Daladier et assista à la première réunion. Hitler comptait sur sa Luftwaffe pour faire pression sur ses adversaires. L'accord, cet accord historique et infâme de Munich, fut signé douze

heures plus tard. Et Goering, le visage rayonnant de joie, rejoignit Emmy dans sa chambre d'hôtel une demi-heure plus tard : « On a gagné, déclara-t-il, c'est la paix. »

Ce fut lui qui accompagna à la gare le comte Ciano, le ministre des Affaires étrangères italien. Leur interprète, un lieutenant de l'armée de l'air, le vit tirer Ciano par la manche pour lui dire : « Maintenant, il va y avoir un réarmement comme le monde n'en a jamais vu. »

## RAYON DE SOLEIL ET NUIT DE CRISTAL

Une princesse de légende eût envié sa beauté. Ses parents l'appelaient « Rayon de soleil ». Un soupçon de l'arrogance paternelle se reflétait sur son front et dans ses yeux. On vendit alors des millions de portraits représentant le père avec son enfant dans ses bras. Le 4 novembre 1938, l'évêque du Reich la baptisa et elle eut pour parrain Hitler lui-même. Les cadeaux affluèrent : Milch offrit un Lucas Cranach, les bourgeois de Cologne un autre, un million d'officiers et d'hommes de la Luftwaffe se cotisèrent pour acheter une extraordinaire maison de poupée que l'on construisit dans un verger de Carinhall : ce fut le palais de Sans-Souci en miniature avec ses cuisines, ses salons et ses personnages à l'échelle. A son quatrième anniversaire, Edda Goering porta un uniforme rouge de hussard confectionné par les ateliers du Théâtre national. A son cinquième, elle commença le piano. A son sixième, on la représenta en compagnie d'un orphelin choisi au hasard dans un train lugubre bondé de réfugiés évacués vers l'est de la Ruhr en flammes.

Edda ne connut aucune des privations de la guerre. Pour le dernier Noël avant l'écroulement du régime, sa mère lui offrit six chemises de nuit roses coupées dans une lourde soie nuptiale provenant de la chancellerie du Reich, alors que des réfugiés, fuyant cette fois vers l'ouest, passaient devant Carinhall.

Son baptême religieux irrita le Parti comme l'avait fait le mariage chrétien de ses parents. (Six jours plus tard, Rudolf Hess devait choisir pour son premier-né la « cérémonie du nom » païenne instituée par les nazis.) Martin Bormann, le puissant chef de l'état-major de Hess, découvrit que la gouvernante de l'enfant n'était pas au Parti. « Moi non plus », répondit innocemment Emmy. Pour la protéger de tout reproche, Hitler lui offrit un insigne en or du Parti, dont le numéro fort bas — 744 606 — était celui d'un très vieux membre disparu là où l'ancienneté au Parti ne comptait plus.

Quelques jours après le baptême, Goering revenait à Berlin en wagon-lit quand, à Halle, son aide de camp le tira de son sommeil : un gigantesque incendie, semblait-il, embrasait les nuages. Il n'y pensa plus jusqu'à son arrivée à Berlin, mais comme il se rendait à son ministère, sa voiture traversa des zones de verre brisé et de ruines fumantes là où se dressaient la veille des synagogues et des magasins juifs. Ce fut ainsi qu'il apprit que le Dr Joseph Goebbels avait organisé un pogrom à l'échelle de la nation.

Goering s'était fâché avec le « petit docteur » à cause de sa vie privée. En octobre, Magda Goebbels était venue à Carinhall pleurer sur l'épaule d'Emmy à cause de la conduite de son mari, le « diable incarné ». Elle admit qu'elle avait elle-même un amant, Karl Hanke, le beau secrétaire de son époux, mais tout Berlin savait que Goebbels se servait honteusement de son pouvoir pour obtenir les faveurs de jeunes comédiennes. La dernière en date était Lida Baarova, une actrice tchèque. Goering, grâce à son service d'écoutes, avait déclenché un véritable scandale dans la haute société nazie, et la Gestapo se joignit au tollé général. « On compte des cas semblables par douzaines », avait déclaré Himmler à Rosenberg, qui n'était pourtant pas un parangon de vertu. Et il avait ajouté : « Ces femmes font la queue pour témoigner sous serment de la manière dont il les a forcées. J'ai remis au Führer les plus beaux échantillons de ces plaintes. »

Goebbels s'était justifié en déclarant à Goering que sa femme était « frigide comme un iceberg ». Marchant de long en large dans son bureau en tirant des bouffées d'une cigarette de Virginie, Goering avait écouté solennellement le couple avant de l'expédier chez Hitler, qui avait remis les choses en ordre.

Ce pogrom du 9 novembre a-t-il été pour Goebbels une façon de se tirer d'affaire et de compromettre Goering ?

Le maréchal n'avait pas le temps d'organiser des pogroms. Certes, depuis l'arrivée des nazis au pouvoir, il exprimait dans ses discours l'antisémitisme qui était alors de mise dans toute l'Europe centrale. Les déséquilibres ethniques ont toujours nourri les nationalismes, et en Allemagne plus que partout ailleurs. En 1933, un demi-million de juifs constituaient moins d'1 % de la population allemande, mais ils exerçaient les professions les plus lucratives et les plus influentes. A Berlin, 27 % des médecins, 48 % des avocats et 56 % des notaires étaient juifs, alors que n'y vivaient que 160 000 juifs sur une population totale de 4 200 000 habitants. A Vienne, ils étaient plus nombreux. « On ne peut plus considérer Vienne comme une ville allemande, avait déclaré Goering le 26 mars 1938. Là où il y a trois cent mille juifs, on ne peut plus parler d'une ville allemande. »

Goering utilisait couramment les allégations antisémites de la propagande nazie. Il déclara par exemple à Ribbentrop après l'Anschluss : « Le fait est qu'à part les juifs qui polluent Vienne, il n'y a absolument personne contre nous. » Mais l'ambassadeur de Grande-Bretagne lui-même ne parlait-il pas alors des « fauteurs de troubles juifs », dont le lobby préconisait une guerre préventive contre Hitler ?

L'attitude de Goering à leur égard était inconséquente. Il traitait avec eux lorsqu'il voulait acquérir des objets d'art et des pierres précieuses. Il se servit de son valet, Robert, pour acheter à Paris *Les Contes d'Hoffmann* d'Offenbach, œuvre interdite en Allemagne nazie. Les lois racistes de Nuremberg, établies en septembre 1938 par le ministre de l'Intérieur, le surprirent : « Je me demande encore d'où elles peuvent venir », l'entendit-on dire en mai 1945. Quand il le put, il les appliqua avec modération. En 1937, il s'était opposé à ce que le gauleiter Albert Forster les applique à Dantzig. Il a lui-même protégé quelques juifs, comme Arthur Imhausen, l'inventeur des graisses synthétiques comestibles. Le 23 juin 1937, il lui écrivit : « Sur ma suggestion et compte tenu de vos services, le Führer a autorisé que vous soyez reconnu comme pleinement aryen. » Il permit à Gustav Gründgens, homosexuel et directeur artistique du Théâtre national de Prusse, d'engager des artistes mariés avec des juives, et il encouragea Emmy à intervenir auprès des autorités en faveur de plusieurs de ses anciennes collègues juives, jusqu'à ce qu'une lettre personnelle de Hitler lui demande de cesser.

La vérité est qu'il a combattu seulement certains juifs et sur un front purement économique, comme en témoignent ses directives. Le 15 mai 1936, devenu « dictateur de l'économie », il remarquait que les voitures allemandes se vendaient mal en Scandinavie où elles étaient « mal représentées, surtout par des juifs ». Et il ajoutait : « C'est une erreur de croire que les juifs vont travailler extrêmement dur pour nous plaire. Il y a des exceptions, mais elles ne font que confirmer la règle. »

Dans cette bataille économique, il se montra impitoyable. Quelques jours après le pogrom, il se référa à une conférence « où nous avons discuté pour la première fois de ce problème et où nous avons pris la décision d'expulser les juifs de notre monde des affaires... ». L'idée était bonne, ajouta-t-il en se plaignant que sa réalisation eût été médiocre.

Tout cela changea en 1938. En tant que chef du Plan quadriennal, il avertit le 26 mars les juifs de Vienne que leurs affaires devaient obligatoirement être revendues à des Aryens, et cela « systématiquement, légalement mais inexorablement ».

Les juifs résistèrent comme ils le pouvaient, d'abord avec l'aide de

deux pasteurs britanniques astucieux. L'un d'eux vendit à deux mille israélites viennois fortunés des certificats de baptême antidatés. Goering répondit par une réglementation qui mit fin à cette possibilité de camoufler des affaires appartenant à des juifs. Le 24 juin, dans une circulaire sur « L'exclusion des juifs de l'économie allemande », Martin Bormann se félicita du nouvel élan que Goering apportait à cette campagne qu'il appela « le début d'une solution définitive ».

Le 8 juillet 1938, Goering déclara à Carinhall aux patrons de l'aéronautique :

Dans le monde entier, les juifs s'agitent en faveur de la guerre, et si l'antisémitisme se répand aujourd'hui dans tous les pays, la raison en est claire : c'est une conséquence logique de l'étrangement que leur font subir les juifs.

Les juifs ne voient qu'une chance de salut, mettre le feu au monde entier. Et souvenez-vous de mes paroles quand je dis que les juifs prient pour qu'il y ait la guerre, parce que ce sont aussi les juifs qui contrôlent le gros de la presse mondiale et qui peuvent exploiter ses effets psychologiques.

La campagne de Goering pour chasser les juifs de l'économie allemande ne fut pas connue du grand public, mais il la conduisit avec l'efficacité dont ses parachutistes feraient preuve plus tard dans les batailles de Corinthe et de Crète. Il visait ces grandes sociétés multinationales qui, disait-il, avaient dissimulé au Reich et autres pays antisémites d'Europe centrale tout ce qu'ils possédaient au moyen d'un réseau complexe de banques et de holdings. Il ne faisait aucune distinction entre les juifs allemands et ceux qui avaient adopté une autre nationalité « juste pour sauver leur peau ». « En Autriche et dans les territoires des Sudètes, disait-il, ils sont soudain toute une armée à être devenus anglais, ou américains, ou n'importe quoi d'autre. Mais cela ne changera rien pour nous. »

Il créa avec Helmut Wohlthat, son meilleur conseiller économique, une équipe de limiers spécialement entraînés pour repérer ces sociétés et leur arracher leur camouflage afin de parvenir à les exproprier et à confisquer leurs biens. L'un des exemples les plus extraordinaires de ces poursuites impitoyables fut la liquidation brutale des deux grands trusts miniers fondés en Europe centrale et orientale par les deux frères ennemis Julius et Ignaz Petschek. En 1934, Ignaz avait légué une fortune énorme de deux cents millions de marks à ses quatre fils, lesquels étaient de nationalité tchèque. Immédiatement, ces derniers commencèrent à se débarrasser de leur empire et de leur fortune au

profit de personnages indiscutablement allemands qui poursuivirent leurs opérations à l'intérieur du Reich. Leurs biens propres avaient été si habilement dissimulés que Wohlthat se heurta à des « difficultés insolubles » quand Goering lui confia la charge de « déjuiver » (*entjuden*) les deux empires Petschek.

Goering lui conseilla de « nettoyer » d'abord le plus petit des deux, celui de Julius. Wohlthat acheva l'opération en juillet 1938, et les actionnaires (principalement américains) furent intégralement dédommagés. Puis ce fut le tour de la grande offensive contre les héritiers d'Ignaz, lesquels, par l'intermédiaire de trois syndicats patronaux, contrôlaient la totalité de la production allemande de briquettes de lignite. Pendant des mois, aidé par la Gestapo et le Forschungsamt, Wohlthat lutta contre ces millionnaires qui continuaient à le braver. Juste avant Munich, ils disparurent pour reparaître à Londres, devenus britanniques et, incidemment, pour réclamer 750 000 livres sur les 6 millions que le gouvernement britannique avait votés pour aider les réfugiés tchèques.

Dans les bureaux abandonnés par les Petschek, Goering et Wohlthat furent reçus par un groupe d'hommes de paille au large sourire, des banquiers allemands, britanniques et suisses. Des holdings étrangers prétendirent avoir droit à la fortune des Petschek. Il semblait bien que les Petschek avaient pensé à tout, mais Goering prit une décision radicale qui changea le cours des choses. Il accusa la société principale du trust Petschek, le holding nommé « German Coal Trading, Inc. », d'être une affaire juive en vertu de la loi du 14 juin 1938 sur la citoyenneté allemande, laquelle spécifiait qu'« une entreprise doit être jugée juive si l'influence juive y prédomine ». Les défenses des Petschek s'écroulèrent quand Goering parvint à établir que cette société à l'appellation innocente n'était autre que l'ancienne Konzernbank des Petschek. L'une après l'autre, les sociétés du groupe furent jugées juives et confiées à des gérants travaillant pour le compte du Reich.

Simultanément, Goering régla le problème financier que posait l'achat des biens Petschek. Les actions des sociétés furent rachetées à leur pleine valeur aux actionnaires étrangers quand les stocks de lignite furent vendus en décembre 1939 aux Hermann Goering Werke, lesquelles les échangèrent contre des mines de charbon dont elles avaient cruellement besoin. En plus, après vérification des comptes, il s'avéra que les amendes et les arriérés d'impôts, soit cent millions de marks, dépassaient de beaucoup les sommes réclamées par les hommes de paille de Petschek. En mai 1940, Wohlthat et son équipe purent ainsi se vanter d'avoir mis fin à « la plus grande affaire de fraude



fiscale » de l'histoire de l'Allemagne, oubliant simplement la loi antisémite de circonstance qui leur avait permis de le faire.

Goering, hanté par ce qu'il appelait le « problème juif », essayait de l'oublier en rentrant à Carinhall où l'attendaient ses bisons, ses élans et le lac de Carin. Mais tout le ramenait à ce qu'il croyait être sa tâche. Quand Goebbels, en novembre, demanda qu'on interdise aux juifs l'accès des parcs publics, il eut une plaisanterie atroce : « Nous leur donnerons une forêt bien à eux, et Alpers [le sous-secrétaire] veillera à ce que tous les animaux qui leur ressemblent — les élans n'ont-ils pas le même nez crochu ? — s'y retrouvent enfermés et puissent demander leur " naturalisation " ».

Le pire est que cette folie nazie se répandait : personne ne voulait des juifs européens. Ceux qui avaient émigré en Pologne refluèrent en hâte, car le gouvernement de Varsovie lui aussi prit contre eux des mesures légales. Un jeune garçon juif, furieux, pénétra dans l'ambassade d'Allemagne à Paris, et abattit de plusieurs balles un attaché. Cet acte impulsif allait marquer pour les juifs le début d'une longue et affreuse marche dans les ténèbres, car un discours vindicatif de Goebbels déclencha dans toute l'Allemagne et l'Autriche un pogrom qui est resté dans l'histoire sous le nom de « Nuit de cristal » et qui fut pour ces innocents une nuit de souffrances, de cris d'horreur, d'incendies et de vitrines brisées.

Certes, Goering avait approuvé de châtier la collectivité juive pour le meurtre de son diplomate : « Ces salauds réfléchiront à deux fois avant de nous infliger un second assassinat. » Mais le mode de vengeance insensé et destructeur choisi par Goebbels le fit bondir de rage. Le 10 novembre, en traversant dans sa limousine les étendues de verre brisé qui jonchaient les rues de Berlin, sa colère fut telle qu'il convoqua immédiatement tous les chefs du Parti. Walther Darré l'entendit déplorer ce pogrom, cette « violence infâme » ! Il leur reprocha à tous leur « manque de discipline ». Mais ce fut contre Goebbels qu'il employa le langage le plus dur. Et il termina en disant : « C'est chez les marchands juifs que j'achète mes œuvres d'art. »

Goebbels se précipita en glapissant chez Hitler qui déjeunait et qui ne se montra guère compréhensif. Il avait lui-même passé la nuit à Munich, donnant des ordres pour mettre fin à ces actes de violence, envoyant ses aides de camp protéger des commerces juifs comme Bernheimer, le grand marchand d'art antique. Himmler également était furieux contre Goebbels qui avait osé déchaîner les unités locales de SS. L'après-midi du 10 novembre, à la chancellerie, Goering

secoua durement Goebbels : « Cela va nous coûter cher à l'étranger, hurlait-il, et c'est moi qui devrai tout rattraper ! »

Hitler, sans prendre parti, exprima à Goering le souci que lui causait la façon indisciplinée dont on traitait « le problème juif » et lui ordonna de préparer immédiatement des lois énergiques. Le même jour, il lui téléphona pour faire une fois de plus le point : « Toutes les mesures clés doivent être réunies dans une seule main. » Et il ordonna en plus à Bormann d'écrire à Goering que le Führer voulait s'attaquer d'une manière cohérente à l'ensemble du problème.

Le 12 novembre, sur l'ordre de Hitler, Goering réunit tous les ministres : « J'en ai plus qu'assez de ces manifestations, gronda-t-il. Elles ne causent aucun préjudice aux juifs, mais c'est moi qui finalement en pâtis, parce que je dois assurer la cohésion de notre économie. »

En effet, les résultats de la Nuit de cristal commençaient à être connus. Ils étaient épouvantables. Les foules dirigées par les nazis avaient dévasté 7 500 magasins juifs et une centaine de synagogues, et les incendies s'étaient souvent communiqués aux immeubles voisins habités par des « aryens ». Dans le pillage de Margraf — un joaillier berlinois —, 1 700 000 marks s'étaient volatilisés. La presque totalité de ces pertes, environ 25 millions de marks, allait être supportée par des compagnies d'assurances qui n'avaient rien de juif. De plus, le gouvernement allait perdre tous les impôts et taxes qu'auraient versés les commerces dévastés. C'était vraiment un beau score que Goebbels, le ministre de la Culture, avait marqué contre son propre camp !

Eduard Hilgard, le président de l'Association des compagnies d'assurances, estima à 6 millions de marks leur préjudice uniquement pour le verre brisé, et il confirma à Goering que ces sinistres avaient surtout touché les non-juifs, la plupart des commerçants juifs étant simplement locataires de leurs locaux et boutiques.

GOERING : « C'est exactement ce que nous disions ! »

GOEBBELS : « Alors, ce sont les juifs qui devront payer les dégâts... »

GOERING : « Ce n'est pas cela qui est important ! Nous manquons de ces matières premières ! Ce type de verre vient de l'étranger [c'était un monopole belge] et ça va nous coûter une fortune en devises fortes. Rien que ça suffirait pour vous coller le dos au mur ! »

Goering espérait que les assureurs allemands refuseraient d'eux-mêmes de dédommager les juifs. Il dut déchanter :

HILGARD : « Si nous refusions d'honorer nos engagements, nous entacherions l'honneur des assurances allemandes. »

GOERING : « Mais pas si j'interviens avec un ordre en bonne et due forme ! »

HILGARD : « J'allais y venir. »

HEYDRICH : « Vous pourriez cracher les sommes dues par les assurances, et nous les confisquerions au moment où vous les paieriez. Cela vous sauverait la face. »

Hilgard se sentait mal à l'aise et déclara qu'à la longue « ce ne serait pas une bonne chose ». Goering explosa : « Je vous demande pardon. Si vous êtes juridiquement obligé de payer six millions et que soudain un ange descend du ciel sous la forme physique d'un Goering quelque peu corpulent, et qu'il vous déclare que vous n'aurez même pas à déboursier un million, bon Dieu, vous n'allez quand même pas me dire que ce n'est pas une bonne chose ! »

Ce compte rendu sténographique nous montre vraiment Goering sous son jour le plus défavorable. Quand on lui fit valoir que les marchandises pillées étaient souvent la propriété d'Allemands et que les commerçants juifs n'étaient la plupart du temps que des gérants, il se mit à gémir : « Pourquoi n'a-t-on pas liquidé deux cents juifs sans détruire ce capital ! »

Reinhard Heydrich, le cerveau froid de la Gestapo, rectifia le chiffre : « Trente-cinq... Il y a eu trente-cinq morts. »

Deux lois cosignées par Goering éliminèrent encore plus les juifs de l'économie allemande en infligeant une amende collective d'un milliard de marks à leur communauté pour le meurtre du diplomate ; ces procédés cyniques, œuvre de Hitler et de Goering, avaient pour but de remédier à leur déficit croissant de devises. C'est ce qu'expliqua franchement Goering le 18 novembre 1938 au Conseil de la Défense du Reich.

Sans aucun doute, Goering voulait aussi empêcher tout nouveau pogrom. Pour lui, après Goebbels, le responsable était Heydrich. Sa sœur Ilse Goering l'a entendu dire : « Les autres sont supportables. Himmler lui-même est quasiment insignifiant et fondamentalement inoffensif. »

Mais Heydrich, lui, était intelligent, et il avait froidement, logiquement, réfléchi à l'ensemble du « problème juif ». Il avait exposé ses vues lors de la réunion du 12 novembre : « Le problème n'est pas d'expulser les juifs riches, mais ce que nous allons faire de la populace. » Il prévoyait une période de dix ans pendant laquelle ces juifs continueraient à vivre dans le Reich, déracinés et sans travail. Il avait même proposé qu'ils portent un insigne distinctif...

« Mon cher Heydrich, avait dit Goering, vous n'arriverez à rien sans la construction dans nos villes, sur une grande échelle, de ghettos. »

Dans certains cas, Goering continuait à modérer la dureté des ordonnances antijuives. Fin novembre, il fit remettre en liberté tous les anciens combattants de la guerre de 14-18 parmi les vingt mille juifs arrêtés comme mesure de représailles pour le meurtre du diplomate allemand. En décembre, pour éviter des excès, il émit une nouvelle circulaire : « Pour assurer dans le règlement du problème juif la cohérence qui est d'une importance vitale pour l'ensemble de nos intérêts économiques, j'exige que tous les arrêtés et autres directives importantes les concernant me soient soumis pour approbation avant d'être publiés. »

Irrité par l'arbitraire des mesures prises par les fonctionnaires contre les juifs, il parvint, toujours en décembre 1938, à obtenir de Hitler des instructions précises. « J'ai cherché à satisfaire le Führer sur cette question, aussi sa volonté doit-elle être considérée comme le seul principe directeur. » Il fut interdit de déposséder un juif d'un logement dont il ne pouvait être légalement privé. Or, Hitler avait seulement suggéré que les juifs devaient avoir un toit. L'expropriation des propriétaires juifs dut cesser. Goering précisa : « Plus urgente est l'aryanisation des usines et des entreprises, des propriétés foncières agricoles et des forêts. » Si Goebbels avait réclamé et obtenu en novembre l'interdiction pour les juifs d'utiliser les wagons-lits et les wagons-restaurants, Goering s'opposa à la création de compartiments « réservés aux juifs » et à la proposition de leur interdire l'accès à tout transport public.

Cependant, Hitler, Goering, Ribbentrop et Himmler étaient tous d'accord sur un point : la seule solution réaliste était l'émigration des juifs, n'importe où, au Tanganyika, à Madagascar ou en Palestine. Le 24 janvier 1939, Goering créa au ministère de l'Intérieur le Bureau central du Reich pour l'émigration juive, et il ordonna à Heydrich d'organiser un service pour répondre aux demandes, recueillir des fonds pour les juifs les plus pauvres et leur trouver une destination. Il insista pour qu'on continue à l'informer : « Il faudra obtenir mon consentement avant d'entreprendre toute action fondamentale. »

Avec la création de cet office, l'émigration des juifs s'amplifia considérablement. Un grand nombre d'entre eux quitta avant la guerre l'Europe soumise aux nazis, ce qui obligea Heinrich Müller, de la Gestapo, à stopper ce mouvement le 23 octobre 1939. Trois cent mille juifs avaient déjà quitté l'Allemagne, cent trente mille l'Autriche, et trente mille la Bohême et la Moravie tchécoslovaques. Soixante-dix mille d'entre eux avaient trouvé le chemin de la Palestine.

Mais l'émigration n'était pas la seule possibilité que Goering avait envisagée. En novembre 1938, choisissant ses mots avec un soin qui ne lui était pas familier, il en imagina une autre dont les conséquences allaient être terribles :

« Si, à l'avenir, le Reich allemand se trouve impliqué dans un conflit politique avec l'étranger, il va de soi que nous autres, en Allemagne, nous nous consacrerons, d'abord et avant tout, à un grand règlement de comptes avec les juifs. »

Dans ce qui suivit, la responsabilité de Goering ne peut donc faire aucun doute.

## PERTE DE POIDS

Le 12 janvier 1939, pour son quarante-sixième anniversaire, le cadeau qui lui eût fait le plus plaisir aurait été un modèle réduit des Hermann Goering Werke qui connaissaient un développement prodigieux. La guerre ne l'intéressait pas, ce qu'il voulait surtout, c'était exploiter le potentiel économique de l'Europe du Sud-Est. Et il était de plus en plus opposé à la politique de Hitler. En entendant le Führer exposer ses plans de domination mondiale dans les réunions secrètes de janvier et de février 1939, il sentit s'élargir le fossé qui les séparait. Mais il faisait preuve de prudence, ne voulant pas risquer de perdre son statut de principal lieutenant et successeur de Hitler.

Il ne restait presque rien de leur intimité d'autrefois. En quittant l'Allemagne pour San Francisco en février 1939, Fritz Wiedemann, l'aide de camp de Hitler, put dire qu'au cours des derniers mois, il avait souvent vu Goebbels, Hess, Bormann et beaucoup d'autres notables nazis invités à la table du Führer, « mais rarement Goering ».

Toutefois, il ressort du journal de ce dernier qu'il continuait à « être mêlé à tout », selon les mots du procureur à Nuremberg.

On lui fit plus tard une réputation d'indolence, mais son journal de 1938 est souvent d'une complexité et d'une prolixité surprenantes. Le 3 octobre, trois jours après la liquidation de la Tchécoslovaquie, à Munich, voici ce qu'il écrit :

Ambassadeur [André] François-Poncet, 3 octobre. Arrive directement de Paris où il a eu de longues conversations avec Daladier [Premier ministre] et Bonnet [ministre des Affaires étrangères]. Très forte tendance à négocier un accord avec l'Allemagne d'une façon nouvelle et durable. Daladier a une grande confiance dans le Führer... [Veut] accord [avec l'Alle-

magne] similaire à celui avec l'Angleterre : pas de guerre, consultations d'abord ! Cela serait décisif.

Cela renforcerait le jeu de Daladier, et il serait capable après les élections de se débarrasser du Front populaire et de l'alliance [de la France] avec Moscou.

Il faut frapper le fer pendant qu'il est chaud.

D'après ce journal, François-Poncet lui aurait aussi déclaré que l'opinion publique européenne était disposée à tourner la page. L'Allemagne s'était définitivement révélée une puissance continentale de premier rang. Seuls les partis de gauche ne voulaient pas le reconnaître.

Le même jour, à la demande de Henderson, Goering reçut à Berlin Mastný, le ministre tchèque devenu timide et craintif. Goering écrit :

Mastný, 3 octobre. Très abattu. Il dit qu'on ne l'écoute plus... que Beneš [est] complètement entiché de la Société des Nations, etc. C'est un rude réveil pour la « Tchéquie » que de se rendre compte qu'il lui faut tout essayer pour remettre les choses d'aplomb et adopter avec nous une politique commune. Beneš doit démissionner... [Le Dr Emil] Hácha, qui a toujours souhaité un compromis avec nous, est l'homme de demain...

Le 7 et le 8 octobre, Goering visite les fortifications de la frontière tchèque « capturée ». Le reste du pays ne lui paraît pas présenter d'intérêt militaire, et il essaie de convaincre Hitler que l'économie de la « Tchéquie » dépend désormais tellement du Reich qu'elle va tomber dans leurs mains comme un fruit mûr. Prague, dit-il, a reconnu cette dure vérité, et elle lui a envoyé Mastný pour l'assurer qu'elle suivra servilement la politique de Hitler, tant à l'intérieur qu'à l'étranger. En particulier, Prague promet de « s'occuper sérieusement du problème juif ». Goering écrit dans son journal :

Le ministre Mastný, 11 octobre. [Offre] très emphatiquement l'assurance que la nouvelle « Tchéquie » alignera sa politique étrangère sur la nôtre : amitié la plus étroite possible avec l'Allemagne. Assurance qu'à l'intérieur le prochain régime penchera vers l'extrême droite. Liquidation du communisme. Le destin et la vie de la « Tchéquie » sont entre les mains de l'Allemagne. Il demande que nous ne réduisions pas le pays à la pénurie... Cette nation comprend qu'une volte-face de 180° est nécessaire. Cela n'est toutefois possible qu'avec l'aide de l'Allemagne.

Goering ne sait plus rien de ce que prépare Hitler pour les mois suivants. Il lui semble évident qu'une guerre générale ne peut plus avoir lieu avant 1942. Entre-temps, il essaie de tirer parti du chaos qui règne après Munich en Europe du Sud-Est. Son journal nous apprend qu'il s'entretient secrètement avec les diplomates tchèques, slovaques, roumains. La stratégie qu'il préconise est d'établir à l'est, avec l'aide de la Pologne, un Empire allemand, dès que sera réglé le sort du reste de la Tchécoslovaquie, ainsi que celui de la Roumanie et de l'Ukraine, cela grâce à la guerre économique et à des pressions déguisées. Comme Ribbentrop l'a confié le 17 décembre au professeur suisse Burckhardt, c'est Goering qui inspire cette « Grande Solution », comme on l'appelle. Si la Pologne accepte ce dessein impérialiste, elle bénéficiera des nouveaux territoires à l'est en échange du retour au Reich des pays allemands qu'elle occupe autour de Poznan et de Thorn. « Le Führer, confie Ribbentrop, penche pour cette solution, mais il n'a pas encore pris sa décision. » Dans son journal, Goering fait allusion le 13 octobre aux opérations subversives qu'il envisage à l'est, après une conversation avec Arthur Rosenberg, le théoricien du Parti : il a été question entre eux d'un bureau confidentiel ouvert à Berlin pour les réfugiés de toutes les régions de la Russie. « Tous les services gouvernementaux allemands sont d'accord, mais Rosenberg est contre. La suggestion est venue du commandement suprême de la Wehrmacht. »

Quatre jours plus tard, son journal révèle qu'il conspire en secret avec des séparatistes slovaques : « L'un d'eux avait l'air d'un gitan », dira-t-il en 1946 en essayant de diminuer l'importance de ces tractations. Mais « une " Tchécoslovaquie " sans Slovaquie sera encore plus à notre merci », écrit-il dans une note officielle sur cette rencontre, et il ajoute : Il est « très important d'acquérir en Slovaquie des bases aériennes pour que notre Luftwaffe puisse opérer contre l'est ».

La politique intérieure des Slovaques est d'ailleurs d'une complexité désespérante. Ils sont venus avertir Goering que leurs compatriotes juifs espèrent l'annexion par la Hongrie d'une partie de la Slovaquie. Goering a rassuré ses visiteurs slovaques : lier leur sort à celui de l'Allemagne, leur a-t-il dit, est la façon la plus sûre de faire échec aux ambitions hongroises.

Il pense toujours à sa « Grande Solution » ; le 21 octobre, il invite à Carinhall l'ambassadeur de Pologne. Son journal révèle qu'une fois de plus il a parlé d'un marché éventuel avec la Pologne, et Lipski, qui confirmera plus tard la date, se déclarera stupéfait de la minutie des notes de Goering quand il en prendra plus tard connaissance :



Lipski, 21 octobre. Discutons des intentions de la Pologne. [Nous devons] garder le contact, éviter les incompréhensions. L'obstacle est l'Ukraine carpatique [l'extrémité de la Tchécoslovaquie, que bordent la Pologne, la Roumanie et la Hongrie]. La Pologne s'y intéresse, mais non au point de vue territorial. La Pologne craint que des troubles communistes puissent s'y développer. Cette région penche pour la Hongrie. Elle servirait de pont pour la solution d'une Grande Ukraine. Il y a eu là — et il y a encore — un centre communiste créé pour déstabiliser les Balkans et la Pologne. Ce foyer d'intransigeance ukrainienne est très gênant pour la Pologne et peut exacerber chez elle le problème que lui pose l'Ukraine. La Pologne désire donc que cette région aille à la Hongrie pour qu'elle soit définitivement contrôlée.

Ce journal du maréchal Goering montre toute la complexité des problèmes causés par les mauvaises frontières de la Première Guerre mondiale et les grands desseins que cela permet d'imaginer à Goering comme à beaucoup d'Allemands. Sur une autre page, le voici antipolonais : « J'ai protesté contre la manière dont sont traités les Allemands en Pologne, et j'ai insisté pour que Varsovie veille à ce que les Allemands y soient bien traités. » Il consacre une autre page à l'industrie cinématographique du Reich en tant que source économique de devises, et déplore les difficultés diverses que rencontre dans chaque pays l'exportation des films allemands.

Tout cela ne l'empêche pas d'accélérer le rythme du réarmement du Reich. Le 14 octobre, il s'adresse aux industriels réunis au ministère de l'Air : « Le Führer m'a ordonné de mener à bien un programme gigantesque auprès duquel tout ce que nous avons réalisé jusqu'à maintenant paraîtra insignifiant. » Il s'agit d'abord de multiplier immédiatement par cinq l'effort aérien. Dans une discussion qu'il a six jours plus tard avec le général Keitel, Goering insiste pour que l'approvisionnement en vivres occupe la première place, et que vienne seulement ensuite « la grande expansion de nos forces d'attaque aérienne, y compris leurs réserves ».

Le point dont on discute désormais le plus est la Grande-Bretagne. Les notes prises le 26 octobre par Milch nous le montrent en train d'étudier avec Goering et Udet un projet bizarre, la création d'une marine « privée » qui serait dirigée par Kessler devenu « commandant des navires de sécurité », c'est-à-dire de vedettes d'un millier de tonnes armées de canons de DCA et de tubes lance-torpilles, capables de faire deux ou trois fois le tour des Îles britanniques et, selon Goering, « plus rapides que n'importe quel navire de guerre ».

Sur l'ordre de Hitler, Goering ressuscita alors l'ancien Conseil de Défense du Reich, composé de tous les ministres et secrétaires d'État, plus Bormann, Heydrich, les généraux commandant chacune des armes et leurs chefs d'état-major. Le 18 novembre, dans un discours d'ouverture qui dura trois heures, Goering parla de la nécessité de tripler la production générale de toutes les armes du Reich et aussi des problèmes que cela posait : insuffisance de capacité de production, de main-d'œuvre et de devises étrangères.

Dès le début de la nouvelle année, la santé de Goering déclina brusquement. Ses traits de chérubin se creusèrent, son visage devint décharné et, sur le conseil des médecins, il commença à suivre un régime.

Le 18 février, quand Henderson le revit, il avait perdu dix-huit kilos et espérait continuer à maigrir.

Il restait toutefois le même homme. Lorsque Henderson lui raconta qu'il avait été nommé grand-croix de l'ordre de St. Michael et de St. George, des larmes d'envie lui remplirent les yeux, et, comme Henderson s'étendait sur la beauté des insignes et des robes bordées d'hermine, il entendit Goering murmurer : « Les étrangers n'ont pas droit à ces ordres, n'est-ce pas ? »

Le respect mêlé de crainte que lui inspiraient les Britanniques et leur Empire le conduisit à entrer en conflit direct avec Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères. Le prédécesseur de Ribbentrop, le baron von Neurath, avait toléré les incursions de Goering dans son domaine ; avec Ribbentrop, Goering dut se contenter des pages brunes de son Forschungsamt pour deviner ce qu'avait en tête son rival. Oubliant qu'il avait lui-même salué le pape le bras tendu, il rapporta à Hitler que Ribbentrop, en présentant à Édouard VI ses lettres de créance, lui avait fait le salut nazi : « Imaginez, *mein Führer*, que Moscou vous envoie un ambassadeur qui recherche vos bonnes grâces et qu'il vous salue en disant (il leva le poing fermé) : " Vive la révolution communiste ! " »

« Je comprends, dit en le taquinant Nevile Henderson, Ribbentrop contrôle désormais toute la politique étrangère. »

Goering le regarda de travers : « Certains pays comme la Pologne et la Yougoslavie restent pour moi chasse gardée. De plus, le Führer a ordonné au ministre des Affaires étrangères de me tenir au courant de tout à tout moment. »

Les deux hommes, devenus de vrais amis, revinrent à leur thème favori : les pousse-à-la-guerre de Londres et de Berlin. Henderson admit qu'à Londres l'intelligentsia et l'opinion publique souhaitaient déclencher une guerre préventive contre l'Allemagne nazie. Goering, l'air las, répliqua qu'à Berlin personne, à part quelques fous, ne voulait

la guerre quelle qu'elle fût : « Les tyrans qui agissent contre la volonté du peuple finissent mal. »

C'est alors qu'il surprit Henderson en déclarant qu'il avait décidé de quitter l'Allemagne en mars. Un bon moment pour se reposer : « Ils pourront commettre toutes les erreurs qu'ils voudront pendant que je ne serai pas là... Je m'en moque. »

Le 24 février, devenu sensiblement plus mince qu'à l'époque de Munich, il accorda une interview dans sa villa berlinoise à quatre experts financiers britanniques qui se retrouvèrent assis sur un rang, dans d'énormes fauteuils, face au grand bureau surmonté d'un dais derrière lequel Goering avait pris place très en arrière. « Une position pas très favorable, rapporta l'un d'eux à Whitehall, à un entretien amical. » Interrogé sur les rumeurs de guerre qui remplissaient les journaux étrangers, il les écarta en disant qu'il s'agissait d'« idioties ». « Je n'ai jamais vu de mémorandum, de projet, ou de proposition concernant cette prétendue affaire d'Ukraine... cela n'entre pas dans nos calculs. »

Son imagination l'emportait déjà vers les rives ensoleillées de la Méditerranée. Le jour même, il prit congé de Hitler et, après une parade aérienne, il partit le 1<sup>er</sup> mars avec Emmy pour la petite principauté italienne de San Remo, emmenant également « Pili » Körner et son « biographe de cour », Erich Gritzbach. Il passa là quelques jours à se promener paresseusement, à prendre le soleil et à respirer l'air de la mer. Des photographes surprirent les Goering en train d'acheter des violettes comme un couple d'époux en voyage de noces. Mais cette idylle ne dura pas.

Le 10 mars, le colonel Beppo Schmid, le chef de son service de renseignements, arriva porteur d'une enveloppe scellée. Le général Milch qui prenait des vacances en Suisse avait reçu un message similaire : « L'État tchécoslovaque est en train de se désagréger. Intervention de la Wehrmacht peut devenir nécessaire au cours des jours suivants. » Goering s'assit pesamment : « Il se passe quelque chose à Berlin ! s'exclama-t-il. Dès que je m'en vais, tout va de travers. Il faut que je me dépêche de rentrer pour remettre les choses en ordre. »

Mais le colonel intervint : Hitler lui avait dicté un post-scriptum : sous aucun prétexte Goering ne devait quitter San Remo avant l'entrée des troupes allemandes en Tchécoslovaquie, pour ne pas éveiller les soupçons du monde entier.

Goering en fut profondément choqué, il comprenait fort bien que le but était d'empêcher la « femmelette » d'intervenir une fois de plus en faveur de la paix...

Il renvoya Schmid à Berlin avec une lettre où il implorait le Führer de

ne pas envahir la Tchécoslovaquie. Puis, rongé par son frein, il décida d'ignorer l'interdiction de Hitler, demanda à Emmy de laisser tous leurs bagages ouverts à l'hôtel et prit pour Berlin un train d'une grande lenteur. Le 14 mars, quand Milch l'accueillit à la gare, les jeux étaient déjà faits : Keitel avait donné à la Wehrmacht l'ordre de se tenir prête à 6 heures du matin. Une bonne nouvelle, toutefois, l'attendait : la Grande-Bretagne se contentait de hausser les épaules. L'écoute n° 112097 avait révélé que Chamberlain avait prévenu son ambassadeur que le gouvernement de Sa Majesté n'avait « aucun désir de se mêler inutilement d'affaires dans lesquelles d'autres gouvernements sont plus directement impliqués ».

Goering ravala son mécontentement et accepta le plan de Hitler. Hácha, le vieux président tchèque, arriva à Berlin pendant la nuit. Le matin, à la première heure, Hitler exigea que les Tchèques se soumettent totalement à ses vues. Ce fut même Goering qui menaça le fragile vieillard d'envoyer dès l'aurore ses bombardiers survoler les rues de Prague. « Ces bombes, ajouta-t-il, serviront d'avertissement à la Grande-Bretagne et à la France. » A quatre heures du matin, Hácha apposa sa signature sur la ligne pointillée qu'on lui montrait. Ce fut heureux pour Goering, car la 7<sup>e</sup> division aéroportée qui devait autrement intervenir se trouvait bloquée par la neige sur la base aérienne de Schönwalde.

L'invasion des troupes terrestres eut lieu à 6 heures. Hitler fit en auto son entrée à Prague, et Goering, une fois de plus, demeura à Berlin pour jouer le rôle de chef d'État. Il téléphona à l'ambassadeur de Hongrie pour s'entretenir avec lui des rumeurs selon lesquelles les Polonais allaient entrer en Slovaquie. Il promit que si les Polonais mettaient ne serait-ce qu'un pied en Slovaquie, l'Allemagne les en ferait sortir aussitôt. Il prêta une attention bienveillante aux doléances de l'ambassadeur de Pologne qui se plaignait que Ribbentrop fût inaccessible à une heure aussi importante. Puis l'ambassadeur de Grande-Bretagne lui fit part de son indignation, et Goering joua fort bien la comédie, se déclarant surpris que la Grande-Bretagne pût se formaliser « d'une telle bagatelle ».

Mais il n'avait pas changé d'opinion : ce coup de force, pour lui, n'était pas nécessaire. Dès le mois de novembre, il avait ordonné à Udet d'acheter à Prague le plus de machines-outils possible, ainsi que des participations dans les usines tchèques, ce qui prouve son ignorance des plans de Hitler. Après avoir envoyé Udet à Prague prendre, et non plus acheter, ce dont il avait besoin, il quitta Berlin aussi soudainement qu'il était arrivé et repartit pour San Remo sur la Riviera italienne.

L'occupation totale de la Tchécoslovaquie procurait à Hitler la

capacité industrielle et l'or qui lui manquaient pour son ultime effort de préparation à la guerre. Industriels et hommes d'affaires tchèques se montrèrent désireux de collaborer avec leurs nouveaux maîtres. Les Hermann Goering Werke contrôlèrent les grandes usines d'armement comme Skoda, la fabrique de Brno, les usines métallurgiques Poldi et les aciéries de Witkowitz. Goering nomma son frère Albert, la « brebis galeuse » de la famille, directeur commercial de Skoda. Ces achats et participations forcées allaient faire des Hermann Goering Werke le plus grand complexe industriel d'Europe. J. Edgar Hoover, le chef du FBI, constatant que Goering était à présent suffisamment puissant pour « exercer une grande influence » sur les firmes allemandes de New York, allait dès 1940 prévenir son homonyme, le président des États-Unis, que Goering « est désormais assez riche pour devenir un homme très dangereux ».

## DISGRÂCE

Après Prague, tenu à l'écart et dans l'ignorance des projets de Hitler, Goering se sentit profondément humilié. C'est à San Remo, où il était revenu le 22 mars pour reprendre ses vacances interrompues, qu'il apprit que Ribbentrop, à force d'intimidations, avait réussi à arracher à la Lituanie le petit territoire de Memel (150 000 habitants). Goering envoya immédiatement à Hitler un télégramme de félicitations.

Le 2 avril, il félicita encore une fois Hitler pour le lancement à Wilhelmshaven du nouveau cuirassé, le *Tirpitz*. Ce fut l'un des grands événements du printemps nazi de 1939, et il faut noter que Goering s'abstint d'y paraître. Le 7 avril, Goering et sa suite montèrent à Naples à bord du *Montserrat*, l'un des paquebots de la ligne Hamburg-Amerika, qui appareilla pour Tripoli. Le navire allemand y fit son entrée escorté par deux contre-torpilleurs italiens, tandis que des multitudes arabes se pressaient sur les quais. Il y avait partout des drapeaux et les murs étaient couverts d'affiches, car les autorités fascistes avaient ordonné à tous les Libyens de décorer leur maison.

Goering avait un faible pour Italo Balbo, l'aviateur barbu devenu gouverneur de cette colonie italienne. Il l'avait invité huit mois plus tôt à faire une croisière sur *Carin II*, et Balbo lui avait offert une étoile faite de diamants blancs et noirs. Goering avait alors déclaré que leur amitié serait éternelle, et il versa des larmes sincères lorsque Balbo, en 1940, fut abattu par erreur au-dessus de la Libye par sa propre DCA.

Goering profita de son séjour pour admirer les ruines romaines de Leptis Magna. Il visita également Homs et Misurata, et exhiba son célèbre sourire devant des quantités d'Italiens et d'Arabes. Il assista à une parade militaire à Bu Ghueran, à une parade navale à Tripoli, et à des « batailles du désert » mises en scène à Cascina Grassi dans un décor de sable et de buissons épineux, là même où on se livrerait à de véritables et durs combats trois ans plus tard. Avant de repartir le

12 mars pour l'Italie, la délégation allemande alla visiter les « juifs troglodytes » qui habitaient les caves de Garian.

Essayant de griller Ribbentrop, Goering s'arrangea pour rencontrer vers la mi-avril, à Rome, les dirigeants italiens. Cinq mois plus tôt, le comte Ciano l'avait aperçu à Vienne dans un complet gris style Al Capone avec une cravate passée dans un gros anneau de rubis semblables à ceux qui ornaient ses doigts, et à l'aigle nazi constellé de diamants à sa boutonnière. Habillé de façon moins voyante, Goering prononça à Rome un discours assez sobre où il déclara que les peuples allemand et italien marcheraient ensemble du même pas dans leur lutte commune. Le 15, il rencontra Mussolini. Il mentit carrément, dans le but sans doute d'améliorer les relations du Reich avec l'Italie, en assurant que Hitler lui avait téléphoné pour qu'il fit part au Duce du « plaisir extraordinaire » que lui avait causé l'invasion de l'Albanie (en réalité, Hitler était furieux). Il expliqua son séjour à San Remo pendant les derniers événements de Tchécoslovaquie en affirmant que le Führer l'avait tenu « totalement au courant », ce qui était un autre mensonge. Lors d'un entretien privé avec le dictateur italien, il lui avoua que le rééquipement de la Luftwaffe avec des bombardiers J 88 n'était pas encore terminé, mais que d'autre part, l'aviation britannique ne progresserait vraisemblablement pas avant 1942. D'ici là, il espérait persuader la Grande-Bretagne de réviser complètement sa politique antiallemande.

De Rome, les Goering revinrent en Allemagne. Hitler allait avoir cinquante ans, et Hermann ne voulait pas manquer la parade spectaculaire qui aurait lieu le jour de son anniversaire. Il arriva par le train à Berlin le 18 avril à 18 heures. Les photographes de presse s'en donnèrent à cœur joie : il était bronzé, apparemment en parfaite forme dans son complet clair d'été, et il balançait avec désinvolture une canne à pommeau d'or.

Mais le soir, en dînant avec Hitler, Goering eut un véritable choc : le Führer lui exposa son intention de récupérer la vieille ville allemande de Dantzig, et cela par la force si la Pologne ne la cédait pas de plein gré. D'une façon ou d'une autre, il voulait mettre fin au condominium germano-polonais institué après la Première Guerre mondiale. Pour la première fois, Goering entendait parler d'une directive datant du 1<sup>er</sup> avril, qui préparait un plan dit « Opération Blanc », en vue d'une guerre éventuelle avec la Pologne. Si Goering avait été tenu dans l'ignorance, c'était en fait une vengeance de Ribbentrop qu'il n'avait pas prévenu de sa « visite officielle » à Rome : il avait même simplement ignoré les questions que son ennemi lui avait posées à ce sujet pendant son séjour en Libye.

Cette nouvelle stupéfia Goering. « Que dois-je comprendre de tout cela ? » demanda-t-il enfin.

Hitler lui fit une réponse mesurée : « J'ai préparé avec l'habileté nécessaire toutes les autres opérations. Il en sera de même cette fois-ci. »

L'ambassade britannique entendit parler de cette rebuffade. Henderson apprit que Goering était revenu d'Italie porteur de « conseils de modération », mais que Hitler, une fois de plus, avait employé à son égard le mot *weibisch* (« efféminé »).

L'Europe semblait marcher droit vers une nouvelle guerre. Et en effet, le 20 avril à dix heures du matin, le jour de son anniversaire, Hitler adressa dans son bureau un bref et violent discours dépourvu de toute émotion à tous ses commandants en chef : il avait, leur dit-il, vécu son premier demi-siècle, « et je suis maintenant à l'apogée de mon pouvoir, aussi ai-je décidé de frapper maintenant pendant que nous possédons de l'avance en matière d'armement ». Alors que Berlin résonnait des bruits sourds des tambours et des bottes et de la stridence des clairons au cours d'une parade militaire de cinq heures. Goering décida de ne pas rester à Berlin un jour de plus que nécessaire. Son aide de camp, Karl Bodenschatz, confia à l'attaché de l'armée de l'air français que la santé du maréchal était désormais dans un « état extrêmement critique », et que Ribbentrop l'avait complètement éclipsé.

Pendant deux semaines encore, Goering se borna à accomplir quelques gestes officiels, comme aller déposer le 21 avril une couronne de fleurs sur la tombe du baron von Richthofen. Le 25, il ordonna à Milch d'engager avec l'Italie des pourparlers, et le nouveau chef de l'état-major de la Luftwaffe, le jeune colonel Jeschonnek, le mit enfin au courant de l'Opération Blanc. Puis, le 3 mai 1939, il repartit pour San Remo.

La cote de Goering était vraiment au plus bas. Quelques jours plus tard, il allait subir un revers des plus humiliants et, une fois de plus, il reconnut, derrière ce nouveau coup porté à sa fierté, la main de Ribbentrop. Il avait demandé à Johannes Bernhard, son agent en Espagne pour le Plan quadriennal, de lui organiser une entrevue avec le général Franco enfin victorieux. Mais il lui avait recommandé de ne pas en parler à l'ambassadeur du Reich « à cause du caractère militaire » de cette démarche. Au début, Franco se déclara d'accord, puis retarda l'entrevue « pour des raisons politiques ». Goering insista, déclara qu'il arrivait de toute façon, et ce fut pour lui le début d'un affreux marchandage. Ribbentrop, alerté le 1<sup>er</sup> mai par Bodenschatz, toujours bavard, téléphona à son ambassadeur d'intervenir. Franco continua donc à refuser toute entrevue, mais, le 9 mai, Goering reçut un télégramme l'avertissant que le nouveau dictateur acceptait après tout



de le rencontrer à Saragosse. Goering émit une objection quant au lieu. Il proposa à Franco de le rencontrer près de Valence, monta le 10 mai à bord du *Huascaran*, un paquebot de la ligne Hamburg-Amerika, et jeta l'ancre devant Valence, escorté par quatre contre-torpilleurs, avec l'intention de repartir pour Hambourg après l'entrevue.

Mais la petite armada dut lever l'ancre à l'annonce que Franco refusait catégoriquement de venir à Valence, et Hitler lui-même intervint, interdisant à Goering de descendre à terre. Frustré et offensé, le maréchal ne put qu'arpenter le pont du paquebot, comme Beppo Schmid l'a décrit plus tard, arborant son célèbre sourire cette fois quelque peu forcé, mais au fond de lui-même « grondant comme un lion en cage ».

Soupçonnant Ribbentrop d'être à l'origine de cette humiliation, Goering ordonna au commandant du paquebot d'appareiller pour Livourne, d'où il repartit pour Berlin. Là, il prit connaissance d'une lettre de réprimandes cinglantes, longue de six pages, dictée le 16 mai par Ribbentrop, et où le ministre des Affaires étrangères exprimait le « profond souci » que lui causaient la « visite officielle » non autorisée de Goering à Rome et son effroyable fiasco diplomatique avec l'Espagne. « Une telle façon d'agir, continuait Ribbentrop sur son ton de maître d'école, ne peut que créer à l'étranger l'impression d'un désordre et d'un manque d'unité dans les services du gouvernement allemand. »

Fou de rage, Goering se rendit chez Alfred Rosenberg.

« Ribbentrop ne s'est fait qu'un seul ami ici [Hitler], autrement il n'a que des ennemis. Il m'écrit des lettres présomptueuses où il exprime son "profond souci"... J'ai bien envie de les montrer au Führer. » (En fait, Ribbentrop avait pris la précaution de le faire.)

Rosenberg se déclara d'accord : « Il est lourd comme tout, mais il a toute l'arrogance nécessaire pour obtenir ce qu'il veut.

— Il nous a tous eus avec ses "contacts", grogna Goering, mais quand nous les avons examinés de plus près, ses comtes français et ses lords britanniques étaient tous de nouveaux riches qui avaient fait fortune dans le champagne, le whisky et le cognac ! Et maintenant, cet idiot pense qu'il va jouer partout le rôle de chancelier de Fer... » Il s'arrêta un instant pour méditer avant d'ajouter : « Ce qu'il y a de bien, c'est qu'à la longue, les imbéciles comme lui se détruisent eux-mêmes. »

Le 21 mai 1939, le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères de Mussolini, arriva de Rome pour signer le traité d'alliance militaire avec le Reich. Goering n'avait même pas été consulté, mais Ribbentrop l'invita à se tenir debout derrière lui lors de la cérémonie de la signature. Goering explosa : « Me prenez-vous pour un idiot ? Je ne sais même pas ce qu'il y a à signer ! »

En novembre 1945, alors que le Reich était vaincu et que tout cela

n'avait plus guère d'importance, il écumait encore de rage rien qu'en y repensant : « Imaginez cela, il voulait que je l'approuve debout derrière lui, moi, le numéro deux du Reich, devant les caméras des actualités ! Quel culot ! Je lui ai dit que s'ils devaient me photographier, je m'assiérais au premier rang et qu'il n'aurait qu'à rester debout derrière moi ! »

Était-il possible d'être autant humilié ? Il le fut encore davantage quand il vit, lors d'une cérémonie à l'ambassade d'Italie, son rival recevoir, la bouche en cœur, la fabuleuse décoration que lui-même convoitait, le célèbre collier de l'Annunziata tout constellé de diamants. Il prit cela pour un affront délibéré et il remua ciel et terre, alla jusqu'au roi d'Italie qu'il assiégea d'une tempête de protestations. Il ne cessa que lorsque le souverain, quelques mois plus tard, l'apaisa en lui décernant la même dignité.

Il ne lui restait plus qu'à boudier. Il apparut encore une fois, en grand uniforme, à l'ouverture officielle de l'Académie de la défense aérienne de Wannsee, le matin du 23 mai, mais l'après-midi, il envoya son adjoint, le général Milch, pour le représenter à la chancellerie du Reich où Hitler tenait une réunion secrète. Milch consigna dans son journal : « De seize à vingt heures trente, le Führer [a exposé] aux commandants en chef de grands projets. Je représente Goering, appelé au dernier moment par Bodenschatz. » Rudolf Schmundt, l'aide de camp en chef de Hitler, rédigea par la suite un rapport faisant croire que Goering était présent. Il ne l'était pas, mais après avoir pris connaissance des propos de Hitler, il redoubla d'efforts tout au long de l'été pour écarter la guerre.

L'intervention de la Grande-Bretagne était de plus en plus probable, et Goering le savait. L'Empire britannique avait délibérément ignoré l'offre d'amitié du Reich. Le 27 mai 1939, Goering eut un entretien avec sir Neville Henderson au sujet du silence qu'avaient gardé le Parlement et la presse britanniques. Dans sa réponse, l'ambassadeur expliqua que, depuis l'invasion de la Tchécoslovaquie, l'Angleterre et l'Allemagne dérivait en s'éloignant inexorablement l'une de l'autre. Le gouvernement de Sa Majesté, dit-il froidement, n'hésiterait pas à déclarer la guerre si l'Allemagne, une fois de plus, recourait à la force.

Plus tard dans la journée, Goering montra à Henderson les dessins de quelques tapisseries qu'il avait achetées à William Randolph Hearst, le magnat de la presse américaine. Ces tapisseries représentaient une réunion de dames édentées qui portaient des noms comme « Pitié » ou « Pureté ». « Je n'en vois aucune qui s'appelle Patience », fit observer froidement l'ambassadeur.

Pendant l'été 1939, Goering n'eut guère plus de pouvoir qu'un maître

de manège dans un cirque — une sorte de maître de cérémonies. Lorsque le prince Paul de Yougoslavie fit à Berlin, au début de juin, sa première visite officielle de chef d'État, Hitler autorisa le maréchal à organiser une véritable représentation aérienne avec les avions vrombissant juste au-dessus des toits de la ville, ainsi qu'une réception à Carinhall du couple princier. Mais Henderson, qui y était invité, comprit immédiatement que Goering n'avait plus la responsabilité exclusive des affaires de Yougoslavie (et de Pologne), comme il s'en était vanté quatre mois plus tôt. Il déclara néanmoins à l'ex-compagnon de Hitler : « Je voudrais tant pouvoir arrêter le cours actuel des événements. La situation devient très critique. Nous autres Britanniques ne souhaitons pas la guerre. Vous pouvez penser que nous la souhaitons, mais ce n'est pas le cas. Toutefois, nous entrerons certainement en guerre si vous attaquez les Polonais... » Il hésita un instant avant d'ajouter : « Si Herr Hitler pouvait maintenant nous faire comprendre qu'il est prêt à renoncer à sa politique de coups de force et d'agression, M. Chamberlain pourrait lui donner une réponse qui ne serait pas inamicale. »

Goering haussa les épaules. Il se lança une fois de plus dans l'énumération des « exigences définitives » de l'Allemagne, puis rappela à Henderson qu'il existait à Londres une clique de personnes influentes qui « voulaient la guerre à tout prix ». Sans le nier, Henderson prononça alors le nom de Ribbentrop. Sur la défensive, Goering répliqua : « Les gens peuvent raconter ce qu'ils veulent. Mais quand il s'agit de prendre une décision, pas un de nous ne compte plus que le gravier sur lequel nous nous tenons. C'est le Führer, et lui seul, qui prend les décisions. »

Henderson monta dans sa limousine.

« Croyez-vous que je veuille la guerre ? demanda alors Goering en embrassant d'un grand geste de la main Carinhall et ses trésors. J'ai été contre la guerre au mois de septembre passé, comme vous le savez. Et je le serai encore... »

Mais son influence sur la politique étrangère de son pays diminuait de jour en jour. En juin 1939, Ribbentrop se vanta auprès de l'ambassadeur d'Italie d'avoir enterré la hache de guerre avec Goering — à condition que ce dernier cesse de se mêler de diplomatie. Néanmoins, Goering maintenait sur les actes de son rival une surveillance de tous les instants, grâce à ses services d'écoutes. Il était ainsi au courant de tout ce qui se disait et faisait dans les ambassades étrangères, et il ouvrit même une ligne de communication personnelle avec le Premier ministre britannique, Chamberlain.

Nombreux étaient les hommes d'affaires européens qui partageaient son malaise, entre autre un millionnaire suédois, patron de la société Électrolux, Axel Wenner-Gren. Eric von Rosen l'avait présenté à Goering en septembre 1936, et, au cours de la conversation amicale qui avait suivi, le Suédois avait découvert en l'Allemand un personnage plus sympathique qu'il ne l'avait cru, bien que Goering n'eût pas caché le ressentiment que lui causait le ton antinazi de la presse suédoise. Le 9 mai 1939, Frederick Szarvasy, président à Londres de l'Anglo-Federal Banking Corporation, parla à Wenner-Gren de certaines déclarations récentes de Goering qu'il s'était cru obligé de rapporter à Neville Chamberlain. Le banquier avait suggéré au Suédois de rendre visite à Goering afin de se rendre compte s'il pouvait encore y avoir une base d'accord entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne.

Le 25 mai, Goering reçut Wenner-Gren à Carinhall. La conversation commença par un discours de Goering qui célébra les progrès réalisés par l'Allemagne depuis 1936. Le Suédois répondit : « Quel dommage que ces progrès semblent seulement aboutir à une guerre qui pourrait bien s'achever pour l'Allemagne sur une nouvelle catastrophe.

— Nous ne voulons pas la guerre, répondit Goering. Ce sont les pousse-à-la-guerre de Londres qui la veulent. Si seulement je pouvais m'asseoir en face de Chamberlain et discuter de tout cela seul à seul avec lui, je suis sûr que nous pourrions trouver un terrain d'entente. » Il ajouta que, contrairement à Ribbentrop, Goebbels et Himmler, il voulait la paix avec la Grande-Bretagne. Il parla même d'un traité anglo-allemand garantissant la paix pour vingt-cinq ans. Mais il y avait un hic : Goering continuait à insister sur un point : il fallait d'abord satisfaire les « exigences territoriales définitives » formulées par Hitler.

Le Suédois demanda s'il pouvait répéter tout cela au gouvernement britannique.

Goering le regarda longuement avant de répondre : « Eh bien, si j'étais sûr que le Foreign Office soit tenu à l'écart, cela pourrait être utile que vous voyiez M. Chamberlain. »

A Londres, Wenner-Gren eut d'abord des « entretiens avec de hauts fonctionnaires du parti conservateur comme David Margesson, puis, le 6 juin, avec le Premier ministre britannique lui-même. Chamberlain fit remarquer que le plan de Goering impliquait de « tout *donner* de notre côté et tout *prendre* du sien ». De plus, les garanties qu'il offrait n'étaient pas différentes de celles que Hitler avait données récemment et qu'il n'avait pas respectées. Et Chamberlain poursuivit en disant : « Si jamais, dans l'atmosphère actuelle, je discutais seulement de la question coloniale avec M. Hitler, je serais congédié en moins d'un mois. » Il invita Wenner-Gren à répéter à Goering les paroles qu'il venait de

prononcer, et ajouta : « J'estime que c'est un homme avec lequel on peut parler franchement. »

Le 9 juin, Wenner-Gren rendit compte personnellement de sa mission à Goering. Le 10 juin, dans une lettre adressée à Margesson, il raconta comment il avait expliqué à Goering que « dans les circonstances présentes, une discussion [avec Chamberlain] ne donnerait aucun résultat, mais que M. Chamberlain consentirait avec plaisir à un échange de vues sur toutes les questions d'une importance vitale lorsque plus de temps se sera écoulé depuis l'occupation de la Tchécoslovaquie, ou bien à n'importe quel moment, dès que l'Allemagne sera capable de prouver, d'une manière énergique et convaincante, son désir d'un accord et sa réelle bonne volonté ».

Wenner-Gren prévint également Goering que les nazis devaient faire quelque chose de « vraiment frappant » pour que la Grande-Bretagne reprenne confiance : « Une simple discussion serait stérile. »

De retour à Stockholm, Wenner-Gren rédigea une lettre où, en dix-sept pages, il dressait un programme de paix consacré par un traité établi pour vingt-cinq ans. Une fois de plus, il insistait dans ce document sur le fait que seuls des actes pourraient faire croire aux Britanniques que les nazis avaient vraiment tourné la page. Le prochain congrès du Parti devrait s'intituler « Rassemblement pour la paix », mettre fin à toute persécution raciale, libérer Schuschnigg, l'ex-chancelier d'Autriche, ainsi que le pasteur Niemöller, tous deux détenus dans des camps de concentration, lesquels seraient tous fermés.

Le 1<sup>er</sup> juillet, Goering accusa réception de ce projet par le télégramme suivant : « Je confirme avoir reçu votre très intéressante lettre et vous en remercie. Nous discuterons prochainement du sujet. Cordialement à vous, Goering. » En réalité, il avait lu attentivement les propositions de Wenner-Gren, qui ne lui plaisaient pas du tout.

Alors, à contrecœur, Goering commença à préparer l'avenir, c'est-à-dire la guerre inévitable. Le 21 juin, il interrogea le général Udet : « L'usine Volkswagen peut-elle fabriquer des moteurs d'avions dans le cas d'hostilités éventuelles ? » Deux jours plus tard, en présidant la deuxième session du Conseil de Défense du Reich, il attira l'attention des membres de ce « corps clé du Reich » sur les goulots d'étranglement qu'étaient la production du charbon, les transports et la main-d'œuvre : « Le système des transports allemands n'est pas préparé pour une guerre. Vous ne pouvez pas considérer nos trois opérations de 1938 et 1939 comme des mobilisations réelles. » Il leur ordonna par conséquent d'améliorer sur-le-champ le système des transports, au cas « d'une mobilisation à court terme » en vue d'une confrontation militaire.

Pour regagner l'estime de Hitler, le 27 juin, il s'entretint avec Udet

pour mettre au point une présentation spectaculaire, au centre de recherches de Rechlin, du dernier matériel ultra-secret de la Luftwaffe. Il nota dans son journal : « Graphiques montrant l'expansion de l'industrie, 1 000 chasseurs, 1 000 bombardiers. »

Cette présentation éblouissante de l'armement moderne de la Luftwaffe eut lieu le 3 juillet, et beaucoup y voient l'origine de bien des conclusions erronées de Hitler concernant la qualité et l'importance de sa force aérienne. Les appareils et les armes qu'on lui montra étaient certes les plus avancés du monde, mais Goering était bien loin de pouvoir les produire en série. Un chasseur Heinkel 176, équipé d'un moteur genre fusée, venait de faire ses premiers essais quelques jours plus tôt à Peenemünde avec des résultats étourdissants quant à sa puissance ascensionnelle. Mais il s'agissait d'un simple et unique prototype. Ernst Heinkel avait aussi présenté son He 178, le premier avion à réaction du monde. Le pilote d'essai Erich Warsirtz s'exclama : « Quelques années encore, et vous ne verrez plus beaucoup d'avions à hélice dans le ciel ! »

— Un optimiste ! bougonna Goering, avant d'ordonner de verser au pilote une prime de vingt mille marks. « A prélever sur les *Sonderfonds* (les fonds spéciaux) », expliqua-t-il.

Goering ne devait jamais oublier cette extraordinaire exposition de Rechlin. Il allait l'évoquer quatre ans plus tard : « Avant la guerre, à Rechlin, ils ont mis en scène pour moi un spectacle tel qu'aujourd'hui encore je ne peux dire qu'une chose : en comparaison avec ces gens-là, nos meilleurs magiciens ne sont que des amateurs ! Nous attendons encore tout ce qu'ils nous ont fait miroiter, à moi, et, ce qui est plus grave, au Führer aussi. »

Ne serait-ce pas la preuve qu'en juillet 1939 Goering espérait encore qu'il n'y aurait pas de guerre ? Il utilisa cette fois son économiste particulier, Helmut Wohlthat, afin d'établir un contact avec Chamberlain.

Dès le mois de juin, Wohlthat avait engagé des pourparlers à Londres à propos de l'or que le gouvernement tchèque y avait déposé et du financement de l'émigration juive. Le 6 juin, alors que Wenner-Gren était reçu par Chamberlain, Wohlthat exposait à sir Horace Wilson et à sir Joseph Ball (amis intimes et conseillers secrets de Chamberlain) ses idées sur une coopération économique fondée sur la reconnaissance par la Grande-Bretagne des intérêts allemands en Europe du Sud et du Sud-Est.

En juillet, Helmut Wohlthat, revenu à Londres pour une nouvelle entrevue clandestine avec les conseillers de Chamberlain, eut une

conversation avec sir Horace Wilson. D'après Wohlthat et l'ambassadeur d'Allemagne, Wilson leur fit miroiter la possibilité d'un traité fondé sur une aide économique généreuse de la Grande-Bretagne avec, en contrepartie, des concessions de Hitler en faveur de la paix. Deux jours plus tard, Robert Hudson, secrétaire au ministère du Commerce d'outre-mer, déclara à Wohlthat que la Grande-Bretagne et l'Amérique aideraient Hitler s'il montrait quelque bonne volonté en matière de désarmement. Et Hudson ajouta avec désinvolture qu'à son avis l'Allemagne pourrait récupérer ses anciennes colonies, et il donna son accord pour que ces propositions soient soumises à Goering.

Et c'est ce que fit Wohlthat le 21 juillet, mais simultanément la faction antiallemande du Foreign Office réagit par une fuite à la presse, et le 23, le *Daily Telegraph* publia que la Grande-Bretagne offrait à l'Allemagne nazie un « crédit d'un milliard de livres » pour essayer de calmer Hitler en l'achetant. Goering n'avait guère d'autre solution que de traiter les propositions Wohlthat-Hudson de pure sottise, comme il le fit au cours d'un entretien avec un homme d'affaires suédois.

Mais, malgré son apparence d'homme d'airain et son teint vermillon, le maréchal s'affolait de plus en plus à l'idée d'un conflit déclaré. Et, pendant ce même été, on l'entendit gronder à Joseph Goebbels, le venimeux ministre nazi de la Propagande : « Nous n'avons pas obtenu un tel succès en six ans en bossant comme des nègres, pour risquer de tout perdre dans une guerre ! »

## L'ESPOIR D'UN NOUVEAU MUNICH

Pendant une grande partie de la guerre, Birger Dahlerus, fabricant de machines-outils suédois, allait servir d'intermédiaire confidentiel et officieux entre Goering et Neville Chamberlain. Sa présence à Londres était chaque fois considérée comme ultra-secrète, et un vent de panique souffla en 1942 sur le gouvernement britannique quand il apprit que ce Suédois indiscret avait constitué un dossier de cinquante-quatre pages où il révélait comment le Foreign Office avait, en 1939, « torpillé les négociations » et même rejeté ce que Birger Dahlerus prétendait être « un règlement honorable ». Dahlerus, dans son dossier, rejetait, pour ainsi dire, la responsabilité de la guerre sur la Grande-Bretagne et la Pologne. Le Foreign Office avertit Churchill : si ce dossier tombait entre des mains ennemies, sa publication pourrait avoir un effet désastreux, et Londres se prépara aussitôt à tout réfuter. Puis, en octobre 1944, le Foreign Office réduisit définitivement Dahlerus au silence en le menaçant d'inscrire son nom sur la liste noire du blocus, ce qui aurait mis fin à toutes les exportations de sa firme.

La première date mentionnée dans ce dossier était le 5 juillet 1939. Ce jour-là, après un tour dans les Midlands britanniques où il avait rencontré un grand nombre d'hommes d'affaires, Dahlerus s'était rendu à Carinhall pour parler à Goering de l'impatience croissante de l'Anglais moyen à l'égard de l'Allemagne nazie. Plusieurs hommes d'affaires lui avaient demandé de s'adresser à Goering : ne pouvait-il pas engager des négociations « avant que la tuerie ne commence » ? Dahlerus avait alors proposé à Goering de rencontrer quelques Britanniques influents en territoire neutre afin d'examiner la possibilité d'un entretien au sommet entre la Grande-Bretagne et le Reich.

Avec l'approbation hésitante de Goering, Dahlerus entra en contact avec trois directeurs de sociétés anglaises, en visite à Berlin, A. Holden, Stanley Rawson et Charles Spencer, qui jugèrent l'initiative intéres-



sante ; cependant, Goering fit un pas en arrière. Il suggéra simplement de rencontrer ces personnes influentes deux semaines plus tard, à Hambourg. Mais il envoya Dahlerus chez son ami suédois Axel Wenner-Gren pour lui demander de lui prêter, en vue de ce premier contact, son yacht de luxe, le *Southern Cross*. Le 19 juillet, il reçut de Wenner-Gren une réponse décourageante : M. Chamberlain insistait sur le fait que toute révélation sur ce genre de pourparlers signifierait certainement la chute de son gouvernement. Toutefois, dans sa lettre, Chamberlain admettait que Goering lui semblait être en désaccord total avec Hitler.

Cette seule pensée fit frissonner Goering : lui, trahir Hitler ! Au cours des mois qui suivirent, il devait répéter à ses interlocuteurs que « jamais, jamais », il n'agirait dans le dos de Hitler.

Pendant quelques jours, il parcourut paresseusement les voies d'eau du nord de l'Allemagne à bord du *Carin II*, prétextant une inspection de leur état en vue du Plan quadriennal. Mais Dahlerus insista : au cours d'une visite Londres, il obtint l'approbation du Foreign Office pour cette prise de contact officieuse entre les deux pays. Le soir du 22 juillet, il relança Goering à Hambourg, dans sa suite de luxe de l'hôtel Atlantic. Après une conversation de deux heures, le maréchal accepta d'accorder une audience à sept hommes d'affaires britanniques triés sur le volet, non sans prévenir Dahlerus, avec une anxiété manifeste, qu'il se proposait de demander l'autorisation du Führer pour une telle entrevue.

Par une mer houleuse, le *Carin II* gagna l'île de Sylt. Le 25 juillet, Goering convoqua ses généraux à Westerland et leur ordonna de faire tourner au maximum les usines tchèques récemment acquises par le Reich et dont « ils ne savaient que faire ». Chose importante, il leur demanda ensuite d'interdire toute exportation d'avions de guerre : « L'Allemagne doit désormais venir en premier », et il ajouta comme explication : « La situation politique a beaucoup changé... » Il confirma cette déclaration le lendemain en recevant le colonel Beppo Schmid pour un rapport secret sur le projet « Opération Bleu » (contre la Grande-Bretagne), qui semblait de plus en plus être considérée comme la conséquence probable de l'« Opération Blanc » (contre la Pologne). D'après Schmid étonné : « Contrairement à son habitude, Goering m'écouta pendant plusieurs heures et exprima son accord total. »

Le vendredi 4 août, toujours indécis quant aux perspectives d'une guerre, Goering entreprit une nouvelle croisière sur le *Carin II*. Nerveux, plein d'appréhension, il posa et reposa sans cesse à Beppo Schmid la question lancinante à laquelle cet officier de son service de renseignements était bien incapable de répondre : « Que feront les Britanniques ? »

Goering n'avait parlé de la prochaine visite des sept Britanniques qu'à ses collègues les plus proches : Körner, Bodenschatz et Görnnert. Avec Dahlerus, il avait choisi comme lieu de l'entrevue une maison éloignée de tout, une ancienne ferme appartenant à l'épouse du Suédois, située à Sönkenissen-Coog, sur la côte ouest du Schleswig-Holstein. Sous prétexte de rejoindre Emmy et Edda dans leur maison de l'île de Sylt, il arriva le 7 août dans son train privé à Bredstedt, terminus de la voie ferrée normale, où il devait rencontrer Dahlerus. La police locale avait pris tant de précautions inhabituelles que toute la population s'était rassemblée sur le quai de la gare et que, l'après-midi même, le journal local, le *Friesenkurier*, publia un compte rendu enthousiaste de l'événement.

Goering descendit du train aussi furtivement qu'il le pouvait et monta immédiatement avec Dahlerus en voiture. Le véhicule, précédé et suivi de voitures de police, fut pris dans une lente procession et dut fendre la foule pour se rendre à la ferme toute proche des Dahlerus. Un drapeau suédois flottait à l'entrée, emblème fictif de neutralité.

Dahlerus présenta au maréchal Goering les sept Anglais : Brian Mountain, sir Robert Renwick, Charles MacLaren et T. Mensforth s'étaient joints à Holden, Spencer et Rawson. Après trois heures (au cours desquelles Goering prétendit en passant que l'Allemagne produirait en 1942 12 millions de tonnes d'essence synthétique), ils déjeunèrent tous ensemble. Goering proposa de boire à la paix, mais ses visiteurs quittèrent la ferme de Dahlerus assez mal à l'aise. Par exemple, cette rencontre laissa à Spencer l'impression que Goering « attendait surtout une réunion très importante vers le 15 août avec le Führer ». On ne sait comment Spencer arriva à une conclusion aussi précise : son rapport, aujourd'hui dans les archives du Foreign Office, n'en donne aucune explication.

En effet, Goering devait rencontrer Hitler le 14 août. Le 12, il téléphona à Dahlerus pour l'avertir qu'il avait donné à la presse nazie des instructions afin qu'elle modère ses attaques contre la Grande-Bretagne.

Les jours passèrent : pas de réponse de Londres. Dans la journée, il prenait le soleil sur la plage de Kampen, protégé des vents de la mer du Nord par un rempart de sable et de la curiosité du commun des estivants par des pancartes qui les avertissaient du danger qu'il y avait à prendre des photos sans autorisation. Il espérait qu'il n'était pas allé trop loin en lançant vers la Grande-Bretagne cette bouteille à la mer...

Dans cette partie d'échecs mortelle, un seul élément pouvait mettre la Pologne dans une situation désespérée : l'accord de Staline pour signer

un pacte avec le III<sup>e</sup> Reich. Les Soviétiques, comme les Allemands, avaient des problèmes de frontières avec la Pologne. Depuis le mois de janvier, Hitler tentait de convaincre Staline. Goering a dû être au courant de ces pourparlers secrets car, alors qu'il se trouvait en mars à San Remo, il avait évoqué devant Beppo Schmid la possibilité de reprendre des relations commerciales avec l'Union soviétique. En avril, il avait discuté avec Mussolini des avantages d'un tel accord et, en mai, il avait fait comprendre aux ambassadeurs de Grande-Bretagne et de France, selon les termes mêmes rapportés par Henderson, que « l'Allemagne et la Russie ne resteraient pas toujours ennemies ». Il avait également dit à Dahlerus au cours de l'été : « Il nous restera toujours la possibilité de traiter avec la Russie », et il avait de même averti les hommes d'affaires anglais lors de l'entrevue du 7 août : « Nous comptons encore beaucoup d'amis en Russie. »

Mais il n'appréciait pas ce genre de chantage politique. Cinq jours plus tard, à Carinhall, il confia au fils de lord Runcinam, Leslie, son aversion pour le spectacle indigne que donnaient alors ces grandes puissances en train de flatter bassement l'ignoble Russie soviétique. Se rejetant en arrière dans son énorme fauteuil, il s'était exclamé : « Oh ! si seulement mon anglais était assez bon, je traverserais la mer [jusqu'en Angleterre] et je leur ferais comprendre la situation : s'il devait y avoir maintenant une guerre entre nous, le réel vainqueur serait Staline. »

En effet, Staline se jouait des deux adversaires pour mieux les lancer l'un contre l'autre. Londres et Paris négociaient laborieusement avec Moscou en vue d'un pacte de défense, et, comme les Occidentaux s'enlisaient dans ces entretiens interminables, Staline, le 12 août, accepta de recevoir personnellement un négociateur allemand.

C'était ce qu'attendait Hitler pour agir comme l'éclair : deux jours après le premier contact, il se sentit assez sûr de lui pour annoncer, à Goering et aux chefs des deux autres armes, qu'il avait décidé d'attaquer la Pologne dans deux semaines au plus tard. La Grande-Bretagne, leur affirma-t-il, très sûr de lui, n'interviendrait pas. Le lendemain, le 15 août, il décida de lancer l'Opération Blanc : le jour J serait le 25 août. « A 11 heures », précisa même Goering à ses généraux. Rappelé à l'Obersalzberg, Milch nota dans son journal : « G. nous informe de l'intention [de Hitler]. *G. ist nervös* (Goering est nerveux). »

Ribbentrop, encouragé par l'assentiment forcé de Goering, avait téléphoné directement à Staline, allant jusqu'à offrir de lui rendre visite au Kremlin. Tandis que Hitler attendait impatiemment la réponse de Moscou, Goering, de plus en plus mal à l'aise, espérait encore un appel de Dahlerus à propos d'un mouvement quelconque de Londres. Le 21 août, il se rendit chez Hitler. Alors qu'il discutait avec Himmler et

Brauchitsch du déclenchement de l'Opération Blanc — un coup de force audacieux réalisé par des bombardiers en piqué et des forces d'assaut spéciales pour s'emparer du pont de Dirschau, qui franchit la Vistule sur plus de 1 600 mètres —, le téléphone sonna.

C'était Hitler, fou de joie : « Staline a accepté ! »

Au cours de la nuit, l'angoisse de Goering se dissipa : la Grande-Bretagne n'interviendrait pas. Le sort de la Pologne était réglé. Après sa visite au Berghof, il confia à Beppo Schmid : « Chaque fois que vous voyez le Führer, vous êtes un homme nouveau quand vous le quittez. C'est un génie ! »

Le 22 août, à midi, Hitler invita ses cinquante généraux en chef et amiraux à venir « prendre le thé » l'après-midi même, mais en vêtements civils. De tous les coins du Reich, cinquante messieurs monoclés, au visage couturé de cicatrices, souvenirs des duels à la rapière de leur temps d'étudiant, et au maintien indiscutablement militaire, arrivèrent au Berghof par les routes de montagne qui y conduisaient. Le tonnerre d'une tempête estivale grondait dans les vallées, et les nuages évinçaient peu à peu le soleil. Des instantanés non retouchés, pris par Nicholas von Below, l'aide de camp de Hitler pour la Luftwaffe, nous montrent un Goering affalé près d'une porte, et arborant des knickerbockers assortis à des bas de soie gris, une blouse blanche et une sorte de pourpoint de chasse en cuir vert et à manches courtes. Son ceinturon de cuir pendait d'un côté sous le poids d'un poignard en or. « Monsieur le Maréchal, lui cria Manstein qui n'appréciait guère ce genre de fantaisies, seriez-vous le videur ? »

Hitler étala quelques notes sur le piano à queue. Dans son discours, qui dura une heure et demie, il affirma sa résolution de « régler son compte à la Pologne », comme le consigna Manstein dans son carnet de notes. Sur un ton tragique, il déclara que Ribbentrop partait pour Moscou afin d'y signer le « pacte germano-soviétique ». Et il ajouta, triomphant : « Maintenant, j'ai amené la Pologne là où je voulais. »

Il leur expliqua encore pourquoi l'Allemagne n'avait vraiment rien à craindre : la Luftwaffe comptait 390 000 hommes, tandis que les armées de l'air britannique et française ne pouvaient leur opposer respectivement que 130 000 et 72 000 hommes. L'ennemi pouvait songer à un blocus, mais il ne se battrait certainement pas. « Je n'ai qu'une peur » — ajouta-t-il d'un air fanfaron selon les notes, auxquelles on peut se fier, de l'amiral Canaris —, « c'est qu'au dernier moment un *Schweinhund* (salaud) quelconque offre sa médiation. » Il conclut en disant : « J'ai fait mon devoir, à vous maintenant de faire le vôtre. » Alors Goering s'avança d'un air important et lui fit face en claquant les talons : « *Mein Führer*, la Wehrmacht fera son devoir. »

C'était très beau, mais Goering n'en continuait pas moins à s'affoler quand il pensait qu'une vraie guerre pouvait s'ensuivre. Lord Halifax, le secrétaire aux Affaires étrangères de la Grande-Bretagne, a consigné dans son journal qu'il avait reçu un message de Goering, transmis par « C », le chef des Services secrets britanniques, où le maréchal exprimait son désir de se rendre en secret en Angleterre afin de rencontrer le Premier ministre. On fit même des préparatifs pour donner une journée de congé au personnel de la maison de campagne de Chamberlain, mais quand Goering pour la première fois, dévoila à Hitler les détails confidentiels des liens qu'il avait commencé à nouer avec Whitehall, la réponse du Führer le déçut : « *Ja, Gott*, mais mon Dieu, vous n'arriverez à rien comme cela ! Les Anglais ne veulent pas s'associer avec nous... » Un nouveau message partit pour Londres, transmis par les Services secrets britanniques, où Goering regrettait la méfiance de Hitler qui n'estimait pas le voyage proposé « utile pour l'instant ».

Pourtant, il n'abandonna pas tout espoir. Le 23 août, son état-major de Berlin lui téléphona à l'Obersalzberg pour lui dire que Dahlerus était sur l'autre ligne, parlant de Stockholm, et qu'il réclamait une décision quant à l'idée d'une « Conférence des quatre puissances ». A 10 heures 23, Goering téléphona à Dahlerus pour lui dire que « la situation s'était détériorée », et qu'il lui fallait venir à Berlin voir « son ami norvégien » (lui-même) le lendemain dans l'après-midi. Entre-temps, Goering se rendit en avion à Berlin. Là, il convoqua immédiatement les ministres à Carinhall, où le secret était assuré, pour les informer, au nom de Hitler, de la sinistre décision prise à Berchtesgaden. Le 23 août, dans l'après-midi, Darré écrivit dans son journal : « C'est décidé ! Guerre avec la Pologne ! »

Quelques jours plus tard, Herbert Backe, le secrétaire d'État de Darré, écrivit :

[Le 23 août], nous avons été convoqués à Carinhall. Goering... nous a informés dans le plus grand secret qu'il avait été décidé d'attaquer la Pologne. J'ai posé des questions sur nos préparatifs de guerre... Nous avons écarté la possibilité d'un rationnement du pain et des pommes de terre pendant les quatre premières semaines grâce au bon état de nos stocks... Pour assurer la surprise, Goering, très solennellement, a insisté sur la nécessité d'un secret absolu. L'humeur des messieurs présents était à l'optimisme.

« Il n'y aura pas de guerre mondiale. Cela vaut donc la peine de prendre ce risque », leur avait dit Goering.

Ce matin-là, les gros titres des quotidiens étaient tous consacrés au pacte germano-soviétique qui venait d'être conclu. Désormais, la Grande-Bretagne et la France y regarderaient à deux fois avant d'intervenir. Mais quand Birger Dahlerus arriva à Carinhall à 13 heures 30, des ouvriers tendaient au-dessus des bâtiments des filets de camouflage...

On ne peut douter de la sincérité des intentions du Suédois, mais celles de Goering permettent toutes les suppositions. Il savait que Hitler voulait envahir la Pologne trois jours plus tard à l'aube. N'a-t-il utilisé Dahlerus que pour démolir, au dernier moment, l'alliance adverse ?

Goering suggéra d'abord à Dahlerus que Londres envoie à Berlin un général de haut rang comme sir Edmund Ironside, afin de s'entretenir avec lui. Puis, dans la journée, il emmena Dahlerus à Berlin dans sa voiture de sport à deux places tout en réitérant l'offre, qu'il avait déjà faite si souvent, d'une aide militaire allemande pour défendre l'Empire britannique. Il se sentait, dit-il, certain de pouvoir « convaincre » Hitler, qui limiterait alors ses prétentions à Dantzig et au couloir polonais. Une heure plus tard, il rencontra l'ambassadeur de Pologne à qui il affirma que leurs différends étaient d'ordre mineur, mais pour ajouter d'une voix douce : « L'obstacle principal est l'alliance que vous vous proposez de conclure avec la Grande-Bretagne. »

Puis, à la chancellerie du Reich, il trouva Ribbentrop qui revenait de Moscou. Il rayonnait de joie après son triomphe diplomatique : le pacte germano-soviétique était signé, et la question polonaise réglée : dans un additif secret, Staline promettait d'envahir la Pologne immédiatement après Hitler.

Manifestement, ce fut un choc pour Goering. A 23 heures 20, il téléphona à Dahlerus dans sa suite d'hôtel. Utilisant un langage convenu, il lui révéla l'existence du pacte qui remettait tout en question : « Cet accord avec la Russie aura des conséquences incalculables. Et d'une portée beaucoup plus étendue que ne l'indique le communiqué publié. » Il espérait encore disposer d'un atout pour l'emporter sur Ribbentrop : ses rapports personnels avec Londres. Il demanda à Dahlerus d'y partir tout de suite et de répéter à Chamberlain ce qu'il venait de dire.

Le 25 août 1939, la mèche allumée approchait dangereusement du tonneau de poudre. Weizsäcker, secrétaire d'État de Ribbentrop, s'est toujours rappelé « les efforts qui se poursuivaient encore pour séparer les Britanniques des Polonais ». A 13 heures 30, Hitler, parlant à l'ambassadeur Henderson, lui proposa une solution extraordinaire : si la Grande-Bretagne lui faisait une « drôle de guerre », le Reich ne le prendrait pas mal...

Le Forschungsamt surprit la réaction de Henderson au téléphone quand il rendit compte au Foreign Office de sa conversation avec le Führer. « Hitler veut seulement essayer de brouiller la Grande-Bretagne et la Pologne », dit-il. Les services d'écoutes entendirent aussi Mussolini téléphoner de Rome. Sa réponse dut satisfaire Hitler puisque, à 15 heures 02, il donna sans hésiter l'ordre de commencer l'Opération Blanc, l'invasion de la Pologne, dès le lendemain à l'aube. D'un seul coup, toutes les communications téléphoniques avec Paris et Londres furent coupées.

Mais tout s'effondra presque en même temps. A 17 heures, le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères de Mussolini, dicta une note officielle informant Hitler que l'Italie, en dépit de ses promesses, ne se battrait pas. A 17 heures trente, l'ambassadeur de France remit personnellement à Hitler un avertissement sévère : la France, elle, tiendrait sa parole et se battrait. A 18 heures, les agences de presse annoncèrent le pire : la Grande-Bretagne venait de ratifier son alliance avec la Pologne. Ainsi, le pacte de Moscou n'avait dissuadé ni Londres ni Paris.

Blême de rage, Hitler ordonna au général Keitel, chef du haut commandement : « ARRÊTEZ TOUT ! », et il téléphona à Goering pour lui demander son avis.

« Est-ce provisoire ? demanda Goering.

— Oui..., gronda Hitler, juste quatre ou cinq jours, le temps d'éliminer l'intervention britannique.

— Quatre ou cinq jours... Pensez-vous que cela changera quelque chose ? »

Ce fiasco a dû susciter chez Goering des sentiments contradictoires. De toute façon, il se précipita à la chancellerie. Son rival, Ribbentrop, avait disparu. Le général Halder, dissimulant mal le soulagement qu'il ressentait, l'accueillit en disant : « Le Führer est assez abattu. L'espoir de manipuler la Grande-Bretagne pour qu'elle accepte des termes que rejetteront les Polonais est bien mince. » Et le soir, il termina son journal par ces deux mots sibyllins : « Goering — compromis. »

Et, en effet, tel fut l'avis de Goering. A 22 heures 20, Bodenschatz vint murmurer à son oreille que Dahlerus était en ligne de Londres. Goering prit l'appareil pour crier ostensiblement : « Je suis en ce moment même à la chancellerie du Reich avec le Führer. Les ordres sont prêts pour la guerre... »

Il entendit Dahlerus s'étrangler de surprise : « Mais que s'est-il passé ? »

— Le Führer considère la ratification de l'alliance polonaise comme une gifle en pleine figure ! »

C'était la seule raison qu'il pouvait donner. En réalité, il faisait alors tout ce qu'il pouvait pour arrêter le coup de folie qu'il avait lui-même longtemps favorisé avec ses rodomontades. De retour à Carinhall, il embrassa sa sœur Olga en disant : « Tout le monde veut la guerre... tout le monde, sauf moi, qui suis soldat et maréchal ! »

L'aube se leva. L'énorme machine de guerre que Hitler avait mise en branle l'après-midi précédent s'était finalement arrêtée au dernier moment. Les aéroports étaient fermés, tous les vols suspendus. Ce jour-là, 26 août 1939, Goering partit très tôt de Carinhall pour se rendre à Berlin. Toujours au dernier moment, on avait annulé la réunion prévue du Reichstag, aussi avait-il seulement revêtu un simple complet blanc, avec une cravate noire passée dans un anneau d'or incrusté de rubis, de diamants et de saphirs.

A midi, un courrier lui apporta à son bureau une enveloppe rouge contenant la dernière communication interceptée — Ciano venait de téléphoner de Rome une immense liste de matières premières, le prix qu'exigeait l'Italie pour se joindre à l'Opération Blanc : des millions de tonnes de charbon, des quantités invraisemblables de molybdène, de tungstène, de titane et de zirconium, matières dont le Reich avait tant besoin, plus 150 batteries de DCA. L'ambassadeur d'Italie, Bernardo Attolico, vint apporter au Führer ce message en haut duquel, à l'ambassade italienne, un diplomate farceur avait ajouté les mots : « A remettre *avant* le début des hostilités. » En lisant la liste, Goering avait eu l'impression que les yeux lui sortaient de la tête, mais Hitler demeura impassible. « On peut être deux à jouer à ce petit jeu », déclara-t-il, et il dicta immédiatement une réponse où il promettait tout, y compris des bataillons entiers de DCA.

« Mais c'est hors de question ! » s'exclama Goering.

Hitler le calma. « Faire réellement ces livraisons ne me tracasse nullement. J'ôte simplement à l'Italie toute excuse pour se dégager. »

Goering rejoignit son train spécial près de Carinhall, et, peu après, l'un de ses aides de camp lui amena Dahlerus juste de retour de Londres. « Partons pour mon quartier général », proposa Goering, et tous deux gagnèrent dans l'obscurité le bunker « Kurfürst » qu'il avait fait construire au milieu d'une plantation de hêtres aux environs de Potsdam, dans une ancienne chasse royale.

Pendant deux heures et demie, Dahlerus raconta en détail tous les entretiens qu'il avait eus à Whitehall, pour annoncer finalement qu'il rapportait une lettre de lord Halifax.

Goering bondit de son siège et lui arracha presque la lettre des mains. (« S'imaginait-il que j'allais m'asseoir dessus et attendre le lendemain matin pour la lire ? » devait-il dire plus tard.) L'épître courtoise et plate



de l'homme d'État britannique ne faisait guère le poids comparée au sacré parchemin que Ribbentrop avait ramené de Moscou, mais, malgré l'heure tardive, Goering décida de la remettre immédiatement au Führer.

Berlin ne dormait pas encore à minuit. Une foule à l'attente des nouvelles bordait les trottoirs de la Wilhelmstrasse. Les portes de fer de la chancellerie du Reich étaient ouvertes et le bâtiment lui-même illuminé comme un parc d'attractions. Après avoir écouté Goering, Hitler envoya chercher Dahlerus — il était minuit vingt — et le soumit à une harangue émouvante qu'il acheva par ces mots : « Quel que soit le nombre d'années que tiendront nos ennemis, le peuple allemand tiendra toujours une année de plus. » Il renouvela son offre d'alliance avec la Grande-Bretagne à condition que cette dernière aide l'Allemagne à résoudre le problème de Dantzig et du couloir polonais. Arrachant une page d'un atlas, Goering marqua au crayon les secteurs en question tandis que Hitler faisait au Suédois stupéfait une offre encore plus prometteuse qu'il lui fallait soumettre sur-le-champ à Londres : « L'Allemagne, dicta-t-il, n'aidera aucun pays — ni même l'Italie, le Japon, ou la Russie — qui ouvrirait des hostilités contre l'Empire britannique. »

Goering convoqua un cabinet restreint à Kurfürst, quartier général de la Luftwaffe, pour le même jour, 27 août. D'après le secrétaire d'État Herbert Backe :

Goering nous informe que l'Italie refuse de jouer honnêtement le jeu et que c'est la raison pour laquelle l'attaque [de la Pologne] est annulée. Il dit que Mussolini a écrit au Führer une lettre folle de rage : « Des raisons indépendantes de notre volonté font qu'il nous est impossible de respecter nos engagements », et il explique que le roi a refusé de signer l'ordre de mobilisation. Goering parle chaleureusement de Mussolini et de ses promesses, mais ajoute qu'un homme digne de ce nom aurait renversé la monarchie...

Au cours de cette journée, Dahlerus, de retour à Londres, téléphona du 10, Downing Street, où se trouvait Chamberlain, pour demander si Henderson pouvait retarder jusqu'au 28 son arrivée à Berlin avec une réponse officielle à « l'offre » de Hitler. Un peu plus tard, Goering le rappela pour lui indiquer l'itinéraire que son avion devait suivre pour ne pas être abattu au-dessus de l'Allemagne.

Un peu après minuit, Dahlerus fit son entrée dans la villa berlinoise de Goering. Il rapportait cette fois un document rédigé et signé par un autre haut responsable du Foreign Office. Ce document exprimait le désir qu'avait la Grande-Bretagne de parvenir à un « règlement » avec

Hitler, mais maintenait la garantie donnée à la Pologne. Les termes en étaient diplomatiques et vagues, mais Goering se déclara satisfait et l'apporta lui-même à Hitler. A 13 heures 30, il téléphona à Dahlerus, ne se tenant plus de joie : « Le Führer est d'accord sur tous les points, mais il veut savoir si la Grande-Bretagne propose de couronner cet accord par un traité ou une alliance. Le Führer préférerait l'alliance. »

Pour Dahlerus, ce fut comme si le soleil se levait enfin. Les services d'écoutes allemands surprisent à 2 heures du matin sa conversation triomphante avec l'ambassade britannique. Lord Halifax consigna dans son journal : « Avons eu tôt ce matin un message de Dahlerus, disant qu'à son avis les choses se présentaient de façon satisfaisante et qu'il espérait qu'aucune " sottise " d'une des deux parties ne viendrait tout bouleverser. »

Toujours le 28 août, à 5 heures 30 du matin, Dahlerus et le personnel de l'ambassade britannique à Berlin achevèrent de rédiger un télégramme conseillant Londres sur le vocabulaire et les tournures à employer dans la réponse que Henderson devait apporter à Hitler le jour même. Les services de Goering n'en perdirent pas un mot. Drapé dans une robe verte maintenue à la taille par une boucle sertie de pierres précieuses, il accueillit le Suédois à Kurfürst à 7 heures du matin. « Vous avez l'air d'avoir bien dormi cette nuit », dit-il avec un large sourire (il était parfaitement au courant de tout ce que Dahlerus avait fait et lui montra le tas de « feuilles brunes » qui concernaient ses allées et venues et entretiens de la nuit). Une fois de plus, il répéta que si Chamberlain parvenait à se mettre d'accord avec Hitler, l'Allemagne s'abstiendrait d'aider toute puissance qui tenterait d'attaquer... la Grande-Bretagne, même s'il s'agissait de l'Italie, de la Russie ou du Japon... c'est-à-dire de ses propres alliés !

Goering était désormais sûr que tout irait bien, Hitler aussi. Dans la matinée du 28 août, tous deux décidèrent que l'Opération Blanc aurait lieu le 1<sup>er</sup> septembre. Un agent de liaison, le colonel von Vormann, trouva le Führer d'excellente humeur : « Il est tout à fait certain que nous pouvons manipuler la Grande-Bretagne, si bien que nous n'aurons à nous battre que contre la Pologne. »

Plus tard dans la journée, Henderson vint apporter la réponse de la Grande-Bretagne : rien de bien précis, comme toujours. Hitler se retira dans la serre avec Goering et Himmler. La nervosité de Goering était manifeste. « Cessons d'essayer de faire sauter la banque », conseilla-t-il.

La réponse du Führer le foudroya : « C'est le seul jeu auquel j'aie jamais joué... faire sauter les banques... »

Et son optimisme imperturbable gagna toute la chancellerie. Un colonel de l'Abwehr (Service des renseignements militaires) écrivit :

« Le Führer a dit à Ribbentrop, Himmler, Bodenschatz, etc. : " Ce soir, je vais concocter quelque chose de diabolique pour les Polonais, ils n'en reviendront pas... " » Le baron von Weizsäcker, frappé par cette atmosphère joyeuse, en rendit responsable Dahlerus et ses opinions plutôt optimistes. Goering n'avait-il pas demandé à un aide de camp de téléphoner à l'hôtel de l'infatigable Suédois pour lui exprimer les remerciements de l'Allemagne ?

Cette bonne humeur frappa Dahlerus le lendemain matin chez Goering : Bodenschatz lui étreignit la main avec effusion, et Goering l'accueillit en disant : « Le Führer insiste pour que vous receviez la plus haute distinction dont dispose le Reich. »

Ce même jour, Hitler remit à Henderson ses nouvelles conditions. Elles étaient diaboliquement conçues, généreuses au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer, mais dépendaient d'une exigence inacceptable : l'arrivée à Berlin le 30, donc dans les vingt-quatre heures, d'un « plénipotentiaire » polonais.

« Mais cela ressemble à un ultimatum ! » s'écria Henderson, choqué.

A 20 heures 28, les services d'écoutes allemands entendirent l'ambassade britannique communiquer à Londres les nouvelles conditions. Puis ce fut le Foreign Office qui prévint qu'il était impossible qu'un Polonais arrivât à Berlin dans le délai fixé. Henderson avait déjà téléphoné à Lipski, l'ambassadeur de Pologne à Berlin, pour qu'il presse Varsovie d'agir. Goering demanda à Dahlerus de présenter à Chamberlain en personne les nouvelles conditions si « généreuses » de l'Allemagne. Tout en soulignant en rouge les points les plus remarquables des propositions allemandes, il ajouta : « Avec 1 800 000 hommes — sans compter les divisions soviétiques — contre la Pologne, tout peut arriver. »

Le 30 août, au matin, en quittant Carinhall, Goering espérait toujours avoir « mis la Grande-Bretagne hors jeu », comme il le dit à Emmy en l'embrassant.

Sous son regard admiratif, Hitler rédigea sa dernière « proposition à la Pologne », une proposition qui, il en était sûr, mettrait fin à l'alliance anglo-polonaise. Rédigé en seize points qui semblaient d'une logique imparable, le document tablait sur la fierté et l'entêtement des Polonais qui *devaient* le refuser.

A midi, Dahlerus téléphona de Downing Street. Goering le rassura : « Le Führer est en train de mettre au point ses propositions. »

A 13 heures 15, Dahlerus téléphona de nouveau : Lord Halifax voulait que Goering intervînt auprès de Hitler pour lui faire comprendre que ses propositions ne devaient pas être un *Diktat*. Goering éclata de rire : « Il s'agit d'une base de discussions. Une base fabuleuse !

Toutefois, il est d'une *importance essentielle* qu'un délégué polonais vienne ici les chercher. »

Dahlerus téléphona de nouveau de la part de Chamberlain qui voulait savoir pourquoi un Polonais devait venir à Berlin. Goering donna seulement pour explication que le chancelier du Reich, M. Hitler, habitait à Berlin. Lord Halifax trouva cette attitude peu rassurante, et les services d'écoutes allemands entendirent plus tard Londres mettre Henderson en garde contre les tactiques diplomatiques des nazis. « Ils ne peuvent vraiment pas espérer l'emporter en convoquant les gens pour leur tendre un document et exiger qu'ils le signent sur la ligne en pointillé, avait dit d'un ton glacial une voix qu'on eût dit désincarnée. Cette époque-là est révolue. »

Désorienté par les événements et pris dans le tourbillon d'une diplomatie de haut vol, l'innocent Dahlerus regagna Berlin et retrouva à 23 heures Goering dans son train de commandement. Le maréchal l'avertit qu'à cette heure même Ribbentrop présentait à Henderson les seize points du Führer. Il lui demanda aussi de téléphoner à l'ambassade britannique pour connaître les premières réactions. Un haut fonctionnaire lui répondit que Ribbentrop avait lu à toute vitesse un long document rédigé en allemand, et l'avait déclaré *überholt* (dépassé), car aucun Polonais n'était arrivé. Puis il avait déposé le document sur une table où personne ne l'avait encore ni touché ni lu.

Goering frissonna des pieds à la tête. Il fallait absolument que Londres prenne connaissance des seize points et ait le temps de les digérer ! Il demanda à Dahlerus de téléphoner à l'ambassade britannique et de leur dicter le document. Peu après, ses services d'écoutes lui rapportèrent que Henderson avait lu le texte à Lipski et suggéré à l'ambassadeur de Pologne une rencontre entre Rydz-Smigly et Goering, « les deux maréchaux », l'un polonais et l'autre allemand.

Mais Lipski prit le parti d'ignorer ce document. Il se recoucha. Juste ce qu'avaient espéré Hitler et Goering.

Et ce fut le 31 août, l'ultime jour du Vieux Monde. Tous étaient à bout de nerfs. Henderson était vieux et ses jours étaient comptés.

Peu après 8 heures du matin, les services d'écoutes allemands entendirent Varsovie donner l'ordre à Lipski de « ne se livrer à aucune négociation concrète ». Puis Henderson avertit l'ambassade polonaise qu'il ne restait plus que quelques heures avant une catastrophe. Ensuite, Henderson rendit immédiatement compte au Foreign Office de son avertissement aux Polonais, tout en admettant, mais avec quelle inquiétude, que tout cela n'était peut-être qu'un bluff de la part des nazis.

A Berlin, les cercles diplomatiques s'agitaient et perdaient leur sang-froid, peu accoutumés qu'ils étaient à ce jeu de poker mortel. Vers 10 heures du matin, Ulrich von Hassell, l'ancien ambassadeur du Reich à Rome, demanda à Olga Goering d'insister auprès de son frère. Elle téléphona aussitôt à Hermann, qui l'entendit pleurer dans l'appareil. Hassell le supplia d'intervenir pour préserver la paix : « Weizsäcker vient de me dire que Ribbentrop sera le fossoyeur du III<sup>e</sup> Reich. » Et, pour mieux faire entrer cette idée dans le crâne de Goering, il ajouta : « Vous verrez Carinhall en flammes ! » Hassell lui précisa encore qu'il savait que Ribbentrop avait trouvé le document en seize points « dépassé ».

Goering rugit : « Ces seize points seront dépassés si et seulement si aucun négociateur polonais ne se présente...

— Je vais le dire à Henderson, l'interrompit Hassell.

— Mais il faut que quelqu'un vienne tout de suite ! »

Goering put enfin convaincre Lipski de recevoir Dahlerus. Le Polonais ne semblait absolument pas inquiet et, aux avertissements du Suédois, il répondit, plein de confiance : « Une révolution éclatera en Allemagne dans moins d'une semaine. Et nous sommes assez forts pour nous battre contre le Reich. »

A midi, les services d'écoutes allemands entendirent Dahlerus téléphoner au 10, Downing Street pour répéter aux Anglais la déclaration de Lipski qui avait ainsi rejeté d'emblée ces seize points malgré leur « extrême générosité ». « Mon gouvernement ne reculera pas d'un pas », avait même ajouté Lipski.

Juste avant 13 heures, les télétypes du commandement suprême de la Wehrmacht (OKW) expédièrent à tous les commandants en chef l'ordre de déclencher l'Opération Blanc. Goering reçut cet ordre à Kurfürst. Il convoqua immédiatement le Conseil ministériel de Défense, institué la veille par Hitler. Il restait convaincu d'avoir éliminé le risque d'une intervention anglaise. Après cette session secrète, le secrétaire d'État Herbert Backe consigna dans ses notes :

[Martin] Bormann optimiste. Goering dit que la situation a l'air de bien se présenter. Les Polonais voulaient gagner du temps, nous sommes restés inflexibles. Décision d'ici vingt-quatre ou quarante-huit heures. [Goering] mentionne la publication de quelque chose [les seize points] qui doit empêcher la Grande-Bretagne d'intervenir. La Pologne sera vaincue. Malheureusement, l'effet de surprise ne jouera plus, et cela va nous coûter quelques centaines de milliers de morts et de blessés de plus... C'est la Ruhr qui court le plus grand danger. Du fait que la

nouvelle frontière sera plus courte, une démobilisation rapide est probable dès la défaite de la Pologne. Et après cela, réarmement impitoyable contre la Grande-Bretagne.

Vers 13 heures, Goering revint à Berlin et fut frappé par l'excitation qui régnait chez les plus jeunes membres de l'état-major de Ribbentrop. Le secrétaire d'État, Weizsäcker, demanda avec fougue au maréchal : « Sommes-nous obligés d'assister à la destruction du III<sup>e</sup> Reich juste pour plaire à quelque conseiller du Führer, ce débile mental ? Ribbentrop sera le premier à être pendu, mais d'autres suivront. »

A 13 heures, un motocycliste se fraya un chemin à travers les amoncellements de caisses qui encombraient les alentours de la villa berlinoise de Goering, et où l'on entassait déjà les pièces les plus précieuses de ses collections sous la direction de Mlle Grundtmann, en prévision des futurs raids aériens. Il apportait à Goering un dossier rouge contenant l'écoute des dernières instructions de Varsovie, que Lipski venait de recevoir, exactement à 12 heures 45. L'ambassadeur devait seulement dire à Ribbentrop que Varsovie répondrait (à Londres) « en temps utile ». Goering envoya à Dahlerus une copie du document, puis il invita l'ambassadeur de Grande-Bretagne à prendre le thé. En arrivant, Henderson jeta un regard morne sur les caisses que remplissaient des ouvriers, mais conclut de cette invitation que les dés n'étaient pas encore jetés puisque Goering prenait une fois de plus le temps de bavarder avec lui. Dans la soirée, les écoutes révélèrent qu'une faille s'élargissait dans le front ennemi. A François-Poncet, son collègue français, Henderson, furieux, avait dit que Lipski dédaignait de prendre connaissance des seize points, et qu'il avait fait de même à 19 heures, lors de sa visite officielle à Ribbentrop : « Tout cela n'est qu'une farce », avait grondé Henderson, désespéré. Et Goering, ravi, avait finalement éclaté de rire en apprenant que les deux ambassadeurs avaient mis fin à leur discussion en écrasant, chacun de leur côté, leur combiné sur le socle de leur appareil.

Nous voici au 1<sup>er</sup> septembre 1939. Un peu avant 5 heures du matin, les armées nazies franchirent les frontières polonaises. Simulant la colère, Goering appela Dahlerus à 8 heures pour lui apprendre que les Polonais avaient démoli le pont de Dirschau (en fait, les nazis avaient manqué leur « premier coup »), et qu'ils avaient attaqué une station de radio allemande à Gleiwitz (nouveau mensonge : les « agresseurs », c'étaient des SS en uniforme polonais !). Goering espérait toujours, mais en y croyant de moins en moins, que la Grande-Bretagne et la France hésiteraient à faire le pas décisif. Jetant une cape sur ses épaules, il monta dans sa voiture de sport et partit pour Berlin.

Au Reichstag, Goering prit Rosenberg à part : « Je me suis battu comme un lion hier soir pour retarder cette décision d'encore vingt-quatre heures. Je voulais permettre aux " seize points " de faire leur chemin... Mais Ribbentrop avait vu le Führer discuter âprement avec Henderson, si bien que cette cervelle d'oiseau a cru qu'il pouvait y aller encore plus fort. »

Portant une simple veste feldgrau de soldat, Hitler monta sur l'estrade de la salle de conférence du Reichstag et annonça aux députés qu'il avait envahi la Pologne. « S'il m'arrivait quelque chose au cours de cette lutte, dit-il, alors mon successeur devra être le membre du Parti Goering. »

Trop las et inquiet malgré lui pour éprouver toute la joie qu'aurait pu lui procurer cette confirmation publique, Goering téléphona à Dahlerus pour l'emmener voir Hitler. Fatigué et très calme, le Führer demeura néanmoins intransigeant quand ses visiteurs évoquèrent le projet mort-né d'amener la Grande-Bretagne à une table de conférence. « Je suis résolu à aller jusqu'au bout, gronda-t-il, et à écraser une fois pour toutes les intrigues et l'obstructionnisme de la Pologne. »

Après quoi, Dahlerus téléphona à Londres. Sa surprise fut grande. Sir Alexander Cadogan, le sous-secrétaire permanent du Foreign Office, avait soudain adopté une ligne d'une intransigeance inattendue : Hitler, insista-t-il, doit *d'abord* retirer toutes ses troupes de Pologne.

Lorsque les membres du cabinet restreint se réunirent à Kurfürst, Goering, pour la première fois, leur parla de Dahlerus.

Ni l'Angleterre ni la France n'avaient encore bougé. Imaginant sans cesse de nouveaux plans, Goering envoya Dahlerus, une fois de plus, à l'ambassade de Grande-Bretagne, pour discuter d'un « cessez-le-feu ». Mais Londres ne changerait plus de position : le retrait des troupes allemandes d'abord. Le 2 septembre au soir, le gouvernement de Chamberlain décida donc d'envoyer à Berlin un ultimatum. A minuit vingt, la dernière équipe d'écoutes de la journée entendit les instructions de Londres à Henderson : à neuf heures du matin, il devrait exiger d'être reçu par Ribbentrop.

Sept heures passèrent. Puis le Forschungsamt rapporta à Goering la communication à Londres d'un fonctionnaire de l'ambassade : « Henderson y va maintenant [chez Ribbentrop] afin de demander une réponse pour 11 heures. Si elle n'arrive pas, tout sera fini. »

Goering, sur des charbons ardents, ne put s'empêcher de téléphoner à Ribbentrop quelques minutes plus tard : à 9 heures 15. Ribbentrop confirma froidement qu'il avait reçu un ultimatum britannique, lequel

expirait à 11 heures. Le front soudain baigné de sueur, Goering replaça l'écouteur sur son socle. Ainsi, Hitler et lui s'étaient trompés dans leurs calculs. Il se retourna vers Dahlerus : « Jamais dans l'histoire du monde (il suffoquait presque en parlant) on a exigé d'une armée victorieuse qu'elle se retire *avant* le début des négociations. »

Le Suédois suggéra à Goering de partir lui-même pour Londres. Remis en selle par cette idée, le maréchal téléphona à Bodenschatz, à la chancellerie : « Je ne m'engagerai pas, promit-il, avant de connaître l'attitude de Londres. »

Dans le train de Goering, Dahlerus appela Whitehall d'une cabine téléphonique placée près de la cuisine. Goering entendit le Suédois crier qu'il avait tenté l'impossible, et il esquissa même un pâle sourire quand Dahlerus reprit sa propre phrase, disant que « jamais dans l'histoire du monde, on n'avait exigé d'une armée victorieuse qu'elle se retire avant de négocier ».

Il était 10 heures 15. Goering s'imaginait déjà à Londres, acclamé comme le sauveur de la paix mondiale.

Il ordonna à Görnnert de lui faire préparer deux Storch légers, ainsi que deux Junkers 52 prêts à décoller sur le terrain de Staaken. Son valet Robert lui repassa son smoking. Il ordonna aussi à ses gardes du corps de revêtir leur meilleur complet. 10 heures 50 déjà, et Dahlerus, toujours au téléphone, tentait de charmer le Foreign Office : « Je pense que je peux obtenir du maréchal qu'il vienne à Londres », disait-il

A l'autre bout de la ligne, après une brève consultation qui fut pour Berlin un long silence impressionnant, ce fut le refus net, officiel, glacial : le gouvernement de Sa Majesté attendait toujours une « réponse précise » à son ultimatum.

Dix minutes passèrent, puis vingt, puis trente. Goering, affalé sur une table sur tréteaux dressée sous les hêtres, sommeillait, eût-on dit, au soleil. A 11 heures 30, le secrétaire d'État Körner arriva, porteur d'une note : Chamberlain venait de parler à la radio, annonçant que la Grande-Bretagne était entrée en guerre contre l'Allemagne. Le général Kesselring, dont la Luftflotte constituait le fer de lance de l'offensive contre la Pologne, vit alors Goering téléphoner à Ribbentrop, le visage pourpre de colère : « Maintenant vous l'avez, votre guerre ! criait-il à son ennemi. Et vous êtes le seul responsable ! »

Le téléphone sonna presque aussitôt. Görnnert décrocha. C'était Hitler. Bodenschatz venait de lui dire que Goering pensait faire un saut à Londres.

« Passez-moi le maréchal ! »



Goering prit le récepteur, les lèvres soudain blanches et sèches :  
« *Jawohl, mein Führer! Jawohl, mein Führer! Jawohl, mein Führer!*  
Görnnert, dit-il en reniflant et en reposant avec soin l'appareil sur son socle, dites à Schulz de préparer la voiture. »

Wilhelm Schulz, âgé de trente et un ans, était son chauffeur. A 11 heures 45, Goering, appelé à la chancellerie, partit pour Berlin.

## NOTES



### Prologue : Arrêtez le maréchal du Reich !

- 9 *Les brouillons manuscrits des télégrammes et du journal de Martin Bormann, ainsi que sa lettre à Heinrich Himmler* : Ils m'ont été communiqués par le colonel James W. Bradin de l'armée américaine. Les originaux se trouvent à l'USAMHI ; j'en ai déposé des copies à l'IfZ à Munich, avec le reste de ma documentation (cf. la liste de mes microfilms).
- 11 *Les événements postérieurs au 22 avril 1945* : Cf. à Berlin le journal de Koller et son télégramme à Hitler du 25 avril (BA, Schumacher/366 ; NA film T/32/9 ; DE426/DIS202 ; et BA-MA, RL/5) ; cf. aussi Koller (SRGG1284 et 1293). Je me suis également servi de la version de Goering pendant son interrogatoire à « Ashcan » (Mondorf le 3 juin), et la version de Lammers dans son télégramme à Hitler du 24 avril 1945 (papiers de Lammers, NA film T580/265 ; ND, NG-1137 ; DI film 64).
- 11 *Le 23 avril sur l'Obersalzberg* : J'ai consulté le journal de Koller, et celui du colonel Berndt von Brauchitsch (SRGG 1342). On possède deux versions du télégramme de Goering adressé à Hitler le 23 avril qui se trouvent dans les documents de Bradin et dans les archives du Berlin Document Center (BDC), et un texte différent (DE 426/DIS202) ; dans les archives de Bradin se trouvent aussi les messages de Goering à Keitel, Below, Ribbentrop et Himmler. Je me suis également appuyé sur les interrogatoires des membres de l'état-major personnel de Goering : Archmann, Görnnert, Brandenburg et Lau (bibliothèque de l'université de Pennsylvanie et SI) et sur les remarques de Goering le 24 mai (SAIC/X/5), sur celles de Steenracht (X-P/18) et sur les notes de Lammers du 27 juil. 1945 (OCHM, et SI).
- 12 *Le testament* : Cf. les papiers de Lammers (NA film T580/266).
- 13 *Dans le Bunker de Hitler* : Cf. les papiers de Bradin, mon entretien avec Below en 1972 et les interrogatoires de Speer, les 1<sup>er</sup> juin, et (BAOR) 11 septembre 1945 ; cf. aussi l'interrogatoire de l'Obergruppenführer SS Jüttner le 14 mai 1946 (CSDIC) et celui de Below le 18 mars 1946 (tous deux TRP).
- 14 *Empêchez-le de fuir par avion* : Cf. Speer à Galland le 23 avril (NA film T77/775/1194f), ainsi que Beppo Schmid (SRGG 1311).
- 16 *L'arrestation* : Cf. Hitler à Goering le 23 avril (journal de guerre, WFSt North) ; les journaux de Koller, Brauchitsch et Bormann, ainsi que les interrogations de Görnnert, l'interview d'Ondarza par le professeur Richard Suchenwirth (BA-MA, Lw, 104/3) ; l'interrogatoire de l'Obersturmbannführer SS Bernhard Frank, (SAIC/PIR/186), et le livre paru en 1984, *Die Rettung von Berchtesgaden und der Fall Goering* (Berchtesgaden) ; cf. également l'interrogatoire du Brigadeführer SS Ernst Rode (NA, RG226 ; OSS dossier XL29950), sa lettre du 16 oct. 1951 (Lw, 104/3), et l'article du commandant Ernst Evans (Ernst Englander, commandant de l'armée de l'air américaine), « Goering, Almost Führer », paru dans les n<sup>os</sup> 4 et 5 d'*Interavia* (1946) ; cf. enfin « The Flight of the Culprits » (bibliothèque Hoover, Allemagne, F621).
- 19 J'ai trouvé la lettre inédite, jusqu'à ce jour, de Goering à Eisenhower et Devers du 6 mai 1945 dans les archives de Mme Ardelia Hall, OMGUS (NA, RG260, carton 395, dossier HG3) ; la bibliothèque Eisenhower à Abilene au Texas n'en possède pas de copie.
- 20 *L'arrestation* : Pour les témoignages américains, consulter *The Fighting 36th : A Pictorial History of the 36th Division* (Austin, Texas, 1946) ; lire les récits du capitaine Harold L. Bond, « We Captured Herman Goering », paru dans le *Saturday Evening Post* du 5 janv. 1946, et de Robert

Stack, « Capture of Goering », paru dans *The T-Patcher*, le journal de la 36<sup>e</sup> Division, en fév. 1977 ; cf. aussi le n° spécial de *T-Patch* du 8 mai 1945.

21 *Douze ans* : Entretien de Suchenwirth avec le général Paul Deichmann (BA-MA, Lw, 104/3).

## Première partie : *Le marginal*

### 1. Une relation triangulaire

- 25 *Généalogie* : J'ai consulté l'ouvrage du professeur von Dungern *Ahnentafeln berühmter Deutscher, Generaloberst Hermann Goering* (paru à Leipzig en 1936). Il comporte des omissions singulières comme le premier mariage et le divorce d'Emmy Sonnemann. La table chronologique de recherche généalogique sur 800 ancêtres de Charlemagne à HG (BA, R39/254) m'a également été fort utile. Le dossier (aujourd'hui disparu) contenant les documents de la famille Veldenstein répertoriait en fév. 1944 un extrait de baptême en date du 24 avril 1893 fait à Rosenheim, un certificat de conformité d'un extrait de baptême en date du 12 février 1908 fait à Rosenheim, et un extrait de confirmation daté du 20 mars 1908 (NA, RG260, carton 395). Cf. la réexpédition par Goering le 7 déc. 1937 à Franz Gürtner, le ministre de la Justice, de l'acte de mariage de son grand-père, William Goering (aujourd'hui dans la collection Stütz, Yale University).
- 25 *Sud-Ouest africain allemand* : Pour la fonction de gouverneur de H. E. Goering dans l'AOA, de mai 1885 à août 1890, consulter l'ouvrage de Horst Gründner, *History of German Colonies* (Paderborn, 1985) ; celui de J. H. Esterhuysen, *South-West Africa 1890-1894 : the Establishment of German Authority in South-West Africa* (Cape Town, 1968) ; cf. aussi le vol. 1 de *Colonial Reich* (Institut de bibliographie, Leipzig et Vienne, 1909) ; et enfin l'ouvrage *History of German Colonial Policy* (Berlin, 1914).
- 26 *Albert Goering* : Cf. ses interrogatoires (SAIC/PIR/67 et SAIC/PIR/48) et ceux de Nuremberg des 3 et 25 sept. 1945 (NA, film M1270) ; cf. également sa lettre au colonel John H. Amen (NA, RG238, papiers de R. H. Jackson, carton 180) ; et Bodenschatz (GRG318). Les relations de Goering avec ses demi-frères, les « Goering rhénans », étaient glaciales car ils étaient francs-maçons. Cf. aussi l'interrogatoire de Goering par SHAEF le 25 juin 1945 (USAISC).
- 27 *Psychiatre* : Cf. l'article du professeur Gilbert, « HG Amiable Psychopath », paru dans *Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 43, n° 2 (avril 1948). Le rapport du psychiatre Paul L. Schroeder, du 31 déc. 1948 (bibliothèque du Congrès, papiers de R. H. Jackson, carton 107).
- 27 *Le château de Veldenstein* : Cf. le récit dactylographié du professeur Wilhelm Schwemmer, « Le château et l'ancienne paroisse de Veldenstein » (s.d., NA, RG260, carton 359, iv). Le registre de Veldenstein mentionne en fév. 1944 : « Acte de cession de propriété du château de Veldenstein en date du 23 déc. 1938. »
- 27 *Jeunesse romantique* : Cf. Olga G. citée dans l'ouvrage de Rudolf Diels, *Lucifer ante Portas* (Zurich, s.d.).
- 28 *Élève officier* : Les BA-MA de Fribourg possèdent un « répertoire des dates les plus importantes », extrait des archives personnelles de Goering (MS1g, 1/13) ; les archives saisies dans le train spécial de Goering à Berchtesgaden en mai 1945 et qui se trouvent aujourd'hui à l'USAMHI à Carlisle sont beaucoup plus riches ; « Archives militaires personnelles du Reichsmarschall depuis 1905, rassemblées par [le professeur Erich] Gritzbach ». Avec les archives mentionnées ci-dessous, elles furent rassemblées en octobre 1941 par la division d'histoire militaire de la Luftwaffe pour servir de base à « une biographie militaire » du maréchal. Pour la référence au capitaine Richard von Keiser, général en chef en fév. 1942, âgé de soixante-quinze ans, cf. les archives de Görnert (NA, film T84/7591).
- 28 *Voyage en Italie* : Le journal de voyage du 1<sup>er</sup> au 3 avril 1911 se trouve à l'USAMHI. Trois journaux de Goering antérieurs à 1911 ont été vendus aux enchères à Munich en avril 1988. Voir également le curriculum vitae de Goering (*ibid.*) et l'histoire officielle de K. Höhler et H. Hummel : « *The Organization of the Air Force, 1933-39* », dans *Handbook of German Military History, 1648-1939*, vol. 4 (Munich, 1978).
- 29 Le professeur John K. Lattimer m'a très aimablement communiqué ce journal.
- 32 *Papiers personnels* : Pour un inventaire des documents qui se trouvaient à Veldenstein en fév. 1944, voir NA, RG 260, carton 395, dossier 2.
- 32 Dans les archives de l'USAMHI il y a également trois liasses de documents manuscrits sur papier vert rassemblés par la division historique de la Luftwaffe et extraits des journaux de guerre, intitulés « Les combats aériens du maréchal du Reich », du 3 nov. 1914 au 8 juil. 1918 (rassemblant des extraits des journaux de guerre des unités de Goering) ; « Compte rendu des combats du maréchal », du 3 oct. 1915 au 18 juil. 1918 ; et « 44 photos de reconnaissance prises par

- le M. », du 4 mars au 20 juin 1915. Sept des journaux de Goering couvrant ses expériences dramatiques d'aviateur au cours de la Première Guerre mondiale ont réapparu en août 1988 chez un commissaire-priseur de Pennsylvanie, mis en vente pour un certain M. Irwin, ainsi qu'un autre journal de Goering concernant l'année 1910.
- 36 *L'exagération des victoires au combat* : Cf. une conversation de Loerzer avec le général en chef Wolfgang Vorwald, rapportée dans le journal de Milch le 5 avril 1947 (DI film 58) ; et l'interrogatoire du général Ulrich Kessler par les Américains (NA RG238, papiers R. H. Jackson, carton 210).
- 38 *Le permis de pilotage* de Goering, du 2 août 1919, est répertorié dans l'inventaire de Veldenstein.
- 38 *Candidat à la présidence du Reich* : Cf. la dépêche envoyée par la légation allemande, Stockholm, le 28 sept. 1923 (Documents du ministère allemand des Affaires étrangères ; dossier Referat Deutschland, Pers 1). La correspondance de Goering avec le bureau de démobilisation (*Abwicklungsstelle*) se trouve aux BA-MA, MS1g, 1/13, et à l'USAMHI.
- 40 *Les lettres volées de Carin Goering* ont été vues pour la dernière fois entre des mains privées aux États-Unis en 1955. Pendant l'été 1988, elles sont réapparues, mises en vente par un commissaire-priseur de Pennsylvanie pour un certain M. Irwin. Dans les archives de l'USAMHI, se trouve une traduction de 108 feuillets due à Robert G. Hacke des lettres les plus importantes, d'autres ont été publiées par sa sœur Fanny von Willamowitz-Moellendorff dans son livre *Carin Goering* (Berlin, 1934). Björn Fontander (*Goering och Sverige*, Stockholm, 1984) et Leonard Mosley (*The Reich Marshall*, Londres & New York, 1974) n'ont trouvé que quelques lettres en possession de Thomas von Kantzow, le fils de Carin.

## 2. Commandant des troupes d'assaut

- 44 Cf. l'interrogatoire de Goering par le professeur George N. Shuster, Commission historique de l'armée, du 20 juil. 1945. J'ai déposé un ensemble détaillé des interrogatoires de Goering à l'IfZ Munich (SI). Pour ce qui concerne la version par Hitler de leur première rencontre, consulter ses *Propos de table*, des 3 et 4 janvier 1942, ainsi que Goering devant le Tribunal militaire international en mars 1946 (*IMT*, ix, p. 64) et son ouvrage *Aufbau einer Nation* (Berlin, 1934).
- 45 *Histoire des SA* : Cf. BA Schumacher/403.
- 45 *La villa à Obermenzing* : Cf. au quartier général de la police de Munich, dossier # 1061 (Munich, Archives de l'État).
- 45 *Le mariage avec Carin* : Le 3 fév. 1923. La date m'a été confirmée par les bureaux de l'état civil de Pasing à Munich le 23 mai 1986 et par des documents répertoriés dans l'inventaire de Veldenstein. L'acte de mariage se trouve aujourd'hui dans les archives de l'IfZ (donation anonyme d'un officier français). Martens et Kube, biographes récents de Goering, se trompent quand ils disent que Goering s'est marié en 1922.
- 46 *Tante Mary* : Cf. le texte suédois de Fontander qui décrit également un épisode dont Bertha Fevrel, la femme d'un ami de Nils, a été témoin en 1923, lorsque Nils frappa Emil Fevrel, après qu'il eut mentionné Goering, et l'attrapa par le col avant de sauter du train. Nils fut suspendu de son poste d'enseignement.
- 47 *Pour établir le rôle joué par Goering au cours du fameux putsch*, j'ai lu la transcription de 3000 pages de *Treason Trial of Adolf Hitler, et al.*, 26 fév.-1<sup>er</sup> avril 1924 (NA films T84/1, 2 et 3) qui comprend les témoignages particulièrement importants, et à huis clos, de Hitler, Lossow, Kahr, Seisser, Roehm, Ludendorff et d'autres.
- 47 *Les « pleins pouvoirs »* accordés le 24 août 1923 n'apparaissent dans aucun document mais l'inventaire Veldenstein les mentionnent comme ayant été « acceptés par le Führer » à cette date.
- 48 *Le correspondant italien* : Leo Negrelli (cf. la note p. 68).
- 48 *La marche sur Berlin* : Cf. l'ouvrage de E. Deuerlein, *The Hitler Putsch : Bavarian Documents on Nov. 8-9 1923* (Stuttgart, 1962).

## 3. Le putsch

- 55 Les témoins lors du procès tombèrent d'accord sur le fait que le compte rendu du *Münchner Neweste Nachrichten*, n° 304 du 9 nov. 1923 était parfait. Ma version rejoint le témoignage oculaire du jugement. Cf. également l'ouvrage de Karl Alexander Müller, *Im Wandel einer Zeit* (Munich, 1938).
- 61 *Bodenschatz* : GRGG306.
- 61-62 *La fuite* : Cf. la lettre de Carin à sa mère, du 13 nov. 1923 ; voir les comptes rendus de Thanner du 1<sup>er</sup> fév. 1934 et du 15 fév. 1935 (dans les archives personnelles de Goering, autrefois les Archives centrales du NSDAP, document 1225, puis Na film T581/52, et aujourd'hui BA, NS, 26/vorl

1225). Thanner écrit son compte rendu à l'appui d'un procès intenté par Goering à Fritz Gerlich (le journaliste dont il ordonna la liquidation le 30 juin 1934) après que Gerlich eut protesté parce que Goering n'avait pas tenu parole pour fuir. Cf. également *Bayer Staatszeitung*, en date du 14 nov. 1923 (BA, papiers de Hans Frank, NL, 110/AH, 3).

63 *Mercedes* : Cf. Deuerlein, doc. 258.

#### 4. Échec d'une mission

68 M. Ben E. Swearingen de Lewisville, Texas, m'a communiqué l'original de la lettre qu'il a acquise dans l'héritage du professeur Leo Negrelli (une copie se trouve dans SI). Certains de ces documents ont été utilisés par Michael Palumbo pour son article « *Goering's Italian exile* », publié dans le *Journal of Modern History* (1978) n° 50, édition spéciale, bien qu'il ait été incapable de les relier avec les lettres de première importance de Carin Goering. Cf. également l'ouvrage de K. P. Hoepke, *The German Rightwing and Italian Fascism* (Düsseldorf, 1968) ; et celui de Giuseppe Bastiani, *Memoirs* (Milan, 1959).

69 L'inventaire de Veldenstein fait explicitement référence à « une copie d'une lettre du Führer, du 14 mai 1924 ; aux premiers pleins pouvoirs du Führer le 24 août 1923 ; ainsi qu'à la permission générale signée par Hossbach, à Salzbourg, le 12 mai 1924 ; aux seconds pleins pouvoirs de Führer le 14 mai 1924. Tous ces documents ont malheureusement été pillés en 1946 (NA, RG 260, carton 395, dossier 2).

69 *L'hôtel de Russie* : Cf. l'interrogatoire de Goering par Shuster le 20 juil. 1945.

71 *L'accord secret* : Cf. les comptes rendus de Guido Renzetti, dernier consul général d'Italie à Berlin, dans les papiers privés de Mussolini (NA, film T586/419/4967).

72 Le texte qui nous reste est en italien ; Goering utilisait sans doute le mot allemand, *Sudtirol*.

77 *Coupures de presse* : Cf. par exemple celles du *Münchener Neueste Nachrichten* du 25 oct. 1925.

#### 5. A l'asile des aliénés criminels

83 *Forster* : Cf. SRGG1206. Pour les comptes rendus du FBI concernant les problèmes de drogue de Goering, consulter la bibliothèque FDRL, document OF, 10b.

84 *Ossbahr* : Il est cité comme d'autres témoins suédois dans l'excellente étude récemment publiée par Fontander, *Goering och Sverige* (Stockholm, 1984).

84 *Lettre au capitaine Lahr* : Datée du 26 juin 1925 ; une copie se trouve dans les archives secrètes, État de Prusse, Berlin Dahlem, inventaire 90b n° 286.

86 L'auteur est redevable à Harriett Peacock pour ces traductions du suédois.

88 *Certificat* : Ce document est l'un des six à avoir été pillés parmi les biens personnels de Goering, et remis récemment à Munich par un officier français (collection Goering, IfZ, ED 180). Tous les six figurent sur l'inventaire Veldenstein de fév. 1944

89 *Deuxième séjour* : Cf. BA, NS, 26/vorl. 1225.

#### 6. Triomphe et tragédie

90 *Paul Körner* : Cf. les documents de la BDC sur Körner et son témoignage dans les procès d'avant-guerre (Procès XI, 14) et Emmy Goering (*ibid.*, 19), ainsi que l'entretien de Körner paru dans *Essener Nationalzeitung* (un journal contrôlé par Goering), n° 211, du 3 août 1933.

92 *Morphinisme* : Un fac-similé de la déclaration sous serment de Lundberg, médecin légiste, a été publié dans *Communists' Brown Book on the Reichstag Fire and Hitler Terror* (Bâle, 1933), p. 57 ; et le certificat de Olof Kingsberg a été cité par K. Singer dans son ouvrage *Goering, Germany's Most Dangerous Man* (Londres, 1940), p. 98. En ce qui concerne les rumeurs de morphinomanie, consulter les documents du FBI qui s'y rapportent et OSS *Current Biography* 1941, préparée par OSS R, & A. CEu Section, datée du 16 décembre 1941 (papiers DeWitt C. Poole, DI film 36a).

92 *Le chantage* : Cf. la lettre de Goering à Lahr et l'ouvrage d'Otto Strasser, *Hitler and I* (Constance, 1948) p. 119.

94 *Corruption* : Cf. Milch (SRGG 1279), mes entretiens avec Milch en 1967, et ses souvenirs (SI et DI film 36a). D'après le § 331 du Code pénal du Reich, la corruption des députés du Reich n'était pas un délit.

94 *Les versements* : Cf. mon entretien en 1969 avec Rakan Kokothaki et Fritz Seiler, directeurs de Messerschmitt.

95 *Les journaux de Milch* : Je les ai microfilmés quand je préparais la biographie de Milch : 1912-1919 (DI film 54) ; 1919-1924 (DI film 55) ; 1924-1935 avec les carnets (DI film 56) ; 1936-1945 avec les

- carnets (DI film 57) et 1945-1951 (DI film 58), et j'ai fait une transcription sélective des années 1921-1950 (DI film 59).
- 95 *La Lufthansa* : Cf. l'interrogatoire de Goering à Nuremberg, le 13 oct. 1945 ; et la lettre de la Deutsche Bank à la Deutsche Lufthansa le 6 juin 1929 (in archives de la Deutsche Bank en ex-Allemagne de l'Est), citée dans l'ouvrage de Karl Heinz Eyer mann, *The Great Bluff* (Berlin Est, 1963) p. 320 ; cf. aussi la lettre de Milch à la Deutsche Bank, le 30 mai 1936 (*ibid.*, p. 356). Cf. enfin l'étude confidentielle de Milch sur Goering, datée du 17 mai 1947 (DI film 37).
- 96 *Hess* : Cf. la lettre à Franz Xaver Schwarz du 6 fév. 1934 (documents BDC sur Milch). « D'autres nazis dissimulés » : cf. les documents BDC sur Theo Croneiss.
- 97 *Le prince Auwi* : Cf. son interrogatoire à Nuremberg le 14 mai 1947.
- 97 *Groener* : Cf. les archives de Hans Frank, procureur lors du procès de Goering (NA, NL, 110/AH, 2) ; pour le jugement voir les archives BDC le concernant.
- 99 *La santé de Carin* : On peut trouver une allusion dans le *Game Diary* de Goering (bibliothèque du Congrès), certainement datée de ces jours de janv. 1931 : « 1) Cure ; 2) Engadine ; 3) Doorn ; 4) Reichstag, 3 février ; 5) Munich Hitler ; 6) Conférences importantes ; 7) documents BMW Munich (Hochkreuth) ; 8) Munich contrats et projets publicitaires ; 9) Dirksen 200 000 ; 10) Madame von S ; 11) Thomas ; 12) [Thomas] Suède 13) [Thomas] pays ; 14) Planning général des clients ; 15) Carin en cure ; 16) [Carin] Suède ; 17) Carin en Engadine ; 18) [Carin à] Doorn ; 19) Dortmund, liquide ; 20) L.-H. ; 21) On-courrier ; 22) Compte pour les besoins généraux ; 23) Moi en Suède ; 24) Livre de Hi [Hitler ?] en Amérique.
- 99 *Doorn* : Cf. *The Kaiser in Holland* (Munich, 1971), par l'aide de camp du Kaiser avec ses notations dans son journal du 8 au 30 janv. 1931. Goering rendit à nouveau visite au Kaiser les 20 et 21 mai 1932.
- 100 *Orsini* : la transcription de la dépêche d'Orsini à Rome déchiffrée par l'Abwher se trouve dans les papiers du général en chef von Bredow, cf. IfZ film MA, 23 ; et cf. la lettre de Schleicher à Brüning du 13 mars 1931 (BA-MA, NL42, 25) ; et plus généralement la correspondance de Goering avec Renzetti, dans les papiers Renzetti (BA).
- 101 *Pizzaro* : cf. l'ouvrage de E. Deuerlein, *The Rise of the Nazi Party in Eyewitness Testimony* (Munich, 1974) ; et J. Petersen, *Hitler-Mussolini : The Origins of the Berlin-Rome Axis, 1933-1936* (Tübingen, 1973). Toutefois, aucun des auteurs n'avait connaissance des lettres inédites de Carin Goering.
- 103 *La mort de Carin* : Cf. le témoignage de sœur Märta Magnuson (citée par Fontander p. 139) et celui de Birgitta Wolf, la scène de la plate-forme du train est décrite par Mosley, p. 130.

### 7. Président du Reichstag

- 106 *Emmy Sonnemann* : Cf. son témoignage dans « l'affaire de la Wilhelmstrasse (Procès XI), 19. Cf. également ses souvenirs dans *Revue* (Munich) n° 49/1950 et 5/1951 ; et sa version dans le livre publié à Oldendorf en 1967.
- 107 *Dissolution* : Cf. l'interrogatoire de Goering par Shuster le 20 juil. 1945 ; et les papiers de Hans Frank aux BA, NL, 110/AH, 2.
- 100 *Sommerfeldt* a publié ses souvenirs, *Ich War Dabei : Die Verschwörung der Dämonen, 1933-1939* (Darmstadt, 1949).

### Deuxième partie : *Le complice*

### 8. L'incendie du Reichstag

- 113 *Ministre sans portefeuille* : Le décret nommant Goering au poste équivalent à celui de commissaire de l'aviation civile se trouve aux BA, R43I/1483. Je me suis également servi des minutes du Conseil des ministres du Reich, R43I/1458 (en partie sur DI film 72).
- 113 *Schwerin von Krosigk* : Cf. son journal entre le 5 nov. 1932 et le 5 fév. 1933 (DI film 39, et document DE433/DIS202).
- 113 *Von Papen* : Souvent interrogé, mais voir spécialement son interrogatoire du 12 juil. 1945 (SI) et ceux de Goering des 15 août et 6 nov. 1945 ; cf. également *Les Propos de table* de Hitler, à la date du 21 mai 1942 (à partir de la note originale de Heinrich Heim, en la possession de François Genoud).
- 115 *L'aviation* : Cf. le décret présidentiel du 2 fév. 1933, dans le Journal officiel du Reich, 1933, I, 35.



- 121 *Dimitrov* : Cf. l'interrogatoire de Goering par Shuster, le 20 juil. 1945. Dimitrov et les autres furent déportés en URSS malgré les violentes protestations de Goering et Diels. Le 26 avril 1934, Hitler informa Goering qu'il avait donné l'ordre que les hommes soient discrètement déportés (BA, RG43II/294). Pour le procès de Dimitrov, se reporter au compte rendu paru dans la *Neue Zürcher Zeitung* le 6 nov. 1933.

### 9. *Le favori de Goering*

- 124 *Les camps de concentration* : Le 22 mai 1933, Goering autorisa des journalistes étrangers à visiter son camp à Sonnenburg où 443 « gauchistes » étaient détenus sans jugement. Le correspondant qui dirigeait le bureau de l'agence de presse AP à Berlin, Louis Lochner, se convainquit que les traitements cruels avaient maintenant cessé et que les prisonniers étaient traités humainement. Cf. la lettre de Lochner à sa fille Betty, bibliothèque FDR, papiers Toland, carton 53.
- 124 *Diels* : Je me suis servi (avec toutes les précautions nécessaires) de ses déclarations sous serment des 30 oct. et 1<sup>er</sup> nov. 1945 (ND, 2460-PS et 2544-PS) et surtout de son interrogatoire BAOR au Camp d'interrogatoire des civils 031 et de son manuscrit *The Prussian Political Police and the Founding of the Gestapo*, tous deux aux NA, RG332 (séries MISY, carton 49). Cf. le décret de loi du 26 avril 1933, dans la collection des lois prussiennes, 1933, p. 122.
- 126 *Architecte en chef* : Cf. l'interrogatoire de Heinz Tietze (du Département des bâtiments et des finances de Berlin) par SHAEF PWE (« La reconstruction de l'appartement de Goering »), daté du 26 mai 1945 (NA, RG226, OSS dossier 132120). Les plans de la résidence officielle de Goering se trouvent à la bibliothèque Hoover.
- 126 *Forschungsamt* : Diels l'appelait « le chéri de Goering ». Goering fut interrogé au sujet du FA les 10 juin et 7 juil. 1945. On possède une seule histoire du FA, l'ouvrage *Breach of Security* que j'ai écrit en collaboration avec le professeur D. C. Watt (Londres, 1968). Pour le présent livre, j'ai interrogé des représentants du FA : Gerhard Neuenhoff, Karl-Anton Loibl et Milch ; David Khan a interrogé Walther Siefert (chef de section Vb, évaluation). Cf. également l'étude qu'Ulrich Kittel a consacrée au FA (IfZ, ZS, 1734 et BA, K1, Erw, 272), ainsi que la déclaration sous serment de Gottfried Schapper, chef légendaire du FA, au Procès XI, à Nuremberg, les 2 mars et 7 juin 1948. Pour des documents sur les opérations du FA, cf. directives de sécurité, 1938-1945 (BA-MA R, 1/25), les dossiers de correspondances des officiers du Führer (BA, NS, 10/35, /36 et /89) et avec le bureau ministériel de Goering, à la bibliothèque Hoover, collection Goering, carton 1. Des rapports de recherche (c'est-à-dire des rapports interceptés) éparpillés dans Na film T120/723 (De l'Accord de Munich à 1939) ; pour Goering et l'Anschluss voir ND, 2949-PS, pour Beneš et la crise des Sudètes en septembre 1938, voir PRO, dossier FO, 371/21742 ; pour l'appel téléphonique du comte Ciano le 26 août 1939, voir Na film T77/545.
- 127 *Trahison de Gisevius* : Goering a affirmé (au cours de son interrogatoire du 10 juin 1945) que les dépêches de la légation américaine à Berne, qui avaient été déchiffrées, « s'étaient montrées particulièrement utiles » ; ce que confirma l'interrogatoire de Körner le 18 juil. 1945. Sur le rôle d'agent de l'OSS joué par Gisevius, cf. la lettre adressée par Allen Dulles à R. H. Jackson, bibliothèque du Congrès, papiers R. H. Jackson, cartons 101-102.

### 10. « *Je suis un homme de la Renaissance* »

- 133 *La plus puissante au monde* : Cf. Luftwaffe G-2, *The Air Situation in Europe*, le 2 mai 1939 (ann. à ADI [K] 395/45).
- 134 *Blomberg* tint une conférence sur le thème du « développement envisagé de la force aérienne » en oct. 1933 (papiers Liebmann, IfZ, ED, 1). Sur la renaissance de la Luftwaffe, j'ai utilisé principalement les documents privés et officiels du maréchal Erhard Milch : ses journaux, ses interrogatoires (DI film 36), un choix de documents du ministère de l'Air (DI film 53), les documents du Procès II (DI film 67). Le gouvernement britannique a aujourd'hui rendu aux Allemands l'importante collection Milch composée des documents du ministère de l'Air ; entre autres, les comptes rendus sténo des conférences les plus importantes de Milch, Goering, du directeur de l'armement aérien, de l'état-major, du Bureau de planification et d'autres organismes. Pour un inventaire de ces volumes (ci-dessous MD) et de ces documents, Cf. ADI (K), rapport 414a/1945 DI film 16 ou SI ; j'ai déposé mon propre index des conférences à l'IfZ, le volume intitulé *Conferences with the Reichsmarshal and Führer 1936-1943* est de la plus haute importance (DI film 40).
- 134 *Loerzer et Kesselring* : Cités par Suchenwirth. Les entretiens fort documentés de Suchenwirth avec Milch, Roeder (assesseur général), Loerzer, Ploch, Kreipe, Stumpff, Körner, Bodenschatz, Erauschitz, le chef de l'état-major de Goering, Schmid, Seidel, Student, Kesselring, Hammerstein,

- Ondarza, Klosinski, Knipfer et des collègues de Jeschonnek, Lotte Kersten, Leuchtenberg, Meister et Christ sont aux BA-MA, dossier Lw. 104.
- 136 *Croneiss* : Cf. son dossier au BDC. En 1945, les prisonniers le citaient encore au cours de leurs conversations comme celui qui avait affirmé que Milch était d'ascendance juive. Son background paternel que je connais montre qu'il n'avait pas de sang juif.
- 136 *La lettre à Rust* : Citée dans l'ouvrage de d'Oskar Söhngen, *Arbeiten zur Geschichte des Kirchenkampfes* (Göttingen, 1971), vol. 26, p. 55.
- 137 *Martin Niemöller, Hitler et les chefs de l'Église protestante* : « Que se passa-t-il le 25 janv. 1934 ? » (Bielefeld, 1959) ; *Mémoires de l'évêque T. Wurm* (Stuttgart, 1953) ; l'ouvrage de Jörgen Glenthöy, *Hindenburg, Goering and the Protestant Church Leaders* (Göttingen, 1965), vol. 15 p. 45. Au sujet de la confrontation Hitler-Niemöller, consulter en particulier *Les Propos de table* le 7 avril 1942 ; le journal d'Alfred Rosenberg le 19 janv. 1940 ; l'interrogatoire de Goering par Shuster, le 20 juil. 1945 ; les manuscrits de Lammers, Dönitz et Schwerin von Krosigk en juil. 1945 (OCMH) et une lettre que m'a adressée Niemöller (SI).
- 138 *Le rapport du FA* du 25 janv. 1934 se trouve dans les papiers de Goering, « *Political Excesses by Protestant Clerics* », datés du 9 au 25 janv. 1934, et *Allgemeine Evangelische Landeskirchenzeitung* le 23 fév. 1934. Pour une lettre adressée par Goering à Franz Gürtner au sujet de Niemöller et de l'Église confessionnelle le 28 juil. 1937, voir la collection Stütz à l'université de Yale.
- 139 *Galland* : Cf. son interrogatoire et *Birth, Life and Death of the German Day Fighter Arm* dans ADI (K) compte rendu 373/1945. Consulter également les papiers de Galland aux BA-MA.
- 139 *Koppenberg* : Cf. sa préface à une histoire du développement à Dessau en 1934 (rédigée en 1935) ; voir les papiers de Junkers (SI).
- 140 *Dépenses pour Carinhall* : Cf. l'interrogatoire de Goering à « Ashcan » le 2 juin 1945 ; cf. également Bodenschatz (GRGG306), et la note p. 123 (Tietze).
- 141 *La liste des cadeaux* se trouve dans RG 260, carton 260, dossiers XV et XVI.
- 142 *Cadeaux et donations* : On avait prétendu qu'après la démission de Hugenberg de son poste de ministre de l'Économie le 26 juin 1933, Goering avait manœuvré pour placer son vieil ami et bienfaiteur, Kurt Schmitt, de la compagnie d'assurances Allianz, à son poste, ignorant la prétention d'Otto Wagener, vétéran du Parti, à ce poste, et que Schmitt avait versé 100 000 marks sur le compte en banque de Goering le 15 juin 1933 à titre de remerciement (voir l'étude de Kurt Gossweiler sur Berlin-Est, *The Roll of German Monopoly Capital in Procuring the Roehm Affair* (Berlin-Est, 1963). C'est très plausible, étant donné que les relevés de compte de Goering conservés dans les archives OMGUS (NA, RG260, carton 395) enregistrent des dépôts annuels réguliers de 50 000 marks en 1936 à 100 000 marks en 1942. Parmi les autres bienfaiteurs, on peut citer le professeur Hermann, que Goering avait nommé « conseiller d'État privé » : le 3 janv. 1942, il versa 1 million de marks sur le compte de Goering à la banque Thyssen (au cours de son interrogatoire du 29 mai 1945, Goering admit que Hermann éditait des formulaires d'assurance. Le compte rendu affirme que Goering « l'aïda beaucoup ». La compagnie Allianz et ses directeurs Hermann et H. Hilgard firent aussi des cadeaux coûteux à Goering, des tableaux de vénerie de Ridinger à la fin de 1937, deux ménagères en argent, un grand vase de Mayflower et d'orchidées (pour son premier anniversaire de mariage en 1936), deux chandeliers en argent et un vase pour son anniversaire en 1937, un ange baroque et un gobelet en argent ancien pour la naissance d'Edda en juin 1938, plus un chèque de 50 000 marks pour l'enfant. Le fabricant d'avions, Fritz Siebel offrit une porcelaine représentant un cerf aux abois ; Schmitt un bronze chinois du XVII<sup>e</sup> siècle représentant un cerf.
- Le 12 janv. 1940, Walter Hofer (qui agissait pour le compte de Goering) acheta avec des fonds de C & A Brenninkmeyer (18 000 marks) un retable de Cornelius Engelbrechtsen et avec des fonds fournis par la manufacture de cigarettes Reemtsma une tapisserie de la Renaissance.

#### 11. Assassin en chef

- 144 *Blaschke* : Cf. son interrogatoire, Nuremberg, le 19 nov. 1947. Backe est cité d'après le journal de sa femme, Ursula, les 15 mai et 13 juin 1934.
- 145 *La crise des SA* : Cf. l'excellente enquête de Heinz Höhne dans *Mordsache Roehm* (Hambourg, 1984).
- 146 *Darré* : Propos répétés dans CCPWE, n° 32 X-P6, daté du 16 mai 1945. En général sur l'affaire Roehm je me suis servi des papiers Liebmann déposés à l'IfZ (ED. 1), des journaux et des carnets de Milch (DI film 56), ainsi que des papiers de Eduard Wagner (SI), et enfin du texte faisant autorité consacré par Klaus-Jürgen Müller à l'histoire de la Reichswehr et à l'affaire Roehm dans *Militärwissenschaftliche Mitteilungen* (1961), 107 p.
- 147 *Landespolizei* : A l'origine, le Landespolizeigruppe Wecke (chargé des enquêtes spéciales) ; puis à partir du 12 déc. 1933, le Landespolizeigruppe « général Goering » incorporé ensuite comme le régiment Goering dans la Luftwaffe, à partir du 23 sept. 1935.

- 147 *Phipps* : Cf. sa dépêche au ministère des Affaires étrangères le 10 juin 1934, dans DBFP (2) vi, 749 p. Voir également les journaux de Milch et Darré.
- 147 *Mussolini* : Cf. Graham au FO, le 11 oct. 1933, dans *Documents on British Foreign Policy*, 2 vol., n° 44. Cf. également le journal de Pompeo Alois, le 6 nov. 1933, édition française à Paris en 1957 ; voir aussi le décryptage de la dépêche de l'ambassadeur d'Italie le 13 mai 1933, aux German Central Archives, Postdam, liasse 60952.
- 148 *Lipski* : Cf. l'ouvrage de Marian Wojciechowski consacré aux relations polono-allemandes, 1933-1938 (Leyde, 1971) ; et le journal de Lipski, aujourd'hui avec ses papiers à l'Institut Pilsudski à New York. J'ai également utilisé les interrogatoires de Goering par le Département d'État américain au mois de nov. 1945, et par Shuster le 23 juil. 1945.
- 149 *Renzetti* : Cf. sa lettre à Mussolini, datée du 16 juin 1934 (NA film T586/419/9467 p.).
- 150 *Les directeurs du 30 juin* : Cf. Darré dans X-P4, le 14 mai 1945.
- 150 *Lutze* : Son journal a été publié dans *Hannoversche Presse* en 1957.
- 151 *Popp* : Cf. les informations tirées de Neuenhoff (voir note p. 126) et les souvenirs de Milch (SI).
- 152 *Brückner* : Cf. ses déclarations sous serment du 28 mai 1949 et du 24 juin 1952, dans ma collection (SI). J'ai également interrogé Christa Schroeder, la secrétaire particulière de Hitler, sur les événements de ce jour.
- 152 *Goering à Berlin* : Cf. la conversation de Goering avec Werner Bross dans *Gespräche mit Hermann Goering*, p. 18 ; la conversation de von Papen avec un officier britannique le 16 mai 1945 (X-P6), ainsi que mon entretien avec Milch, le 1<sup>er</sup> déc. 1968 (SI) ; voir Blomberg MS (SAIC/FIR/46). Un autre détail, sur les événements du 30 juin 1934 à Berlin, est extrait de l'interrogatoire de Meissner le 23 juil. 1945 (OCMH), et de celui de Goering, Nuremberg, le 13 oct. 1945. Cf. l'interrogatoire de Frick, le 20 juil. 1945 (OCMH) ; et la conversation avec Darré, le 14 mai 1945 (X-P4), ainsi que son journal ; voir enfin la lettre de Renzetti à Mussolini, datée du 13 juil. 1934 (NA film T586/419/9439 p.).
- 153 *Le QG des SA* : Cf. l'interrogatoire de Goering par Shuster le 20 juil. 1945.
- 153 *Meurtre de Schleicher* : On trouvera les rapports de Tetzlaff, procureur de la République de la cour d'assises de Postdam, dans *Vierteljahrshäfte für Zeitgeschichte* (VfZ) (1953) ; sur le rôle joué par Goering, consulter le compte rendu du Service des rapports de l'OSS, « Goering était un criminel de guerre », le 25 juin 1945 (DI film 34).
- 155 *Gerlich* : Pour les poursuites dont il a été l'objet, consulter les archives de Hans Frank (BA, NL. 110/AH. 2) ; pour sa défense, les avocats de Gerlich présentèrent des lettres homosexuelles écrites par Roehm, et le procès fut abandonné (voir BA, archives du ministère de la Justice du Reich, R22/5006 et Schumacher/402).
- 155 *Darré* : Cf. son journal le 30 juin 1934 ; ainsi que le journal de Milch.
- 156 *Moulin-Eckart* : Voir l'interrogatoire de Goering par Shuster, le 20 juil. 1945. Leon Graf du Moulin-Eckart, juriste, dirigeait le Service d'information des sections d'assaut du parti nazi en 1932, et il était chef d'état-major de Roehm. Il était né le 11 janv. 1900 ; le 21 oct. 1934, il fut accusé de proxénétisme et de relations sexuelles anormales, ayant prêté son appartement à Roehm pour qu'il ait des relations homosexuelles ; il fut acquitté (BA, R22/5006).
- 156 *Les familles des victimes* : Voir la note de Himmler pour une rencontre avec Hitler, le 14 août 1944, à la rubrique 3 on peut lire : « Dispositions en faveur des membres des familles des victimes », c'est-à-dire les conspirateurs exécutés (NA film, T175/94/5329) ; dans les archives de Schwarz, le trésorier du Parti, il y a une lettre de Himmler à Lammers et aux autres datée du 27 août 1947, qui rapporte qu'à l'occasion de leur rencontre le Führer avait décidé que les proches devaient toucher une pension, « comme dans le cas du putsch de Roehm au mois de juin 1934 » (archives IfZ, Fa. 116).
- 157 *Récompense à la Gestapo* : Cf. Görnert, note à l'attention de Gritzbach, datée du 5 nov. 1942 (NA film, T84/6/5450).

## 12. Portes ouvertes sur la Maison aux trésors

- 158 *Croneiss* : Voir la note de la page 136.
- 159 *Jurer fidélité* : Cf. les souvenirs du général de division H. J. Rieckhoff, *Trumpf oder Bluff?*, *Twelve Years of the German Luftwaffe* (Zurich, 1945), 55 p.
- 160 *Belgrade* : Cf. la dépêche de sir Neville Henderson au FO du 29 oct. 1934 (PRO, FO. 434/I) ; cf. la dépêche de Heeren au ministère des Affaires étrangères allemand du 22 oct. 1934 (ADAP, C, iii/1, n° 265).
- 160 *Thomas von Kantzow* : Cf. son journal le 23 déc. 1934 (Fontander *op. cit.*, p. 181).
- 160 *Ministère de l'Air* : Cf. RAF Air Central Interpretation Unit, rapport K. 110 (R), intitulé « Bâtiment principal du ministère de l'Air à Berlin », le 8 fév. 1945.

- 161 *Expansion à l'Est* : Cf. le mémo de Lipski cité dans l'ouvrage de Wojciechowski, p. 245 ; également le mémo du général de division Schindler, attaché militaire allemand à Varsovie, le 22 fév. 1935 (BA, Papiers Beck, NL. 28/1).
- 162 *Don* : Le colonel (par la suite général de division) Ulrich Kessler, interprète lors de l'entretien de Goering, était à l'époque C. O. au Centre d'entraînement aérien de Warnemünde : cf. l'interrogatoire de Kessler le 20 sept. 1945 (NA, RG238, boîte 210), et les documents privés de Kessler, que son fils a eu l'amabilité de me communiquer.
- 162 *Petit dîner* : Cf. les lettres de Phipps à John Simons et Orme Sargent, datées du 22 mars et du 5 mai 1935. (PRO, document FO. 317/18879).
- 163 *Douze bagues* : Cf. Darré ; il décrit la scène le 14 mai 1945 (X-P4).
- 163 *Un tapis précieux* : Cf. Tietze.
- 164 *Le prince de Galles* : PRO document Foreign Office, 371/18882.

### 13. « Soyons prêts dans quatre ans »

- 165 *Le vicaire Schulze* : Cf. le journal de Franz Gürtner le 26 fév. 1936.
- 165 *Niveau de vie de Goering* : Cf. la dépêche de l'ambassade britannique à Berlin au FO le 9 nov. 1935 (FO. 371/18880).
- 165 *Remarques narquoises* : Cf. la circulaire du ministre de la Justice du Reich aux doyens des juges et D. A. s., datée du 25 sept. 1935 (BA/R22/996) ; également Neumann à Gürtner, lettre du 17 août 1935 concernant des poursuites judiciaires pour des émissions contre le maréchal (/845). Le professeur Kempner, un procureur doyen américain à Nuremberg, écrit plus tard le 10 mai 1945 au colonel Melvin Purvis pour lui recommander d'interroger Goering « pour l'émouvoir » sur « l'ancienne amitié intime d'[Emmy] avec un homme de théâtre juif » (NA, RG153, assesseur général, carton 1390).
- 166 *Brochure généalogique* : Consulter l'ouvrage du professeur von Dungern, *Ahnentafeln berühmter Deutscher, Generaloberst Goering* (Leipzig, 1936).
- 167 *Conférence secrète* : Cf. la lettre adressée par Goering à Neurath le 21 mai 1935, et les notes de la conférence de l'état-major du 20 mai dans *ADAP*, C, iv/1, n° 97.
- 167 *La guerre inévitable* : Cf. lettre de Phipps à Vansittart, Foreign Office, le 23 janv. 1936, dans *DBFP* (2), xv, n° 474 ; cf. l'ouvrage de lord Londonderry, *Ourselves and Germany* (Londres, 1938).
- 168 *Les économistes* : Sur le rôle joué par Goering dans l'économie allemande, consulter en particulier, *Pour le mérite und Swastika* (Munich, 1986), exposé bien documenté d'Alfred Kube, et l'ouvrage de Stefan Martens, *Hermann Goering* (Paderborn, 1985). Pour ce qui concerne la question de l'arbitrage, cf. le manuscrit de Friedrich Gramsch daté du 1<sup>er</sup> août 1947 (ND, NID-12616) et la lettre adressée par Darré à Schacht le 14 janv. 1936 (BA, R4311/331).
- 168 *Commissaire des changes étrangers* : Cf. les documents aux BA au sujet du Plan quadriennal, R26/35 ; cf. également la dépêche de l'agence DNB dans le *Times* du 28 avril ; cf. aussi Phipps à Eden, Foreign Office, le 30 avril (dans *DBFB* (2) xvi, n° 282). Cf. les lettres de Blomberg à Hermann Goering les 4 avril (BA, WIF. 5/433) et 7 mai (/405), et la circulaire du ministre des Finances du Reich du 5 août 1936 (BA, R2/19542). Cf. les interrogatoires de Goering les 25 juin 1945 (USAISC) et 14 août 1945 (SI).
- 169 *Conférences économiques* : La conférence d'experts qui s'est tenue le 26 mai (Herbert L. W. Goering, le cousin de Goering y participait en tant que conseiller général auprès du ministre de l'Économie du Reich : R261/29) ; et celle du 30 juin 1936 : R261/36.
- 170 *État-major économique* : Gouvernement de Prusse, consulter la liste des participants et les notes, pour 1936-1937, dans les archives secrètes du gouvernement de Prusse, Dahlem, inventaire 90. Consulter aussi le journal de la femme de Backe le 15 juil. 1936.
- 170 *Keppler* : Cf. l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 13 sept. 1946 (bibliothèque Hoover, collection Goering). Notes de la conférence avec Goering le 6 juil. 1936 (BA, E261/Ia). Goering : cf. note non datée en juil. 1936 (ND, 3891-PS). Pour l'histoire du Plan quadriennal, cf. l'étude de Wilhelm Treue, *Hitler's Memo on the Four-Year Plan* dans *VfZ* (1955) et Goering, manuscrit OI-RIR/8 daté du 24 oct. 1945, ainsi que son interrogatoire à Nuremberg le 17 oct. 1945. *Wiedemann* : cf. la note datée du 28 mars 1939, dans ses papiers à la bibliothèque du Congrès.
- 171 *La lettre de Franco* : Lire le compte rendu dans le livre de Angel Viñas *La Alemania nazi y el 18 de julio* (Madrid, 1974) ; il s'appuie sur un témoignage de Johannes Bernhardt, un homme de Goering, et sur des archives espagnoles. D'autres détails dans l'interrogatoire de Speer par FIAT, juin-juillet 1945 ; consulter aussi le journal de Milch, le 26 juil. 1936, et l'interrogatoire de Goering le 27 juil. 1945 (OCMH).
- 171 *Lindbergh* : Cf. ses lettres au colonel Truman Smith, des 5 juin, 3 juil., 6 août, 8 et 16 sept. 1936 (bibliothèque Hoover, papiers Truman Smith, carton 1) ; cf. le journal de Harold Nicholson le 8 sept. 1936.

- 171 *Propositions fermes* : Cf. la lettre de Goering à Schacht le 22 août (BA-MA, WiIF. 5/203) ; voir également les comptes rendus du Département R & E de l'unité des matières premières et des taux de change le 21 juil. 1936 (BA, R25/18).
- 172 *Le mémorandum du Plan quadriennal* : Cf. ADAP, C, v/2, n° 490 ; cf. Treue, Gramsch (cf. ci-dessus) et Esmonde Robertson, « The Four-Year Plan », MS dans IfZ (Ms 94).
- 172 *Le Cabinet restreint* le 4 sept. 1936 : Cf. BA-MA, WiIF. 5/3614 ; cf. ND, 416-EC ; cf. la note de Georg Thomas du 2 sept. 1936 ; voir aussi le journal de Darré et une lettre de Herbert Backe à sa femme le 7 sept. 1936 (qu'elle a eu l'amabilité de me communiquer).
- 173 *Reemtsma* fut lui-même longuement interrogé par CSDIC (WEA), FIR, déclaration 56, le 18 mars 1946. Il affirma que Goering était d'accord pour arrêter la poursuite au mois d'avril 1933 contre une donation de 4 millions de marks, plus un million par an par versements trimestriels (NA, RG332, Mis-Y, carton 18). Mon récit s'appuie également sur les livres de comptes de Goering (cf. ci-dessus) ; cf. la déclaration de Körner le 14 oct. 1945 (ND, NG-2918) ; cf. l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 22 déc. 1945 ; cf. également le journal de Milch le 12 janv. 1950 ; cf. le compte rendu du procès Reemtsma dans le *Rhein-Neckar Zeitung*, le 19 janv. 1948. Cf. Görnert, pour l'entretien du maréchal avec le Führer, le 29 juil. 1942 (NA film T84/8/7882) ; cf. aussi la conférence de Goering avec les commissaires du Reich dans les territoires occupés, le 6 août 1942 (ND, pièce URSS-170). Le reçu de Reemtsma se trouve dans NA, RG239, carton 78, dossier « Fonds artistiques ». Selon les articles 331 (simple corruption passive) et 332 (corruption passive aggravée), les versements de Reemtsma à Goering étaient des infractions criminelles d'après le code pénal du Reich.
- 175 *Le conseil de Goering* : Cf. le décret du 18 oct. dans *RGBl*, 1936, I, 997 ; décret d'application du 22 oct. (BA, R43II/353a) ; cf. les discours prononcés par Goering les 17 déc. 1936 (ND, NI-051) et 13 avril 1937 : « A part ça, négociez oralement et n'écrivez rien ! » (BA-MA, WiIF. 5/1196). La citation de Goering est extraite de son interrogatoire du 25 juin 1945.

#### 14. Guernica

- 177 *Carl F. Burckhardt* : Cf. son ouvrage *My Danzig Mission* (Stuttgart, 1960). Et le télégramme adressé par la Délégation britannique à Genève au Foreign Office le 27 mai 1937 (PRO, FO. 371/20711).
- 178 *Mal de mer* : Cf. l'interrogatoire de Kessler le 20 sept. 1945 (ci-dessous).
- 179 *Backe* : Cf. le journal de Mme Backe le 12 déc. 1936.
- 170 *Conférence de l'état-major de Goering* : Cf. ND, 3474-PS ; organisation d'Udet : cf. note du 11 janv. 1937 (MD. 65).
- 170 *Udet* : J'ai utilisé une chronologie établie par l'adjudant Max Pendele (BA-MA, Lw. 104/15) et des notes d'Udet pour la conférence qui se trouvent dans MD. 65. Pour l'annulation du projet de bombardier quadrimoteur, cf. Milch à l'amiral Lahs, le 1<sup>er</sup> novembre 1942 (MD. 53), ainsi que son témoignage dans *IMT*, ix, 72.
- 180 *La visite à Mussolini* : Cf. l'édition de Malcolm Muggeridge de *Ciano's Diplomatic Papers* (Londres, 1948). On possède une retranscription de l'entretien de Goering et de Mussolini le 23 janv. 1937 qui se trouve aux Archives centrales allemandes, Potsdam (DZA document 60952).
- 180 *Guernica* : Cf. le journal de Richthofen le 26 avril 1937 (extraits dans SI). Cf. aussi le général Klaus Maier, Guernica, le 26 avril 1937. Voir *The German Intervention in Spain and the Guernica Affair* (Fribourg, 1975) ; voir enfin l'étude de Siegfried Kappe-Hardenberg « Guernica- and No End » in *Deutschland in Geschichte und Gegenwart* (1980).
- 181 *Lord Lothian* : Cf. le compte rendu du 4 mai 1937 (PRO document FO. 371/20735) ; sur l'antipathie générale à l'égard de Goering en Grande-Bretagne, voir /20734.
- 182 *Henderson* a rapporté son entretien au Foreign Office le 25 mai 1937 (/20735). Consulter en particulier l'ouvrage de Nevile Henderson, *Failure of a Mission* (Londres, 1940).
- 183 *Minerai de fer* : Pour des renseignements sur les ressources propres de l'Allemagne en minerai de fer, consulter BA, R25/ de /180 à /185. Protestations des directeurs des aciéries : voir le fac-similé dans l'ouvrage de T. R. Emesen, *From Goering's Writing Desk* (Berlin-Est, 1947).
- 183 *Hermann Alexander Brassert* de H. A. Brassert & Co à Chicago. Cf. l'interrogatoire de Goering le 22 déc. 1945. Pour une analyse des ramifications paneuropéennes du consortium HGW, voir le rapport du FBI à la FDRL, daté du 16 fév. 1940 (bibliothèque FDR, document OF. 10 b).
- 183 *Hermann Goering Reichswerke* : Cf. Goering MS, OI-RIR/8, le 24 oct. 1945 (SI) ; et son interrogatoire à « Ashcan » le 2 juin 1945.
- 185 *Carinball* : Cf. Goering à Hitler le 21 juil. 1937 (BA, documents des adjutants du Führer, NS. 10/13).
- 185 *Deuxième entretien Henderson* le 20 juil. 1937. Cf. le compte rendu de sir G. Ogilvie-Forbes et Henderson (FO. 371/20750 et 20736).

## 15. Un royaume extrêmement privé

- 187 *Cette franc-maçonnerie verte* : Cf. principalement les papiers de l'Oberstjägermeister (garde forestier chef) Scherping (BA document Kf ERW. 506).
- 189 *Le diplomate suisse* : Cf. Burckhardt (voir note de la p. 177).
- 189 *Législation de la Chasse du Reich* : Cf. RGBI., 1934, I, 534. Pour la réunion du gouvernement le 3 juil. 1934 : cf. von Papen dans XP-6 et le journal de Darré.
- 190 *Autriche* : Cf. l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 16 juil. 1945 (dans *The Treason Trial of Dr Guido Schmidt before the Vienna People's Court* [Vienne 1947] ; cité ensuite comme le « Schmidt Trial » ; voir aussi le témoignage de Seyss-Inquart le 6 juil. 1946, et celui du prof. Kajetan-Mühlmann le 25 mars 1947 (*ibid.*) ; les procès-verbaux citent également la correspondance échangée entre Goering et Schmidt.
- 191 *George Ward Price* : Compte rendu dans PRO document FO. 371/20710 ; pour ses autres conversations avec Goering, voir les papiers Eden, PRO, FO. 954/10 (25 mars 1936) ; ainsi que les papiers Halifax, PRO, FO. 800/3132 (les 19 nov. 1936 et 23 mars 1938).
- 191 *William Mackenzie King* : Cf. son journal le 29 juin 1937 (Archives publiques du Canada, Ottawa, MG. 26/J. 13). Également Henderson à Eden le 27 juin 1937 (PRO, FO. 954/10). Sir Francis Floud devait écrire d'Ottawa le 8 août 1937 que Mackenzie-King pensait que Goering ressemblait à « un gros et sympathique terre-neuve » (PRO, FO. 371/20750). Quatre ans plus tard, le 30 août 1941, le roi George VI raconterait au Premier ministre canadien qu'il avait à une occasion « invité Goering en Angleterre ».
- 192 *Conversations écoutées* : Goering l'admit sans difficulté au cours de l'interrogatoire avant le procès de Nuremberg le 3 oct. 1945.
- 193 *La réunion annuelle du Parti* : Cf. les souvenirs de Henderson et sa lettre à Eden, en date du 12 sept. 1937 (PRO, CAB. 21/540).
- 195 *Lloyd George* : Cf. le télégramme de Phipps à Eden le 21 oct. 1936 (PRO, CAB. 21/540).
- 195 *Journal de chasse* : Du 26 sept. 1936 au 6 oct. 1937 (bibliothèque du Congrès, Ac. 9342). Les nombreuses pièces restantes du célèbre service de vénerie en porcelaine de Sèvres vert et or (aujourd'hui en la possession de M. Keith Wilson de Kansas City) font aussi fonction de journal. Chaque pièce commémore des trophées particuliers, par exemple « le Haut et Puissant de Gilge », le 14 sept. 1934 ; Kastaunen, le 13 sept. 1934 ; ou Finohr, le 29 sept. 1934 à Rominten ; « le Haut et Puissant de Schuiken » à Rominten, le 27 sept. 1936 ; Farve, le 24 oct. 1936 ; Springe, le 18 nov. 1937 ; Basedow, le 22 oct. 1938 ; Reichenbach, le 21 juin 1939 ; Schorf-Heath, le 11 fév. 1940 ; et « Matador » à Rominten, le 22 sept. 1942.
- 196 *Henderson à Rominten* : Cf. la lettre de Henderson à Eden, du 10 oct. 1937 (PRO, CAB. 21/540).
- 197 *Exposition internationale de la chasse* : Programme final imprimé dans le procès Schmidt, p. 310. Voir également les papiers de Scherping, et le compte rendu de Henderson daté du 2 nov. 1937 (PRO, FO. 371/20750).
- 198 *Le compte rendu de Hossbach* du 5 nov. 1937 se trouve dans ND, 386-PS. Cf. l'article de Walter Bussmann dans VfZ (1968). Pour l'arrière-plan de cette conférence sur la production d'armes, cf. la lettre adressée par Milch à Goering le 30 oct. 1937 (MD. 53, 0849), et l'article de Treue aux BA-MA, M. 1690/33966a. On trouvera les invitations de Blomberg à Goering et d'autres à assister à cette conférence dans les documents BA-MA Wilf. 5/1196. Cf. le témoignage de Goering dans *IMT*, ix, p. 344 ; voir aussi ses interrogatoires de Nuremberg des 8 août et 28 nov. 1945, et Bross, *op. cit.*, p. 69.
- 199 *Lord Halifax* : Cf. son journal dans les papiers Halifax, Borthwick Institute, université de York. Pour une transcription partielle (PRO, document FO. 371/20736).

## 16. L'affaire Blomberg-Fritsch

- 201 Ce chapitre, qui traite de l'histoire interne du scandale, est fondé en majeure partie sur les documents privés et les brouillons de la correspondance du baron Werner von Fritsch, général de l'armée allemande, saisis par les autorités soviétiques en 1945, aujourd'hui aux mains d'un particulier à Moscou. J'en ai déposé des copies aux BA-MA (enregistrées sous la cote N. 32/22). Pour reconstruire la chronologie des événements, je me suis servi des journaux de Wolf Eberhard, capitaine dans l'aviation et aide de camp de Keitel (DI-film 74), de Jodl (DI-film 84) et de Milch (DI-film 57) ; je me suis également servi des récits de Keitel, Milch, Bodenschatz (IfZ, ZS. 120), du commandant en chef Biron (PWB/SAIC/18, le 9 juin 1945) et d'un mémoire rédigé pour lui par Puttkamer en juin 1979. Cf. également l'article de Heinrich Rosenberg « The Dismissal... of Fritsch », paru dans *Deutsche Rundschau* (1946) ; cf. également la version des faits donnée par Blomberg lui-même (SAIC/FIR/46) et ses mémoires, aujourd'hui en la possession de ses héritiers.

- Cf. les documents de la police n° 7079 sur sa fiancée, Erna Grünh, aujourd'hui à l'IfZ. Consulter également l'interrogatoire de Blomberg à Nuremberg, le 29 août 1945 (NA, RG. 165) et celui (secret) de Goering à Nuremberg, le 6 nov. 1945.
- 202 *Blomberg* : Cf. Bodenschatz, ZS. 10 ; voir aussi Lehmann cité par Bross ; cf. encore Puttkamer, ZS. 285 et des entretiens avec moi-même en 1967-1968 et 1971.
- 202 *La lutte contre les juifs* : Cf. la correspondance privée de Fritsch et de son amie la baronne Margot von Schutzbar ; les originaux se trouvent dans les papiers Wheeler Bennett, St. Anthony College, Oxford.
- 204 *Discours de Hitler* le 21 janv. 1938 : Cf. le journal de Milch et le texte déposé aux BA-MA, document RH. 26-10/255.
- 205 *Pendant trois heures, je suis resté assis* : Cf. l'interrogatoire de Goering le 20 oct. 1945. Pour la question posée par Goering à Henderson, cf. *DBFP* (2) xvii, n° 536 et 550. Goering voulait succéder à Blomberg : cf. Bodenschatz en conversation avec Suchenwirth le 22 juin ; Below dit la même chose le 26 juil. 1954 (BA-MA, Lw. 104) ; cf. également IfZ, ZS. 7 ; cf. Bodenschatz, ZS. 10 ; voir enfin la déclaration de Blomberg du 7 nov. 1945 (IMT, xxxii, 465).
- 208 *Interrogatoire de la Gestapo* : Le texte se trouve sur NA film T 84/272/0536 p. et aux BA-MA, papiers de Fritsch, N. 33/7. Le journal de Werner Best a malheureusement disparu : en 1945, il se trouvait dans les Archives royales danoises d'Etat de Copenhague où les officiers britanniques l'ont utilisé pendant les interrogatoires de ce haut fonctionnaire de la Gestapo.
- 209 *Le procureur von der Goltz* : Cf. ses papiers versés aux BA. Le renseignement sur Heitz se trouve dans les souvenirs de Weich (BA-MA).
- 210 Séance d'ouverture du procès : Cf. Goltz (cf. ci-dessus et SAIC/13) ; voir Keitel interrogé par le Département d'Etat américain le 12 oct. 1945 ; et la lettre de Fritsch à Hitler du 7 avril 1938.

### 17. Le Bal d'hiver

- 212 *L'ordre des préséances* : Cf. la lettre de Meissner à Brückner, du 10 fév. 1938 (BA, NS. 10/5).
- 212 *Autriche* : Les dépêches de Tauschitz à Vienne furent interceptées quand Hitler annexe l'Autriche en 1938. Cf. la série 2935 dans les Archives politiques du ministère allemand des Affaires étrangères, sur Na films T120/de 1447 à 1449 ; quelques-unes ont été citées au cours du procès de Schmidt. Voir également l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 13 sept. 1946 et ND, 3473-PS.
- 213 *Confrontation au Berghof* avec le chancelier Schuschnigg : cf. Bross, p. 70 ; cf. également les interrogatoires de Goering les 9 et 20 oct. 1945, ainsi que le journal de Milch le 24 juin 1946.
- 214 *Lettre de Goering à Schmidt du 8 mars 1938* ; Brouillon publié dans Emesen, *op. cit.* Pendant l'hiver 1948-1949, Nicolaus von Below (aide de camp de Hitler dans la Luftwaffe du 16 juin 1937 au 30 avril 1945) écrivit un livre de souvenirs de 254 p., *From Rise to Fall : Hitler and the Luftwaffe*, qu'il a eu l'amabilité de bien vouloir me communiquer.
- 215 *Les transcriptions par le Forschungsamt* des conversations téléphoniques de Goering avec Londres et Vienne sont dans ND, 2949-PS ; voir également son interrogatoire à Nuremberg en date du 1<sup>er</sup> oct. 1945.
- 216 *Le Bal d'hiver* : Cf. le carnet de poche de Himmler, à la date du 11 mars 1938 (Na film T84/25) ; le témoignage de Milch dans le Procès II, le 12 mars 1947 ; et l'ouvrage de Bross, *op. cit.* ; voir également le compte rendu contemporain de Hugh R. Wilson, le chargé d'affaires américain, dans une lettre adressée au président Roosevelt datée du 12 mars 1938. Wilson y raconte comment Goering avait fait repeindre la vieille Herrenhaus « dans un style tout à la fois criard et beau » pour la circonstance : « Nos metteurs en scène d'Hollywood n'ont rien à lui envier quant à son habileté à mener de grands shows. Il y avait un grand orchestre de l'Opéra, les meilleurs chanteurs d'Allemagne et les meilleurs danseurs, le souper fut excellent et les vins divins. Nous étions à la table de Goering. Il fit son entrée tardivement au son des trompettes, suivi de près par l'orchestre. Grosse silhouette ronde en uniforme d'apparat, au visage saisissant, rasé de frais, il s'avança à grands pas dans la salle, saluant et recevant les saluts des invités présents. La rumeur se répandit dans la pièce comme l'éclair que la rupture avait eu lieu en Autriche. Sur les visages allemands on pouvait lire une grande satisfaction et un intense appétit de pouvoir... Goering parlait aux femmes tandis que le spectacle continuait. Dès qu'il eut pris fin, le maréchal saisit l'ambassadeur britannique par le bras et disparut. Je suppose que tous dans la pièce avaient à l'esprit le souvenir du bal de Bruxelles la veille de Waterloo. » Bibliothèque FDR, PSF, carton 45.
- 216 *La lettre de Hitler à Mussolini* avec les omissions suggérées par Goering est reproduite en fac-similé dans l'ouvrage d'Emesen. Voir également les interrogatoires du prince Philippe de Hesse, à Nuremberg, les 1<sup>er</sup> et 6 mars 1948.
- 217 *La promesse faite à Masný* est mentionnée dans les télégrammes de l'envoyé français à Vienne et de François-Poncet à Paris le 11 mars (*Livre jaune* nos 2, 3 et 4) ; cf. également la lettre de Jan

- Masaryk à Halifax, le 13 mars (PRO, FO. 800/309) ; ainsi que l'appel téléphonique de Mastný de Berlin à Prague, le 12 mars (cf. Václav Král, *Das Abkommen von Munchen*, 1938 [Prague 19681, n° 34]) ; voir enfin les témoignages de Tauschitz et Schmidt (procès Schmidt, 132, 222).
- 220 *Schwarzenberg* : Témoignage du 19 mars 1947 (procès Schmidt).
- 222 *Il saisit la main de Fritsch* : Interview par l'auteur de Ludwig Krieger, rapporteur au procès, le 12 mai 1972.
- 223 *On aurait dû le fusiller* : Cf. la lettre de Himmler à Goering du 7 juil. 1942, et le commentaire manuscrit de Goering (Na film T84/7/7215° ; voir enfin Fritsch, note du 18 janv. 1939 (papiers Fritsch)).

### Troisième partie : Le médiateur

#### 18. « C'est la faute à Napoléon ! »

- 228 *Les employés juifs* : Déclaration sous serment de Hans Malzacher, PA de Körner, dans le Procès XI.
- 229 *Opération Vert* : Le document de l'opération originelle « Chefsache fall Grün » se trouve toujours au Département d'État à Washington. J'en ai fait faire un microfilm (DI, film 78, NA film T77 1510).
- 229 *Le testament* : Cf. le décret du Führer du 23 avril 1938, dans les papiers Lammers (Na film T580/266 ; ND, NG-1159-1161 ; NA : RG. 226. document OSS XL 33360). Cf. le décret du 7 déc. 1934 (BA. NS. 20/129).
- 230 *Déclaration d'impôt* et autres documents sont reproduits par Emesen, *op. cit.*
- 230 *Conférence de Hitler* le 23 mai 1938 ; cf. la note de Wiedemann du 28 mars 1939, dans les papiers Wiedemann, bibliothèque du Congrès, carton 604 ; voir aussi ses interrogatoires des 30 sept., 3 oct., 10 nov. 1945 ; le journal de Milch et les papiers de Ludwig Beck (BA-MA, N. 28/3).
- 231 *Les ponts* : Cf. Tietze (voir ci-dessus note p. 126). Copenhague cf. Fontander, p. 199.
- 231 *Skat* : Cf. les entretiens de Heidemann avec Kropp le 7 août 1973, et avec Görnnert le 2 sept. 1974.
- 232 *Entretien de Goering* avec les messieurs de l'industrie aéronautique le 8 juil. 1938 (ND, R [= Rothschild] -140 ; voir également le journal de Milch.
- 232 Des extraits en ont été publiés dans le *London Daily Herald* et le *New York Times* en juil. 1945 ; le journal a aujourd'hui disparu.
- 233 *Pariani* : cf. Rintelen, compte rendu du 14 juil. 1938 (à la bibliothèque Hoover, dans les papiers de Daniel Lerner, carton 24).
- 234 *Visite à Londres de Wiedemann* : Cf. les papiers Wiedemann déposés à la bibliothèque du Congrès (DI-film 19) ; les papiers Halifax au Borthwick Institute à York et les documents officiels (PRO, FO. 800/313 et /314) ; voir aussi (BA, ZSg. 101/90), et l'interrogatoire de Wiedemann à Nuremberg le 24 oct. 1945. Enfin, voir la lettre de Duff Cooper adressée à lord Halifax du 12 août 1938 (FO. 800/309).
- 234 *Le journal de Vuillemin* du 12 au 21 août 1938 m'a été fourni par la Fondation nationale des sciences politiques à Paris ; cf. les papiers d'Édouard Daladier, documents 4DA19 DR3, n° 327 : Vuillemin. Pour ce qui concerne le compte rendu par François-Poncet le 23 août 1938, cf. *Documents diplomatiques français, 1932-1939* (2) (Paris), x, n° 5, p. 429, 440, 444.
- 235 *Edgar Mowrer* : Cf. document PRO, FO. 371/21738.
- 235 *Conversations avec Henderson* : Consulter les dépêches de Henderson datées des 13 sept. (PRO, FO. 800/269 & /314) et 17 sept. (SFO. 371/21738) ; et le journal d'Ulrich von Hassell le 17 sept. 1938.
- 237 *La saison du rut* : Souvenir d'Ulrich Scherping (BA document Kl. Erw. 506/4). Pour un résumé typique d'Uder à Rominten, consulter celui du 24 sept. 1938 (MD. 57.3227).
- 238 *Les écoutés téléphoniques* : Cf. les « Feuilles brunes », transcription des conversations téléphoniques de Beneš, Masaryk et Osuský (PRO, document FO. 371/21742).
- 239 *Histoire des Junkers 88* : Au musée impérial de la guerre, dans les papiers Koppenberg, carton S. 377, également MD. 57.
- 240 *L'interprète* : Cf. Peterpaul von Donat, colonel dans l'aviation, « The Munich Agreement of 29 sept. 1938 », dans *Deutsches Adelsblatt* (1971).

#### 19. Rayon de soleil et Nuit de cristal

- 241 *La soie nuptiale* : Cf. la lettre de Reader (BA, ZSg. 101) à Goering. Difficulté avec le parti nazi : discours de Goering le 24 mai 1945 (SAIC/X/5).



- 241 *Ermy n'est pas membre du parti nazi* : Cf. la correspondance du Parti dans les documents de Goering déposés au BDC.
- 242 *La confession de Goebbels* : Cf. le journal de Rosenberg le 6 fév. 1939 ; et celui de Bormann les 21 et 23 oct. 1938.
- 243 *La lettre du 23 juin 1937 de Goering à Imhausen* est reproduite dans l'ouvrage d'Emesen, *op. cit.* Cf. le discours prononcé par Goering le 24 mai 1945 (SAIC/X/5). *Albert Forster* : cf. Burckhardt. Décrets promulgués par Goering pour exclure les juifs de la vie économique allemande ; cf. une lettre de Bormann dans les documents du BDC 240/II.
- 244 *Petschek* : Consulter le rapport final de H. Wohlthat sur la « déjuivation » du groupe de Ignaz Petschek, le 3 mai 1940 (BA, R. 22/5005) ; voir également les documents du Bureau des indemnisations financières tchécoslovaques, Trésor britannique (PRO, T. 210/18).
- 246 *Goering furieux contre Goebbels* : Cf. le rapport Likus le 30 nov. 1938 (Na film T120/31/29067), les interrogatoires de Wiedemann les 30 sept. et 9 oct. 1945 ; cf. aussi Goering cité par Bross, les journaux de Hassell le 27 nov., et de Groscurth le 21 déc. 1938. Les souvenirs manuscrits de l'assesseur général de la Luftwaffe, le baron Christian von Hammerstein, *Mein Leben*, se trouvent à l'IfZ. Voir enfin le discours de Darré le 16 mai 1945 (SAIC/X-P5).
- 246 *La Nuit de cristal* : Les crimes sont répertoriés dans un rapport de la Cour suprême du Parti établi le 13 fév. 1939 (ND, 3063-PS) et dans une transcription d'une conférence qui a eu lieu le 12 nov. 1938 au ministère de l'Air du Reich sur le problème juif (ND, 1816-PS) ; voir enfin la lettre adressée par Heydrich à Goering le 11 nov. 1938 (ND, 3058-PS).
- 248 *Deux lois* : Elles ont été publiées dans le *Reichsgesetzblatt* (Journal officiel du Reich) en 1938, I, 415 et 1579 ; voir les interrogatoires de Goering, Funk, Schwerin von Krosigk par les officiers de la SHAEF le 26 juin 1945 (USAISC). Cf. les décrets de Goering des 14 et 28 déc. 1938 dans les documents déposés au BDC 240/II et aux BA, document K1. Erw. 203, et celui du 24 janv. 1939 (ND, MG-5764) ; cf. la note de M. Luther du 21 août 1942 (ND, NG-2586) et la directive de Goering du 2 déc. 1938 (document au BDC 240/II), demandant que tous les vétérans juifs soient libérés.
- 248 *Ilse* : Cité dans le journal de Hassell, le 3 avril 1939.
- 249 *Instructions précises* : Cf. la circulaire de Goering du 28 déc. 1938 (BA, K1. Erw. 203 et ND, 069-PS).
- 249 *Bureau central du Reich* : Cf. l'ordre de Goering le 24 janv. 1939 (BDC document 240/II ; et ND, NG-5764). Pour le discours de Hitler voir le n° du *Völkischer Beobachter* (VB) du 31 janv. 1939 (A la une, on peut lire : *Un des plus grands discours de Hitler : un avertissement prophétique à la juiverie*).

## 20. Perte de poids

- 251 *Les plans de Hitler* : Cf. les transcriptions des réunions secrètes aux BA, documents NS. 11/28 (DI- film 88).
- 251 *Journal de Goering* : Dans un carnet (aujourd'hui à la bibliothèque du Congrès) où il a inscrit comme adresse berlinoise le 7, Badenschestrasse, Goering fait la liste de 22 journaux différents qu'il entendait tenir séparément. Ceci a probablement été écrit à l'époque du nouvel an 1930-1931. La totalité de l'un des journaux de Goering, *Conférences*, qui couvre la période du 3 oct. 1938 au 8 août 1942, a été publié dans le *Daily Herald* de Londres entre le 7 et le 14 juil. et dans le *New York Herald Tribune*, entre le 6 et le 24 juil. 1945 ; le journal original a disparu depuis.
- 254 *Accroître la force aérienne* : Cf. la conférence de Thomas et Goering le 14 oct. 1938 (ND, 1301-PS). Voir aussi le journal d'Eberhard les 21 et 25 oct. 1938 (DI film 74) ; ainsi que le journal de Milch le 15 oct. (à midi pour voir Goering au Schorf Heath) ; le 17 oct. « Conférence de base sur les longueurs d'ondes asymétriques [des radars] ; le 25 oct. (Conférence du ministre de l'Air avec Udet et Stumpff sur la Grande-Bretagne) ; et le 26 oct. (à Carinhall pour une conférence essentielle sur le développement de la Luftwaffe). Voir l'histoire officielle de Karl Heinz Völker, *Dokumente und Dokumentarfotos zur Geschichte der deutschen Luftwaffe* (Stuttgart, 1968), n° 89 et 135. Le 18 oct. 1938, Lindbergh dans son journal se souvient d'une réunion à l'ambassade américaine à Berlin à laquelle assistaient Goering, Milch, Udet, les concepteurs d'avions Heinkel et Messerschmitt et l'attaché militaire américain : « Le maréchal Goering fut naturellement le dernier à arriver. » Goering remit à Lindbergh l'ordre de l'aigle allemand, à la demande de Hitler, l'interrogea sur son récent voyage en Russie et parla du Junkers 88. Goering « dit qu'il s'y connaissait si peu en questions financières qu'il pouvait à peine tenir ses propres comptes. Il avait dit à Hitler qu'il voulait bien se charger de tous les problèmes de l'Allemagne à l'exception du problème religieux. Il parla longuement, puis s'assit et ferma fréquemment les yeux tandis qu'on traduisait ».
- 255 *Conseil de Défense du Reich* : Les notes prises par Woermann lors de la première session, le 18 nov. 1938, sont sur NA film T/120/624 ; pour une version différente, voir ND, 3575-PS. Dans

- son journal, Darré s'est souvenu de cette journée « Comité de Défense du Reich. Les membres du Cabinet se sont peu à peu endormis. Le Plan quadriennal revient à des commissions individuelles, d'où cette tentative de réactiver le Comité de Défense du Reich qui s'est tenu pour la dernière fois en 1934. Goering m'attaque de façon déloyale, et je lui réponds de la même façon ».
- 255 *Perte de poids* : Cf. les lettres de Henders à Halifax, les 15 et 22 fév. 1939 (PRO, FO. 800/315) et sa lettre au Foreign Office du 18 fév. 1939 (FO. 371/22965).
- 256 *San Remo* : Cf. le commandant en chef Beppo Schmid, « Le maréchal Hermann Goering [et] sa position dans le conflit entre l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les États-Unis », un exposé qui se trouve dans les papiers du contre-amiral Walter C. Ansell à l'université Old Dominion, Norfolk, Virginie ; et aussi l'entretien de Schmid et Suchenwirth et le compte rendu de son interrogatoire intitulé « Forces aériennes allemandes dans la guerre », ADI (K) 395/45 (SI). Voir aussi les témoignages de Fritz Görnnert et d'Emmy Goering dans le Procès XI, pp. 19 et 546, 21 et 103.
- 256 *Femmelette* : Cf. la lettre d'Ivone Kirkpatrick au Foreign Office le 20 fév. 1939 (PRO, document FO. 371/22965).
- 257 *Forschungsamt* : Cf. David Irving, *Breach of Security* (Londres, 1967), p. 51.
- 257 *Menaces contre Hácha* : Cf. la note de Hewel dans ADAP (D) iv, n° 228 ; cf. aussi l'interrogatoire de Keppler par le Département d'État américain ; l'exposé de Meissner en octobre 1945 et l'interrogatoire de l'interprète Paul Schmidt, du 19 au 26 oct. 1945 (tous sont sur DI film 34).
- 257 *Désapprobation* : Cf. l'interrogatoire de Goering OI-RIR/7 ; voir aussi le témoignage de Körner, Procès XI, p. 14 et 284. Le document du FBI qui est cité se trouve à la bibliothèque du FDR, document OF 10. b.

21. *Disgrâce*

- 259 *Voyage en Libye* : Cf. les rapports du consul britannique à Tripoli (PRO, document FO. 371 : 23808). Pour l'entretien de Goering avec Mussolini le 15 avril 1939 (NA film T120/624).
- 260 *Goering dîne avec Hitler* : Cf. l'interrogatoire de Goering par le Département d'État américain les 6 et 7 nov. 1945 (DI film 34).
- 261 « *Weibisch-Efféminé* » : Cf. la lettre de Henderson à Halifax le 3 mai 1939 (PRO, document FO. 800/315).
- 261 *Discours bref et violent* de Hitler le 20 avril. Cf. lettre de Wolf Eberhardt à moi-même le 8 mai 1971, et mes entretiens avec Gerhard Engel et Ottomar Hansen (SI).
- 261 *Attaché de l'air français* : Voir le n° 123 du *Livre jaune* : cf. la dépêche de Coulondre à Bonnet le 7 mai 1939, et les souvenirs de Paul Stehlin, *Témoignage pour l'histoire*.
- 261 *Rendez-vous avec Franco* : Cf. la note de Ribbentrop et sa lettre à Goering le 16 mai (Na film T120/617, ainsi que le journal de Rosenberg le 20 mai 1939 ; Schmid a laissé un récit vivant du fiasco).
- 263 *Note de Schmudt* du 23 mai 1939 : ND, L-79 ; au sujet de la controverse qui entoure ce document, voir le témoignage du vice-amiral Schulte-Monting à Nuremberg le 22 mai 1946 ; celui du général Schniewind, Procès II ; également ceux de Warlimont, *ibid.*, de Raeder *ibid.*, d'Engel, *ibid.* Voir également la déclaration sous serment de Below le 14 juin 1948 (ND, NOKW-3516) ; et le journal de Milch aux dates suivantes : 17 janv., 19 fév., 19 mars, 30 mai et 18 nov. 1947 ; et enfin les interrogatoires de Bodenschatz (Nuremberg, le 6 nov. 1945) et de Goering (le 24 sept. 1945).
- 265 *Axel Wenner-Gren* : Né le 5 juin 1881. Les rapports du FBI et d'autres le concernant sont à la bibliothèque FDR, document PPF. 3474 (relatif à sa plaidoirie sérieuse en faveur du retrait des listes du 4 janv. 1943). Il expliquait qu'il avait été présenté à Goering par le comte von Rosen, leur première rencontre ayant eu lieu le 11 sept. 1936, la seconde à la fin du mois de mai 1939 ; consulter également au FDRL le document OF. 10b et NA, RG. 226, OSS document XL 13225. Au sujet de la rencontre de Wenner-Gren avec Chamberlain du 6 juin 1939, voir PRO, document FO. 371/23020.
- 266 *Conseil de Défense du Reich* : Deuxième session le 23 juin 1939 (ND, 3787-PS).
- 267 *L'exposition de Rechlin* : Plusieurs documents à ce sujet dans MD. 63 et 51, 0329. Warsitz m'a parlé de sa prime dans une lettre qu'il m'a adressée le 26 janv. 1970.
- 268 *Les pourparlers de Wohltat* à Londres sont évoqués dans PRO, document FO371/22990 ; son propre rapport du 24 juil. 1939 se trouve sur NA film ML 123. Pour une analyse antérieure, avant que les documents du FO soient accessibles au PRO, cf. l'article de Metzmacher dans VfZ (1966).

22. *L'espoir d'un nouveau Munich*

- 268 *Dahlerus* : Je remercie le professeur Berndt Martin de l'université de Fribourg qui a mis à ma disposition une liste des visas sur le passeport de Dahlerus entre le 18 fév. 1939 et le 4 juil. 1943. Les témoignages allemands sur les négociations de Dahlerus se trouvent sur NA film ML. 123 ; les documents les plus importants dans PRO sont : ses premières approches en juil. 1939 (FO. 371/22974), le dossier principal Dahlerus (/22982), le « dossier D. » en juillet 1939 (/22290) ; le dossier gênant « Traduction du compte rendu des négociations entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne... », avec les commentaires de sir A. Cadogan, E. L. Woodward et Frank Roberts du 16 nov. 1942 au 16 avril 1943, se trouve dans FO. 371/34482 ; les tentatives de chantage pour faire taire Dahlerus sont dans FO. 371/39178. Pour les papiers Halifax sur D., cf. FO. 800/316 ; pour ceux de Chamberlain, cf. PRO, PREM. 1/331a.
- 270 *Le journal de bord du Carin II* pour 1939 est dans la collection de G. Heidemann. La conférence tenue par Goering le 25 juil. 1939 est notée dans le journal de Milch.
- 271 *Sönkenissen-Coog* : Cf. le récit des participants anglais à la réunion (PRO, FO. 371/22976).
- 272 *Leslie Runciman* : Cf. la lettre de Wohlthat à Hohenlohe au mois d'août 1939 (papiers Hohenlohe dans la collection de Reinhard Spitzzy). Pour la conversation de R avec Goering, cf. PRO, FO. 371.22976.
- 272 *Discours de Hitler au Berghof* : Cf. les journaux des généraux Halder et Milch, des amiraux Albrecht et Boehm (ce dernier dans ND, Raeder pièce 27), du général von Bock et de l'amiral Canaris (ND, 789- et 1014-PS), et celui de Manstein (le fils du maréchal a eu l'amabilité de me communiquer ce dernier). On ne peut faire aucune confiance à la version ND, OO3-L ; voir l'essai de Winfried Baumgart sur ce discours dans *VfZ* (1968) p. 120.
- 274 *Réunion des ministres* : D'après le journal de Darré et une lettre personnelle écrite par Herbert Backe le 31 août 1939 (que Mme Ursula Backe a eu l'amabilité de me communiquer).
- 276 « *Est-ce juste provisoire ?* » : Cf. l'interrogatoire de Goering à Nuremberg le 29 août 1945.
- 277 *Demandes italiennes* de matières premières : Pour la « Page brune » du Forschungsamt interceptée le 26 août 1939, voir NA film T75/545.
- 277 *Dahlerus* : Ses négociations et ses appels téléphoniques dans les derniers jours du mois d'août 1939 sont consignés dans les documents PRO, FO. 371/22982 et FO. 800/316 ; voir aussi les notes du gouvernement britannique des 28 et 30 août.
- 279 *Vormann* : Les copies des journaux et de la correspondance privée du colonel Nikolaus von Vormann, agent de liaison du haut commandement de l'armée avec le Führer, m'ont été fournies par sa veuve. Je les ai déposées dans SI à l'IfZ. Plus tard Vormann écrirait : « Pendant tous ces jours je ne l'ai pas entendu prononcer un seul mot belliqueux [Goering] ; en fait, à partir de toutes ses remarques, il était clair qu'il était conscient de l'extrême gravité de la situation et qu'il se creusait la tête pour trouver une meilleure issue. Et Goering n'avait aucune raison d'essayer de me duper, moi, un de ses vieux camarades. »
- Une voix désincarnée* : Cf. le dossier du Forschungsamt N140098 intitulé « Sur la politique étrangère britannique de l'accord de Munich au commencement de la guerre » sur NA film 120/723/3510 (DI film 28). Une transcription de ce coup de téléphone se trouve aussi sur NA film T120/32/9636.

# TABLE

Prologue : Arrêtez le maréchal du Reich ! . . . . .	9
---	---

## *Première partie : Le marginal*

1. Une relation triangulaire . . . . .	25
2. Commandant des troupes d'assaut (SA) . . . . .	44
3. Le putsch . . . . .	54
4. Échec d'une mission . . . . .	68
5. A l'asile des aliénés criminels . . . . .	83
6. Triomphe et tragédie . . . . .	90
7. Président du Reichstag . . . . .	105

## *Deuxième partie : Le complice*

8. L'incendie du Reichstag . . . . .	113
9. Le favori de Goering . . . . .	123
10. « Je suis un homme de la Renaissance » . . . . .	133
11. Assassin en chef . . . . .	144
12. Portes ouvertes sur la Maison aux trésors. . . . .	158
13. « Soyons prêts dans quatre ans » . . . . .	165
14. Guernica. . . . .	176
15. Un royaume extrêmement privé . . . . .	187
16. L'affaire Blomberg-Fritsch . . . . .	201
17. Le Bal d'hiver. . . . .	212

## *Troisième partie : Le médiateur*

18. « C'est la faute à Napoléon ! » . . . . .	227
19. Rayon de soleil et Nuit de cristal . . . . .	241

20. Perte de poids . . . . .	251
21. Disgrâce . . . . .	259
22. L'espoir d'un nouveau Munich . . . . .	269
<i>Notes</i> . . . . .	287

On trouvera à la fin du tome II la Bibliographie générale et l'Index correspondant aux deux tomes.



*La composition de ce livre  
a été effectuée par Bussière à Saint-Amand,  
l'impression et le brochage ont été effectués  
sur presse CAMERON  
dans les ateliers de la S.E.P.C. à Saint-Amand-Montrond (Cher)  
pour les Éditions Albin Michel*

Tous droits réservés. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit — photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre — sans le consentement de l'auteur et de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*Achevé d'imprimer en mars 1991.  
N° d'édition 11502. N° d'impression 3598-2625.  
Dépôt légal : avril 1991.*









# Goering

S'appuyant sur un énorme matériel documentaire, en particulier les archives britanniques et américaines tenues secrètes depuis la Deuxième Guerre mondiale, David Irving retrace toutes les étapes de la carrière du futur maréchal Goering, une des plus étranges personnalités du III<sup>e</sup> Reich : l'enfance au château, la Première Guerre mondiale dans l'escadrille Richthofen, la tentative de putsch en 1923, l'incendie du Reichstag, la passion effrénée des objets d'art, ce premier volume reconstitue l'irrésistible ascension du complice d'Hitler, jusqu'au moment où l'Allemagne entre en guerre.

Un portrait contradictoire qui ne manquera pas de soulever la polémique, avec des révélations de premier ordre, dont les journaux intimes de Goering et les carnets de Martin Bormann.

« Une biographie richement documentée par l'un des chercheurs sur l'Allemagne nazie les plus couronnés de succès. »

*The New York Times*



9 782226 052322

Photo Harlingue - Viollet  
Didier Thimonier

ISBN 2-226-05232-1  
125,00 F T TC